L

F

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

L

E

DES

N

MÉ

TO

Chez J. C

A

VEC A

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DES INDES.

TOME QUATORZIEME.

A PARIS,

Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

230465
BV2290
A2
1750
v.14
***

ED

PA

LA

M

D'u

JE p
Pere
ter av
de la
ces li

LETTRES
EDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JESUS.

MÉMOIRES DES INDES.

EXTRAIT
D'une lettre du Pere Calmette au Pere de Tournemine.

A Vencatiguiry, dans le Royaume de Carnate, le 16 Septembre 1737.

JE penſe comme vous, mon Révérend Pere, qu'il eût été à propos de conſulter avec plus de ſoin les livres originaux de la Religion des Indes; mais juſqu'ici ces livres n'étoient pas entre nos mains,

& l'on a cru long-temps qu'il n'étoit pas poſſible de les trouver, ſur-tout les principaux, qui ſont les quatre *Vedan*. Ce n'eſt que depuis cinq ou ſix ans, qu'à la faveur d'un ſyſtême de bibliothéque orientale pour le Roi, on me chargea de rechercher des livres Indiens qui puiſſent la former. Je fis alors des découvertes importantes pour la Religion, parmi leſquelles je compte les quatre *Vedan* ou livres ſacrés.

Mais ces livres, qu'à peine les plus habiles Docteurs entendent à demi, qu'un Brame n'oſeroit nous expliquer de crainte de s'attirer quelque fâcheuſe affaire dans ſa caſte, & dont l'uſage du *Samſcroutam* ou de la langue ſçavante ne donne pas encore la clef, parce qu'ils ſont écrits en une langue plus ancienne, ces livres, dis-je, ſont à plus d'un titre des livres ſcellés pour nous. On en voit pourtant des textes expliqués dans leurs livres de théologie : quelques-uns ſont intelligibles à la faveur du *Samſcroutam*, parculiérement ceux qui ſont tirés des derniers livres du *Vedan*, qui, par la différence de la langue & du ſtyle, ſont poſtérieurs aux premiers de plus de cinq ſiécles.

Cependant les Brames parlant de leur

Vedan, diſent tantôt qu'il eſt éternel, & tantôt qu'il eſt antérieur à la création. Mais j'ai prouvé plus d'une fois à ces Docteurs, par les textes mêmes du *Vedan* : qu'il étoit poſtérieur, & en particulier par ce texte-ci : *Autrefois le monde n'exiſtoit pas, enſuite il eſt devenu exiſtant : c'eſt l'ame qui l'a formé, c'eſt pourquoi l'ouvrage eſt appellé bon. Et vidit Deus quod eſſet bonum.* Ordinairement par l'*ame* ils entendent *Dieu*, parce qu'ils en font l'ame univerſelle qui anime tous les corps.

A l'égard de l'idée de Dieu, que les Philoſophes Indiens confondent toujours dans la ſuite de leurs ſyſtêmes, on ne peut nier qu'ils n'ayent eu de grandes lumieres, & qu'ils ne ſoient dans le cas de ceux dont parle ſaint Paul, *qui ayant connu Dieu, ne l'ont pas glorifié comme Dieu* (1). De ſorte qu'on eſt étonné de voir que des auteurs qui ont ſi bien parlé de Dieu ſe jettent aveuglément dans un cahos d'abſurdités groſſieres ; ou, qu'étant plongés ſi avant dans les ténebres du Paganiſme, ils aient eu des lumieres ſi pures & ſi ſublimes de la Divinité.

(1) Rom. chap. 1, v. 21.

Il n'y a pas un mois que m'entretenant avec un de ces Docteurs, je lui parlois des attributs de Dieu, & de la conoiſſance & de l'amour qui fonde la Trinité. Il m'objecta qu'il y avoit donc des qualités en Dieu. Je répondis que c'étoit en Dieu ſa maniere d'être, ſes perfections, & non des accidens comme dans les Etres créés. Mais, me repliqua-t il, la perfection n'eſt-elle pas différente de celui qui a cette perfection? Vous admettez donc une union entre la perfection & l'Etre, ce qui détruit la ſimplicité de Dieu dont la nature eſt une & non pas compoſée. Je lui répondis que la perfection en Dieu ou ſon opération n'étoit pas différente de Dieu même; que la ſageſſe de Dieu, par exemple, étoit Dieu. Il vit bien que j'avois ſatisfait à ſa queſtion, & ſans inſiſter davantage, il ſe mit à expliquer ma penſée, en diſant que la perfection en Dieu exiſte à la maniere de Dieu même. Sans qu'il ſoit néceſſaire de citer les Auteurs Indiens, vous pouvez juger par ce ſeul trait, s'ils connoiſſent Dieu.

J'oſe même aſſurer que les Philoſophes Indiens ont de grandes avances pour connoître la Trinité. Il y a une de leurs ſectes moins répandue ici que dans le

nord, qui reconnoît en Dieu la connoiſſance & l'amour. On la nomme la ſecte de ceux qui admettent des diſtinctions en Dieu, par oppoſition à celles des *Vedantoulou*, qui rejettent ces diſtinctions, en diſant que cette connoiſſance & cet amour ne ſont autre choſe que Dieu même, ſans s'appercevoir qu'ils ont raiſon de part & d'autre, & que la vérité ſe trouve dans l'union de ces deux ſentimens. Ils ont même répandu quelques idées de la Trinité dans leurs livres, en la comparant à une lampe qui a trois lumignons, & à un fleuve dont les eaux ſe ſéparent en trois bras différens.

Ce que j'ai vu de plus marqué & de plus étonnant en ce genre, c'eſt un texte tiré de *Lamaraſtambam*, l'un de leurs Livres. J'ai laiſſé à *Ballapouram* les papiers où j'ai décrit ce texte. Il commence ainſi : le Seigneur, le bien, le grand Dieu, dans ſa bouche eſt la parole. (Le terme dont ils ſe ſervent la perſonifie.) Il parle enſuite du Saint-Eſprit en ces termes : *Ventus ſeu Spiritus perfectus*, & finit par la création, en l'attribuant à un ſeul Dieu. C'eſt le Dieu, dit-il, qui a fait le monde. C'eſt, à ce qu'il me parut, le ſens du texte que

j'examinerai de nouveau, & que j'aurai soin de vous envoyer.

Depuis le mois d'Août de l'année 1736, la famine, qui dure encore, a désolé tout ce pays, & a causé une grande mortalité. La consolation que j'ai eu au milieu de tant d'objets affligeans, a été de conférer le baptême à deux mille deux cens quarante-deux Indiens, dont la plûpart étoient des enfans prêts d'expirer. Les autres Missionnaires en ont pareillement baptisé un grand nombre, chacun dans leur district. Je suis, avec beaucoup de respect, &c.

LETTRE

Du Pere Saignes, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, à Madame de Saint Hyacinthe, Religieuſe Urſuline à Toulouſe.

A Atipakam, dans le Royaume de Carnate, ce 3 Juin 1736.

MADAME,

La paix de Notre Seigneur.

Il eſt juſte que je vous rende le tribut de reconnoiſſance que nous vous devons, moi & mes chers Néophytes : ils ſont tous couverts de vos dons, car je partage avec eux les pieuſes marques de votre libéralité, & il ne s'en trouve aucun parmi eux qui, portant au col les croix, les agnus, & les médailles dont vous m'avez envoyé une ſi grande quantité, ne ſe ſouvienne dans leurs prieres des largeſſes de leur généreuſe bienfaitrice. Il y en a même pluſieurs qui m'ont prié de donner à leurs enfans, lorſque je leur confere le baptême, le nom du ſaint & de la

ſainte que vous portez : ainſi on en voit qui s'appellent *Mouttou*, ce qui ſignifie Hyacinthe ; d'autres ſe nomment *Mouttamel*, qui veut dire Marguerite. Par ce moyen-là, votre nom eſt connu & révéré juſques dans ces terres barbares, & vos ſaints protecteurs y ſont ſpécialement invoqués.

Mais pour répondre à l'empreſſement avec lequel vous me priez de vous inſtruire de ce qui me regarde, du progrès que fait la foi parmi ces peuples, & des exemples de vertu que donnent les nouveaux Fideles, je vais tâcher de vous ſatisfaire.

Je n'eus pas plutôt achevé d'apprendre la langue Tamoul, que j'entrai dans la Miſſion de Carnate. Je ne ſuis éloigné que de trois lieues de la montagne ſur laquelle eſt ſituée la fameuſe citadelle nommée *Carnata*, qui a donné ſon nom à tout le pays. Mon Egliſe eſt bâtie au pied d'une grande chaîne de montagnes, d'où les tigres deſcendoient autrefois en grand nombre, & dévoroient quantité d'hommes & d'animaux. Depuis qu'on y a élevé une Egliſe au vrai Dieu, on ne les y voit plus paroître, & c'eſt une remarque que les Infideles même ont faite.

J'ai une ſeconde Egliſe à *Arear*, où l'on compte plus de quatre mille Chrétiens; c'eſt une grande ville Maure. On lui donne neuf lieues de circuit, mais elle n'eſt pas peuplée à proportion de ſa grandeur. Le Nabab y fait ſon ſéjour ordinaire Un Nabab eſt un Viceroi nommé par l'Empereur du Mogol; ces ſortes de Vice-Rois ſont plus puiſſans que le commun de nos Vice-Rois en Europe.

J'ai ſoin d'une troiſieme Egliſe à *Velour*, autre ville Maure également conſidérable, & la demeure d'un Nabab différent de celui d'*Arear*. On y voit une forte citadelle, qui a double enceinte, avec de larges foſſés toujours pleins d'eau, où l'on entretient des crocodiles pour en fermer le paſſage aux ennemis. J'y en ai vu d'une grandeur énorme. Les criminels qu'on condamne aux crocodiles, n'ont pas été plutôt jettés dans ces foſſés, qu'à l'inſtant même ils ſont mis en pieces & dévorés par ces cruels animaux. Ce ſont les anciens Rois Marattes qui ont conſtruit cette citadelle; elle eſt encore recommandable par un ſuperbe pagode, qui fait maintenant partie du Palais du Nabab.

A une journée de *Velour*, tirant vers le nord, j'ai une quatrieme Egliſe bâtie

dans une forêt, dont les arbres sont singuliers : ils sont extrêmement hauts, fort droits, & dénués de toute branche. Leur cime est chargée d'une grosse touffe de feuilles où est le fruit. Ce fruit est doux, gros comme un pavie de France, & couvert d'une espece de casque très-dur. On le cueille en son temps, & on le met en terre : au bout de deux mois, il pousse en bas une racine, & en haut un jet ; l'un & l'autre se mange. Six mois après, on coupe certaines feuilles de l'arbre, grandes comme des éventails, & qui en ont la forme, dont on couvre les maisons. La queue de la feuille est large de quatre doigts, & longue d'une coudée. Quand, après l'avoir fait sécher au soleil, on l'a bien battue, elle ressemble à la filasse de chanvre, & l'on en fait des cordes. Au tronçon, qui reste à l'endroit des feuilles qu'on a coupées récemment, on attache des vases pour recevoir la liqueur qui en découle. Cette liqueur est belle, claire, douce, & rafraîchissante. Je ne le sçais que sur le rapport d'autrui ; car je n'en ai jamais goûté. Il n'est pas permis à des *Sanias*, ou pénitens, tels que nous sommes dans l'idée de ces peuples, & qui font profession de renoncer à tous les plaisirs du

monde, de boire une liqueur ſi délicieuſe, bien moins encore quand elle eſt préparée, car elle devient très-forte, & enivre aiſément. Il n'y a gueres que les gens de guerre & les *Parias*, gens de la plus vile Caſte, qui en uſent. On la prépare en la faiſant bouillir, cuver & purifier. Lorſqu'on l'a fait bouillir juſqu'à un certain point, elle s'épaiſſit & acquiert un dégré de conſiſtance, qui lui fait changer de nom & de nature. C'eſt alors du ſucre d'une couleur noirâtre qu'on met en groſſes boules. Il eſt d'un grand débit parmi nos Indiens, & dans les pays étrangers où on le tranſporte. Lorſque l'arbre eſt vieux, & n'a plus de ſuc, il devient d'une dureté extraordinaire; on le coupe & on en fait de fort beaux ouvrages & d'excellentes boiſeries pour les maiſons.

L'utilité qu'on retire de ces ſortes d'arbres, a beaucoup ſervi à peupler cette forêt, où l'on voit un grand nombre de petites habitations. Dès que je fus arrivé à la mienne, j'eus peine à ſuffire à toutes les viſites qu'on me rendit. J'entretins ces Indiens, chacun ſelon ſa portée, de la loi ſainte que je venois leur annoncer. Ils me parurent édifiés & contens, & pluſieurs me promirent

de venir dans la ſuite écouter mes inſtructions. Dieu veuille que leurs promeſſes ſoient ſinceres, & qu'elles ne ſoient pas l'effet de leur politeſſe.

Après deux jours de repos, je commençai mes courſes accoutumées dans les villages, où je prêchai ouvertement les vérités de la Foi. Déjà ſix familles entieres avoient ouvert les yeux à ces premiers rayons de lumiere, & penſoient ſérieuſement à leur converſion. Mais un Brame, qui avoit de l'autorité dans ce lieu-là, vint à la traverſe, & ſe donna tant de mouvemens, qu'il détourna deux de ces familles de la réſolution qu'elles avoient priſes. Les quatres autres ne ſe laiſſerent point ébranler. Une guériſon ſurprenante, dont ils avoient été témoins, fortifia leurs ſaints deſirs. Des Infideles de leur connoiſſance, qui avoient une fille mourante, crurent qu'ils lui conſerveroient la vie, s'ils pouvoient lui procurer le baptême. Ils l'amenerent à mon Egliſe, & comme cet enfant étoit à l'extrêmité, je ne fis nulle difficulté de la baptiſer. Le lendemain elle fut parfaitement guérie. Le pere & la mere demeurerent trois jours dans mon Egliſe pour commencer à ſe faire inſtruire; & obligés de retourner

dans leur village, ils partirent avec une forte réſolution de ne plus adorer que le vrai Dieu, & de revenir au plutôt recevoir les inſtructions néceſſaires, pour ſe mettre en état d'être admis au ſaint baptême.

Le pere de la catéchumene, grand dévôt de *Routren*, informé du changement de ſa fille, quoiqu'il fût à une grande journée du village, partit ſur l'heure pour la remettre, diſoit-il, dans le bon chemin. Il ne la quitta point qu'il ne l'eût conduite au Pagode avec ſon mari. Je fus bientôt inſtruit de cette infidélité, & dans l'excès de douleur qu'elle me cauſa, je lui fis dire que ſi elle ne retractoit au plutôt une démarche ſi criminelle, pour ne rendre ſes adorations qu'à l'Être ſuprême, que je lui avois fait connoître, elle auroit tout à craindre pour ſa fille. Mes remontrances furent inutiles; l'enfant, ainſi que je l'avois prédit, fut frappée à l'inſtant de ſon premier mal & mourut.

Aſſez près de ce village, étoit une veuve diſtinguée dans le pays, qui depuis dix ans, ſouffroit de vives & continuelles douleurs dans tout le corps, accompagnées de fréquentes défaillances, qui la rendoient incapable du

moindre mouvement. Elle avoit employé inutilement pour sa guérison tous les remèdes naturels ; elle avoit eu recours avec aussi peu de fruit aux temples des plus fameuses idoles. Ayant appris la guérison subite de cette jeune fille, dont je viens de parler, elle vint me voir ; & au nom du Dieu qui avoit rendu la santé à cette enfant, elle me pria de l'instruire des vérités qu'il falloit croire pour recevoir le Baptême. Elle demeura neuf jours dans l'église, & à mesure qu'elle s'instruisoit, elle se sentoit soulagée de plus en plus : enfin le dixième jour se voyant tout-à-fait délivrée de ses douleurs, elle protesta qu'elle ne vouloit plus adorer que le vrai Dieu, & partit pour aller publier parmi ses concitoyens, l'insigne faveur qu'elle venoit de recevoir.

A peine eut-elle fait quelques pas hors de l'église, qu'elle ressentit les atteintes de ses premieres douleurs, & qu'elle retomba dans les mêmes défaillances. Elle se fit de nouveau transporter dans l'église, & dès qu'elle m'apperçut : « Ah! » mon Pere, s'écria-t-elle, j'ai péché, » il m'est échappé d'invoquer *Gan-* » *gamma*, ne croyant pas que, sans son » secours, mon retour au village pût

» être heureux ». C'eſt la coutume des Indiens, lorſqu'ils commencent quelque action d'implorer l'aſſiſtance du Dieu particulier qu'ils adorent. Celle-ci adoroit le Gange, & en portoit le nom. La déeſſe du Gange, ſelon les Poëtes Indiens, eſt la femme de leur Dieu *Routren.*

Je conſolai cette pauvre veuve, qui reconnoiſſoit ſa faute & la pleuroit amèrement. « Réparons-la, ma fille, » lui répondis-je, par une foi vive, & » par de ſincères adorations du ſeul vrai » Dieu, en qui vous devez mettre uniquement votre confiance ». Et en même temps, moi, & tous les Chrétiens qui ſe trouvoient dans l'égliſe, nous nous proſternâmes devant l'image de Jeſus-Chriſt qui étoit ſur l'autel. » A cette vue, ſerois-je la ſeule, s'écria-» t-elle en ſanglotant, qui manquerai » de rendre mes hommages à mon Créa-» teur, & à mon Libérateur »? Au même inſtant elle ſe leve, ſe proſterne comme nous, & ſe relève ſans aucun ſecours, & jouiſſant d'une pleine ſanté. Pénétrée de joie & de reconnoiſſance, elle s'en retourna à ſon village, où j'eſpère que ſa foi ne ſera point altérée par les perſécutions auxquelles elle doit s'attendre.

Un trait tout récent de fermeté qu'a fait paroître un de nos Néophytes, ne manquera pas, Madame, de vous édifier. Un ſoldat nouvellement baptiſé, fut appellé par ſon Colonel pour un exercice qu'il faiſoit faire à ſes troupes : il s'y rendit, & oublia de mettre ſon chapelet au col, comme il avoit accoutumé de le faire, pour ne laiſſer ignorer à perſonne qu'il étoit Chrétien. Les ſoldats ne lui voyant pas ce ſigne de ſa religion, le raillerent, comme s'il avoit eu honte de le porter, & qu'il eût abandonné la foi. Le ſoldat, ſans répondre un mot, part pour ſa maiſon, & revint avec ſa femme & ſes trois enfans, portant tous des médailles & des chapelets à leur col. « Camarades, leur dit-il, voyez ſi ma » famille rougit du nom de Chrétien ; » ſçachez que ce beau nom fait toute » ma gloire, & que plutôt que de le » ternir par une action indigne, je » donnerois ma tête, celle de ma femme, » de mes enfans, de mon pere, de ma » mere, & de tous mes parens, & » amis ».

Ce diſcours ayant été rapporté au Colonel, il fit venir le ſoldat, & le queſtionna ſur la doctrine qu'on lui avoit enſeignée ; il lui fit réciter ſes prières,

& le fit interroger par un Brame qui étoit à ſa ſuite en qualité de ſon *Gourou*. Ce ſoldat répondit d'une maniere ſi juſte & ſi plauſible, que le Colonel en parut charmé. Ce bon Néophyte n'étant pas content de lui-même, parce qu'il ne ſe croyoit pas aſſez habile, demanda avec inſtance qu'on voulût bien lui accorder une audience dans trois jours, parce qu'il ameneroit avec lui le Catéchiſte qui l'avoit inſtruit, dont on ſeroit bien autrement ſatisfait. « J'y conſens, » dit le Colonel en riant, & ſe tournant vers le Brame : Vous êtes notre » Docteur, lui dit-il, je vous invite à » cette entrevue ».

Le ſoldat s'étant rendu au jour marqué chez le Colonel avec ſon Catéchiſte, ſe fit annoncer. Le Brame, qui ſe défioit de ſes forces, voulant éluder une pareille converſation, demanda de quelle caſte étoit celui qui prétendoit entrer avec lui en diſpute ſur la Loi : on répondit qu'il étoit de la caſte Vellale, une des plus honorables qui ſoient parmi la caſte des *Choutres*. Le Brame lui fit dire, qu'étant d'une caſte inférieure à la ſienne, il ne lui étoit pas permis de s'aſſeoir même auprès de lui. Le ſoldat ne ſe contenta pas de cette réponſe, mais

s'adreſſant au Brame : » Puiſque ce *Chou-*
» *tre*, lui dit-il, n'eſt pas digne de votre
» converſation, je vais chercher mon
» *Gourou* le Saniaſſi Romain. Dans quatre
» jours il ſera ici. Il n'eſt pas néceſſaire,
» répondit le Brame, je pourrai le voir
» & l'entretenir dans un temps plus
» favorable ». Le ſoldat fit bien valoir ce refus du Brame, & il en triompha devant ſes camarades infidèles, comme d'une victoire qu'il avoit remportée ſur lui, à la honte de la doctrine inſenſée, dont il amuſoit un peuple ignorant & crédule.

Les Brames ſont, comme vous ſçavez, Madame, la plus haute nobleſſe de ce pays ; on peut dire même que c'eſt la plus ancienne & la plus ſûre nobleſſe du monde ; car il eſt inoui qu'aucun de cette premiere caſte ſe ſoit jamais méſallié. Ils ſont les dépoſitaires de la Loi, les *Gouroux*, ou les Prêtres des Dieux. Ils croiroient en effet s'avilir, s'ils s'entretenoient de religion avec un homme de la caſte des *Choutres*. En voici un exemple aſſez récent. Un de nos Miſſionnaires s'entretenoit avec un Brame qui l'étoit venu voir : la converſation tomba inſenſiblement ſur la religion. Le Miſſionnaire, qui ne ſçavoit pas encore

bien la langue, ſe trouva embarraſſé dans une occaſion, où il ne pouvoit pas aſſez bien expliquer ſa penſée. Son Catéchiſte, qui étoit *Choutre*, voyant ſon embarras, s'aviſa de prendre la parole : Le Brame, en colère ; « De quoi » te mêles-tu, lui dit-il, d'oſer parler » en notre préſence ? Tais-toi, laiſſe » parler ton *Gourou* ; de quelque manière » qu'il s'exprime, il me fait plaiſir ; » quand tu dirois la vérité, je ne vou- » drois pas l'entendre de ta bouche ».

L'idée qu'ont les Brames de l'excellence de leur qualité & de leurs perſonnes, eſt fondée ſur ce qu'ils croyent & qu'ils publient, qu'ils ſont nés de la tête du Dieu *Bruma*. Il y en a qui ſe prétendent Bruma eux-mêmes. Du reſte, voici comme ils diſtribuent la naiſſance au reſte des hommes : Ils font naître leurs Rois des épaules de *Bruma* ; c'eſt après eux la ſeconde caſte : les *Cometis* de ſes cuiſſes, & c'eſt la troiſiéme caſte ; & de ſes pieds les *Choutres*, qui ſont la quatrieme caſte. Chacune de ces caſtes en renferme pluſieurs autres ; mais un homme d'une caſte inférieure, quelque mérite qu'il ait, ne peut jamais s'élever à une caſte ſupérieure.

Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que ces

Brames, qui se font semblables à leurs fausses Divinités, leur ressemblent parfaitement par leurs fourberies & par leurs déréglemens. Ils ont communément de l'esprit & du sçavoir ; il n'en est gueres parmi eux qui ne conviennent que la Loi que nous prêchons est sainte, & que la leur ne peut lui être comparée ; mais l'attachement aux plaisirs de la vie, le respect humain, la coutume, l'emportent sur toute conviction. S'il ne s'agissoit que de raisonner & de convaincre pour convertir les Indiens, toute l'Inde seroit bientôt Chrétienne.

Un Indien respectable par son âge & par son rang, que je pressois un jour plus fortement qu'à l'ordinaire, d'embrasser la loi céleste, ainsi qu'il l'appelloit, & dont il faisoit souvent lui-même l'éloge : « Volontiers, je l'embrasserois, me répondit-il, si vous pouviez empêcher » les discours qu'on ne manquera pas de » tenir, sur ce qu'à mon âge de 76 ans » je change de religion. Pour moi, dit » un Officier de guerre qui étoit présent, » si j'avois autant d'esprit que vous, & » que je fusse convaincu, comme vous » me paroissez l'être, je ne balancerois » pas un moment ; il faut sçavoir mépriser les frivoles discours du monde.

» Plus

» Puis m'adreſſant la parole : O pénitent » Romain, me dit-il, je ne ſuis pas capable d'entrer dans tous ces raiſonnemens : j'adore *Vichnou*, allumons du » feu dans une foſſe, j'y ferai jetter un » de mes ſoldats *Vichnouviſtas* ; vous, » faites-y jetter un de vos diſciples, » celui qui en ſortira ſain & ſauf, ſans » avoir été endommagé par le feu, donnera une preuve certaine de la plus » grande puiſſance du Dieu qu'il adore ».

Ma réponſe à une propoſition ſi peu raiſonnable, fut celle qu'on a accoutumé de faire à ceux qui voudroient tenter Dieu. « Cette épreuve, lui ajoutai-je, » eſt d'autant moins néceſſaire, que Dieu » daigne ſouvent, par des prodiges, confirmer à vos yeux les vérités ſaintes » que nous vous annonçons. Sur quoi je » lui nommois une perſonne qu'il connoiſſoit ; allez la voir, lui dis-je, & » faites-vous raconter ce qui lui eſt arrivé aſſez récemment ».

Cette perſonne, dont je lui parlois, eſt une dame Indienne, qui étant à l'extrémité, fit venir un de mes Catéchiſtes, & lui demanda le baptême, comme un remede infaillible qui lui rendroit la ſanté. Le Catéchiſte, après une courte inſtruction ſur ce ſacrement,

& ſur les obligations auxquelles il engage, la laiſſa avec un grand deſir de le recevoir. Au moment, qu'après avoir été inſtruite, elle conçut ce ſaint deſir, elle ſe trouva beaucoup mieux, & au bout de trois jours elle fut parfaitement guérie. Sa ſanté une fois rétablie, elle négligea d'accomplir ſa promeſſe. Après quelques mois elle retomba dans ſa premiere maladie : elle reconnut alors que Dieu la puniſſoit pour avoir différé de recevoir le baptême, & bien qu'elle fût d'une extrême foibleſſe, elle ſe fit porter à l'Egliſe. Je la trouvai dans un preſſant danger de mort, & je ne crus pas pouvoir lui refuſer cette grace. Auſſi-tôt, au grand étonnement de tous les aſſiſtans, ſes forces revinrent, ſon viſage reprit couleur, elle ſe leva, & retourna de ſon pied à ſa maiſon, s'appuyant ſeulement ſur un de ceux qui l'avoient porté mourante à l'Egliſe. Pendant trois mois aucune Néophyte ne fit paroître plus de piété, plus de conſtance, & de zèle : ſa vertu étoit une prédication perpétuelle de la loi Chrétienne.

Lorſque je citois cette guériſon ſi extraordinaire à l'Officier dont je viens de parler, je n'aurois pas pu lui faire le même éloge de cette dame. Les

continuelles perſécutions qu'elle eut à ſouffrir dans ſa famille, ébranlerent enfin ſa conſtance. On fit venir le Prêtre de la Divinité qu'elle adoroit auparavant. Ce miniſtre du démon lui ayant impoſé pour pénitence de ſa faute prétendue, une groſſe aumône qu'il s'appliqua dévotement à lui-même, lui arracha du col l'image du Sauveur qu'elle portoit, & lui attacha le *Lingan*, figure infâme du dieu *Routren*, qui donne le nom à toute la ſecte des *Linganiſtes*. Cette malheureuſe dame devint par-là auſſi payenne qu'elle l'étoit avant ſa converſion; mais elle ne porta pas loin la peine de ſon apoſtaſie. Sa maladie la reprit auſſi-tôt & elle en mourut.

Je ne dois pas omettre que par un trait ſingulier de la divine Miſéricorde envers elle, le Pere Calmette, qui n'étoit jamais deſcendu du nord, paſſa par mon Egliſe, dont j'étois fort éloigné. La dame mourante, informée de ſon arrivée, le fit prier de la venir voir. Auſſi-tôt que le Pere parut elle ſe leva, &, en préſence de ſon mari, & de tous ceux qui étoient préſens, elle arracha le *Lingan* qu'on lui avoit mis au col, le jetta loin d'elle, déteſta *Routren*, & fondant en larmes, demanda pardon à

Dieu de l'avoir si lâchement abandonné. Elle fit sa confession au Missionnaire, & peu après l'avoir achevée, elle mourut dans de grands sentimens de repentir, & d'espérance en la miséricorde de Dieu.

Les persécutions domestiques sont plus à craindre pour ces nouveaux fideles, que des persécutions plus grandes qui viennent de la part des étrangers. Le Prince nommé *Timmanaiken*, dans les Etats duquel est cette église, est tout-à-fait contraire à la loi Chrétienne, & elle est souvent l'objet de ses invectives. Il a déclaré infame un soldat, & l'a chassé du service & de la ville, par la seule raison qu'il écoutoit les instructions qui se font à l'église. J'ai cependant jusques dans sa Cour trois familles de Catéchumenes, qui ne craignent point de s'attirer sa disgrace, & qui sont prêts à tout souffrir plutôt que d'abandonner la foi.

Un Brame, Intendant de ce Prince, passant par un village de sa dépendance, vit plusieurs personnes assemblées autour d'un de mes Catéchistes, qui leur expliquoit la loi Chrétienne. Il s'arrêta, & l'ayant appellé, il lui demanda qui il étoit, quelle étoit sa caste, quel étoit son

emploi, & de quoi traitoit le livre qu'il tenoit à la main. Le Catéchiſte ayant ſatisfait à ſes queſtions, le Brame prit le livre & le lut. Il tomba juſtement ſur un endroit qui diſoit, que les Dieux du pays n'étoient que de foibles hommes. « Voilà une rare doctrine, dit le » Brame, je voudrois bien que vous » entrepriſſiez de me le prouver. Monſieur, répondit le Catéchiſte, il ne » me ſeroit pas difficile de le faire, ſi » vous me l'ordonniez. S'il ne tient » qu'à cela, reprit le Brame, je vous » l'ordonne ». Le Catéchiſte commença à réciter deux ou trois faits de la vie de *Vichnou*, c'étoit des vols, des meurtres, des adulteres. Le Brame voulut détourner le diſcours ; le Catéchiſte, ſans ſe laiſſer donner le change, le preſſa davantage. Le Brame s'appercevant trop tard qu'il s'étoit engagé dans la diſpute, ſans faire attention à ſa qualité de Brame, & ne ſçachant plus comment ſe tirer d'embarras avec honneur, s'emporta violemment contre la loi Chrétienne. « Loi de *Pranguis*, dit-il, » loi de miſérables *Parias*, loi infâme. » Permettez-moi de le dire, répliqua le » Catéchiſte, la loi eſt ſans tache : le » ſoleil qui eſt également adoré des

» Brames & des *Parias*, ne doit point » être appellé ſoleil de *Parias*, quoi- » que ceux-ci l'adorent ainſi que les » Brames ».

Cette comparaiſon irrita encore davantage le Brame, & il n'y répondit que par pluſieurs coups de bâton dont il frappa le Catéchiſte. Il lui porta entre autre un coup ſur la bouche, dont toutes ſes dents furent ébranlées, & il le fit chaſſer du village comme un *Parias*, avec défenſe à lui d'y reparoître, & aux habitans de lui donner jamais de retraite. « C'eſt ainſi, dit le Brame, que » pour la premiere fois il faut traiter ces » Prédicateurs d'une loi nouvelle, qui » renverſe l'Etat, & qui détourne les » peuples du culte de nos Dieux ; & ſi » cela leur arrive une ſeconde fois, il » faut leur couper la tête, comme on » fait dans le Royaume de *Maiſſour*. Ce » ne ſont pas là les maux que nous » craignons, dit le Catéchiſte, au con- » traire, je regarde comme un bonheur » les mauvais traitemens que vous me » faites ; & ſi dès aujourd'hui, ſans at- » tendre à un autre temps, ma tête » vous eſt agréable, je vous l'offre en » témoignage des vérités que je prê- » che ».

Lorſque mon Catéchiſte, de retour à l'égliſe, me fit le détail de ce qu'il venoit de ſouffrir, & que je vis ſon viſage encore enflé & ſes dents ébranlées, je ne pus retenir mes larmes, & je l'embraſſai tendrement. J'aurois fort ſouhaité d'avoir été à ſa place; mais je n'ai pas encore été jugé digne de rien ſouffrir pour Jeſus-Chriſt, ſi ce n'eſt des mépris, des inſultes, des injures, & de vaines menaces qu'on m'a fait quelquefois de m'arracher la langue, de me faire couper les pieds & fendre la tête en deux. Demandez pour moi au Seigneur qu'on ne s'en tienne point à des menaces inutiles.

Cependant pour l'honneur de la Religion, je crus devoir informer le Prince des mauvais traitemens faits ſans aucune raiſon à mon Catéchiſte, & lui en demander juſtice. Il me fit réponſe que le Brame mécontent du ſervice s'étoit retiré hors de ſes Etats: ſur quoi je lui fis dire que, puiſque cet Officier ne dépendoit plus de lui, il ne trouvât pas mauvais que je m'adreſſaſſe au Nabab de *Velour*, au pouvoir duquel il ne pouvoit manquer d'être, en quelque lieu qu'il ſe fût retiré. Le Prince m'envoya un exprès pour me dire, qu'il

feroit revenir son Intendant, & que j'eusse à lui envoyer le Catéchiste maltraité, & qu'il examineroit cette affaire. Ils parurent l'un & l'autre en présence du Prince, & toutes choses ayant été murement examinées, le Conseil décida que l'Officier avoit tort. Sur quoi le Prince lui ordonna de faire excuse au Catéchiste, & de lui donner du betel en signe de réconciliation, d'estime & d'amitié ; ce qui fut exécuté.

Le surlendemain j'envoyai faire mes remercimens au Prince, en le priant de vouloir bien m'accorder la permission de prêcher, & de faire prêcher librement dans ses Etats la Religion Chrétienne. « Le *Saniassi*, répondit le Prince, » a la permission qu'il demande ; il n'a » rien à craindre : si quelqu'un est désor- » mais assez hardi pour lui faire de la » peine, je sçaurai l'en punir d'une » maniere exemplaire. Il peut s'assurer » de mon amitié ». Autant que l'insulte faite à la Religion avoit été publique, autant la réparation fut-elle éclatante. Durant les huit jours que cette affaire traîna à *Toumandé*, où réside le Prince, la loi de Dieu fut plus prêchée & plus annoncée aux grands, qu'elle ne l'avoit été depuis trente ans dans cette Cour.

Je prévois, Madame, une objection que vous m'allez faire, & qui eſt toute naturelle. Eſt-il poſſible, me direz-vous, que ce Prince en ait agi ſi poliment avec vous, & qu'en même temps il ſoit ſi fort oppoſé au Chriſtianiſme? Cela s'accorde, Madame, parce qu'il eſt encore plus politique qu'ennemi de notre ſainte Religion. Il eſt tributaire du Nabab, & il ne peut ignorer que ce Nabab m'honore de ſa protection. Il y a peu de temps que ce Seigneur m'envoya chercher par deux Officiers Brames, pour adminiſtrer les derniers ſacremens à un de ſes Médecins, qui eſt né dans le Royaume de Canara. Malheureuſement, quelque diligence que j'euſſe fait, je le trouvai mort à mon arrivée. Le Nabab qui l'aimoit tendrement, en fut fort affligé. Il ordonna que tous les Chrétiens de ſa Cour ſe rendiſſent ſous les armes aux funérailles, avec un détachement de cavalerie & d'infanterie Maure. Après qu'ils eurent fait quelques décharges de la mouſqueterie ſur le tombeau, on diſtribua aux pauvres de groſſes aumônes pour le repos de l'ame du défunt.

Auſſi-tôt que je fus arrivé dans ma petite maiſon à *Velour*, j'envoyai ſaluer

le Nabab par les Brames qui m'avoient accompagné. Le Nabab me fit saluer à son tour, & m'envoya le *battiam:* c'est la nourriture de chaque jour, qui consiste en une mesure de riz, une demi-mesure d'une sorte de pois du pays, du beurre, & quatre pieces de monnoie de cuivre, faisant la valeur d'un sol, pour acheter du poivre, du sel & du bois. C'est la maniere la plus honorable & la plus polie dont les grands reçoivent les étrangers. Je fus traité de la même maniere pendant quinze jours que ce Viceroi me fit rester à *Velour:* pour terminer, selon les regles de la loi Chrétienne, quelques différends survenus entre les Chrétiens de sa Cour. Ces affaires étant terminées, il me fit dire qu'il vouloit me voir avant mon départ, & qu'il m'enverroit chercher.

Le lendemain matin vint un Officier de la Chambre avec un Ecuyer qui me faisoit conduire un cheval magnifiquement caparaçonné de l'écurie même du Nabab. Je montai dessus suivi de ces deux Officiers, & de quatre de mes disciples. Etant arrivé à la premiere porte, je fus reçu par deux autres Officiers de la garde & par six soldats, qui m'ayant fait traverser une grande cour, me re-

mirent à une ſeconde porte entre les mains d'autres Officiers. Ceux-ci me conduiſirent au travers d'une autre grande cour dans une longue gallerie, où le Nabab étoit aſſis ſur une eſtrade couverte d'un riche tapis. Toute ſa Cour étoit debout ſur les deux aîles de l'eſtrade. Je fus annoncé & précédé par un Officier qui tenoit une baguette d'argent à la main, & qui me mena juſqu'au bas de l'eſtrade. Le Nabab m'ayant fait ſigne de monter, ſe leva, m'embraſſa, & me prenant par la main, me fit aſſeoir auprès de lui. Je lui préſentai quelques bagatelles que je faiſois porter par un de mes diſciples; car ce ſeroit manquer à la politeſſe, lorſqu'on viſite un Grand, de ne lui pas offrir quelque choſe. Il me fit diverſes queſtions ſur le gouvernement, ſur les mœurs & les uſages d'Europe. Mes réponſes parurent le ſatisfaire; mais ce qui lui fit ſur-tout plaiſir, c'eſt que je lui parlois la langue Maure, qui eſt ſa langue naturelle. Cependant l'heure de l'audience publique approchoit. Il fit apporter dans un grand baſſin d'argent du betel, & m'en donna: c'eſt un préſent que font les Grands à ceux qu'ils honorent de leur eſtime, & de leur amitié Je le reçus, & le

donnai à garder à un de mes disciples. Vous sçavez sans doute, Madame, qu'on appelle betel les feuilles d'un certain arbrisseau odoriférant, que mangent les Indiens, & qui est pour eux un grand régal.

Ce Seigneur Musulman a une estime singuliere pour les Chrétiens; il en a une compagnie de vingt-cinq hommes, qui font tour-à-tour la garde au Palais. La Religion persécutée trouve toujours en sa personne un appui contre la fureur des Princes Gentils. Nous avons dans ses troupes un grand nombre de Chrétiens, qui ne manquent pas, lorsqu'ils sont en campagne, de s'assembler tous les Dimanches à un certain signal qui se donne. Là, un chef Chrétien, sage & prudent, à qui j'ai donné le soin de veiller sur tous les Chrétiens de l'armée, leur dit la priere, leur donne des avis, & impose des pénitences à ceux qui ont fait des fautes qui en méritent. Au retour de la campagne, ce Catéchiste d'armée me rend compte de tout ce qui s'est passé. Il m'a rapporté un trait remarquable, arrivé dans la derniere campagne qu'on a faite sur les frontieres du Royaume de Tanjaour.

Un détachement de l'armée Maure fut

envoyé pour piller, & brûler un village des ennemis. A cette nouvelle, la plupart des habitans ſongerent à prendre la fuite; une femme, du nombre des fuyards, fut arrêtée par un ſoldat Maure, qui, après lui avoir arraché ſon collier & ſes bracelets qu'elle ne vouloit point donner, levoit déja le ſabre pour la tuer. Cette pauvre femme ſe jettant à genoux: « La vie, s'écria-t-elle, je vous la demande » au nom du vrai Dieu que j'adore ». Un ſoldat Chrétien, qui étoit de ce détachement, jugeant que cette femme étoit Chrétienne: « Arrête, camarade, » dit-il au ſoldat Maure, grace pour un » moment, ne frappe pas encore. Il » s'avance, & demande à cette femme » ſi elle étoit Chrétienne. Oui, dit-elle, » je ſuis Chrétienne; au nom de Dieu » accordez-moi la vie. Ne craignez rien, » lui répondit le ſoldat, je ſuis pareil- » lement Chrétien ». Et auſſi-tôt il lui fit rendre ſon collier & ſes bracelets. Cette pauvre femme, quoique tranſportée de joie, avoit encore une autre inquiétude. « Hé! que deviendra, s'é- » cria-t-elle, l'égliſe que nous avons » dans le village? Notre Pere n'y eſt » pas ». Au même inſtant le ſoldat Chrétien recommanda cette femme à ſon ca-

marade, retourna au camp, va droit à la tente du Général, & lui demande ſa protection pour une égliſe de Chrétiens. Ce Général, qui ne nous eſt pas moins affectionné que le Nabab de *Velour*, envoya promptement arborer ſon pavillon à l'égliſe ; cela fut fait avant que le détachement arrivât au village. Ainſi, il n'y eut, dans ce lieu-là, que l'Egliſe qui fut ſauvée du pillage & de l'incendie.

Ce même Général Maure fit délivrer, il y a deux ans, un de nos Miſſionnaires qui avoit été fait priſonnier de guerre par un parti, dans le Royaume de *Trichirapali ;* & en dernier lieu, il a appaiſé une violente perſécution que le Roi de Tanjaour avoit excitée contre les Chrétiens. Le Pere Beski, qui ſe trouva alors le plus près de l'armée, alla l'en remercier, & il en fut reçu avec les plus grandes marques de diſtinction. Il ſera dans la ſuite fort important d'apprendre la langue Maure, pour cultiver l'amitié dont ces Seigneurs Mahométans nous honorent. Vous ne ſçauriez croire de combien d'embarras ils m'ont tiré.

L'extrême miſere, qui depuis deux ans a été générale dans tout le Carnate, nous a enlevé un grand nombre d'an-

ciens Chrétiens. Pendant ces deux années-là, il n'eſt pas tombé une ſeule goutte de pluie; les puits, les étangs, pluſieurs rivieres même ont été à ſec; le ris, & tous les autres grains ont été brûlés dans les campagnes, & rien n'étoit plus commun parmi ce pauvre peuple, que de paſſer un & deux jours ſans rien manger. Des familles entieres, abandonnant leur demeure ordinaire, alloient dans les bois pour ſe nourrir, comme les animaux, de fruits ſauvages, de feuilles d'arbres, d'herbes, & de racines. Ceux qui avoient des enfans, les vendoient pour une meſure de ris; d'autres, qui ne trouvoient point à les vendre, les voyant mourir cruellement de faim, les empoiſonnoient pour abréger leurs ſouffrances. Un pere de famille vint me trouver un jour: « Nous mourrons de » faim, me dit-il; ou donnez-nous de » quoi manger, ou je vais empoiſonner » ma femme, mes cinq enfans, & en» ſuite je m'empoiſonnerai moi-même ». Vous jugez bien que dans une occaſion pareille, on ſacrifie juſqu'à ſes propres beſoins. Au milieu de tant de malheurs, nous n'avons eu qu'une ſeule conſolation, c'eſt de donner le ſaint baptême à une infinité d'enfans de parens infide-

les. Le jour de ſainte Hyacinthe, qui étoit votre fête, je donnai votre nom à un enfant qui s'envola au Ciel le même jour, & qui prie maintenant pour vous.

Arear eſt une grande ville où la famine faiſoit les plus grands ravages, & c'eſt auſſi le lieu où l'on prioit avec le plus de ferveur pour obtenir de la pluie. Le Nabab, en habit de Fakir, c'eſt-à-dire, de pénitent Mahométan, tête nue, les mains liées avec une chaîne de fleurs, & traînant une chaîne pareille qu'il avoit aux pieds, accompagné de pluſieurs Seigneurs de ſa Cour, tous dans le même équipage, ſe rendit en grande pompe à la Moſquée, pour obtenir de la pluie au nom du Prophète Mahomet. Ses vœux furent inutiles, & la ſéchereſſe continua à l'ordinaire. Quelque temps après un fameux pénitent Gentil, que les infideles regardoient comme un homme à miracles, ſe mit tout le corps en ſang, en le déchiquetant avec un couteau bien affilé, en préſence de tout le peuple, & promettant une pluie abondante. Il ne fut pas plus exaucé que le Nabab. Enfin, quatre mois après un chef des Fakirs ſe fit enterrer juſqu'au col, bien réſolu de demeurer en cet état juſqu'à ce que la pluie fut venue. Il paſſa ainſi

deux jours & deux nuits, ne ceſſant de crier de toutes ſes forces au Prophète, qu'il devoit accorder de la pluie, & qu'il y alloit de ſa gloire. Enfin, il perdit patience, & le troiſieme jour il ſe fit déterrer, ſans qu'il fût tombé une ſeule goutte de pluie, bien qu'il l'eût promiſe avec tant d'aſſurance.

Comme les beſoins de nos Egliſes, & de différentes Chrétientés que nous cultivons, nous obligent à de longs & fréquens voyages, vous jugez aſſez, Madame, combien nous avons eu à ſouffrir durant de ſi étranges chaleurs, dans un climat d'ailleurs qui eſt ſi ardent de lui-même. J'ai changé juſqu'à trois fois de peau; elle tomboit par lambeaux à-peu-près comme elle tombe aux vieux ſerpens; ce qui me faiſoit de la peine, c'eſt que la peau nouvelle qui revenoit n'étoit pas plus noire que la premiere; la couleur blanche, comme vous ſçavez, n'eſt pas favorable en ce pays-ci, à cauſe de l'idée de *Pranguis* que ces peuples y ont attachée. Quand, dans un jour de marche, nous trouvions un peu d'eau toute bourbeuſe, nous nous croyions heureux, & elle nous paroiſſoit excellente. Une fois la nuit nous ſurprit dans un bois, ſans avoir pu rien

prendre de tout le jour. Il nous fallut coucher ſous un arbre, après avoir allumé du feu, pour écarter les tigres, les ours, & les autres bêtes féroces. Malheureuſement le feu s'éteignit pendant notre ſommeil, & nous fûmes tout-à-coup réveillés par les cris affreux d'un tigre qui s'approchoit de nous. Le bruit que nous fîmes, & le grand feu que nous allumâmes promptement, l'éloignerent, mais vous penſez bien qu'il ne nous fut pas poſſible de fermer les yeux le reſte de la nuit.

Il y a, Madame, une providence particuliere de Dieu ſur les Miſſionnaires, qui les préſerve, & de la dent du tigre, & de la morſure des ſerpens, qu'on trouve en quantité dans ce pays-ci. C'eſt ce que pluſieurs fois j'ai éprouvé moi-même. Un jour que vers midi j'étois extrêmement fatigué d'une marche pénible, je me repoſai ſous un arbre où je m'endormis. Un moment après je fus réveillé par les cris extraordinaires d'un oiſeau qui ſe battoit ſur cet arbre avec un ſerpent. Le ſerpent, mis en fuite, deſcend de l'arbre, & s'élance ſur moi. Le mouvement que je fis en me levant l'empêcha de m'atteindre. Il étoit long de quatre pieds, & parfaitement verd. Cette ſorte

de ſerpent ſe tient ordinairement ſur les arbres, & ne s'attache qu'aux yeux des paſſans, ſur leſquels il ſe jette.

Une autre fois il ne s'en fallut preſque rien que je ne fuſſe piqué d'une couleuvre, qui s'étoit gliſſée le ſoir dans ma chambre, ſans que je m'en fuſſe apperçu. Le mouvement qu'elle fit la nuit ſur moi, pendant que je dormois, me réveilla, & je la jettai fort loin. J'allumai auſſi-tôt du feu, & j'appellai un de mes Diſciples, qui m'aida à la tuer. Ce qui me ſurprit, c'eſt qu'elle ſe défendoit également des deux extrémités du corps, ſans qu'il nous fût poſſible de diſtinguer la tête de la queue. Le lendemain je l'examinai à mon aiſe, & je me convainquis, par mes propres yeux, d'une vérité dont j'avois toujours douté, ſçavoir, qu'il y eût des ſerpens à deux têtes. Celui-ci en avoit réellement deux, dont les morſures ſont également mortelles. De la premiere, qui eſt la mieux formée, il mord; & la ſeconde, qui n'a point de dents comme la premiere, eſt armée d'un aiguillon dont il vous pique.

Le plus gros ſerpent que j'aie encore vu, c'eſt le ſerpent d'un Pagode, qui eſt auſſi gros que le corps d'un homme,

& long à proportion de sa grosseur. On a accoutumé de lui offrir, sur un petit tertre fait exprès, des agneaux, de la volaille, des œufs, & autres choses semblables qu'il dévore à l'instant. Quand il est bien repu de ces offrandes, il se retire dans le bois voisin, qui lui est consacré. Aussi-tôt qu'il m'apperçut, il se dressa de la hauteur de deux coudées, & toujours les yeux attachés sur moi, il enfla son col, & poussa d'affreux sifflemens. Je fis le signe de la croix, & me retirai bien vîte. Ce serpent est le dieu particulier qu'on adore dans ce Pagode. Les uns croyent qu'il soutient & porte le monde sur sa tête, d'autres se sont imaginés que c'est sur lui qu'est couché *Vichnou*, & porté dans la mer de lait. A ce seul trait, connoissez, Madame, dans quelles profondes ténebres sont ensevelis ces pauvres peuples, au salut desquels nous travaillons.

Je reviens à un nouveau trait de fermeté qu'a fait paroître un de nos Catéchumenes, & qui a rendu la Religion vénérable aux infideles même. Il y avoit quelque tems qu'il venoit assidument à l'église, lui & sa famille, pour se faire instruire, & se disposer au baptême. On le dénonça au chef de son village; celui-

et l'ayant fait venir, lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût deſſein d'abandonner la loi de ſes Peres pour adorer un Dieu étranger. Le Catéchumene répondit ingénuement qu'il ne vouloit plus vivre ſous l'empire du démon, & que l'Etre ſuprême, qu'il adoroit, étoit le créateur de tout l'univers, & le ſeul maître à qui nous devions nos hommages. Le chef irrité de cette réponſe, après bien des menaces, fit venir le *Gourou* pour le ramener avec douceur au culte des Idoles. Le *Gourou* n'ayant pu tant ſoit peu l'ébranler, il fut ordonné que la porte de ſa maiſon ſeroit murée; on le déclara déchu de ſa caſte, on lui attacha ſur le dos une pierre très-peſante, qu'on lui fit porter pendant ſix heures au milieu de la rue, & au plus fort de la chaleur, après quoi on le chaſſa hors du village.

Ayant été bientôt informé d'un traitement ſi indigne, j'envoyai ſur le champ un de mes Catéchiſtes pour fortifier le Catéchumene, & faire des remontrances de ma part au chef du village. Comme ces remontrances furent inutiles, je fis porter mes plaintes au Gouverneur Maure de qui dépendoit le village, avec un détail de toutes les violences qu'on

y avoit exercées. Le Gouverneur cita à ſon tribunal, & le chef du village, & le Pandaran (c'eſt le nom du Catéchumene). Le premier s'y rendit accompagné des habitans les plus mutins, & de plus de cinquante Andis, qui ſont des Religieux Indiens, ennemis déclarés de la Religion. Le ſecond y alla, accompagné de mon Catéchiſte, qui n'avoit garde de l'abandonner. Auſſi-tôt qu'ils parurent : « Si le Pandaran, dit » le Gouverneur, mérite d'être dégradé, » je ne m'y oppoſe point, mais il eſt » juſte de l'écouter, qu'il diſe ſes rai- » ſons, & vous direz les vôtres ». On y conſentit de part & d'autre.

Le *Gourou* commença le premier, & après avoir fait l'éloge de *Bruma*, de *Vichnou*, & ſur-tout de *Routren*, qui étoit ſa principale Divinité, il dit qu'on ne pouvoit abandonner le culte de *Routren*, ſans contrevenir aux loix les plus anciennes & les plus inviolables du pays; & que celui qui devenoit coupable d'un ſi grand crime, méritoit d'être dégradé, privé de ſes biens, & banni de ſa patrie. Ces paroles furent reçues avec un applaudiſſement général de la part des Infideles. Le Catéchiſte eut ordre de parler à ſon tour. Il ex-

poſa les principaux caracteres de la Divinité, & il montra qu'aucun de ces caracteres ne pouvoit convenir à *Routren*, & qu'ils ne convenoient tous qu'à l'Etre Suprême adoré des Chrétiens. Sur quoi le Gouverneur l'interrompant, demanda au Pandaran, ſi c'étoit-là le Dieu qu'il adoroit. « Oui, répondit le Catéchumene, c'eſt cet unique vrai Dieu que » j'adore depuis un mois que j'ai le » bonheur de le connoître ; *Routren* » n'eſt qu'un homme qui s'eſt rendu » infâme par ſes crimes. Le *Gourou* » vient de faire ſon éloge ; peut-il nier » ce que nos hiſtoires nous racontent » de ſa naiſſance ; de ſa mere, nommée *Parachatti* ; de *Bruma* ſon frere » aîné, auquel il coupa la tête ; du repentir qu'il eut de ſon fratricide ; de » ſa retraite dans un déſert pour en » faire pénitence, & où cependant il » commit les plus grandes abominations » & de toutes les eſpeces ? »

Le *Gourou* & les *Andis* voyant qu'il alloit découvrir bien des myſteres d'iniquité, l'interrompirent par leurs cris, & par les injures dont ils l'accablerent. Le Gouverneur qui reconnoiſſoit le vrai Dieu aux traits dont le Catéchiſte l'avoit dépeint, & qui d'ailleurs, ſelon les

principes de ſa loi, révéroit Jeſus-Chriſt comme un grand Prophête, impoſa ſilence à ces mutins, après quoi, de concert avec ſes Officiers, il prononça que le Pandaran méritoit les plus grands éloges, d'avoir abandonné *Routren* pour adorer le vrai Dieu, & qu'ainſi il devoit être maintenu dans tous ſes biens & dans tous ſes honneurs. Cette déciſion excita un grand tumulte parmi les Andis, & les autres Gentils qui attendoient au-dehors quelle ſeroit l'iſſue de cette diſpute. Ils demanderent une nouvelle conférence, à laquelle ils feroient venir le grand Gourou de *Tirounamaley*: elle leur fut accordée, & mon Catéchiſte m'en fit informer auſſi-tôt. Je lui mandai de faire ſçavoir à tout le monde qu'il y a long-temps que je ſouhaitois une pareille entrevue avec un homme d'une ſi grande réputation, & que je me rendrois au palais du Gouverneur dès qu'il y ſeroit arrivé. Le grand *Gourou* ayant appris ma réſolution, s'excuſa d'y comparoître, ſur ce que le Gouverneur avoit montré trop de partialité, & me fit dire qu'il m'appelloit au tribunal du Roi de Gingi. Comme j'avois toute ma confiance en Dieu, je ne redoutai point ce tribunal infidele, je fis réponſe qu'il n'avoit

avoit qu'à me marquer le jour, & que je m'y trouverois ponctuellement.

La dignité de grand *Gourou* eſt la plus grande qui ſoit dans la Religion Païenne. C'eſt lui qui nomme & établit les Gouroux ſubalternes; il décide en dernier reſſort des affaires de la Religion. Son emploi eſt de prier, de jeûner, de ſe laver fréquemment pour l'expiation des péchés des hommes, de donner à ceux de ſa ſecte des avis & des inſtructions: ſa juriſdiction pour le ſpirituel s'étend à toute une province : il a des revenus très-conſidérables, & les peuples ont pour lui un reſpect qui va juſqu'à la vénération ; on s'eſtime heureux qu'il daigne recevoir ce qu'on lui préſente ; s'il donne lui-même à un de ſes diſciples la feuille ſur laquelle il mange, c'eſt une diſtinction pour celui qui la reçoit.

Tel eſt le grand *Gourou* qui m'avoit fait propoſer une conférence au tribunal du Roi de *Gingi*, & qui n'y penſa plus, quand il ſçut que j'acceptois ſes offres. Ce refus a été un ſujet de triomphe pour nos Chrétiens, & a fort décrédité le grand *Gourou* dans l'eſprit des Infidèles. Deux familles idolâtres de ce village ſont déja venues à l'égliſe pour écouter les inſtructions, & ſe préparer

au baptême. Il y a apparence qu'elle
ſeront ſuivies de pluſieurs autres. Le ſeu
ſigne de vie que donna le grand *Gou-*
rou, fut d'ordonner qu'on retirât l
Lingan du Catéchumene, de crainte
qu'il ne fût prophané. Ce *Lingan*, comme
je l'ai déja dit, eſt une figure infame
du Dieu *Routren* : ſes dévots le portent
pendu au col dans une petite boëte
d'argent. S'ils venoient à le perdre, de
quelque maniere que ce ſoit, c'eſt un
crime qu'il leur faut expier par de
jeûnes & d'effroyables pénitences, aux
quelles on les condamne pour le reſte
de leurs jours. Les *Andis* ayant dom
demandé le *Lingan* à notre Proſélyte,
il répondit qu'il l'avoit jetté dans la ri
viere. A ces mots, les *Andis* ſe frap
perent la poitrine, ſe jetterent par
terre, ſe vautrant dans la pouſſiere, &
criant de toutes leurs forces, que ce
malheureux avoit déshonoré *Routren*
& qu'il méritoit la mort. La femme du
Catéchumene, qui craignoit que dans
ce tranſport de fureur, on ne ſe jettât
ſur ſon mari, & qu'on ne le mît en
pieces, appella promptement quelques
ſoldats Chrétiens de la ſuite du Gou
verneur, qui garderent ſa maiſon, &
en écarterent ces furieux.

Le Gouverneur, informé peu après de ce tumulte, envoya quatre ſoldats pour lui amener le Chef du village, auquel il ne donna que deux heures pour chaſſer tous les *Andis* hors de la banlieue, avec ordre de laiſſer au *Pandaran* la liberté entiere de profeſſer ſa Religion, lui ajoutant que s'il entendoit parler encore de cette affaire, il le feroit châtier ſévèrement lui, & tous ceux qui auroient l'inſolence de contrevenir à ſes ordres. Les *Andis* ſe retirerent, & le *Pandaran* demeura tranquille. Il vient ſouvent à l'égliſe avec tous ceux de ſa famille, & je compte leur adminiſtrer le baptême dans peu de jours. Tout étant ainſi appaiſé, j'envoyai remercier le Gouverneur de la protection dont il nous avoit honoré; il me fit aſſurer de ſon amitié, en me priant d'avoir recours à lui dans toutes les occaſions où il pourroit me faire plaiſir.

Quelque temps après je partis pour une autre égliſe, qui eſt à *Courtempetti*. Il me fallut paſſer par *Tirounamaley*, c'eſt-à-dire, la ſainte Montagne, une des plus anciennes & des plus fameuſes villes de cette péninſule, où j'eus la curioſité de voir le temple, dont les Indiens racontent tant de merveilles. Ce temple

reſſemble à une citadelle, il eſt environné de foſſés & d'une forte muraille de pierre de taille, & a bien un quart de lieue de circuit. Sa forme eſt quarrée, chaque angle eſt flanqué d'une tour quarrée prodigieuſement haute. Les façades ſont ornées de repréſentations de toutes ſortes d'animaux; elles ſont terminées en tombeau ſoutenu aux quatre coins de quatre taureaux, & ſurmonté de quatre petites pyramides. Sous chaque tour eſt une vaſte ſalle, où l'on conſerve les chars des Dieux, & pluſieurs autres meubles du temple. Il n'y a qu'une ſeule porte à l'orient, ſur laquelle eſt une cinquieme tour, plus belle que les autres, & chargée d'ouvrages de ſculpture juſqu'au haut. La perſpective y eſt ſi bien ménagée, qu'à proportion que la tour s'éléve, les figures y ſont auſſi plus grandes. Cette tour s'appelle la tour de *Vichnou*, parce qu'on y a repréſenté les neuf métamorphoſes de cette fauſſe Divinité. Il vous faut dire, Madame, que, ſelon la Théologie Indienne, remplie des fables les plus extravagantes, leur Dieu *Vichnou* s'eſt métamorphoſé juſqu'à neuf fois: 1°. en poiſſon; 2°. en tortue; 3°. en cochon 4°. en homme-lion, enſorte que la moi

tié inférieure du corps eſt lion, & la partie ſupérieure eſt homme; 5°. en femme; 6°. 7°. & 8°. en un Roi, nommé *Rama*, qui eſt né trois fois ſous la même figure; 9°. en un héros, nommé *Chriſnen*.

La ſalle, qui eſt ſous cette tour de *Vichnou*, ſert de corps-de-garde à des ſoldats qui veillent à ce qu'il n'arrive point de déſordres. Quand des étrangers de conſidération ſe préſentent, on leur fait l'honneur de leur donner un ſoldat & un gardien du temple, qui les conduit par tout. En entrant dans cette vaſte enceinte, qui eſt toute pavée de pierres de taille, on voit d'abord la façade du temple, qui a ſoixante pieds de hauteur, & eſt ornée de quatre corniches d'un travail biſarre. Sur les corniches, on a placé de diſtance en diſtance des ſtatues des Dieux. La longueur du temple eſt d'environ cent cinquante pieds ſur ſoixante de largeur. La voûte eſt ſoutenue de deux rangs de piliers chargés des hiſtoires de *Bruma :* les murailles ſont couvertes de peintures à l'huile, qui repréſentent des ſacrifices & des danſes fort immodeſtes. Le fond du temple eſt rempli par ſix colomnes, ſur chacune deſquelles eſt poſée une Déeſſe, tenant

des fleurs en ſes mains. On eſt frappé de voir entre les colomnes une ſtatue de *Routren* d'une taille giganteſque, qui eſt de bout, tenant de la main droite un ſabre nud, ayant des yeux étincellans, & un air terrible : auſſi l'appelle-t-on le Dieu deſtructeur. Un taureau furieux, qui eſt ſa monture ordinaire, eſt placé en dehors, à l'entrée du temple, ſur un piedeſtal haut de quatre pieds, ayant la tête tournée vers la prétendue Divinité. Ce taureau, qui eſt d'une grandeur naturelle, eſt fait d'une ſeule pierre noire, auſſi polie que le marbre. C'eſt, à mon goût, la figure la plus réguliere & la plus hardie que j'aie vu dans ce lieu-là, & elle me ſurprit véritablement; tout le reſte me parut peu naturel, gêné & ſans vie.

En ſortant du Temple, on trouve du côté du ſud une belle eſplanade, au bout de laquelle on voit un fort grand étang, plus long que large ; on y deſcend par de grandes rampes : c'eſt-là que les Brames, avant la priere & les autres fonctions qu'ils ont à remplir dans le Temple, viennent ſe laver & ſe purifier. A l'oueſt du Temple, & à une égale diſtance de l'étang, on trouve une eſpece de petite Chapelle, où l'on a ſix mar-

ches à monter : mais auparavant il faut ſe laver les pieds dans un baſſin toujours plein d'eau, qui eſt au bas de cet eſcalier. Le Brame, qui étoit à la porte de la Chapelle, voyant que je me diſpenſois de cette cérémonie, y rentra au plus vîte, & en ferma la porte. » O *Saniaſſi*, me dit alors celui qui » m'accompagnoit, vous êtes un péni» tent, vous n'avez point de ſouillure, » mais perſonne ne peut entrer dans ce » ſaint lieu ſans s'être bien purifié au» paravant ; daignez quitter vos ſoques, » & arroſer ſeulement la plante de vos » pieds pour donner l'exemple. Quand » vous ſerez entré, vous n'aurez plus » qu'à vous proſterner devant *Routren*, » & ſoyez sûr que ce Dieu vous ſera » favorable ». J'étois le ſeul qui portoit par tout ma chauſſure de bois, en qualité de pénitent ; les autres par reſpect marchoient nuds pieds, ſelon la coutume du pays, qui ne permet pas d'être chauſſé dans la maiſon même d'un particulier un peu conſidérable. Je répondis à mon conducteur, qu'un Dieu de pierre n'étoit pas le mien, que je n'adorois que le vrai Dieu, le Créateur & le Maître ſouverain de toutes choſes ; & par maniere de converſation, je lui expliquai les

grandeurs & les perfections de cet Être ſuprême.

Nous tournâmes enſuite ſur la droite au nord; une place élevée de la longueur de l'étang, qui eſt au midi, fait un point de vûe admirable. C'eſt une colonnade magnifique ouverte de tous côtés, & plafonnée de belles pierres de taille. Il y a neuf cens colonnes; chacune eſt d'une ſeule pierre haute de vingt pieds: elles ſont toutes ouvragées, & l'on y voit repréſentés des combats de Dieux avec des Géants, & divers jeux de Dieux & de Déeſſes: le travail en eſt immenſe. C'eſt-là que les Pélerins qui viennent de toute l'Inde viſiter ce Temple célébre, ſe retirent en partie durant la nuit. Derriere cette colonnade, à cinquante pas plus loin, commence un corps de logis qui regne juſqu'à la muraille de l'eſt. C'eſt-là que logent un grand nombre de Brames, d'Andis, de Saniaſſis, de Sacrificateurs, de Gardiens du Temple, de Muſiciens, de Chanteuſes, & de Danſeuſes, filles fort au-deſſous d'une vertu médiocre, qu'on appelle pourtant par honneur, filles du Temple ou filles des Dieux. Il leur arriva l'année paſſée une aſſez plaiſante hiſtoire, que

ſe vais vous raconter, & qui vous divertira.

Le Gouverneur Maure de cette Ville fit dire à ces filles, qu'il avoit une fête à donner tel jour qu'il leur marqua ; qu'il ſouhaitoit qu'elles s'y trouvaſſent, & qu'elles en feroient tout l'agrément, pourvû qu'elles y vinſſent avec tous leurs atours; & que s'il étoit content d'elles, il ſçauroit bien leur en témoigner ſa reconnoiſſance. Elles s'y rendirent au nombre de vingt, avec leurs habits & leurs parures les plus ſuperbes; chaînes d'or, colliers, pendans d'oreilles, bagues, bracelets de diamans & de perles, & tout ce qu'elles avoient d'ornemens les plus riches & les plus précieux, rien ne fut oublié.

Quand le feſtin fut fini, & qu'elles eurent bien chanté, danſé, épuiſé tous leurs tours d'adreſſe, & qu'elles s'attendoient à recevoir de magnifiques préſens, le Gouverneur les invita à entrer dans une autre ſalle, où il entra enſuite lui-même avec quatre de ſes Officiers, & ferma la porte. Il les fit enſuite ranger ſelon l'ordre de leur ancienneté ; « Vous » avez bien danſé, Meſdames, leur dit-il, » & vous danſerez encore mieux & plus » légerement, lorſque vous ſerez déchar-

» gées de tout ce poids d'ornemens » inutiles. Mettez chacune à votre rang » tout ce vain attirail sur cette table. » Et s'adressant à la première, vous, » Madame, qui êtes la plus ancienne, » lui dit-il, commencez la premiere »: elle obéit, puis on lui ouvrit la porte, & on la fit sortir. On en fit autant à toutes les autres, après quoi le Gouverneur les fit reconduire fort poliment au Temple. Les Maures qui regardent les Gentils comme leurs esclaves, ne font nulle difficulté de s'approprier leurs biens quand ils en trouvent l'occasion : l'Alcoran leur donne ce pouvoir dans les pays qu'ils ont conquis sur les Idolâtres.

Après avoir satisfait ma curiosité à *Tirounamaley*, je me rendis à *Courtempetti*, où l'on m'attendoit avec impatience. J'appris, en y arrivant, un trait tout récent de fermeté d'un de mes Néophytes. C'est un habile Sculpteur : & comme l'on venoit de bâtir dans une peuplade voisine un nouveau Temple dédié à la célébre Couleuvre, qui selon les Indiens porte le monde sur sa tête, on le fit venir pour sculpter cette Couleuvre sur une pierre. Le Chrétien répondit, qu'il ne le pouvoit pas. On le fit expliquer, & il dit clairement que la Religion chré-

tienne qu'il avoit embraſſée, ne lui permettoit pas de travailler pour des Idoles. Au moment même on le conduiſit au Seigneur Gentil, Brame de caſte, & Intendant du pays, qui lui en donna un ordre exprès, ſous peine d'être puni de cinquante coups de *Chabouc :* c'eſt un grand fouet de cuir, dont on châtie les » criminels. Vous ſerez ce que vous jugerez à propos, répondit le Néophyte, » mais vous n'obtiendrez jamais de moi » que je grave la figure d'une bête, qu'on » a deſſein d'adorer à la place du vrai » Dieu ». Cette réponſe irrita fort le Brame, il fit attacher le Néophyte à un poteau, & on lui avoit déja donné quelques coups, lorſqu'un Officier s'approchant du Brame, lui dit à l'oreille, mais d'un ton aſſez haut pour qu'on pût l'entendre, que ce Sculpteur étoit diſciple du Saniaſſi Romain qui eſt à Velour, & que le Nabab conſidere. A ces paroles le Brame fit ſigne à ceux qui frappoient de s'arrêter, & voulant faire croire que c'étoit pour tout autre ſujet qu'il faiſoit châtier le Néophyte : « Apprends, mon » ami, lui dit-il, à me reſpecter, & à » porter tes deux mains ſur la tête pour » me ſaluer quand tu parois devant moi ;

» puis il le fit détacher du poteau, & » le congédia ».

Le Néophyte se retiroit plein de joie d'avoir été jugé digne de souffrir pour Jésus-Christ, lorsque le Brame, qui depuis que l'Officier lui avoit parlé, étoit devenu tout rêveur, le fit rappeller. « Mon ami, lui dit-il, puisque » vous avez de la peine à faire ce que » je vous ordonnois, je ne veux pas » vous y forcer : recevez le betel que » je vous donne en signe de mon amitié. » Je n'aime point qu'on sorte mécon- » tent d'auprès de moi : n'êtes-vous point » fâché ? Non, Seigneur, répondit le » Néophyte, en souriant, & pour preuve » que je vous dis vrai, c'est que je » ne me plaindrai pas à mon Gourou » du mauvais traitement que j'ai reçu » par vos ordres ». On trouva cette réponse aussi ingénieuse pour la conjoncture présente, qu'elle étoit chrétienne.

Pendant les quatre mois de séjour que je fis à *Courtempetti*, je fus appellé à Velour pour administrer les derniers Sacremens à un malade. Quoique le Nabab nous protege, nous n'entrons gueres dans cette Ville que la nuit, & avec précaution. Dès que je fus arrivé dans

ma petite maiſon, j'en fis avertir les Chrétiens, qui s'y rendirent à l'heure même, & j'entendis leurs confeſſions juſqu'à minuit, que j'allai me repoſer ſur une natte de jonc, qui eſt notre lit ordinaire, dans le deſſein de dire la meſſe à trois heures, pour renvoyer tous les chrétiens avant le jour. A peine fus-je dormi une heure, que je me réveillai en ſurſaut, & j'eus la forte penſée d'aller viſiter le malade. J'allai doucement auprès de lui, & je le trouvai très-mal. Ayant éveillé ceux qui dormoient à ſes côtés, je commençai promptement la meſſe, & après la communion, je lui donnai le ſaint Viatique, qu'il reçut avec une parfaite connoiſſance, & avec de grands ſentimens de piété. A la fin de ma meſſe il expira. Nous bénîmes tous enſemble le Seigneur, d'une mort qui paroiſſoit marquée au ſceau d'une Providence ſi particuliere.

Ces fréquentes courſes, ſous un climat brûlant, jointes à de continuels travaux, m'incommoderent ſi fort, que mes ſupérieurs jugerent à propos de me rappeller à Pondichéry pour un peu de temps, afin de rétablir ma ſanté. Dieu avoit ſes vûes dans ce voyage qu'on m'obligeoit de faire à la côte, & je l'ai toujours

regardè comme un nouveau trait de la divine Providence ſur le ſalut d'un jeune Mahométan, Officier diſtingué de la Cour du Nabab, & homme de beaucoup d'eſprit; il étoit depuis quelques jours à Pondichéry. Ayant appris, je ne ſçais comment, que je ſçavois la langue Indouſtane, il vint me voir, & cette premiere viſite fut ſuivie de pluſieurs autres, où il me faiſoit toujours pluſieurs queſtions ſur la Religion chrétienne, & où dans mes réponſes je ne manquois pas de gliſſer mes réfléxions ſur les reveries de l'Alcoran. Nous nous engageâmes peu à peu dans des diſputes réglées, mais tranquilles, telles qu'on doit les avoir, ſur-tout avec les Mahométans. Je fus fort ſurpris qu'un jour à la fin de notre converſation, il ſe jetta tout-à-coup à mes pieds, & verſant un torrent de larmes: « Vous êtes, me dit-il, le Sa-
» niaſſi à qui le Dieu tout puiſſant m'en-
» voye. Je le relévai, en lui diſant,
» que pretendez-vous faire, Almanzor,
» c'étoit ſon nom? Il fut un moment
» ſans me répondre, puis après avoir
» eſſuyé ſes pleurs, une nuit, me dit-il,
» que je dormois tranquillement, je fus
» ſoudainement réveillé par une voix
» que j'entendis, & qui me diſoit très-

» diſtinctement : tu es dans l'erreur,
» cherches la vérité, & tu la trouveras,
» les pénitens qui te l'enſeigneront ne
» ſont pas éloignés. Je ne pus fermer
» l'œil le reſte de la nuit. J'allai de grand
» matin à la Moſquée, j'y fis ma prière
» avec plus de ferveur qu'à l'ordinaire,
» pour écarter les penſées qui me tour-
» mentoient. La nuit ſuivante je crus
» entendre la même voix & les mêmes
» paroles, ce qui arriva encore la troi-
» ſieme nuit. Depuis ce temps-là, c'eſt-
» à-dire, depuis trois ans, je n'ai pas
» goûté un moment de plaiſir ; je me
» ſuis informé des différentes Religions
» du pays ; je les ai examinées atten-
» tivement, & elles m'ont paru toutes
» fauſſes & abſurdes, à la réſerve de
» la Religion de Jéſus-Chriſt, que je
» crois être la ſeule véritable. Dès ce
» moment je renonce à Mahomet, je
» crois à Jéſus-Chriſt le Fils de Dieu
» mon divin Maître ; en un mot, je ſuis
» Chrétien.

Vous pouvez juger, Madame, quel fut mon étonnement : il fut encore plus grand dans la ſuite. En ſix jours de temps le Proſélyte apprit les prieres & l'explication des vérités de la Foi, que je lui donnai en langue Indouſtane. On ne

pouvoit le retirer de l'Egliſe, où il paſſoit preſque toute la journée, & quand je lui repréſentois qu'il y avoit des précautions à prendre: » que craignez-vous donc » pour moi, me répondit-il, je ſuis prêt » de donner ma tête pour la défenſe de » ma foi ». Je louai ſa fermeté; mais je lui fis entendre que Dieu demandoit de lui un autre ſacrifice, qui ne lui ſeroit pas moins agréable; « c'eſt, lui dis-je de » quitter ce pays-ci, où vous ne pouvez » reſter, ſans que votre converſion n'é- » clate, ce qui expoſeroit notre ſainte » Religion à une perſécution certaine » de la part du Nabab. Je pars dès demain, » me dit-il, ſi vous le voulez ». Après l'avoir éprouvé pendant un mois, qu'il eut tout le temps de mettre ordre à ſes affaires, il prit l'habit d'un habitant de Carnatte, pour n'être point reconnu, & il partit avec un Chrétien de confiance, qui le conduiſit à Goa. Nos Peres Portugais, qui lui ont donné le ſaint Baptême, en font les plus grands éloges. Il eſt content & il y mene une vie exemplaire. Il ne me reſte plus, Madame, que de vous demander la continuation de vos bontés & de vos prieres pour moi & pour nos chers Néophytes.

Je ſuis avec une reſpectueuſe reconnoiſſance, &c.

LETTRE

du Pere Pons, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Du Halde, de la méme Compagnie.

A Careical, ſur la côte de Tanjaour, aux Indes Orientales, ce 23 Novembre 1740.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Il n'eſt pas auſſi aiſé qu'on pourroit ſe l'imaginer en Europe, d'acquérir une connoiſſance certaine de la ſcience de ces peuples Gentils, au milieu deſquels nous vivons, & qui ſont l'objet de notre zèle. Vous en jugerez par cet eſſai que j'ai l'honneur de vous envoyer. Il contient quelques particularités de littérature Indienne, que vous ne trouverez peut-être pas ailleurs, & qui, à ce que je penſe, feront mieux connoître les Brahmanes anciens & modernes qu'on ne les a connus juſqu'ici.

I.

Les Brahmanes ont été dans tous les

temps les seuls dépositaires des sciences dans l'Inde, à l'exception peut-être de quelques Provinces les plus méridionales, où parmi les *Parias*, qui probablement ont été les premiers habitans de ces cantons, on trouve une Caste nommée des *Vallouvers*, qui prétendent avoir été autrefois ce que sont aujourd'hui les Brahmanes; en effet ils se mêlent encore d'astronomie & d'astrologie, & l'on tient d'eux quelques ouvrages très-estimés, qui contiennent des préceptes de morale.

Par-tout ailleurs, les Brahmanes ont toujours été, & sont encore les seuls qui cultivent les sciences comme leur héritage: ils descendent des sept illustres pénitens qui se sont multipliés à l'infini, & qui, des Provinces septentrionales situées entre le mont *Hima*, & la *Jamoune* (c'est la riviere de Dely) & bornée au midi par le Gange jusqu'à *Patna*, se sont répandus dans toute l'Inde. Les sciences sont leur partage; & un Brahmane qui veut vivre selon sa régle, ne doit s'occuper que de la Religion & de l'étude, mais ils sont tombés peu à peu dans un grand relâchement.

Ceux qui sont de la véritable caste

des *Rajas* ou *Rage poutres*, peuvent être inſtruits dans les ſciences par des Brahmanes, mais ces ſciences ſont inacceſſibles à toutes les autres caſtes, auxquelles on peut ſeulement communiquer certains poëmes, la Grammaire, la poétique, & des ſentences morales. Les ſciences & les beaux arts, qui ont été cultivés avec autant de gloire & de ſuccès par les Grecs & les Romains, ont fleuri pareillement dans l'Inde, & toute l'antiquité rend témoignage au mérite des Gymnoſophiſtes. Ce ſont évidemment les Brahmanes, & ſur-tout ceux qui, parmi eux, renoncent au monde, & ſe font *Saniaſſi*.

II.

La Grammaire des Brahmanes peut être miſe au rang des plus belles ſciences ; jamais l'analyſe & la ſynthéſe ne furent plus heureuſement employées, que dans leurs ouvrages grammaticaux de la langue *Samskret* ou *Samskroutan*. Il me paroît que cette langue ſi admirable par ſon harmonie ſon abondance, & ſon énergie, étoit autrefois la langue vivante dans les pays habités par les premiers Brahmanes. Après bien des ſiécles

elle s'eſt inſenſiblement corrompue dans l'uſage commun, de ſorte que le langage des Anciens *Richi* ou Pénitens dans les *Vedam* ou livres ſacrés, eſt aſſez ſouvent inintelligible aux plus habiles, qui ne ſçavent que le *Samskret*, fixé par les Grammaires.

Pluſieurs ſiécles après l'âge de *Richi*, de grands Philoſophes s'étudierent à en conſerver la connoiſſance, telle qu'on l'avoit de leur temps, qui étoit, à ce qu'il me ſemble, l'âge de l'ancienne poéſie. *Anoubhout* fut le premier qui forma un corps de Grammaire, c'eſt le *Saraſvat*, ouvrage digne de *Saraſvadi*, qui eſt, ſelon les Indiens, la Déeſſe de la parole, & la parole même. Quoique ce ſoit la plus abrégée des Grammaires, le mérite de ſon antiquité l'a miſe en grande vogue dans les écoles de l'Indouſtan. *Pania*, aidé du *Saraſvat*, compoſa un ouvrage immenſe des régles du *Samskret*. Le Roi *Jamour* le fit abréger par *Kramadiſvar;* & c'eſt cette Grammaire, dont j'ai fait l'abrégé, que j'envoyai, il y a deux ans, & qui vous vous aura ſans doute été communiquée; *Kalap* en compoſa une plus propre aux ſciences. Il y en a encore trois autres de différens Auteurs, la gloire de l'in-

vention eſt principalement dûe à *Anoubhout.*

Il eſt étonnant que l'eſprit humain ait pu atteindre à la perfection de l'art, qui éclate dans ces Grammaires : les Auteurs y ont réduit par l'analyſe la plus riche langue du monde, à un petit nombre d'élémens primitifs, qu'on peut regarder comme le *caput mortuum* de la langue. Ces élémens ne ſont par eux-mêmes d'aucun uſage, ils ne ſignifient proprement rien, ils ont ſeulement rapport à une idée, par exemple *Kru* à l'idée d'action. Les élémens ſecondaires qui affectent le primitif, ſont les terminaiſons qui le fixent à être nom ou verbe, celles ſelon leſquelles il doit ſe décliner ou conjuguer un certain nombre de ſyllabes à placer entre l'élément primitif & les terminaiſons, quelques propoſitions, &c. A l'approche des élémens ſecondaires le primitif change ſouvent de figure; *Kru*, par exemple, devient, ſelon ce qui lui eſt ajouté, *Kar*, *Kar*, *Kri*, *Kir*, *Kir*, *&c.* La ſyntheſe réunit & combine tous ces élémens & en forme une variété infinie de termes d'uſage.

Ce ſont les regles de cette union & de cette combinaiſon des élémens

que la Grammaire enſeigne, de ſorte qu'un ſimple écolier, qui ne ſçauroit rien que la Grammaire, peut en opérant, ſelon les regles, ſur une racine ou élément primitif, en tirer pluſieurs milliers de mots vraiment *Samskrets*. C'eſt cet art qui a donné le nom à la langue, car *Samskret* ſignifie ſynthétique ou compoſé.

Mais comme l'uſage fait varier à l'infini la ſignification des termes, quoiqu'ils conſervent toujours une certaine analogie à l'idée attachée à la racine, il a été néceſſaire de déterminer le ſens par des Dictionnaires. Ils en ont dix-huit, faits ſur différentes méthodes. Celui qui eſt le plus en uſage, compoſé par *Amaraſimha*, eſt rangé à peu près ſelon la méthode qu'a ſuivi l'auteur de l'*Indiculus Univerſalis*. Le Dictionnaire intitulé *Viſvâbhidhânam*, eſt rangé par ordre alphabétique, ſelon les lettres finales des mots.

Outre ces Dictionnaires généraux, chaque ſcience a ſon introduction, où l'on apprend les termes propres qu'on chercheroit en vain par-tout ailleurs. Cela a été néceſſaire pour conſerver aux ſciences un air de myſtere, tellement affecté aux Brahmanes, que non contens d'avoir des termes inconnus au vulgaire,

ils ont enveloppé ſous des termes myſtérieux les choſes les plus communes.

III.

Les traités de la verſification & de la poéſie ſont en grand nombre. Le petit abrégé de régles que j'en ai fait, & que j'envoyai l'année derniere pour vous être communiqué, me diſpenſe d'en rien dire ici. A l'égard de la grande poéſie, ou des poëmes de différentes eſpeces, la nature étant la même partout, les regles ſont auſſi à peu près les mêmes. L'unité d'action eſt moins obſervée dans leurs *Pourânam* & autres poëmes, qu'elle ne l'eſt en particulier dans Homere & dans Virgile. J'ai pourtant vu quelques poëmes, & entr'autres le *d'Harmapouranam*, où l'on garde plus ſcrupuleuſement l'unité d'action. Les fables Indiennes, que les Arabes & les Perſans ont ſi ſouvent traduites en leur langue, ſont un recueil de cinq petits poëmes parfaitement réguliers, compoſés pour l'éducation des Princes de *Patna*.

L'éloquence des Orateurs n'a jamais été fort en uſage dans l'Inde, & l'art de bien diſcourir y a été moins cultivé;

mais pour ce qui eſt de la pureté, de la beauté, & des ornemens de l'élocution, les *Brahmanes* ont un grand nombre de livres, qui en contiennent les préceptes, & qui font une ſcience à part, qu'on nomme *Alankârachâſtram* : ſcience de l'ornement.

IV.

De toutes les parties de la belle littérature, l'hiſtoire eſt celle que les Indiens ont le moins cultivé. Ils ont un goût infini pour le merveilleux, & les *Brahmanes* s'y ſont conformés pour leur intérêt particulier : cependant je ne doute pas que dans les Palais des Princes, il n'y ait des monumens ſuivis de l'hiſtoire de leurs ancêtres, ſurtout dans l'Indouſtan, où les Princes ſont plus puiſſans & Rajepoutres de caſte. Il y a même dans le nord pluſieurs livres qu'on appelle *Nâtak*, qui, à ce que des Brahmanes m'ont aſſuré, contiennent beaucoup d'hiſtoires anciennes ſans aucun mélange de fables.

Pour ce qui eſt des Mogols, ils aiment l'hiſtoire, & celle de leurs Rois a été écrite par pluſieurs Sçavans de leur Religion. La gazette de tout l'Empire

re compoſée dans le Palais même du nd Mogol, paroît au moins une fois mois à Dely. Dans les poëmes Inens on trouve mille reſtes précieux la vénérable antiquité, une notion marquée du paradis terreſtre, de bre de vie, de la ſource de quatre nds fleuves, dont le Gange en eſt , qui, ſelon pluſieurs ſçavans, eſt Phiſon, du Déluge, de l'empire des yriens, des victoires d'Alexandre ſous nom de *Javana-Raja*, Roi des Jaens ou Grecs.

On aſſure que parmi les livres dont cadémie des Brahmanes de *Cangiuram* eſt dépoſitaire, il y en a d'hiſire fort anciens, où il eſt parlé de ſaint homas, de ſon martyre, & du lieu ſa ſépulture. Ce ſont des Brahmaes qui l'ont dit, & qui ſe ſont offerts les communiquer, moyennant des mmes, que les Miſſionnaires n'ont mais été en état de leur donner. Peutre même que depuis le vénérable Pere Nobilibus, il n'y a eu perſonne aſſez abile dans le *Samskret*, pour examiner s choſes par ſoi-même. J'ai vu dans n manuſcrit du Pere de Bourzes, que ans certains pays de la côte de Malaar, les Gentils célébroient la délivran-

ce des Juifs ſous Eſther, & qu'ils donnoient à cette fête le nom de *Yuda Tirounal*, fête de Juda.

Le ſeul moyen de pénétrer dans l'antiquité Indienne, ſur-tout en ce qui concerne l'Hiſtoire, c'eſt d'avoir un grand goût pour cette ſcience, d'acquérir une connoiſſance parfaite du *Samskret*, & de faire des dépenſes auxquelles il n'y a qu'un grand Prince qui puiſſe fournir; juſqu'à ce que ces trois choſes ſe trouvent réunies dans un même ſujet, avec la ſanté néceſſaire pour ſoutenir l'étude dans l'Inde, on ne ſçaura rien, où preſque rien de l'Hiſtoire ancienne de ce vaſte Royaume.

V.

Entrons dans le ſanctuaire des Brahmanes, ſanctuaire impénétrable aux yeux du vulgaire. Ce qui, après la nobleſſe de leur Caſte, les éleve infiniment au-deſſus du vulgaire, c'eſt la ſcience de la Religion, des Mathématiques, & la Philoſophie. Les Brahmanes ont leur Religion à part; ils ſont cependant les Miniſtres de celle du peuple. Les quatre *Vedan* ou *Bed*, ſont, ſelon eux, d'une autorité divine : on les a en Arabe à la Bibliothéque du Roi; ainſi les Brahma-

hes ſont partagés en quatre Sectes, dont chacune a ſa loi propre. *Roukou Vedan*, ou, ſelon la prononciation Indouſtane, *Recbed* & le *Yajourvedam*, ſont plus ſuivis dans la Péninſule entre les deux mers. Le *Sâmavedam* & *Latharvana* ou *Brahmavedam* dans le nord. Les *Vedan* renferment la Théologie des Brahmanes; & les Anciens *Pouranam* ou Poëmes, la Théologie populaire. Les *Vedan*, autant que j'en puis juger par le peu que j'en ai vu, ne ſont qu'un recueil des différentes pratiques ſuperſtitieuſes, & ſouvent diaboliques des anciens *Richi*, Pénitens, ou *Mouni*, Anachorétes. Tout eſt aſſujetti, & les Dieux même ſont ſoumis à la force intrinſéque des Sacrifices & des *Mantram;* ce ſont des formules ſacrées dont ils ſe ſervent pour conſacrer, offrir, invoquer, &c. Je fus ſurpris d'y trouver celle-ci: *ôm*, *Sántih*, *Sántih*, *Santih*, *harih*. Vous ſçavez ſans doute que la lettre ou ſyllabe, *ôm* contient la Trinité en Unité, le reſte eſt la traduction littérale de *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus*, *Dominus*. Harih eſt un nom de Dieu, qui ſignifie Raviſſeur.

Les *Vedan*, outre les pratiques des anciens *Richi* & *Mouni*, contiennent leurs ſentimens ſur la nature de Dieu,

de l'Ame, du Monde ſenſible, &c. Des deux Théologies Brahmanique & Populaire, on a compoſé la Science Sainte ou de la vertu *d'Harmachâſtram*, qui contient la pratique des différentes Religions, des rits ſacrés ou ſuperſtieux, civils ou prophanes, avec les Loix pour l'adminiſtration de la Juſtice. Les Traités d'*Harmachâſtram*, par différens Auteurs, ſe ſont multipliés à l'infini. Je ne m'étendrai pas plus au long ſur une matiere qui demanderoit un grand ouvrage à part, & dont apparemment la connoiſſance ne ſera jamais que très-ſuperficielle.

V I.

Les Brahmanes ont cultivé preſque toutes les parties des Mathématiques; l'Algébre ne leur a pas été inconnue: mais l'Aſtronomie, dont la fin étoit l'Aſtrologie, fut toujours le principal objet de leurs études Mathématiques, parce que la ſuperſtition des Grands & du Peuple la leur rendent plus utile; ils ont pluſieurs méthodes d'Aſtronomie. Un ſçavant Grec, qui, comme Pythagore, voyagea autrefois dans l'Inde, ayant appris les Sciences des *Brahmanes*, leur enſeigna à ſon tour ſa méthode

d'Aſtronomie, & afin que ſes Diſciples en fiſſent un myſtere aux autres, il leur laiſſa dans ſon ouvrage les noms Grecs des Planettes, des ſignes du Zodiaque, & pluſieurs termes comme *hora* vingt-quatriéme partie d'un jour; *Kendra* centre, &c. J'eus cette connoiſſance à Dely, & elle me ſervit pour faire ſentir aux Aſtronomes du Raja *Jaeſing*, qui ſont en grand nombre dans le fameux Obſervatoire qu'il a fait bâtir dans cette Capitale, qu'anciennement il leur étoit venu des maîtres d'Europe.

Quand nous fûmes arrivés à *Jaëpour*, le Prince, pour ſe bien convaincre de la vérité de ce que j'avois avancé, voulut ſçavoir l'étymologie de ces mots grecs que je lui donnai. J'appris auſſi des Brahmanes de l'Indouſtan, que le plus eſtimé de leurs Auteurs avoit mis le ſoleil au centre des mouvemens de Mercure & de Vénus. Le Raja *Jaëſing* ſera regardé dans les ſiecles à venir, comme le Reſtaurateur de l'Aſtronomie Indienne. Les Tables de M. de la Hire, ſous le nom de ce Prince, auront cours partout dans peu d'années.

VII.

Ce qui a rendu plus célèbre, dans

l'Antiquité, le nom des Gymnoſophiſtes, c'eſt leur Philoſophie, dont il faut ſéparer d'abord la Philoſophie morale; non qu'ils n'en ayent une très-belle dans beaucoup d'ouvrages du *Nitichâſtram*, ſcience morale, qui eſt renfermée ordinairement dans des vers ſententieux, comme ceux de Caton; mais c'eſt que cette partie de la Philoſophie eſt communiquée à toutes les Caſtes: pluſieurs Auteurs Choutres & même Parias s'y ſont acquis un grand nom.

La Philoſophie qu'on nomme ſimplement, & par excellence *Châſtram*, ſcience, eſt bien plus myſtérieuſe. La Logique, la Métaphyſique, & un peu de Phyſique bien imparfaite, en ſont les parties. Son unique fin, le but où tendent toutes les recherches philoſophiques des Brahmanes, eſt la délivrance de l'ame, de la captivité, & des miſeres de cette vie, par une félicité parfaite, qui eſſentiellement eſt, ou la délivrance de l'ame, ou ſon effet immédiat.

Comme parmi les Grecs il y eut pluſieurs Ecoles de Philoſophie, l'Ionique, l'Académique, &c. il y a eu dans l'Antiquité, parmi les Brahmanes, ſix principales Ecoles, ou Sectes philoſophiques, dont chacune étoit diſtinguée des au-

tres par quelque ſentiment particulier ſur la félicité & ſur les moyens d'y parvenir, *Nyâyam*, *Vedântam*, *Sankiam*, *Mimamſa*, *Pâtanjalam*, *Bhaſſyam*, ſont ce qu'ils appellent ſimplement les ſix Sciences, qui ne ſont que ſix Sectes ou Ecoles. Il y en a encore pluſieurs autres comme *l'Agamachâſtram* & *Bauddamatham*, &c. qui ſont autant d'héréſies en matiere de Religion, très-oppoſées au *d'Harmachâſtram* dont j'ai parlé, qui contient le *polythéiſme* univerſellement approuvé.

Les Sectateurs de *l'Agamam* ne veulent point de différence de conditions parmi les hommes, ni de cérémonies légales, & ſont accuſés de magie. Jugez par-là de l'horreur qu'en doivent avoir les autres Indiens. Les Bauddiſtes, dont l'opinion de la Métempſycoſe a été univerſellement reçue, ſont accuſés d'Athéiſme, & n'admettent de principes de nos connoiſſances que nos ſens. Boudda eſt le *Photo* révéré par le peuple à la Chine, & les Bauddiſtes ſont de la Secte des Bonzes & des Lamas, comme les Agamiſtes ſont de la Secte des peuples du *Mahâſin*, ou grand *ſin*, qui comprend tous les Royaumes de l'occident au-delà de la Perſe.

Je reviens à nos Philoſophes qui ; par leur conduite, ne donnent point d'atteinte à la Religion commune, & qui, quand ils veulent réduire leur théorie à la pratique, renoncent entiérement au monde, & même à leur famille qu'ils abandonnent. Toutes les Ecoles enſeignent que la ſageſſe ou la ſcience certaine de la vérité *tâtvagniânam*, eſt la ſeule voie où l'ame ſe purifie, & qui peut la conduire à ſa délivrance, *Moukti*. Juſques-là elle ne fait que rouler de miſere en miſere dans différentes tranſmigrations, que la ſeule ſageſſe peut faire finir. Auſſi toutes les Ecoles commencent par la recherche & la détermination des principes des connoiſſances vraies. Les unes en admettent quatre, les autres trois, & d'autres ſe contentent de deux.

Ces principes établis, elles enſeignent à en tirer les conſéquences par le raiſonnement, dont les différentes eſpeces ſe réduiſent en ſyllogiſme. Ces regles du ſyllogiſme ſont exactes ; elles ne différent principalement des nôtres qu'en ce que le ſyllogiſme parfait, ſelon les Brahmanes, doit avoir quatre membres, dont le quatriéme eſt une application de la vérité conclue des prémices,

à un objet qui la rend indubitablement ſenſible. Voici le ſyllogiſme dont les Écoles retentiſſent ſans ceſſe : là où il y a de la fumée, il y a du feu ; il y a de la fumée à cette montagne, donc il y a du feu, comme à la cuiſine. Remarquez qu'ils n'appellent point fumée, ni les brouillards, ni autres choſes ſemblables.

VIII.

L'Ecole de *Nyâyam*, *raiſon*, *jugement*, l'a emporté ſur toutes les autres en fait de Logique, ſur-tout depuis quelques ſiecles que l'Académie de *Noudia* dans le Bengale, eſt devenue la plus célébre de toute l'Inde, par les fameux Profeſſeurs qu'elle a eus, & dont les ouvrages ſe ſont répandus de tous côtés. *Gottam* fut autrefois le Fondateur de cette Ecole à *Tirat* dans l'Indouſtan, au nord du Gange, vis-à-vis le pays de *Patna*. C'eſt-là qu'elle a fleuri pendant bien des ſiecles.

Les Anciens enſeignoient à leurs Diſciples toute la ſuite de leur ſyſtême Philoſophique : ils admettoient, comme les Modernes, quatre principes de ſcience : le témoignage des ſens bien expliqués *Pratyakcham* ; les ſignes naturels, comme la fumée l'eſt du feu

Anoumânam ; l'application d'une définition connue au défini jusques-là inconnu, *Oupamânam* ; enfin l'autorité d'une parole infaillible *Aptachabdam*. Après la Logique, ils menoient leurs écoliers par l'examen de ce monde sensible, à la connoissance de son Auteur, dont ils concluoient l'existence par l'*Anoumânam*. Ils concluoient de la même maniere son intelligence, & de son intelligence son immatérialité.

Quoique Dieu de sa nature soit esprit, il a pu se rendre, & s'est effectivement rendu sensible : de *Nirâkâra* il est devenu *Sâkâra* pour former le monde, dont les atômes indivisibles, comme ceux des Epicuriens, & éternels, sont par eux-mêmes sans vie.

L'homme est un composé d'un corps & de deux ames ; l'une suprême, *Paramâtma*, qui n'est autre que Dieu ; & l'autre animale *Sivâtmâ* ; c'est en l'homme le principe sensitif du plaisir & de la douleur, du desir, de la haine, &c. Les uns veulent qu'elle soit esprit, les autres qu'elle soit matiere, & un onzieme sens dans l'homme ; car ils distinguent les organes actifs des organes sensitifs ou passifs, & ils en comptent dix de cette façon.

Enfin, en ce qu'ils appellent ſuprême ſageſſe, il me ſemble qu'il tombent dans le ſtoïciſme le plus outré : il faut éteindre ce principe ſenſitif, & cette extinction ne peut ſe faire que par l'union au *Paramâtmâ*. Cette union *Yogam* ou *Jog*, d'où vient le nom de *Jogui*, à laquelle aſpire inutilement la ſageſſe des Philoſophes Indiens, de quelque Secte qu'ils ſoient, cette union, dis-je, commence par la méditation & la contemplation de l'Etre ſuprême, & ſe termine à une eſpece d'identité, où il n'y a plus de ſentiment ni de volonté. Juſques-là les travaux des Métempſicoſes durent toujours. Il eſt bon de remarquer que par le mot d'ame, on n'entend que le ſoi-*même*, que le *moi*.

Aujourd'hui on n'enſeigne preſque plus dans les Ecoles de *Nyâyam*, que la Logique remplie par les Brahmanes d'une infinité de queſtions beaucoup plus ſubtiles qu'elles ne ſont utiles. C'eſt un cahos de vétilles, tel qu'étoit, il y a près de deux ſiecles, la Logique en Europe. Les étudians paſſent pluſieurs années à apprendre mille vaines ſubtilités ſur les membres du ſyllogiſme, ſur les cauſes, ſur les négations, les genres, les eſpeces, &c. Ils diſputent avec achar-

nement sur de semblables niaiseries, & se retirent sans avoir acquis d'autres connoissances. C'est ce qui a fait donner au *Nyâyam* le nom de *Tarkachâstram.*

De cette Ecole sortirent autrefois les plus fameux adversaires des *Bauddhistes*, dont ils firent faire par les Princes un horrible massacre dans plusieurs Royaumes. *Oudayanâchârya & Battâ* se distinguerent dans cette dispute ; & le dernier, pour se purifier de tant de sang qu'il avoit fait répandre, se brûla avec grande solemnité à *Jagannâth* sur la côte *d'Oricha.*

IX.

L'Ecole de *Vedântam*, fin de la Loi, dont *Sankrâcharya* fut autrefois le Fondateur, a pris le dessus sur toutes les autres Ecoles pour la Métaphysique ; enforte que les Brahmanes qui veulent passer pour sçavans, s'attachent aveuglément à ses principes. Je crois même qu'on ne trouveroit plus aujourd'hui de *Saniassi* hors de cette Ecole. Ce qui la distingue des autres, c'est l'opinion de l'unité simple d'un être existant, qui n'est autre que le *moi* ou l'ame. Rien n'existe que ce *moi.*

Les notions que donnent ses Sectateurs

de cet être, ſont admirables. Dans ſon unité ſimple, il eſt en quelque façon trin par ſon exiſtence, par ſa lumiere infinie, & ſa joie ſuprême : tout y eſt éternel, immatériel, infini. Mais parce que l'expérience intime du *moi* n'eſt pas conforme à cette idée ſi belle, ils admettent un autre principe, mais purement négatif, & qui par conſéquent n'a aucune réalité d'être, c'eſt le *Mâyâ* du *moi*, c'eſt-à-dire, erreur : par exemple, je crois actuellement vous écrire ſur le ſyſtême du *Vedantam*, je me trompe. A la vérité, je ſuis *moi*, mais vous n'exiſtez pas ; je ne vous écris point, perſonne n'a jamais penſé ni à *Vedantam*, ni à ſyſtême, je me trompe : voilà tout, mais mon erreur n'eſt point un être. C'eſt ce qu'ils expliquent par la comparaiſon qu'ils ont continuellement à la bouche d'une corde à terre, qu'on prend pour un ſerpent.

J'ai vu dans un Poëme (car ils en ont de Philoſophiques inconnus au Vulgaire ; les Sentences des premiers Maîtres ſont même en vers :) J'ai vu, dis-je, que *Vaſſichta* racontoit à ſon Diſciple *Rama*, qu'un *Saniaſſi* dans un étang, abîmé dans la contemplation du *Mâyâ*, fut ravi en eſprit. Il crut naître dans une Caſte in-

fâme, & éprouver toutes les avantures des enfans de cette condition; qu'étant parvenu à un âge plus mûr, il alla dans un Pays éloigné, où, ſur ſa bonne mine, il fut mis ſur le Trône; qu'après quelques années de regne, il fut découvert par un voyageur de ſon pays, qui le fit connoître à ſes Sujets, leſquels le mirent à mort; & pour ſe purifier de la ſouillure qu'ils avoient contractée, ſe jetterent tous dans un bûcher, où ils furent conſumés par les flammes. Le *Saniaſſi*, revenu de ſon extaſe, ſortit de l'étang, l'eſprit tout occupé de ſa viſion. A peine étoit-il de retour chez lui, qu'un Saniaſſi étranger arriva, lequel, après les premieres civilités, lui raconta toute l'hiſtoire de ſa viſion comme un fait certain, & la déplorable cataſtrophe qui venoit d'arriver dans un pays voiſin, dont il avoit été témoin oculaire. Le *Saniaſſi* comprit alors que l'hiſtoire & la viſion, auſſi peu vraies l'une que l'autre, n'étoient que le *Mâyâ* qu'il vouloit connoître.

La ſageſſe conſiſte donc à ſe délivrer du *Mâyâ* par une application conſtante à ſoi-même, en ſe perſuadant qu'on eſt l'Etre unique, éternel, & infini, ſans laiſſer interrompre ſon attention à cette

prétendue vérité par les atteintes du *Mâyâ*. La clef de la délivrance de l'ame eſt dans ces paroles, que ces faux ſages doivent ſe répéter ſans ceſſe avec un orgueil plus outré que celui de Lucifer. Je ſuis l'Etre ſuprême, *Aham ava param Brahma*.

La perſuaſion ſpéculative de cette propoſition doit en produire la conviction expérimentale, qui ne peut être ſans la félicité. *Evanuerunt in cogitationibus ſuis.* (1) Ils ſe ſont perdus dans leurs vaines penſées : cet Oracle ne fut jamais plus exactement vérifié que dans la perſonne de ces ſuperbes Philoſophes, dont le ſyſtême extravagant domine parmi les Sçavans dans des pays immenſes. Le commerce des Brahmanes a communiqué ces folles idées à preſque tous ceux qui ſe piquent de bel eſprit. C'eſt pourquoi les nouveaux Miſſionnaires doivent être ſur leurs gardes, lorſqu'ils entendent les Brahmanes parler ſi emphatiquement de l'unité ſimple de Dieu *Adduitam*, & de la fauſſeté des biens & des plaiſirs de ce monde, *Mâyâ*.

(1) Rom. chap. 1, v. 21.

X.

L'Ecole de *Sankiam*, *numérique* fondée par *Kapil*, qui rejette *l'Oupoumânam* de la Logique, paroît d'abord plus modeſte, mais dans le fond il dit preſque la même choſe. Il admet une nature ſpirituelle, & une nature matérielle, toutes deux réelles & éternelles. La nature ſpirituelle par ſa volonté de ſe communiquer hors d'elle-même, s'unit par pluſieurs degrés à la nature matérielle. De la premiere union naiſſent un certain nombre de formes & de qualités: les nombres ſont déterminés. Parmi les formes eſt *l'égoïté* (qu'on me permette ce terme) par laquelle chacun dit *moi*, je ſuis tel, & non un autre. Une ſeconde union de l'eſprit déja embarraſſé dans les formes & les qualités avec la matiere, produit les élémens; une troiſiéme, le monde viſible. Voilà la Syntheſe de l'Univers.

La ſageſſe qui produit la délivrance de l'eſprit, en eſt l'analyſe; heureux fruit de la contemplation par laquelle l'eſprit ſe dégage tantôt d'une forme ou qualité, & tantôt d'une autre par ces trois vérités. Je ne ſuis en aucune choſe,

aucune choſe n'eſt à moi, le moi-même n'eſt point, *Nâſmin*, *name*, *Mâham*. Enfin, le temps vient où l'eſprit eſt délivré de toutes ces formes ; & voilà la fin du monde, où tout eſt revenu à ſon premier état.

Kapil enſeigne que les Religions qu'il connoiſſoit, ne ſont que ſerrer les liens dans leſquels l'eſprit eſt embarraſſé, au lieu de l'aider à s'en dégager ; car, dit-il, le culte des Divinités ſubalternes, qui ne ſont que les productions de la premiere & la plus baſſe union de l'eſprit avec la matiere, nous uniſſant à ſon objet au lieu de nous en ſéparer, ajoute une nouvelle chaîne à celles dont l'eſprit eſt déja accablé. Le culte des Divinités ſupérieures, *Brama*, *Vichnou*, *Routren*, qui ſont à la vérité les effets des premieres unions de l'eſprit à la matiere, ne peut qu'être toujours un obſtacle à ſon parfait dégagement. Voilà pour la religion des *Vedan*, dont les Dieux ne ſont que les principes, deſquels le monde eſt compoſé, ou les parties même du monde compoſé de ces principes. Pour celle du Peuple, qui eſt, comme la religion des Grecs & des Romains, chargée des Hiſtoires fabuleuſes, infâmes & impies des Poëtes, elle forme

une infinité de nouveaux liens à l'esprit par les passions qu'elle favorise, & dont la victoire est un des premiers pas que doit faire l'esprit, s'il aspire à sa délivrance. Ainsi raisonne *Kapil*.

L'Ecole de *Mimâmsâ*, dont l'opinion propre est celle d'un destin invincible, paroît plus libre dans le jugement qu'elle porte des autres opinions ; ses sectateurs examinent les sentimens des autres Ecoles, & parlent pour & contre, à peu près comme les Académiciens d'Athenes.

Je ne suis pas assez au fait des systêmes des autres Ecoles : ce que je vous marque ici, ne doit même être regardé que comme une ébauche à laquelle une main plus habile auroit bien des traits à ajouter, & peut-être plusieurs à retrancher. Il me suffit de vous faire connoître que l'Inde est un pays où il se peut faire encore beaucnup de nouvelles découvertes. Je suis, &c.

LETTRE

Du Pere Saignes, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, à Madame de Sainte Hyacinthe de Sauveterre, Religieuſe Urſuline à Toulouſe.

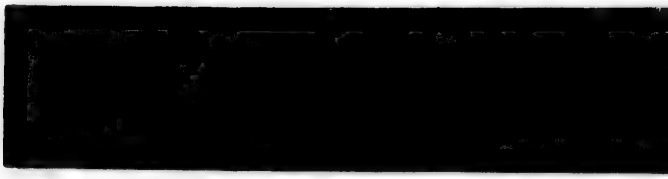
A Pondichéry, le 18 Janvier 1741.

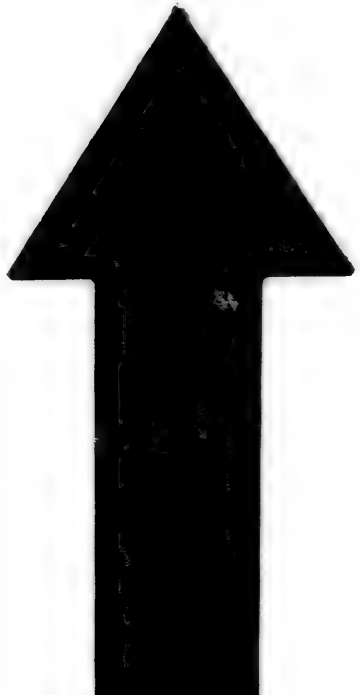
MADAME,

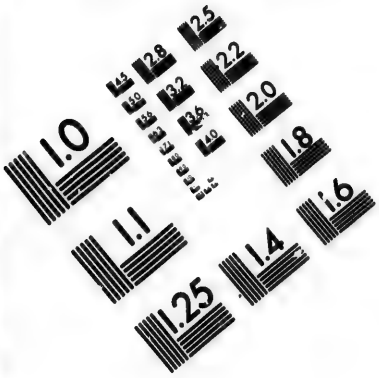
La paix de Notre Seigneur.

Dans la lettre (1) que j'eus l'honneur de vous écrire l'année derniere, je vous informois aſſez en détail de la révolution arrivée dans l'Empire Mogol. Je vous y parlois des conquêtes de Thamas Koulikan qui, devenu Roi de Perſe, a pris le nom de *Nader Schah*, du détrônement de l'Empereur Mogol, du pillage & du ſaccagement de ſa ville Impériale, de ſon rétabliſſement ſur le trône, dont *Nader Schah* le remit en poſſeſſion à des conditions très-dures; vous vous

(1) Elle ſe trouve tome IV de cette édition, Mémoires du Levant.







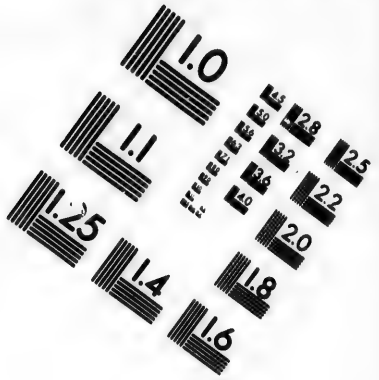
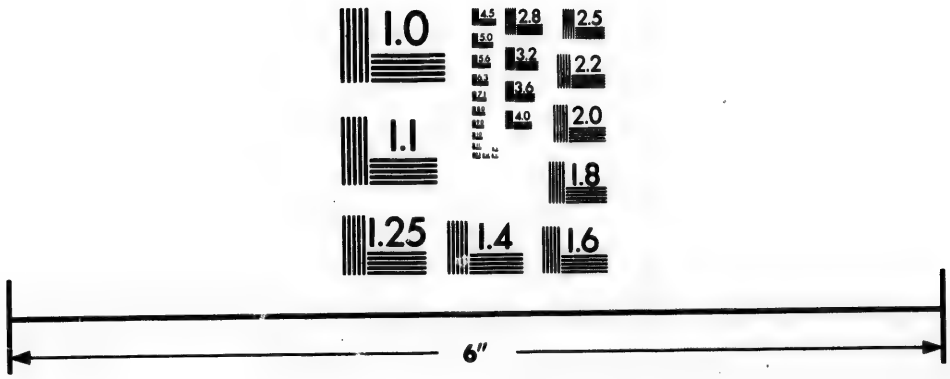
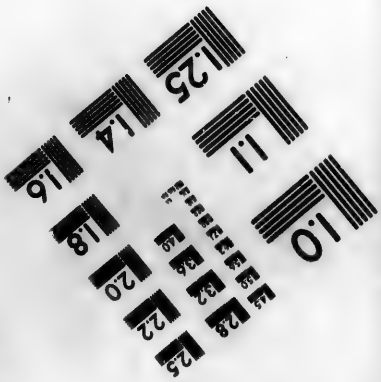


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ſouvenez que l'une entr'autres portoit qu'il jouiroit ſimplement des honneurs & de la dignité d'Empereur, mais que l'autorité ſouveraine ſeroit entre les mains de *Nizamamoulouk* plus connu ſous le nom d'*Azefia*.

Ainſi ce Viſir auſſi ſage qu'habile guerrier, gouverne maintenant l'empire par les ordres du Monarque Perſan, tandis que l'Empereur confiné dans ſon ſerrail, n'en ſort que rarement, & toujours ſous bonne eſcorte. Les Rajas de la Capitale, qui pourroient être attachés au parti de l'Empereur, n'oſeroient faire le moindre mouvement en ſa faveur. Azefia les contient par une armée de cent mille hommes, campée aux portes de la ville.

Quand je partis de Bengale, il y a cinq mois, le Nabab (1) venoit d'être tué dans une bataille rangée par un autre Nabab de ſes voiſins, qui n'étoit point autoriſé à lui faire la guerre. J'apprends que le vainqueur ne pouvant faire ſa paix avec la Cour, qui paroît vouloir lui faire trancher la tête, menace & donne lieu de craindre une révolte. Dans les circonſtances où l'on ſe trouve, s'il s'élevoit quelques troubles, ils pour-

(1) Viceroi d'une Province.

roient bien ſe communiquer aux autres Provinces.

C'eſt de ces circonſtances qu'ont profité les Marattes, dont Azeſia étoit la terreur, lorſqu'il demeuroit dans le Dekan : ils n'oſoient alors deſcendre de leurs montagnes. Auſſi-tôt qu'ils l'ont vu occupé à la Cour, ils ont cru pouvoir exécuter leurs entrepriſes, porter la déſolation dans toute la péninſule de l'Inde, & y anéantir le gouvernement Mahométan. Cette nation des Marattes eſt puiſſante, & met quelquefois ſur pied juſqu'à cent quarante mille chevaux.

Ils allerent l'année derniere juſques ſur les bords du Gange, enſuite ſe tournant à l'oueſt, ils s'emparerent de tout le pays des Portugais, & aſſiegerent la ville de Goa, qu'ils auroient priſe ſans les forts qui la défendent; on eſpere que le Roi de Portugal enverra au plutôt un ſecours extraordinaire de troupes (1), ſans quoi il court riſque de

(1) On a appris depuis que M. le Comte d'Ericeyra, nouveau Vice-Roi, y eſt arrivé avec une eſcadre de cinq vaiſſeaux de guerre, & qu'il a déjà repris quelques places ſur les Marattes.

perdre cette ville, la seule qui lui reste dans l'Inde.

Ce seroit un malheur irréparable pour la religion; la perte de Goa entraîneroit infailliblement la ruine des Missions du Canara, de Maissour, de Maduré, de Travancor, de l'isle de Ceylan, parce que les Missionnaires qui sont dans ces différens Royaumes, n'y subsistent que par les revenus de Goa, sur lesquels Sa Majesté Portugaise leur a assigné des pensions.

Après cette expédition, les Marattes tournerent leurs armes contre les Maures, vers les parties méridionales; ils traverserent les montagnes des *Paleakarens* (1), sans trouver aucune résistance de la part de ces Princes Gentils; on croit même qu'ils étoient d'intelligence pour secouer le joug des Mahométans.

Aussi-tôt que ceux-ci furent informés que *Sitogi* Prince des Marattes descendoit les montagnes à une armée de cinquante mille chevaux, iis allerent à sa rencontre avec une armée presque

(2) Les Royaumes de l'Inde méridionale sont partagés en plusieurs *Paleakarens*, qui, bien que dépendans du Prince, sont maîtres absolus de leur petit Etat.

égale. Les Marattes furent repouſſés & obligés de ſe tenir ſur leurs hauteurs. Cependant un corps de Marattes détaché de l'armée, deſcendit par un autre défilé qui n'étoit pas gardé, & vint prendre les Maures par derriere. Les Maures prirent ce détachement pour un renfort qui leur étoit envoyé d'Arcar, & le laiſſerent approcher tranquillement. Quand les Marattes furent à une certaine diſtance, les Maures les reconnurent, mais trop tard; ils crierent aux armes, la confuſion ſe mit dans leur armée qui, reſſerrée entre les montagnes, ne pouvoit point ſe replier. Les Marattes les attaquant alors des deux côtés oppoſés, les taillerent en pieces.

Le Nabab général de l'armée Maure, ſon fils aîné, & quelques autres Seigneurs, furent tués en combattant généreuſement : pluſieurs furent bleſſés ou faits priſonniers, peu s'échapperent; les éléphans bleſſés & furieux acheverent la déroute.

Cette triſte nouvelle fut bientôt apportée à Arcar par les fuyards. Auſſi-tôt le ſecond fils du Nabab, ſa mere, ſon épouſe, ſes enfans & un grand nombre d'autres perſonnes d'une qualité diſtinguée, ſongerent à ſauver leurs biens &

leurs vies par la fuite. Pondichery qui n'eſt qu'à trois journées d'Arcar, leur parut la retraite la plus sûre. Ils ne perdirent point de temps; ils eurent bientôt préparé leurs éléphans, leurs chameaux, leurs chariots, leurs chevaux & leurs bêtes de charge, & ils arriverent heureuſement dans cette ville, eſcortés de ſept mille hommes de cavalerie.

Les Marates qui après leur victoire, s'étoient amuſés à partager les dépouilles des vaincus, arriverent trop tard à Arcar. Cette ville, quoique fort grande, n'eſt défendue que par une méchante citadelle de terre; la garniſon qui y étoit ne penſa point à ſe défendre, dans la crainte d'être paſſée au fil de l'épée, car la frayeur s'étoit emparée de tous les cœurs. Ainſi les Marattes la pillerent tranquillement & ſans aucun obſtacle.

Delà ils allerent ſe préſenter devant Velour, autre ville conſidérable, mais dont la citadelle eſt très-forte : elle eſt bâtie de pierres de taille avec une double enceinte; ſes baſtions ſont diſpoſés réguliérement, & elle eſt entourée d'un large foſſé plein d'eau & de crocodiles, de ſorte que ſans canon elle eſt imprénable.

Comme

Comme les Marattes avoient laiſſé leur artillerie au-delà des montagnes, ils ne s'y arrêterent pas, mais ils marcherent du côté de *Polour*, petite ville qui eſt le ſéjour d'un Nabab. Ils la prirent & la pillerent. Ils en firent autant à *Gingama*, à *Tirounamalei*, à *Cangibouram*, & dans tous les bourgs & les villages où ils s'étendoient. Ils n'ont mis le feu qu'en peu d'endroits, & ils n'ont tué d'habitans que ceux qui leur ont réſiſté. Il falloit leur donner ce qu'on avoit, ou le laiſſer prendre ſans murmurer. Quelquefois ils n'avoient pas la patience d'attendre que les femmes tiraſſent leurs anneaux d'or, ils les leur arrachoient en leur déchirant le nez & les oreilles, où elles ont coutume de les porter.

Il y a eu des Chefs de villages frappés cruellement du (1) chabouk, & quelques-uns ont expiré ſous les coups. Leur deſſein étoit de les forcer, par la rigueur de ce ſupplice, à découvrir où étoient cachés les grains, l'argent, les meubles & d'autres ornemens précieux.

A *Tirounamalei*, ils firent d'un ſeul coup un butin très-conſidérable : les peuples de tous les environs avoient

(1) Fouet Indien.

tranſporté leurs richeſſes dans la pagode de *Routren* (1), d'où ils croyoient que les Marattes, par reſpect, n'oſeroient approcher. Ils ſe tromperent. Les ſoldats Marattes enleverent, non-ſeulement tout ce qui s'y trouva d'effets, mais encore les danſeuſes & les filles de la pagode qui leur plurent.

Vous pouvez bien juger, Madame, que nos égliſes n'ont point été reſpectées; ils ont pris le peu qui y étoit reſté; car les Miſſionnaires, en prenant la fuite, avoient emporté avec eux tout ce qu'ils pouvoient. Il y a déja quatorze de ces Miſſionnaires arrivés à Pondichery. On eſt en peine de quatre Peres Portugais, dont on n'apprend aucune nouvelle. On craint encore plus pour deux autres, dont les égliſes ſont fort éloignées dans les terres de *Maiſſour;* s'ils n'ont point eu le temps de gagner les bords de la mer, ils ſeront tombés infailliblement entre les mains des Marattes; quelques-uns ſe ſont ſauvés, comme ils ont pu, dans les bois & ſur les montagnes.

Il n'y a que le Pere Madeira qui n'a pas pu échapper à la fureur de ces bri-

(1) Divinité des Indes.

gands. A l'inſtigation d'un Brame, qui leur perſuada que ce Pere avoit caché de grands tréſors, ils le battirent cruellement ; ils le tinrent pendant pluſieurs jours lié à un poteau, tête nue, & tout le corps preſque nud, expoſé aux ardeurs d'un ſoleil brûlant, ne lui donnant du riz qu'autant qu'il en falloit préciſément pour ne pas le laiſſer mourir de faim.

Cependant le peu qu'ils trouverent dans ſon égliſe de *Vergampetti*, fit ſoupçonner aux Marattes que le Brame leur en avoit impoſé. « Il faut le preſſer, » dit le Brame ; s'il n'a point d'argent, » vous en tirerez sûrement de ſes diſ- » ciples, qui n'épargneront rien pour » le racheter des tourmens ». Les Marattes ſuivirent ſon conſeil, & annoncerent au Miſſionnaire que la réſolution étoit priſe de le faire mourir dans les plus cruels ſupplices, s'il ne faiſoit pas contribuer ſes diſciples.

En effet, les Chrétiens informés de la triſte ſituation où étoit leur Pere en Jeſus-Chriſt, s'offroient déja à ramaſſer parmi eux la ſomme qu'on demandoit pour ſa délivrance. Le Pere fit venir le Catéchiſte qui avoit la liberté de lui parler, & lui ordonna de défendre de

ſa part à ſes diſciples, de donner la moindre choſe pour le délivrer; qu'il aimoit mieux mourir, que de les voir réduits, à ſon occaſion, à une extrême indigence.

Les Marattes furent étrangement ſurpris d'une réſolution ſi généreuſe. Cependant ils préparerent leur chaiſe & leur caſque de fer; ils firent rougir au feu l'un & l'autre, & ils ſe diſpoſoient à faire aſſeoir le Miſſionnaire ſur cette chaiſe, & à lui mettre le caſque en tête, lorſqu'un des Chefs Marattes, témoin de la fermeté du Pere, & de la ferveur avec laquelle il offroit à Dieu ſes tourmens, élevant la voix tout-à-coup. « Laiſſez en repos » ce *Saniaſſi* (1), s'écria-t-il, j'ai oui » parler du Dieu qu'il invoque; c'eſt » un Dieu redoutable, & nous pour- » rions bien nous attirer ſon courroux » en tourmentant ſon ſerviteur : d'ail- » leurs, ajouta-t-il, c'eſt un étranger » qui fait du bien à tout le monde par » ſes prieres & par ſes utiles conſeils : » on obéit, le Miſſionnaire fut détaché » du poteau, & renvoyé libre ».

Le Roi de *Maiſſour* a tâché de défendre

(1) Nom qu'on donne aux Miſſionnaires dans l'Inde.

ſes frontieres avec une puiſſante armée, mais vainement. Les Marattes l'ont défaite, & ont pénétré dans les Etats de ce Prince, où ils ont exercé toutes ſortes de brigandages. Ceux qui étoient dans le voiſinage des bois & des montagnes s'y ſont réfugiés; mais ils n'y ont pas beaucoup gagné. Les *Paleakarens* leur ont fait payer chérement l'aſyle qu'ils leur donnoient, ſous prétexte qu'il leur falloit ſoudoyer de nouvelles troupes pour les garder & les défendre.

Le plus grand mal qu'aient fait les Marattes, & ce qu'on regrette le plus, c'eſt l'enlévement des troupeaux & des petits enfans, garçons & filles, qu'ils ont fait paſſer dans leur pays. Nous croyions que la ſaiſon des pluies mettroit fin à leurs courſes, ils les ont continuées, & les ont pouſſées juſqu'à Portonovo, habitation Hollandoiſe qu'ils ont ravagée.

Ils avoient un ſemblable deſſein ſur Pondichery, ils s'en ſont approchés à la diſtance de trois lieues, quelques maraudeurs ont fait même des excurſions dans quelques Aldées (1) de ſa dé-

(1) Ce que nous appellons village, ſe nomme Aldée aux Indes.

pendance. On fit ſortir un détachement pour leur donner la chaſſe. Mais ayant été inſtruits par leurs eſpions que nous avions de bons remparts garnis de gros canons, une fortereſſe dans la ville, propre à les bien recevoir, & qu'on étoit nuit & jour ſur ſes gardes pour éviter toute ſurpriſe, cette vigilance & la bonne contenance de nos François, leur ont fait prendre le parti de tourner leurs pas vers le Maduré, faiſant toujours ſur la route leurs ravages accoutumés.

La conquête de ce Royaume ne leur a pas beaucoup coûté : deux de nos égliſes ont été brûlées, & les autres miſes au pillage. Les Miſſionnaires qui ont été à portée de ſe rendre à *Tiroucherapaly* s'y ſont réfugiés. C'eſt une aſſez bonne place, & la capitale d'un Royaume qui porte ce nom. Xanderſaheb qui l'a conquiſe depuis peu, en a été fait Nabab par l'Empereur.

Ce Seigneur Maure, dont les Miſſionnaires ſont connus & protégés, ne pouvant tenir la campagne avec onze mille hommes, s'eſt retiré dans la citadelle, où il s'eſt défendu avec beaucoup de valeur pendant deux mois. Baraſaheb, ſon frere, étant venu à ſon ſecours avec

un corps de quatre mille hommes de cavalerie, tua dans un premier combat deux mille Marattes. La place étoit néanmoins toujours aſſiégée, & l'on ſommoit Xanderſaheb de ſe rendre, ſans quoi on le menaçoit de mettre tout à feu & à ſang; trois mille échelles étoient déjà préparées pour monter à l'eſcalade. Xanderſaheb prit la réſolution de tout riſquer, & de faire une ſortie avec toute ſa garniſon. Baraſaheb ſon frere fut tué, ſa troupe taillée en pieces, & Xanderſaheb fait priſonnier. De toutes leurs conquêtes les Marattes n'ont conſervé que cette place, où ils ont laiſſé quinze mille hommes pour commander le pays, juſqu'à ce que leur Roi en diſpoſe.

Ces brigands prétendoient bien ne ſe pas borner à la priſe de *Tiroucherapaly*; leur vue étoit d'aller détrôner le Roi de *Tanjaour*, de mettre un autre Prince en ſa place, de revenir enſuite le long de la côte, & de faire contribuer ou prendre de force Pondichery, Careical, Sadraſt, Madras, & toutes les villes des Européens.

Pondichery étoit ſur-tout l'objet de leur colere, & du deſir inſatiable qu'ils ont de s'enrichir. Ils ſçavoient que les tréſors d'Arcar y avoient été tranſportés,

& que ſi le fils du Nabab, ſa famille & ſa Cour n'y avoient pas trouvé un aſyle, ils les auroient fait priſonniers de guerre, & ſe ſeroient emparés de toutes leurs richeſſes. On a reçu en effet dans la ville ces Seigneurs Maures & les Dames avec toutes ſortes de politeſſe, & on leur a fourni à eux & à leur ſuite tous les logemens qu'ils ont ſouhaité, auſſi en ſont-ils pénétrés d'eſtime & de reconnoiſſance. Ils ont informé Azefia de l'accueil obligeant qu'on leur avoit fait; ce Viſir qui a toute l'autorité dans l'Empire Mogol, a écrit de Dely une lettre de remercîment à M. Dumas notre Gouverneur, & lui a envoyé un ſerpeau, c'eſt-à-dire un habit à la Maure, un turban & une écharpe; c'eſt le préſent dont les Princes & les Rois honorent ceux auxquels ils veulent donner des marques d'une ſinguliere diſtinction.

Comme les Marattes ne font point la guerre pour conſerver les villes & les pays qu'ils ſoumettent, mais uniquement pour les piller, ils abandonnerent Arcar ſix jours après qu'ils s'en étoient rendus les maîtres. Le fils du défunt Nabab, nommé Doſtalikhan, qui s'étoit réfugié dans cette ville, ramaſſa une partie de ſes troupes, & en fit un corps de vingt

mille hommes, avec lequel il retourna à Arcar, où il traita avec les Marattes, moyennant une ſomme conſidérable qu'il leur donna.

Jamais les Marattes n'avoient pénétré ſi avant dans ce pays-ci, depuis que l'Empereur Aurengzeb les en avoit chaſſés. Les Gouverneurs Maures, ou par adreſſe, ou par leur bravoure, les avoient toujours empêché de traverſer les montagnes qui nous ſéparent d'eux. La diviſion s'eſt miſe entre les Gouverneurs d'*Arcar*, de *Velour*, de *Polour* & de *Tiroucherapaly*, quoiqu'ils ſoient tous parens; le ſang & leurs propres intérêts devoient les réunir contre l'ennemi commun; la jalouſie les a diviſés, & ne ſe prêtant point de ſecours les uns aux autres, ils ont été battus tour à tour.

Nous nous reſſentons malheureuſement de leurs querelles particulieres. L'Empire en ſouffre auſſi, parce qu'on ne peut envoyer à Dely les tribus ordinaires: on aſſure qu'Azefia a donné ordre à ſon fils d'aller fondre dans le pays des Marattes avec une armée de quatre-vingt mille chevaux; car, dans toute l'Aſie, l'infanterie n'eſt preſque comptée pour rien. On eſpere que ces vagabonds reprendront le chemin de leurs monta-

gnes pour aller défendre leur patrie ; où cette diverſion les rappelle.

Mais quand ils ſe ſeront retirés, dans quelle triſte ſituation ne nous trouverons-nous pas ? Il nous faudra bâtir de nouveau des Egliſes en pluſieurs endroits où elles ont été détruites, en réparer d'autres, & les pourvoir de tout ce qui eſt abſolument néceſſaire, raſſembler ſur-tout nos pauvres Chrétiens, que cette guerre a diſſipés. A la guerre ſuccédera la famine, qui eſt inévitable. Les campagnes ſont déſertes, elles ont été fouragées; les peuples revenus dans leur demeure, n'auront point de quoi les enſemencer; il n'y aura donc ni riz, ni d'autres grains. Dieu veuille avoir pitié de nous. Ne nous oubliez pas, Madame, dans vos ferventes prieres. Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

eur patrie ;
pelle.
retirés, dans
ous trouve-
dra bâtir de
eurs endroits
, en réparer
e tout ce qui
, rassembler
étiens, que
guerre suc-
évitable. Les
elles ont été
nus dans leur
de quoi les
donc ni riz,
veuille avoir
ubliez pas,
es prieres. Je
spect, &c.

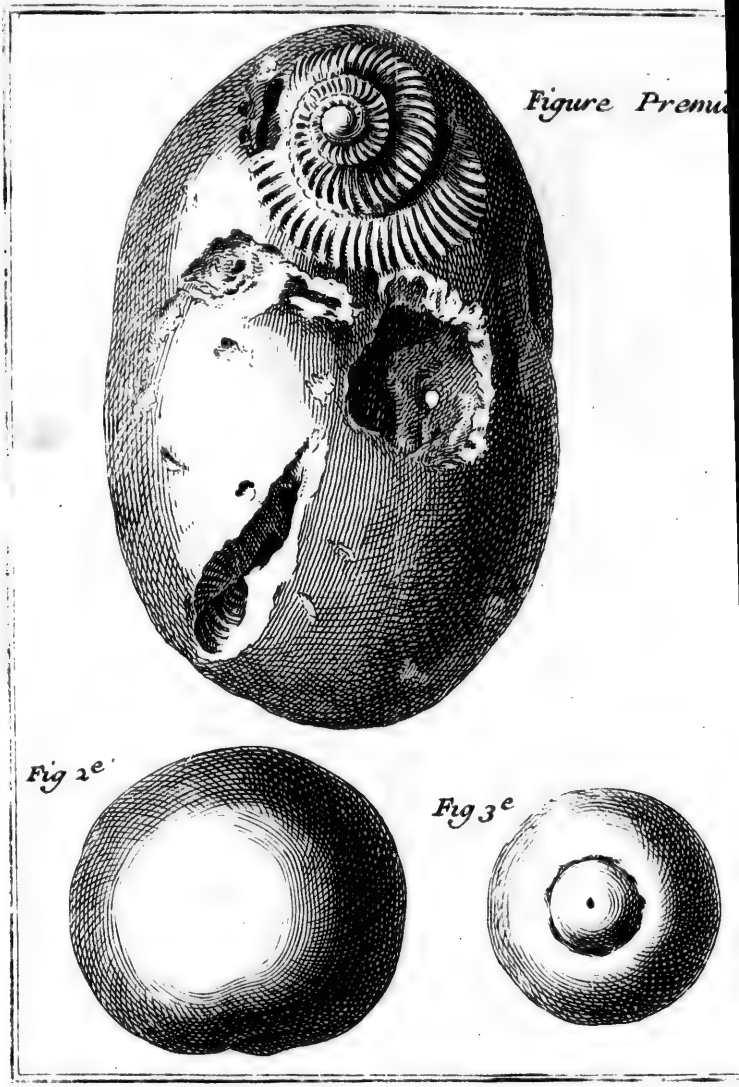
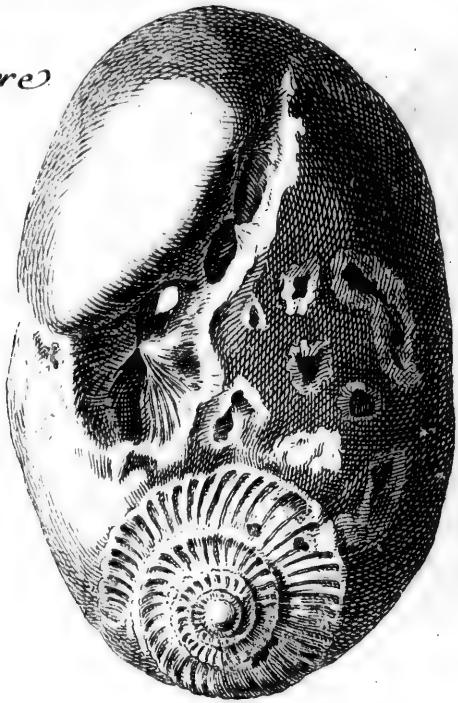


Figure Premi
Fig 2e
Fig 3e

Figure Premiere.



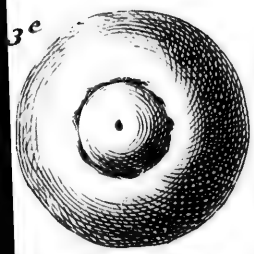
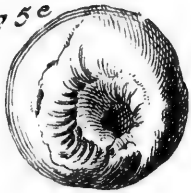


Fig 4e

Fig 5e



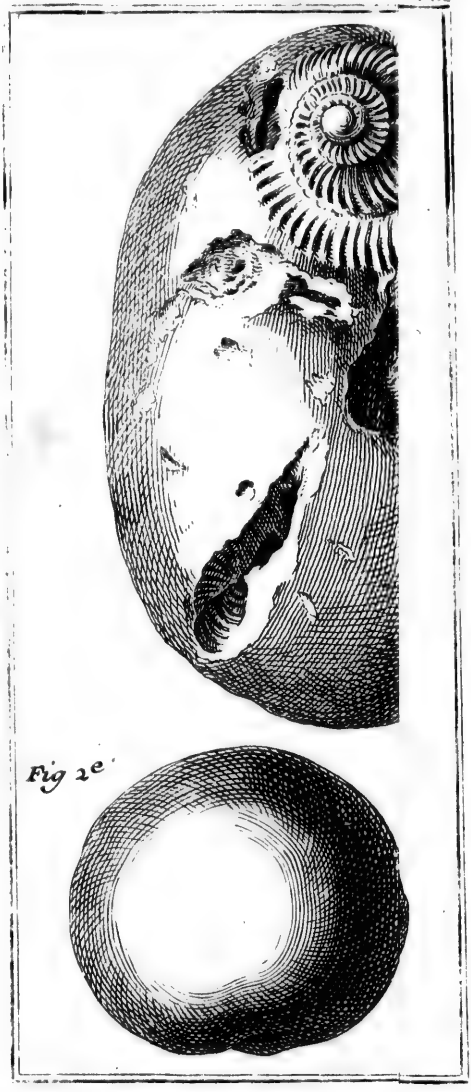


Fig 2e

EXTRAITS

De quelques autres Lettres du P. Calmette au Pere Du Halde.

IL ne me reſte plus, pour ſatisfaire aux queſtions que vous m'avez faites, que de vous donner une notice du *Salagramam*, ou du caillou vermoulu de la riviere Gandica. Cette riviere de l'Indouſtan deſcend des montagnes au nord de *Patna*, & ſe jette dans le Gange, près de cette ville. Le Gandica n'eſt pas moins ſacré pour les Indiens que le Gange; l'un & l'autre ont été l'objet de leur poëſie, & ſont le terme de leurs pélerinages. Ce qu'il y a de ſingulier dans le Gandica, ce ſont des cailloux, qu'on dit être percés par un ver, lequel s'y loge, s'y roule, & forme, en s'y roulant, des figures orbiculaires, qui ont quelque choſe de ſurprenant. Les Indiens en font grand cas; ils les achetent fort cher, & en font commerce d'un bout de l'Inde à l'autre. Les Brames les conſervent dans des boëtes de cuivre ou d'argent, & leur font un ſacrifice

tous les jours. J'ai donc à vous développer ſur ce ſujet le naturel & le myſtique, le réel & la fable.

Le caillou percé de la riviere Gandica ſe nomme communément *Salagramam*; ſes différentes eſpeces ont donné lieu à quantité de noms différens qu'on lui donne; j'en ai compté juſqu'à ſoixante, qui ne ſont gueres connus que des ſçavans, &.qu'il ſeroit aſſez inutile de vous détailler. Tous ces noms ont rapport à leurs fables, & ſur-tout aux trois principales Divinités de l'Inde. *Hirannia garbam*, matrice d'or, eſt une eſpece de Salagramam qui a des veines d'or; elle appartient à Brama. *Chivanabam*, qui veut dire nombril de *Chivoudou*, eſt du reſſort du Dieu de ce nom. Ces deux divinités n'en ont que quatre chacun qui leur ſoient attribués; les autres Salagramam, à la réſerve de deux, ont tous des noms de *Vichnou* & de ſes métamorphoſes.

Le Salagramam eſt un caillou dur, poli, communément noir, quelquefois marbré & de différentes couleurs, de figure ronde, oblongue, ovale, applati quelquefois d'un côté, ou même des deux. Ce ſont les eſpeces que j'ai vues. Ces cailloux ſe forment dans la rocaille

des rives ou caſcades du Gandica, d'où on eſt obligé de les extraire, en caſſant la pierre qui les enveloppe, du moins en partie. Ils conſervent la marque de leur poſition, par un médiocre applatiſſement d'un des côtés; c'eſt dans l'eau, ou à portée du flot, qu'ils naiſſent. L'inſecte qu'on y trouve eſt appellé ver; dans la langue des Indiens, on lui donne trois noms: *Souvarnakitam*, le ver d'or; *Vajirakitam*, le ver de diamant; & *Præſtarakitam*, le ver de pierre. Une fable qu'on débite vers le nord, porte que c'eſt une métamorphoſe du Dieu *Vichnou*, arrivée de la maniere ſuivante. *Vichnou* alla rendre viſite à la femme d'un pénitent & la ſuborna. Le Pénitent deshonoré ſe vengea par une malédiction conçue en ces termes: *Puiſſes-tu naître ver, & n'avoir à ronger que la pierre.* La malédiction eut ſon effet; ainſi naquit *Vichnou.*

On rapporte ailleurs, d'une autre maniere, la métamorphoſe de *Vichnou*: les trois divinités, *Brahma*, *Vichnou*, *Chivoudou*, qui forment la fauſſe Trinité des Indiens, ayant oui parler d'une danſeuſe nommée Gandica, non moins fameuſe par ſa douceur que par ſa beauté, furent la voir, & mirent ſa patience à

l'épreuve par des manieres inciviles & tout-à-fait propres à la fâcher. N'ayant pu altérer ſa belle humeur, ils furent ſi contens de ſa politeſſe, qu'après s'être fait connoître, ils lui promirent de naître d'elle tous les trois; &, pour cet effet, ils la métamorphoſerent en riviere. C'eſt la riviere Gandica, où ces trois divinités renaiſſent ſous la forme de Salagramam.

Ces deux fables conduiſent par divers chemins au même point, qui eſt de faire l'apothéoſe de l'inſecte, lequel ſe loge ou naît dans cette rocaille; faut-il le nommer ver ou poiſſon? Je doute fort que ce ſoit un ver; en m'écartant du ſyſtême des Indiens, je dirois plus volontiers que c'eſt un poiſſon. Peut-être conviendroit-il mieux de l'appeller limaçon, à cauſe de ſa figure & de ſa poſition, telle qu'on peut le conjecturer des orbes qu'on remarque ſur les cailloux les plus diſtincts. La queue eſt au centre, le ventre dans la partie la plus évaſée de ſon lit, la tête au bord, où l'inſecte reçoit la nourriture que le flot lui apporte.

Dans l'eſpace qu'occupe le corps de l'inſecte, on voit à diſtances égales des lignes profondes, paralleles, & réguliè-

rement tracées, comme ſi elles partoient du centre à la circonférence, coupées cependant ou interrompues d'un orbe à l'autre. Ces lignes ſont la partie par laquelle l'animal tient à la pierre, & qui ſuppoſe que l'inſecte a divers plis, ainſi que le ver & la chenille. L'opinion qui a cours parmi les Indiens, eſt que c'eſt un ver qui ronge la pierre, pour s'y faire une loge, ou pour s'en nourrir.

L'admiration eſt la mere de l'idolâtrie; l'Indien qui examine peu, & qui n'eſt rien moins que Phyſicien, ayant remarqué dans ces cailloux des loges artiſtement travaillées, a donné de l'eſprit à l'inſecte. Il n'en faut pas davantage pour fonder l'apothéoſe parmi des gens ſuperſtitieux à l'excès: il leur a plû de faire diſparoître le ver & d'y ſubſtituer leur Idole. Quelques-uns parmi eux, ſur-tout vers le nord, placent même à diſtances réglées les Dieux ſubalternes du Ciel de *Vichnou*; les *Douarapala coulou*, ou les portiers ſont à l'entrée, & ainſi des autres.

Je ne voudrois pas nier abſolument que la figure ou les cavités de certains cailloux, qui paroiſſent rongées, ne fuſſent l'ouvrage de quelque ver; mais ce ver doit être différent de l'inſecte

qui fait les orbes dont j'ai parlé ; encore peut-on, ce me ſemble, expliquer ainſi la plûpart des cavités irrégulieres. Le Salagramam étant uni étroitement au roc dans lequel il ſe forme, il eſt naturel que les pointes du roc, entrant ſans ordre dans le caillou qui croît avec lui, ces pointes concaſſées laiſſent le creux dont nous cherchons la cauſe.

Il y a une eſpece de Salagramam, appellé *Chacrapani*, plat des deux côtés, qui a huit ou dix loges ſemblables ſur une des faces, à diſtance égale, & parfaitement régulieres. Je ne puis douter qu'il n'y ait eu un petit poiſſon, mais différent de ceux qui ſont diſpoſés en limaçon ; ainſi, le *Chacrapani* ſera un coquillage pierreux ou pétrifié. Cependant il ne differe pas du marbre par la couleur & la dureté. Pourquoi les autres Salagramam ne ſeroient-ils pas de même des coquillages ?

J'ai vu ſur les roches de l'Iſle de France des coquillages, qui, ſans reſſembler aux Salagramam, peuvent nous aider à les faire connoître. C'eſt un aſſemblage de petites loges, dans les creux ou ſur les pointes des rochers, battus par la vague. Chaque loge eſt une coquille, & toutes enſemble font un bloc,

qu'on appelle, ce me ſemble, le bouquet de mer. Le poiſſon s'y nourrit de la graiſſe de la mer, ou de l'eau filtrée au travers d'une peau qui couvre la ſurface, à-peu-près comme les coquillages qui s'attachent au gouvernail du vaiſſeau : ce bloc de coquillages, qui n'en font qu'un, a quelque rapport au *Chacrapani* que j'ai décrit. Il eſt enchaſſé dans la pierre, qu'il faudroit caſſer pour l'en extraire. Se pétrifie-t-il avec le temps ? c'eſt ce que je ne puis décider ; mais s'il ſe pétrifioit, on pourroit en faire une nouvelle eſpece de Salagramam.

Parmi les Salagramam que je vous envoie, celui qui eſt de la premiere grandeur, appellé *Anantamourti*, eſt rare & précieux, on le conſervoit dans une boëte d'argent. La figure du limaçon y eſt ſi diſtincte, tant au-deſſus qu'au dedans, qu'il prouve ſeul l'explication que j'en ai donnée. *Gopalamourti* eſt le ſecond, ou de la ſeconde grandeur ; il n'a qu'une loge, & n'avoit qu'un limaçon. Le *Chivabanam* eſt plus rond ; il eſt diſtingué par une figure circulaire, que les Indiens appellent nombril. Je n'en ai vu qu'un de cette eſpece, & je ne puis l'expliquer, à moins de dire que c'eſt un caillou enchaſſé par la partie

qu'ils appellent nombril, dans un creux circulaire du roc où il s'eſt formé. Ce qui paroît inégal & rongé tout autour peut être l'effet des inégalités de la pierre qui l'environnoit. Je ne vois pas par quel art un ver formeroit un rond ſi régulier, & comment, en rongeant la pierre inégalement, il ſeroit attentif à ne pas endommager le cercle qui fait la rareté du caillou. Le quatrieme, ou le *Salagramam* de la quatrieme grandeur, parmi ceux que j'envoie, a ſur le côté plat la figure de limaçon fort bien gravée; on pourroit même croire, après avoir vu le caillou, que le limaçon marche en portant ſa maiſon ſur le dos. Le cinquieme *Salagramam*, qui eſt le plus petit, eſt nommé *Cachamourti;* il a deux loges, & un lien par lequel elles communiquent.

Le ſacrifice que les Brames font au *Salagramam*, conſiſte à y appliquer la raclure de bois de ſandal, dont ils ont coutume de s'oindre eux-mêmes, à le remplir ou frotter d'huile, à le laver, à lui faire deſſus des libations, à lui donner une eſpece de repas d'une compoſition de beurre, de caillé, de lait, de ſucre, & de figues bananes, appellée *Panchamroutam*, ou l'ambroſie des cinq mêts. Ils accompagnent la cérémonie des

paroles du *Vedan* à l'honneur de *Vichnou*, parmi leſquelles elles lui adreſſent celles-ci : Divinité à mille têtes, à mille yeux, à mille pieds, peut être par alluſion à la quantité de loges, de trous, & de lignes qu'on voit dans quelques *Salagramam*.

Je ne dis rien de la maniere dont ſe forme le caillou, connu ſous le nom de *Salagramam*, il n'y a qu'un Naturaliſte habile qui puiſſe s'en éclaircir, en faiſant un voyage au Gandica. Les recherches de l'Indien ne vont pas ſi loin. Je ſuis, &c.

LETTRE

Du Pere Cœurdoux, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Du Halde, de la méme Compagnie.

Aux Indes orientales, ce 18 Janvier 1742.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez recommandé dans pluſieurs de vos lettres, de vous faire part des découvertes que je pourrois faire dans cette partie de l'Inde; vous êtes perſuadé qu'on y peut acquérir des connoiſſances, qui, étant communiquées à l'Europe, contribueroient peut-être au progrès des ſciences, ou à la perfection des arts. Je ſerois entré plutôt dans vos vues, ſi des occupations preſque continuelles n'avoient pas emporté tout mon temps. Enfin, ayant eu quelques momens de loiſir, j'en ai profité pour m'inſtruire de la maniere dont les Indiens travaillent

ces belles toiles, qui ſont partie du négoce des Compagnies, établies pour étendre le commerce, qui, traverſant les plus vaſtes mers, viennent du fond de l'Europe les chercher dans des climats qui en ſont ſi éloignés.

Ces toiles tirent leur valeur & leur prix de la vivacité, &, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, de la tenacité & de l'adhérence des couleurs, dont elles ſont teintes, & qui eſt telle, que, loin de perdre leur éclat quand on les lave, elles n'en deviennent que plus belles. C'eſt à quoi l'induſtrie Européenne n'a pu encore atteindre que je ſçache. Ce n'eſt pas faute de recherches dans nos habiles Phyſiciens, ni d'adreſſe dans nos ouvriers; mais il ſemble que l'Auteur de la nature ait voulu dédommager les Indes des avantages que l'Europe a d'ailleurs ſur ce pays, en leur accordant des ingrédiens, & ſur-tout des eaux, dont la qualité particuliere contribue beaucoup à la beauté de ce mêlange de peinture & de teinture des toiles des Indes.

Ce que j'ai à vous dire, mon Révérend Pere, ſur ces peintures Indiennes, c'eſt ce que j'ai appris de quelques Néophytes, habiles en ce genre d'ouvrage, auxquels j'ai conféré depuis peu

le baptême. Je les ai queſtionnés à diverſes repriſes, & ſéparément les uns des autres, & ce ſont leurs réponſes que je vous envoie.

I.

Avant que de ſe mettre à peindre ſur la toile, il faut lui donner les préparations ſuivantes : 1°. Prenez une piece de toile neuve, fine, & ſerrée : la longueur la plus commune eſt de neuf coudées : blanchiſſez-la à moitié : je dirai dans la ſuite de quelle maniere cela ſe pratique. Prenez des fruits ſecs nommés *Cadou* ou *Cadoucaïe*, au nombre d'environ vingt-cinq, ou, pour parler plus juſte, le poids de trois *palam*. Ce poids Indien équivaut à une once, plus un huitieme, puiſque quatorze *palam* & un quart font une livre. 2°. Caſſez ce fruit pour en tirer le noyau, qui n'eſt d'aucune utilité. Réduiſez ces fruits en poudre : les Indiens le font ſur une pierre, & ſe ſervent pour cela d'un cylindre, qui eſt auſſi de pierre, & l'employent à-peu-près comme les Pâtiſſiers, lorſqu'ils broyent & étendent leur pâte 3°. Paſſez cette poudre par le tamis, & mettez-la dans deux pintes ou environ de lait de buffle, augmentant le lait & le poids

du *Cadou*, ſelon le beſoin & la quantité des toiles. 4°. Trempez-y peu de temps après la toile autant de fois qu'il eſt néceſſaire, afin qu'elle ſoit bien humectée de ce lait, vous la retirerez alors, vous la tordrez fortement, & la ferez ſécher au ſoleil. 5°. Le lendemain vous laverez légérement la toile dans l'eau ordinaire, vous en exprimerez l'eau en la tordant, & après l'avoir fait ſécher au ſoleil, vous la laiſſerez au moins un quart d'heure à l'ombre.

Après cette préparation, qu'on pourroit appeller intérieure, on peut paſſer auſſi-tôt à une autre, que je nommerois volontiers extérieure, parce qu'elle n'a pour objet que la ſuperficie de la toile. Pour la rendre plus unie, & que rien n'arrête le pinceau, on la plie en quatre, ou en ſix doubles, & avec une piéce de bois, on la bat ſur une autre piéce de bois bien unie, obſervant de la battre par-tout également; & quand elle eſt ſuffiſamment battue dans un ſens, on la plie dans un autre, & on recommence la même opération.

Il eſt bon mon R. Pere, de faire ici quelques obſervations que vous ne jugerez pas tout-à-fait inutiles. 1°. Le fruit *Cadou* ſe trouve dans les bois, ſur

un arbre d'une médiocre hauteur ; il ſe trouve preſque par-tout, mais principalement dans le *Malleiálam*, pays montagneux, ainſi que le ſignifie ſon nom, qui s'étend conſidérablement le long de la côte de Malabar. 2°. Ce fruit ſec, qui eſt de la groſſeur de la muſcade, s'employe ici par les Médecins, & il entre ſur-tout dans les remédes, qu'on donne aux femmes nouvellement accouchées. 3°. Il eſt extrêmement âpre au goût, cependant quand on en garde un morceau dans la bouche pendant un certain temps, on lui trouve, à ce que diſent quelques-uns, un petit goût de réglisſe. 4°. Si après en avoir humecté médiocrement & briſé un morceau dans la bouche, on le prend entre les doigts, on le trouve fort gluant. C'eſt en bonne partie à ces deux qualités ; je veux dire, à ſon âpreté & à ſon onctuoſité, qu'on doit attribuer l'adhérence des couleurs dans les toiles Indiennes, & ſur-tout à ſon âpreté. C'eſt au moins l'idée des Peintres Indiens.

Il y a long-temps que l'on cherche en Europe l'art de fixer les couleurs, & de leur donner cette adhérence qu'on admire dans les toiles des Indes. Peut-être en découvrirai-je le ſecret, du moins pour

pour pluſieurs couleurs, en faiſant connoître le *cadoucaïe*, ſur-tout ſa principale qualité, qui eſt ſon extrême âpreté. Ne pourroit-on point trouver en Europe des fruits analogues à celui-ci ? Les noix de galle, les nefles ſéchées avant leur maturité, l'écorce de grenade ne participeroient-elles pas beaucoup aux qualités du *cadou* ?

J'ajouterai, à ce que je viens de dire, quelques expériences que j'ai faites ſur le *cadou*. 1°. De la chaux délayée dans l'infuſion de *cadou*, donne du verd. S'il y a trop de chaux, la teinture devient brune. Si l'on verſe ſur cette teinture brune une trop grande quantité de cette infuſion, la couleur paroît d'abord blanchâtre, peu après la chaux ſe précipite au fond du vaſe. 2°. Un linge blanc trempé dans une forte infuſion de *cadou*, contracte une couleur jaunâtre fort pâle : mais quand on y a mêlé le lait de buffle, le linge ſort avec une couleur d'orange un peu pâle. 3°. Ayant mêlé un peu de notre encre d'Europe avec de l'infuſion de *cadou*, je remarquai au dedans, en pluſieurs endroits, une pellicule bleuâtre, ſemblable à celle qu'on voit ſur les eaux ferrugineuſes, avec cette différence que cette pellicule étoit dans l'eau même,

à quelque distance de la superficie. Il seroit aisé en Europe de faire des expériences sur le *cadou* même, parce qu'il est facile d'en faire venir des Indes. Ces fruits sont à très-grand marché, & on en a une trentaine pour un sol de notre monnoie.

Pour ce qui est du lait de buffle qu'on met avec l'infusion du *cadoucaïe*, on le préfere à celui de vache, parce qu'il est beaucoup plus gras & plus onctueux. Ce lait produit pour les toiles, le même effet que la gomme & les autres préparations que l'on employe pour le papier, afin qu'il ne boive pas. En effet, j'ai éprouvé que notre encre peinte, sur une toile préparée avec le *cadou*, s'étend beaucoup & pénétre de l'autre côté. Il en arrive de même à la peinture noire des Indiens.

Ce qu'il y a encore à observer, c'est que l'on ne se sert pas indifféremment de toute sortes de bois pour battre les toiles & les polir. Le bois sur lequel on les met, celui qu'on employe pour les battre, sont ordinairement de tamarinier, ou d'un autre arbre nommé *porchi*, parce qu'ils sont extrêmement compactes, quand ils sont vieux. Celui qu'on employe pour battre, se nomme *cottapouli*;

il eſt rond, long d'environ une coudée, & gros comme la jambe, excepté à une extrémité qui ſert de manche. Deux ouvriers aſſis vis-à-vis l'un de l'autre battent la toile à l'envie. Le coup-d'œil & l'expérience ont bientôt appris à connoître quand la toile eſt polie & liſſée au point convenable.

II.

La toile ainſi préparée, il faut y deſſiner les fleurs & les autres choſes qu'on veut y peindre. Nos ouvriers Indiens n'ont rien de particulier, ils ſe ſervent du poncis de même que nos Brodeurs. Le Peintre a eu ſoin de tracer ſon deſſein ſur le papier : il en pique les traits principaux avec une aiguille fine, il applique ce papier ſur la toile, il y paſſe enſuite la ponce, c'eſt-à-dire, un nouet de poudre de charbon, par-deſſus les piquûres, & par ce moyen le deſſein ſe trouve tout tracé ſur la toile. Toute ſorte de charbon eſt propre à cette opération, excepté celui de palmier, parce que, ſelon l'opinion des Indiens, il déchire la toile. Enſuite ſur ces traits on paſſe avec le pinceau du noir & du rouge, ſelon les endroits qui l'exigent

après quoi l'ouvrage ſe trouve deſſiné.

III.

Il s'agit maintenant de peindre les couleurs ſur ce deſſein. La premiere qu'on applique c'eſt le noir : cette couleur n'eſt gueres en uſage, ſi ce n'eſt pour certains traits, & pour les tiges des fleurs. C'eſt ainſi qu'on la prépare 1°. On prend pluſieurs morceaux de mache-fer, on les frappe les uns contre les autres, pour en faire tomber ce qui eſt moins ſolide; on réſerve les gros morceaux environ neuf à dix fois la groſſeur d'un œuf. 2°. On y joint quatre ou cinq morceaux de fer, vieux ou neuf, peu importe. 3°. Ayant mis à terre en un monceau le fer & le mache-fer, on allume du feu par-deſſus : celui qu'on fait avec des feuilles de bananier eſt meilleur qu'aucun autre. Quand le fer & le mache-fer ſont rouges, on les retire, & on les laiſſe froidir. 4°. On met ce fer & ce mache-fer dans un vaſe de huit à dix pintes, & l'on y verſe du *canje* chaud, c'eſt-à-dire, de l'eau dans laquelle on ait fait cuire le ris, prenant bien garde qu'il n'y ait pas de ſel. 5°. On expoſe le tout au grand ſoleil,

& après l'y avoir laiſſé un jour entier, on verſe à terre le *canje*, & l'on remplit le vaſe de *callou*, c'eſt-à-dire, de vin de palmier ou de cocotier. 6°. On le remet au ſoleil trois ou quatre jours conſécutifs, & la couleur qui ſert à peindre le noir, ſe trouve préparée.

Il y a quelques obſervations à faire ſur cette préparation : La premiere, eſt qu'il ne faut pas mettre plus de quatre ou cinq morceaux de fer, ſur huit ou neuf pintes de *canje*, autrement la teinture rougiroit & couperoit la toile. La ſeconde, regarde la qualité de vin de palmier & de cocotier qui s'aigrit aiſément & en peu de jours : on en fait du vinaigre, & l'on s'en ſert au lieu de levain, pour faire lever la pâte. La troiſiéme, eſt qu'on préfere le vin de cocotier à celui de palmier. La quatriéme, eſt qu'au défaut dece vin, on ſe ſert de *kevarou*, qui eſt un petit grain de ce pays, dont pluſieurs ſe nourriſſent. Ce grain reſſemble fort pour la couleur & la groſſeur à la graine de navet, mais la tige & les feuilles ſont entiérement différentes. On y emploie auſſi le *varagou*, qui eſt un autre fruit du pays, qu'on préfere au *kevarou*. On en pile environ deux poignées qu'on fait

enſuite cuire dans de l'eau ; on verſe cette eau dans le vaſe où ſont le fer & le mache-fer : On y ajoute la groſſeur de deux ou trois muſcades de ſucre brut de palmier, prenant garde de n'en pas mettre davantage, autrement la couleur ne tiendroit pas long-temps, & s'effaceroit enfin au blanchiſſage. La cinquiéme, eſt que pour rendre la couleur plus belle, on joint au *callou* le *kevarou*, ou le *varagou* préparé, comme je viens de le dire. La ſixiéme & derniere obſervation, eſt que cette teinture ne paroîtroit pas fort noire, & ne tiendroit pas ſur une toile qui n'auroit pas été préparée avec le *cadou*.

I V.

Après avoir deſſiné & peint avec le noir tous les endroits où cette couleur convient, on deſſine avec le rouge les fleurs & autres choſes, qui doivent être terminées par cette autre couleur. Je dis qu'on deſſine, car il n'eſt pas encore temps de peindre avec la couleur rouge : il faut auparavant appliquer le bleu, ce qui demande bien des préparations.

Il faut d'abord mettre la toile dans l'eau bouillante, & l'y laiſſer pendant

une demi-heure. Si vous mettez avec la toile deux ou trois *cadou*, le noir en ſera plus beau. En ſecond lieu, ayant délayé dans de l'eau des crottes de brebis ou de chevre, vous mettrez tremper la toile dans cette eau, & vous l'y laiſſerez pendant la nuit. On doit la laver le lendemain, & l'expoſer au ſoleil.

Quand on demande à nos Peintres Indiens à quoi ſert cette derniere opération, ils s'acccordent tous à dire qu'elle ſert à enlever de la toile la qualité qu'elle avoit reçue du *cadoucaïe*, & que ſi elle l'a conſervoit encore, le bleu, qu'on prétend appliquer deviendroit noir.

Il y a encore une autre raiſon qui rend cette opération néceſſaire, c'eſt de donner plus de blancheur à la toile, car nous avons dit qu'elle n'étoit qu'à demi-blanchie quand on a commencé à y travailler. En l'expoſant au ſoleil, on ne l'y laiſſe pas ſécher entiérement, mais on y répand de l'eau de temps en temps pendant un jour. Enſuite on la bat ſur une pierre au bord de l'eau, mais non pas avec un battoir, comme il ſe pratique en France; la maniere Indienne, eſt de la plier en pluſieurs doubles, & de la frapper for-

tement ſur une pierre, avec le même mouvement que font les ferruriers & les maréchaux, en frappant de leurs gros marteaux le fer ſur l'enclume.

Quand la toile eſt ſuffiſamment battue en un ſens, on la bat dans un autre & de la même façon: vingt ou trente coups ſuffiſent pour l'opération préſente. Quand cela eſt fini, on trempe la toile dans du *canje* de ris. Le mieux ſeroit, ſi l'on avoit la commodité, de prendre du *kevarou*, de le broyer, de le mettre ſur le feu avec de l'eau, comme ſi on vouloit le faire cuire, & avant que cette eau ſoit fort épaiſſe, y tremper la toile, la retirer auſſi-tôt, la faire ſécher, & la battre avec le *cottapoulli* : comme on a fait dans la premiere opération pour la liſſer.

Comme le bleu ne ſe peint pas avec un pinceau, mais qu'il s'applique en trempant la toile dans de l'indigo préparé, il faut peindre ou enduire la toile de cire généralement par-tout, excepté aux endroits où ily a du noir, & à ceux où il doit y avoir du bleu ou du verd. Cette cire ſe peint avec un pinceau de fer, le plus légérement qu'on peut d'un ſeul côté, prenant bien garde qu'il ne reſte ſans cire, que les en-

droits que j'ai dit; autrement ce ſeroit autant de taches bleues, qu'on ne pourroit pas effacer. Cela étant fait, on expoſe au ſoleil la toile cirée de la ſorte; mais il faut être très-attentif à ce que la cire ne ſe fonde, qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour pénétrer de l'autre côté; alors on retire promptement, on la retourne à l'envers, & on la frotte en paſſant fortement la main par-deſſus. Le mieux ſeroit d'y employer un vaſe de cuivre rond par le fond : par ce moyen la cire s'étendroit par-tout, & même aux endroits qui de l'autre côté doivent être teints en bleu, Cette préparation étant achevée, le peintre donne ſa toile au Tenturier en bleu, qui la rend au bout de quelques jours : car il eſt à remarquer que ce ne ſont pas les Peintres ordinaires, mais les ouvriers, ou Teinturiers particuliers, qui font cette teinture.

Ayant demandé au Peintre, s'il ſçavoit comment ſe prépare l'indigo; il me répondit qu'il en étoit inſtruit, & il me l'expliqua de la maniere ſuivante. Peut-être ſerez-vous bien aiſe de la comparer avec la méthode qu'on obſerve dans les Iſles de l'Amérique.

Ici l'on prend des feuilles d'*averei* ou

d'*indigotier*, que l'on fait bien ſécher ; après quoi on les réduit en pouſſiere. Cette pouſſiere ſe met dans un fort grand vaſe qu'on remplit d'eau : on la bat fortement au ſoleil avec un bambou fendu en quatre, & dont les quatre extrémités en bas ſont fort écartées. On laiſſe enſuite écouler l'eau par un petit trou qui eſt au bas du vaſe, au fond duquel reſte l'indigo. On l'en tire, & on le partage en morceaux gros à-peu-près comme un œuf de pigeon. On répand enſuite de la cendre à l'ombre, & ſur cette cendre on étend une toile, ſur laquelle on fait ſécher l'indigo qui ſe trouve fait.

Après cela, il ne reſte plus que de le préparer pour les toiles qu'on veut teindre. L'ouvrier, après avoir réduit en poudre une certaine quantité d'indigo, la met dans un grand vaſe de terre, qu'il remplit d'eau froide ; il y joint enſuite une quantité proportionnée de chaux, réduite pareillement en pouſſiere. Puis il flaire l'indigo, pour connoître s'il ne ſent point l'aigre ; &, en ce cas-là, il ajoute encore de la chaux autant qu'il eſt néceſſaire pour lui faire perdre cette odeur. Prenant enſuite des graines de *tavarei*, environ le quart d'un boiſſeau,

il les fait bouillir dans un ſceau d'eau pendant un jour & une nuit, conſervant la chaudiere pleine d'eau. Il verſe après cela le tout, eau & graine, dans le vaſe de l'indigo préparé. Cette teinture ſe garde pendant trois jours, & il faut avoir ſoin de bien mêler le tout enſemble, en l'agitant quatre ou cinq fois par jour avec un bâton. Si l'indigo ſentoit encore l'aigre, on y ajoutera une certaine quantité de chaux.

Le bleu étant ainſi préparé, on y trempe la toile après l'avoir pliée en double, en ſorte que le deſſus de la toile ſoit en-dehors, & que l'envers ſoit en-dedans; on la laiſſe tremper environ une heure & demie, puis on la retire teinte en bleu aux endroits convenables. On voit par-là que les toiles Indiennes méritent autant le nom de teintes, que le nom de toiles peintes.

La longueur & la multiplicité de toutes ces opérations pour teindre en bleu, me fit naître une difficulté, ce ſemble, aſſez naturelle, que je propoſai à un des Peintres que je conſultois. N'auroit-on pas plutôt fait, lui dis-je, de peindre avec un pinceau les fleurs bleues, ſurtout quand il y en a peu de cette couleur dans votre deſſein? On le pour-

roit ſans doute, me répondit-il, mais ce bleu ainſi peint ne tiendroit pas ; &, après deux ou trois leſſives, il diſparoîtroit.

Je lui fis une autre queſtion, & lui demandai à quoi il attribuoit principalement la tenacité & l'adhérence de la couleur bleue. Il me répondit ſans héſiter que c'étoit à la graine de *tavarei*. J'avois déja reçu la même réponſe d'un autre Peintre. Cette graine eſt de ce pays-ci, quoiqu'il n'y en ait pas partout : elle eſt d'un brun clair ou olivâtre, cylindrique, de la longueur d'une ligne, & comme tranchée par les deux bouts. On a de la peine à la rompre avec la dent ; elle eſt inſipide, & laiſſe une petite amertume dans la bouche.

V.

Après le bleu, c'eſt le rouge qu'il faut peindre ; mais on doit auparavant retirer la cire de la toile, la blanchir, & la préparer à recevoir cette couleur. Telle eſt la maniere de retirer la cire : on met la toile dans de l'eau bouillante, la cire ſe fond ; on diminue le feu, afin qu'elle ſurnage plus aiſément, & on la retire avec une cuillier, le plus exac-

tement qu'il eſt poſſible ; on fait de nouveau bouillir l'eau, afin de retirer ce qui pourroit y être reſté de cire. Quoique cette cire ſoit devenue fort ſale, elle ne laiſſe pas de ſervir encore pour le même uſage.

Pour blanchir la toile, on la lave dans de l'eau, on la bat neuf à dix fois ſur la pierre, & on la met tremper dans d'autre eau, où l'on a délayé des crottes de brebis. On la lave encore, & on l'étend pendant trois jours au ſoleil, obſervant d'y répandre légérement de l'eau de temps en temps, ainſi qu'on l'a dit plus haut. On délaye enſuite dans de l'eau froide une ſorte de terre nommée *ola*, dont ſe ſervent les Blanchiſſeurs, & l'on y met tremper la toile pendant environ une heure, après quoi on allume du feu ſous le vaſe ; & quand l'eau commence à bouillir, on en ôte la toile pour aller la laver dans un étang, ſur le bord duquel on la bat environ quatre cent fois ſur la pierre, puis on la tord fortement. Enſuite on la met tremper pendant un jour & une nuit dans de l'eau où l'on a délayé une petite quantité de bouze de vache ou de buffle femelle. Après cela on la retire ; on la lave de nouveau dans l'étang, & on

la déploye pour l'étendre pendant un demi-jour au ſoleil, & l'arroſer légérement de temps en temps. On la remet encore ſur le feu dans un vaſe plein d'eau ; & quand l'eau a un peu bouilli, on en retire la toile pour la laver encore une fois dans l'étang, la battre un peu, & la faire ſécher.

Enfin, pour rendre la toile propre à recevoir & retenir la couleur rouge, il faut réitérer l'opération du *cadoucaïe*, comme je l'ai rapporté au commencement, c'eſt-à-dire, qu'on trempe la toile dans l'infuſion ſimple du *cadou*, qu'on la lave enſuite, qu'on la bat ſur la pierre, & qu'on la fait ſécher ; qu'après cela on la fait tremper dans du lait de buffle, qu'on l'y agite, & qu'on la frotte pendant quelque temps avec les mains ; que quand elle en eſt parfaitement imbibée, on la retire, on la tord, & on la fait ſécher ; qu'alors, s'il doit y avoir dans les fleurs rouges des traits blancs, comme ſont ſouvent les piſtils, les étamines & autres traits, on peint ces endroits avec de la cire, après quoi on peint enfin avec un pinceau Indien le rouge qu'on a préparé auparavant. Ce ſont communément les enfans qui peignent le rouge, parce que ce travail eſt moins pénible,

à moins qu'on ne voulût faire un travail plus parfait.

Venons maintenant à la maniere dont il faut préparer le rouge. Prenez de l'eau âpre, c'eſt-à-dire, de l'eau de certains puits particuliers à laquelle on trouve ce goût. Sur deux pintes d'eau, mettez deux onces d'alun réduit en poudre; ajoutez-y quatre onces de bois rouge, nommé *vartangui* ou bois de *ſapan*, réduit auſſi en poudre; mettez le tout au ſoleil pendant deux jours: prenant garde qu'il n'y tombe rien d'aigre ni de ſalé; autrement la couleur perdroit beaucoup de ſa force. Si l'on veut que le rouge ſoit plus foncé, on y ajoute de l'alun. On y verſe plus d'eau quand on veut qu'il le ſoit moins; & c'eſt par ce moyen qu'on fait le rouge pour les nuances & & les dégradations de cette couleur.

V I.

Pour compoſer une couleur de lie de vin & un peu violette, il faut prendre une partie du rouge dont je viens de parler, & une partie égale du noir dont j'ai marqué plus haut la compoſition. On y ajoute une partie égale de *canje* de ris, gardé pendant trois mois, & de ce

mélange il en réſulte la couleur dont il s'agit. Il regne une ſuperſtition ridicule parmi pluſieurs Gentils au ſujet de ce *canje* aigri. Celui qui en a, s'en ſervira lui-même tous les jours de la ſemaine ; mais le Dimanche, le Jeudi & le Vendredi, il en refuſera à d'autres qui en manqueroient. Ce ſeroit, diſent-ils, chaſſer leur Dieu de leur maiſon, que d'en donner ces jours-là. Au défaut de ce vinaigre de *canje*, on peut ſe ſervir de vinaigre de *callou* ou de vin de palmier.

VII.

On peut compoſer différentes couleurs dépendantes du rouge, qu'il eſt inutile de rapporter ici ; il ſuffit de dire qu'elles doivent ſe peindre en même temps que le rouge, c'eſt-à-dire, avant que de paſſer aux opérations dont je parlerai, après que j'aurai fait quelques obſervations ſur ce qui précede. 1°. Ces puits dont l'eau eſt âpre, ne ſont pas fort communs, même dans l'Inde ; quelquefois il ne s'en trouve qu'un ſeul dans toute une ville. 2°. J'ai goûté de cette eau ; je ne lui ai point trouvé le goût qu'on lui attribue, mais elle m'a paru moins bonne que l'eau ordinaire. 3°. On

ſe ſert de cette eau préférablement à toute autre, afin que le rouge ſoit plus beau, diſent les uns ; &, ſuivant ce qu'en diſent d'autres plus communément, c'eſt une néceſſité de s'en ſervir, parce qu'autrement le rouge ne tiendroit pas. 4°. C'eſt d'Achen qu'on apporte aux Indes le bon alun & le bon bois de ſapan.

Quelque vertu qu'ait l'eau âpre pour rendre la couleur rouge adhérente, elle ne tiendroit pas ſuffiſamment, & ne ſeroit pas belle ſi l'on manquoit d'y ajouter la teinture d'*imbouré :* c'eſt ce qu'on appelle plus communément *chaïaver*, ou racine de *chaïa.* Mais avant que de la mettre en œuvre, il faut préparer la toile en la lavant dans l'étang le matin, en l'y plongeant pluſieurs fois, afin qu'elle s'imbibe d'eau, ce qu'on a principalement en vue, & ce qui ne ſe fait pas promptement à cauſe de l'onctuoſité du lait de buffle, où auparavant l'on avoit mis cette toile. On la bat une trentaine de fois ſur la pierre, & on la fait ſécher à moitié.

Tandis qu'on préparoit la toile, on a dû auſſi préparer la racine de *chaïa ;* ce qui ſe pratique de cette maniere. Prenez de cette racine bien ſéche, réduiſez-la en une poudre très-fine, en la pilant

bien dans un mortier de pierre & non de bois, ce qu'on recommande expreſſément, jettant de temps en temps dans le mortier un peu d'eau âpre. Prenez de cette poudre environ trois livres, & mettez-la dans deux ſceaux d'eau ordinaire que vous aurez fait tiédir, & ayez ſoin d'agiter un peu le tout avec la main. Cette eau devient rouge, mais elle ne donne à la toile qu'une aſſez vilaine couleur; auſſi ne s'en ſert-on que pour donner aux autres couleurs rouges leur derniere perfection.

Il faut pour cela plonger la toile dans cette teinture, & afin qu'elle la prenne bien, l'agiter & la tourner en tout ſens pendant une demi-heure qu'on augmente le feu ſous le vaſe; & lorſque la main ne peut plus ſoutenir la chaleur de la teinture, ceux qui veulent que leur ouvrage ſoit plus propre & plus parfait, ne manquent pas d'en retirer leur toile, de la tordre, & de la faire bien ſécher. En voici la raiſon: quand on peint le rouge, il eſt difficile qu'il n'en tombe quelques gouttes dans les endroits où il ne doit point y en avoir: il eſt vrai qu'alors le Peintre a ſoin de les enlever avec le doigt autant qu'il peut, à-peu-près de même que nous

faiſons, lorſque quelque goutte d'encre eſt tombée ſur le papier où nous écrivons; mais il reſte toujours des taches que la teinture de *chaïa* rend d'abord plus ſenſibles. C'eſt pourquoi, avant que de paſſer outre, on retire la toile, on la fait ſécher comme je viens de le dire, & l'ouvrier recherche ces taches, & les enleve le mieux qu'il peut avec un limon coupé en deux parties.

Les taches étant effacées, on remet la toile dans la teinture, on augmente le feu, juſqu'à ce que la main n'en puiſſe plus ſoutenir la chaleur; on a ſoin de la tourner & retourner en tout ſens pendant une demi-heure. Sur le ſoir on augmente le feu, & l'on fait bouillir la teinture pendant une heure ou environ: on éteint alors le feu, & quand la teinture eſt tiéde, on en retire la toile qu'on tord fortement, & que l'on garde ainſi humide juſqu'au lendemain.

Avant que de paſſer aux autres couleurs, il eſt bon de dire quelque choſe ſur le *chaïa*. Cette plante naît d'elle-même, & on ne laiſſe pas d'en ſemer auſſi pour le beſoin qu'on en a; elle ne croît hors de terre que d'environ un demi-pied; ſa feuille eſt d'un verd clair, large de près de deux lignes, &

longue de cinq à ſix. La fleur eſt extrêmement petite & bleuâtre. La graine n'eſt gueres plus groſſe que celle du tabac. Cette petite plante pouſſe en terre une racine qui va quelquefois juſqu'à près de quatre pieds, & ce n'eſt pas la meilleure, on lui préfere celle qui n'a qu'un pied, ou un pied & demi de longueur. Cette racine eſt fort menue; quoiqu'elle pouſſe ſi avant en terre & tout droit, elle ne jette à droite & à gauche que fort peu & de très-petits filamens. Elle eſt jaune quand elle eſt fraîche, & devient brune en ſe ſéchant. Ce n'eſt que quand elle eſt ſéche qu'elle donne à l'eau la couleur rouge. Sur quoi je remarquai une particularité qui m'étonna: j'en avois mis tremper dans de l'eau qui étoit devenue rouge. Pendant la nuit un accident fit répandre la liqueur. Mais je fus bien ſurpris de trouver le lendemain au fond du vaſe quelques gouttes d'une liqueur jaune qui s'y étoit ramaſſée. Je ſoupçonnai que quelque corps étranger tombé dans le vaſe avoit cauſé ce changement de couleur, j'en parlai à un Peintre: il me répondit que cela ne marquoit autre choſe, ſinon que le *chaïa* dont je m'étois ſervi, étoit de bonne eſpece, & que lorſque les ouvriers ré-

duiſoient en pouſſiere cette racine, en y jettant un peu d'eau, comme on l'a dit, il étoit aſſez ordinaire qu'elle fût de couleur de ſafran. Je fis encore une autre remarque, c'eſt qu'autour du vaſe renverſé, il s'étoit attaché une pellicule d'un violet aſſez beau. Cette plante ſe vend en paquets ſecs, on en retranche le haut, où ſont les feuilles deſſéchées, & on n'employe que les racines pour cette teinture.

Comme la toile y a été plongée entiérement, & qu'elle a dû être imbibée de cette couleur, il faut la retirer ſans craindre que les couleurs rouges ſoient endommagées par les opérations ſuivantes. Elles ſont les mêmes que celles dont nous avons déjà parlé, c'eſt-à-dire, qu'il faut laver la toile dans l'étang, la battre dix ou douze fois ſur la pierre, la blanchir avec des crottes de mouton, & le troiſieme jour la ſavonner, la battre, & la faire ſécher en jettant légerement de l'eau deſſus de temps en temps. On la laiſſe humide pendant la nuit, on la lave encore le lendemain, & on la fait ſécher comme la veille. Enfin à midi on la lave dans de l'eau chaude pour en retirer le ſavon & toutes les ordures qui pouvoient s'y être attachées, & on la fait bien ſécher.

VIII.

La couleur verte qu'on veut peindre ſur la toile, demande pareillement des préparations ; les voici : Prenez un *palam*, ou un peu plus d'une once de fleur de *cadou*, autant de *cadou* ; une poignée de *chaïaver*, & ſi vous voulez que le verd ſoit plus beau, ajoutez-y une écorce de grenade. Après avoir reduit ces ingrédiens en poudre, mettez-les dans trois bouteilles d'eau, que vous ferez bouillir juſqu'à diminution des trois quarts ; verſez cette teinture dans un vaſe en la paſſant par un linge. Sur une bouteille de cette teinture, mettez-y une demi-once d'alun en poudre, agitez quelque temps le vaſe, & la couleur ſera préparée.

Si vous peignez avec cette couleur ſur le bleu, vous aurez du verd. C'eſt pourquoi, quand l'ouvrier a teint ſa toile en bleu, il a eu ſoin de ne pas peindre de cire les endroits où il avoit deſſein de peindre du verd, afin que la toile teinte d'abord en bleu, fût en état de recevoir le verd en ſon temps. Il eſt ſi néceſſaire de peindre ſur le bleu, qu'on n'auroit qu'une couleur

jaune, ſi on le peignoit ſur une toile blanche.

Mais je dois avertir que ce verd ne tient pas comme le bleu & le rouge, enſorte qu'après avoir lavé la toile quatre ou cinq fois, il diſparoît, & il ne reſte à ſa place que le bleu, ſur lequel on l'avoit peint. Il y a cependant un moyen de fixer cette couleur, enſorte qu'elle dure autant que la toile même. Le voici: Prenez l'oignon du bananier, pilez-le encore frais, & tirez-en le ſuc. Sur une bouteille de teinture verte, mettez quatre ou cinq cuillerées de ce ſuc, & le verd deviendra adhérent & ineffaçable. L'inconvénient eſt, que ce ſuc fait perdre au verd une partie de ſa beauté.

I X.

Il reſte à parler de la couleur jaune, qui ne demande pas une longue explication. La même couleur qui ſert pour le verd en peignant ſur le bleu, ſert pour le jaune, en peignant ſur la toile blanche. Mais cette couleur n'eſt pas fort adhérente, elle diſparoît après avoir été lavée un certain nombre de fois. Cependant, quand on ſe contente de ſavonner légerement ces toiles, ou

de les laver dans du petit-lait aigri, mêlé de ſuc de limon, ou bien encore de les faire tremper dans de l'eau, où l'on aura délayé de la bouſe de vache, & qu'on aura paſſée au travers d'un linge, ces couleurs paſſageres durent bien plus long-temps.

X.

Avant que de finir, il faut dire un mot des pinceaux Indiens. Ce ne ſont autre choſe qu'un petit morceau de bois de bambou aiguiſé & fendu par le bout à la diſtance d'un travers de doigt de la pointe. On y attache un petit morceau d'étoffe imbibée dans la couleur qu'on veut peindre, & qu'on preſſe avec les doigts pour l'exprimer. Celui dont on ſe ſert pour peindre avec de la cire, eſt de fer de la longueur de trois travers de doigt, ou un peu plus, il eſt mince par le haut, & par cet endroit il s'inſere dans un petit bâton qui lui ſert de manche; il eſt fendu par le bout, & forme un cercle au milieu, autour duquel on attache un peloton de cheveux de la groſſeur d'une muſcade: ces cheveux s'imbibent de la cire chaude, qui coule peu-à-peu par l'extrémité de cette eſpece de pinceau.

Voilà,

Voilà, mon Révérend Pere, tout ce que j'ai pu apprendre ſur la fabrique des toiles peintes de l'Inde. Je ne ſçais ſi j'aurai été plus heureux dans mes découvertes, que ceux qui ont tenté avant moi d'en faire en ce genre. Comme ils n'avoient ni l'uſage de la langue abſolument néceſſaire pour s'entretenir avec les Peintres, ni l'habitude de traiter avec eux; que d'ailleurs leur état même devoit naturellement inſpirer de la défiance aux timides Indiens, je doute qu'ils ayent pu bien exécuter les ordres dont ils ont été chargés à ce ſujet. Ce n'eſt pas que je vouluſſe être reſponſable de la vérité de tout ce que je vous ai rapporté: il eſt difficile qu'il ne ſe gliſſe quelque erreur & quelque mécompte, dans ce qu'on eſt obligé d'apprendre de gens qui ſçavent mieux travailler que s'expliquer; mais enfin, comme je ne me ſuis pas adreſſé à un ſeul Peintre, que j'en ai conſulté pluſieurs, & qu'il eût été très-difficile que, ſans le ſçavoir, ils ſe fuſſent tous accordés à me tromper, il n'eſt gueres probable que je me ſois éloigné de la vérité. Je ſuis, &c.

LETTRE

De M. Poivre au Pere Cœurdoux.

MON RÉVÉREND PERE,

Mon premier essai de peinture, à la façon Indienne, est enfin achevé. Il l'auroit été plutôt sans cette paresse & cette lenteur, dont les ouvriers de ce pays-ci ne se défont jamais. Il m'a fallu user de beaucoup de patience pour les suivre dans toutes les opérations; ainsi il n'a pas tenu à moi de vous satisfaire plutôt sur les remarques que vous m'avez fait l'honneur de me demander.

Dans mon premier ouvrage mon dessein a été non-seulement de m'instruire de la façon dont les Malabares peignent leurs toiles, mais encore de faire diverses expériences pour sçavoir si en Europe on ne pourroit pas suppléer aux drogues dont ils se servent & que nous n'avons pas.

Je n'ai même suivi la méthode avec

laquelle ils travaillent & dont ils ſont eſclaves, qu'autant que je l'ai cru néceſſaire, pour la connoître moi-même & la ſçavoir ; d'ailleurs, je m'en ſuis ſouvent écarté pour voir ſi l'on ne pourroit pas réuſſir autrement, & faire avec moins de façons des ouvrages plus finis.

Je vous avouerai que je n'ai réuſſi qu'imparfaitement en bien des articles : en d'autres j'ai manqué abſolument ; quelquefois j'ai été plus heureux. C'eſt le ſort de ceux qui font les premieres expériences, & qui voulant perfectionner des arts trop imparfaits, commencent par ſecouer le joug de la coutume, & par s'affranchir des regles ordinaires. Voici donc en peu de mots les remarques que m'ont fourni les premiers eſſais.

1°. Je dois rendre juſtice aux recherches que vous avez faites (1) ſur la façon dont les Indiens peignent leurs toiles. Vos découvertes ſont très-juſtes & fort exactes. Les amateurs des arts doivent vous ſçavoir bon gré des con-

(1) Voyez la lettre précédente.

noiſſances nouvelles que vous leur aven fournies ſur cet article. Je trouve dans votre lettre les différentes opérations de nos peintures, expliquées aſſez clairement, & bien détaillées. Je déſirerois ſeulement que vous puſſiez donner en Europe une notion plus diſtincte des diverſes drogues qui entrent ici dans la peinture des Indiennes. Si pour cela vous pouviez dérober à votre zèle apoſtolique quelque moment de loiſir, vous rendriez un ſervice réel à nos curieux d'Europe, en leur donnant de nouvelles explications ſur le fruit que vous nommez *cadoucaie*, & ſur la plante que vous leur avez déja fait connoître ſous le nom de *chayaver*. Ce ſont-là les deux ingrédiens les plus eſſentiels dont le défaut de connoiſſance pourroit empêcher de réuſſir ceux qui voudroient en Europe tenter d'imiter les peintures de l'Inde.

2°. Le *cadoucaie* eſt un vrai myrobolan dont, comme vous ſçavez, nos Droguiſtes diſtinguent juſqu'à cinq eſpeces. Le myrobolan citrin, le myrobolan Indien ou noir, le chébule, l'emblique, & le myrobolan bellerique: nos Malabares ne ſe ſervent que des

deux premieres eſpeces, qui ont beaucoup de ſel eſſentiel & d'huile. Après les avoir broyées ils les mêlent avec du lait de bufle femelle. Cette eſpece de lait n'eſt point abſolument néceſſaire. J'ai éprouvé que celui de vache fait le même effet. Si c'eſt l'onctuoſité du premier qui le rend préférable au ſecond dans ce pays-ci, la même raiſon n'eſt pas pour l'Europe où le lait de vache eſt beaucoup plus onctueux que tous les laits que l'on peut trouver dans l'Inde.

3°. Je ne crois pas que l'on doive attribuer l'adhérence des couleurs à cette premiere préparation que l'on fait ici aux toiles ; elle ne ſert abſolument qu'à les rendre ſuſceptibles de toutes les couleurs que l'on veut enſuite y appliquer, leſquelles s'emboiroient ou ſe répandroient trop, à peu-près comme fait notre encre ſur un papier qui n'eſt pas aſſez aluminé. Les Chinois ont comme les Indiens le ſecret de peindre les toiles du moins avec la couleur rouge. Avant d'y travailler ils n'y donnent d'autres préparations que celle qu'ils donnent à leurs papiers, c'eſt-à-dire, qu'ils les imbibent d'une mixtion d'alun & de

colle extrêmement claire. Leurs ouvrages n'en ſont pas moins ineffaçables, quoiqu'il n'y ait ni *cadou* ni lait de bufle femelle. Ce *cadou* ne me paroît donc avoir aucune autre utilité que celle de noircir ce premier trait dont les Malabares ſe ſervent pour marquer d'abord leur deſſein après en avoir tiré le poncis. En effet j'ai remarqué que cette drogue dont vous donnez l'explication dans l'article troiſieme, n'eſt d'abord qu'une eau rouſſâtre, chargée de parties vitrioliques, qui ne devient noire que lorſqu'elle eſt appliquée ſur la préparation du *cadoucaie*. Ainſi la noix de galle fera le même effet.

4°. J'ai fait une autre expérience qui m'a réuſſi : c'eſt que nos toiles d'Europe ſont tout auſſi ſuſceptibles des mêmes peintures que les indiennes : j'ai peint un mouchoir blanc d'une toile de Bretagne, avec la préparation de bois de *ſapan*, lequel fait un bel effet. Je l'ai fait laver pluſieurs fois, & la couleur en eſt toujours également brillante : je vous l'envoyerai afin que vous puiſſiez en juger par vos yeux.

Je crois qu'au lieu de bois de *ſapan*, on pourroit ſe ſervir avec plus d'avan-

tage de teinture de bois de *fernanbouc* ou même de *cochenille* : celle-ci l'emporteroit infiniment ſur tout ce que l'on peut faire avec le bois de *ſapan* qui eſt abſolument le même que ce que nous appellons en France bois de *Breſil*. J'en ai fait l'expérience avec un peu de carmin, lequel, quoiqu'entiérement gâté, a pourtant ſur la toile autant d'éclat que les peintures les plus fraîches des Indes.

5°. Pour ce qui regarde le *chayaver* dont j'ai l'honneur de vous envoyer une plante deſſinée & peinte d'après nature, il eſt viſible que c'eſt à ſa racine que les couleurs, au moins la couleur rouge, doivent ſon adhérence & ſa ténacité. Avant de faire bouillir la toile peinte dans la décoction de cette racine, on ne peut impunément confier la nouvelle peinture au blanchiſſeur : la couleur s'efface ; elle ne devient adhérente que lorſqu'elle a été ſuffiſamment pénétrée des ſels alcalis de cette racine.

Il me paroît que cette plante n'eſt autre choſe que ce que Monſieur Tournefort appelle *callium album vulgare*. La deſcription que ce ſçavant Botaniſte fait de ſa plante, eſt abſolument la même que celle qu'on pourroit faire

du *chayaver*. Au moins il eſt vrai que les deux plantes, ſi elles ſont différentes, ont un même effet qui eſt de faire cailler le lait : c'eſt une expérience que j'ai faite.

Voilà, mon Révérend Pere, toutes les remarques que j'ai pu faire ſur la façon dont les Indiens peignent leurs toiles, à Pondichery; ſi vous les croyez juſtes, elle pourront contribuer au deſſein que vous avez de faire paſſer en Europe le ſecret des Indes. Il eſt ſurprenant que juſqu'ici il ne ſe ſoit trouvé dans ce pays aucun Européen curieux, qui ait tâché d'enrichir ſa patrie d'un art dont on peut tirer tant d'avantage. Il ſeroit à ſouhaiter que nos voyageurs en quittant leurs pays l'oubliaſſent moins. Il ne ſe trouve guere de peuples qui ne ſoient en poſſeſſion de quelque art particulier dont les connoiſſances ſeroient utiles à l'Europe. Des découvertes en ce genre ſeroient plus avantageuſes qu'une infinité de relations exagérées & peu fidelles dont ceux qui voyagent croient avoir droit d'amuſer le public. Juſqu'à préſent vos Révérends Peres, ſur-tout ceux qui travaillent aux Miſſions de la Chine, ſont les ſeuls qui nous aient donné l'exemple d'un travail

ſi utile. Les peines qu'ils ſe ſont données pour découvrir la façon dont les Chinois travaillent la porcelaine, cultivent les mûriers, & nourriſſent les vers à ſoie, leur ont mérité la reconnoiſſance de tous leurs Compatriotes qu'ils ont ſi utilement ſervis. Pourquoi un ſi bel exemple eſt-il ſi peu imité?

J'eſpere, mon Révérend Pere, que ſi vous avez fait quelque nouvelle découverte, vous voudrez bien m'en faire part avec la même franchiſe que je vous communique les miennes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

DU PERE CŒURDOUX.

CEtte lettre m'a donné occaſion de faire quelques recherches & de nouvelles réflexions qui pourront être auſſi de quelque utilité. Les voici.

1°. Quoique le *cadoucaïe* ſoit la premiere eſpece de *myrobolan* de nos Droguiſtes, les Indiens ne le confondent pas comme eux, ſous le même nom, avec des fruits

produits par des arbres fort différens.

2°. Comme nous distinguons les cerneaux des noix mures, de même aussi les Peintres & les Marchands Indiens distinguent les *pindjou cadoucaies*, c'est-à-dire, ceux qu'on a cueillis encore verds & tendres pour les faire sécher en cet état, de ceux qu'on a laissé mûrir avant que d'en faire la récolte. Ils paroissent fort différens à la vue, mais il est sûr que ce sont les fruits des mêmes arbres.

3°. La raison de cette distinction & des différentes récoltes des *cadoucaies* vient de la différence des eaux âpres, propres à la peinture, dont on a parlé ailleurs, lesquelles ne sont pas absolument les mêmes, ni si bonnes par-tout, & au défaut desquelles il faut suppléer par des *cadoucaies* plus âpres, comme ayant été recueillis avant leur maturité.

Par exemple, la qualité des eaux de Madras, ci devant Colonie Angloise, fort célébre dans les Indes, & prise par les François en 1746, exige qu'on se serve des *pindjou cadoucaies*; au lieu qu'il faut se servir à Pondichery de ceux qui ont été cueillis en maturité. Tous les Peintres Indiens ne convien-

nent pas que ce ſoit le défaut d'un certain dégré d'âpreté dans les eaux, qui oblige à ſe ſervir des *myrobolans* cueillis tendres : il y en a qui prétendent au contraire que c'eſt avec les eaux plus âpres qu'il faut uſer des *pindjou cadoucaies*, leſquels ont, ſelon eux, moins d'âpreté que ceux qui ont bien mûri. Quoi qu'il en ſoit, il eſt aſſez étonnant que les Indiens aient découvert dans la différence de maturité de ces fruits, le ſupplément au défaut de certaines eaux, propres d'ailleurs à la teinture & à la peinture.

Ces *cadoucaies pindjou* ſont d'autant meilleurs qu'ils ſont plus petits. Il y en a qui ont à peine ſix lignes de longueur : ils ſont les uns de couleur brune, & les autres aſſez noirs ; mais cette différence de couleur n'eſt qu'accidentelle & ne déſigne point des eſpeces différentes. Comme ils ont été cueillis verds, il n'eſt pas étonnant que leur ſuperficie ſe trouve toute couverte de rides, lorſqu'ils ſont deſſéchés. Mais parce qu'il a fallu beaucoup plus de travail pour les ramaſſer & pour les faire ſécher, leur prix eſt beaucoup plus grand que celui des *cadoucaies* qui ont bien mûri.

4°. Il faut mettre au nombre des *pindjou cadoucaïes*, une ſorte de *myrobolans* bruns ou noirs, comme les petits dont je viens de parler, mais qui ſont plus gros & plus grands que ceux dont ſe ſervent les Peintres de Pondichery, quoiqu'ils ayent été cueillis étant mûrs. J'avois peine à le croire; mais un Peintre Indien m'en convainquit, en caſſant devant moi un de ces gros *cadoucaïes*, & ſon noyau, dont il me fit remarquer la pulpe mal nourrie & couverte d'une peau brune; au-lieu qu'un *cadoucaïe* bien mûr, qu'il caſſa auſſi, avoit dans ſon noyau une pulpe bien conditionnée & blanche comme une amande. La raiſon de cette différence vient de ce que, ſous un même genre d'arbre de *cadou*, il y en a pluſieurs eſpeces, dont les fruits ſont de groſſeurs différentes comme nos pommes ne ſont pas toutes également groſſes, conſéquemment aux différentes eſpeces de pommiers qui les portent.

C'eſt ce que j'ai appris d'un Marchand Droguiſte du pays, que j'interrogeois ſur ce ſujet; car ce n'eſt qu'à force d'interrogations faites à pluſieurs, avec beaucoup de patience, qu'on peut eſpérer de tirer de ces gens-ci ce qu'on en veut

apprendre ; mais auſſi on ne perd pas toujours ſon temps : l'un vous dit une circonſtance qui avoit échappé à l'autre. L'embarras eſt quelquefois de les concilier lorſqu'ils ſe trouvent de ſentimens oppoſés, & qu'ils vous diſent des choſes contradictoires. De nouvelles interrogations faites à d'autres ſéparément, & un redoublement de patience, font enfin découvrir de quel côté eſt la vérité.

Mon Marchand ajoûta que c'étoit ſurtout du côté des provinces du nord que venoient les gros *cadoucaïes*, & que tels étoient ceux qui venoient de Suratte ; il me confirma auſſi ce que j'ai dit plus haut ſur la foi des Peintres Indiens, que les *cadoucaïes pindjou*, & les autres qui n'ont été ramaſſés qu'après avoir bien mûri, étoient abſolument les mêmes fruits & des mêmes arbres, m'aſſurant que dans ſa jeuneſſe il avoit voyagé à l'oueſt de Pondichery & juſqu'à la chaîne des montagnes voiſines de la côte Malabar, d'où l'on apporte ces fruits, & qu'il en avoit vu faire la récolte.

5°. Je ne dois pas omettre ici une autre production de l'arbre *cadou*, & qu'on appelle *cadoucaïpou*, c'eſt-à-dire, fleur de *cadoucaïe*, quoique ce ne ſoit rien moins que ſa fleur. C'eſt une eſpece de

fruit ſec, ou ſimplement une coque applatie & ſouvent orbiculaire, de couleur de feuille morte par-deſſus & d'un brun velouté en dedans. Elle eſt vuide. & paroît n'avoir jamais rien contenu, ſi ce n'eſt les œufs des inſectes qui ont probablement occaſionné ſa naiſſance; car cette eſpece de noix ſe trouve ſur les feuilles mêmes du *cadou*, & eſt produite de la même façon que les noix de galle & quelques autres excroiſſances pareilles, qui ſe trouvent ſur les feuilles de certains arbres en Europe.

Il y a des *cadoucaïpou* qui ont juſqu'à un pouce de diametre; il y en a de beaucoup pluspetites, il y en a auſſi, dit-on, de plus larges; mais je n'ai pas vu de celles-ci. La deſcription que fait *Lemery* de la noix vomique convient fort au *cadoucaïpou*. Dans le doute ſi ce ne l'étoit point effectivement, on en a donné une doſe conſidérable à un chien qui n'en a point été incommodé. Il a même paru que cette drogue lui avoit fait du bien, comme elle en fait aux hommes; car les médecins du pays l'emploient utilement contre les tranchées, & les cours de ventre, moyennant quelques préparations qu'il ſeroit trop long de rapporter, & qui ne ſont

pas de mon ſujet. Il eſt étonnant qu'une drogue auſſi efficace que celle-ci ne ſoit pas connue en Europe, ainſi que m'en a aſſuré une perſonne fort intelligente. (1)

6°. Quoi qu'il en ſoit, cette eſpece de noix platte eſt d'une grande utilité pour peindre les toiles, & je rapporterai d'autant plus volontiers l'uſage qu'en font les Peintres Indiens, que j'en ai parlé trop briévement ailleurs, faute des connoiſſances qu'on m'en a données depuis. Voici le détail de la préparation de la couleur jaune qu'on fait avec le *cadoucaïpou*. Prenez-en, par exemple, quatre onces, & ſans les écraſer ni les broyer, laiſſez-les tremper pendant 24 heures dans environ quarante onces d'eau âpre. On met enſuite le tout ſur le feu, après y avoir jetté une once de *chayaver* reduit en poudre. On fait bouillir cette eau trois bouillons, retirant le feu lorſqu'elle bout, & l'y remettant enſuite pour la faire bouillir à trois repriſes; de ſorte que l'eau ſe trouve réduite enfin à la moitié. Verſez cette eau dans un autre vaſe, de ſorte que le *cadoucaïpou* reſte au fond du premier, & lorſque cette

(1) M. Mabile, docteur en Médecine.

eau ſera devenue tiede, vous y mettrez d'abord une once d'alun, réduit en poudre & diſſous dans un peu d'eau chaude. Si avec cette eau ainſi préparée vous peignez ſur le bleu, vous aurez du verd. Elle donnera du jaune, ſi vous peignez ſur la toile blanche, préparée avec le *cadoucaïe* & le lait, ainſi qu'il a été dit ailleurs. Si l'on veut avoir un verd plus foncé, il faut commencer par rendre plus foncé le bleu ſur lequel cette eau jaune doit paſſer. Pour avoir un jaune clair on retire de cette eau la quantité dont on a beſoin, lorſqu'elle n'a bouilli qu'une fois. Le jaune ſera plus foncé ſi on retire l'eau après qu'elle aura bouilli deux fois. Il le ſera bien davantage ſi on laiſſoit diminuer l'eau juſqu'aux trois quarts. On peut auſſi, pour avoir un jaune plus foncé, peindre deux fois & à différentes repriſes le même endroit avec la même eau. J'ai déja averti qu'il n'en étoit pas de ces couleurs comme du rouge qui devient plus beau au blanchiſſage, au lieu que celles-ci s'effacent à force de faire blanchir la toile ſur laquelle elles ſont peintes.

7°. Le *cadoucaïpou* ne ſert pas ſeulement pour peindre en jaune, les Teinturiers

l'emploient auſſi pour teindre en cette couleur; mais la préparation de cette teinture eſt beaucoup plus ſimple. La voici. Pour teindre, par exemple, ſix coudées de toile; prenez quatre *palans* de *cadoucaïpou*; briſez-les en petits morceaux, & faites les tremper ou infuſer environ une demi-heure dans 16 ou 17 livres d'eau âpre, ou même d'autre eau, pourvu qu'elle ne ſoit ni ſalée ni ſaumache. Vous la ferez bouillir enſuite juſqu'à diminution d'un quart: quand elle eſt un peu refroidie, on y trempe la toile, enſorte qu'elle ſoit bien imbibée de la liqueur; on la tord enſuite légerement & on la fait bien ſécher au ſoleil.

Faites de plus diſſoudre dans 16 livres d'eau deux *palans* d'alun réduit en poudre, vous la ferez chauffer juſqu'à ce qu'elle ſoit plus que tiede, & vous y plongerez alors la même toile qu'on tord légérement, & qu'on fait enſuite ſécher une ſeconde fois au ſoleil. Une toile bleue teinte dans la même préparation & de la même façon, ſe trouve teinte en verd. L'on teint encore en jaune avec moins de préparation & de frais. On prend pour la même quantité de toile un *palan* de *cadoucaïpou* qu'on

brise avec un cilindre sur une pierre; en y jettant un peu d'eau, ensorte que cet ingrédient forme une espece de pâte. On la fait tremper dans deux ou trois pintes d'eau, qu'on passe ensuite par un linge; on y ajoute trois fois autant de la plante appellée *terramerita*, qu'on prépare de la même façon que le *cadoutaïpou*: on préfere celle qui vient de Bengale, à celle qui croît ici. On fait chauffer cette eau & on y plonge la toile qui se trouve teinte en jaune, après qu'on l'a fait sécher, non pas au soleil, mais à l'ombre; sans quoi cette couleur qui n'est ni belle ni tenace, rougiroit ou bruniroit promptement.

8°. Quant à la qualité du *cadoucaïe* de contribuer à l'adhérence des couleurs, Monsieur le Poivre croit devoir la lui refuser, en quoi je ne puis être entiérement de son sentiment. Il a contre lui celui des Indiens; &, suivant le mémoire de M. *Paradis* sur la teinture en rouge, que je communiquerai dans la suite, on emploie ce fruit pour la teinture dans laquelle il ne s'agit nullement de gommer la toile, comme on fait le papier sur lequel on doit écrire. L'exemple des Chinois qui peignent fort bien en rouge sans *cadoucaïe* prouve au

plus que c'eſt un ingrédient qui leur manque, ou qu'ils y ſuppléent d'ailleurs comme ils ont fait pour le *chayaver* qui paroît leur être inconnu.

3°. Pour décider la queſtion, ſçavoir, ſi le *chayaver* eſt la même plante que le *gallium album vulgare*, le plus court ſeroit d'en envoyer de la graine en France. Si elle y réuſſiſſoit, on pourroit juger tout d'un coup à l'œil ſi c'eſt la même plante qui ſe trouve en France & dans les Indes. Si c'eſt la même, M. le Poivre a rendu un ſervice conſidérable aux Teinturiers, en leur faiſant connoître la vertu d'une plante ſi utile qu'on avoit, ſans ſçavoir s'en ſervir. Si ce ne l'eſt pas, il aura au moins fait plaiſir aux Botaniſtes, en leur découvrant un nouveau *gallium* ou *caillelait*, qui a, ce ſemble, échappé à l'auteur de *l'Hortus Malabaricus*. Ce qui me fait douter que ces deux plantes ſoient la même, malgré les rapports qu'elles peuvent avoir, c'eſt qu'aucun Botaniſte n'attribue au *gallium album vulgare* les longues racines qui caractériſent en quelque ſorte le *chayaver* des Indes.

Voilà, mon Révérend Pere, les remarques que j'ai faites à l'occaſion de la lettre de M. le Poivre, qui a peint

au naturel une plante de *chayaver*, que j'ai l'honneur de vous envoyer; elle pourroit, ce semble, faire plaisir aux curieux, aussi-bien que sa lettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

Du Pere Possevin, des 4 & 16 Décembre 1743, à Madame de Sainte Hyacinthe.

A Chrichnapouram,
ce 4 Décembre 1743.

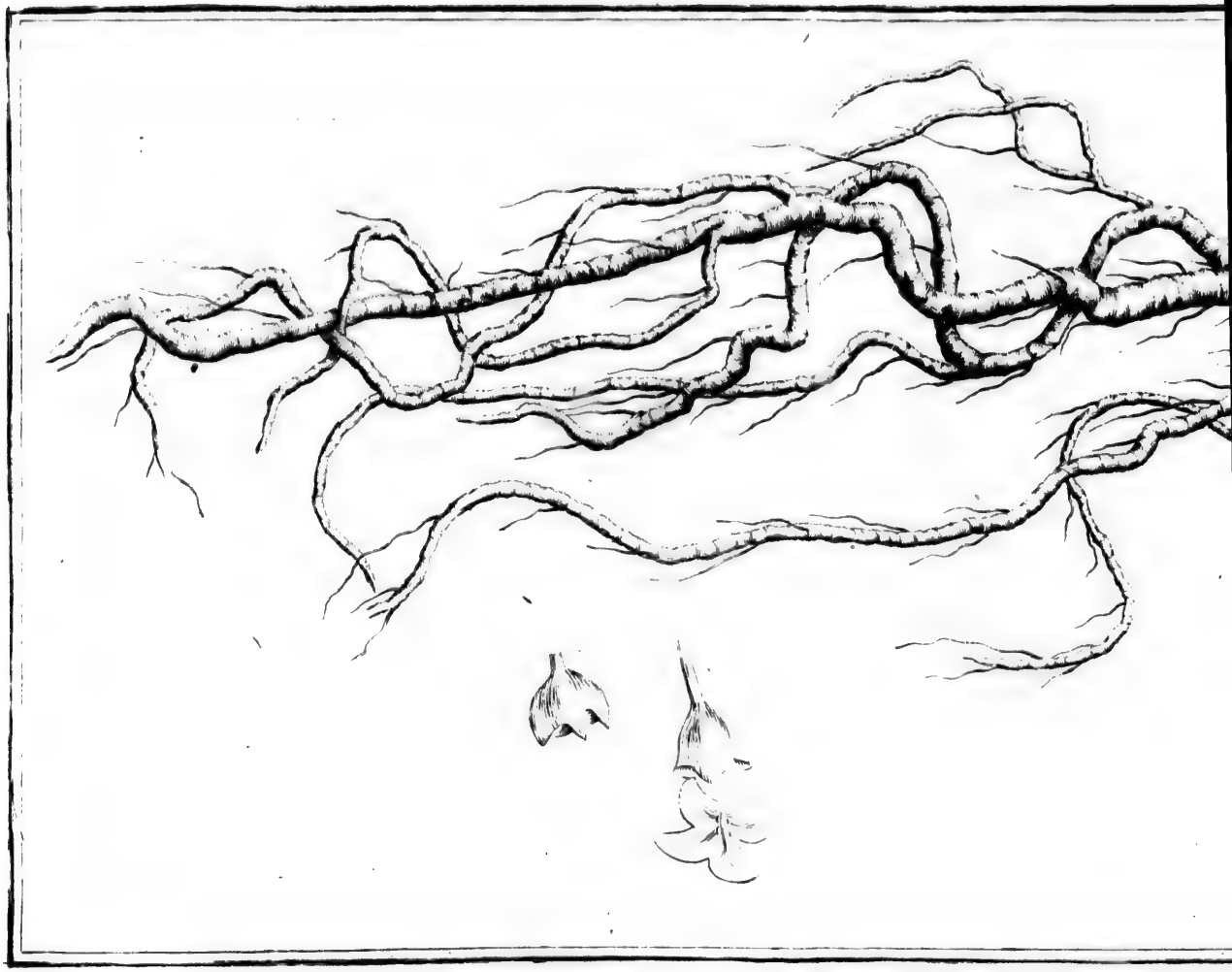
MADAME,

La paix de Notre Seigneur.

Avant que d'entrer dans la Mission de Telougou, j'eus l'honneur de vous écrire l'an passé, pour vous apprendre où le bon Dieu avoit daigné me conduire. C'est donc de la Mission que je vous écris aujourd'hui, à cent lieues ou environ de Pondichéry, par le chemin que nous faisons. Je ne croyois pas y porter avec moi tous les fléaux de Dieu; il semble cependant que je les y ai

Plante de Chayaver

Tom. XIV. p. 164.



Plante de Châyavèr.

apportés; vous en pouvez juger, Madame, parce que je vas vous en dire. Le jour que j'arrivai de Careïcal à Pondichéry, pour me rendre ici, le Nabab d'Arcar fut aſſaſſiné à Velour; ce qui mit le trouble & la diviſion parmi les Maures, la guerre civile dans le pays, & retarda notre départ de trois ſemaines. En partant le 9 de Décembre pour nous rendre ici, nous crûmes pouvoir y arriver ſans accident. Le voyage fut aſſez heureux juſqu'à quatre ou cinq lieues par de-là d'Arcar, mais là, dans un défilé qu'il nous falloit paſſer, nous fûmes arrêtés, le P. de la Cour & moi, par cent cinquante ou deux cents ſoldats, qui gardoient le défilé pour empêcher les Marattes de venir par là; ils nous pillerent. Notre perte monta à environ 700 livres. Nous allâmes coucher à une ou deux lieues de là, dans le cœur d'un village, à la belle étoile, ſans ſouper & au milieu des voleurs. Le lendemain 16e, qui étoit un Dimanche, nous allâmes à trois lieues de là dire la meſſe, dans notre Egliſe de Paracour, où nous reſtâmes juſqu'au 19, dans de perpétuelles allarmes, ne ſçachant de quel côté aller. Enfin à midi, nous prîmes le parti de continuer notre route, nous

remettant entre les mains de la Providence. Le 20 nous arrivâmes heureusement à Ponganour, premiere Eglise de la Mission de Telougou, à cinquante-trois ou cinquante-quatre lieues de Pondichery, nous y restâmes six jours avec le Pere Lavaur, que nous trouvâmes guéri comme miraculeusement, la veille de saint François-Xavier, d'un abscès qu'il avoit au genouil. Le 29 Décembre, nous arrivâmes à Ballapouram, où je restai avec le R. P. Pons, pour y apprendre la langue, & ensuite me rendre d'ici à Chrichnapouram vers le commencement de Mars; mais le bon Dieu en disposa autrement, comme vous allez voir. En Janvier, l'armée de Nisan, Ministre du Mogol, comme vous savez, Madame, par les lettres du R. P. Saignes, & Gouverneur général du Royaume de Carnate, Golconde, Décan, &c. qui venoit faire le siége de Trichirapali, aujourd'hui capitale du Maduré, dont les Marattes s'emparerent il y a trois ans, pilla notre Eglise de Pendicallon & ruina le pays, ensuite l'armée du Nabab de Carnoul, révolté contre Nisan, est venue se poster là, dans notre maison & les environs, où ayant tout ravagé, nos Chrétiens penserent à se

ſauver ailleurs. En Février, l'armée de Niſan pilla notre Egliſe de Camballadinné, les P P. Martin & Cordey furent au moment d'être pris, ils furent obligés de ſe ſauver ici. Au départ des Nababs & Gouverneurs Maures de ce pays, qui ſont allés avec toutes leurs troupes accompagner Niſan dans ſon expédition de Trichirapali, les petits Princes du pays ſe ſont mis à ſe faire la guerre les uns aux autres, ce qui a occaſionné le pillage de notre Egliſe de Madigonbba, le bourg & tous les environs ſont devenus déſerts, en ſorte qu'il n'y a pas une ſeule ame. Le mois de Mars, que tout ceci ſe paſſoit, le P. de la Cour me manda de ne me point mettre en chemin, parce que les chemins n'étoient point praticables, & qu'il étoit à la veille d'être aſſiégé, qu'il avoit emballé tous les ornemens de l'Egliſe pour fuir ailleurs. Cela m'empêcha de partir avant le 30 Avril; j'arrivai ici le 2 Mai. Les troubles ont continué & augmenté, en ſorte que je n'ai pu ſortir de ce Matham depuis ſept mois, pour aller ailleurs. Sidoſi, eſpece de Prince ou de Vice-Roi des Marattes dans ce pays, s'eſt avancé, il y a quelques mois, avec deux mille chevaux, à deux

journées d'ici, où il pille & ravage tout. Son fils, Gouverneur de Trichirapali, après la reddition de cette place, eſt venu en faire autant de ſon côté, avec deux mille chevaux qui lui reſtent. Il y a quelques jours qu'il n'étoit qu'à cinq ou ſix lieues d'ici ; on eſt venu trois ou quatre fois la nuit & le jour nous avertir de nous retirer dans le Fort, avec nos meilleurs effets. Nous avons emballé les ornemens de l'égliſe, pour les faire tranſporter en cas de beſoin, & ſommes reſtés tranquilles chez nous. A tous ces déſaſtres, ajoutez le défaut de pluie ; la miſere nous met une foule de pauvres ſur les bras, que nous ne ſavons comment aſſiſter ; la Miſſion fournit par an cent pagodes ou 800 liv. à chaque Miſſionnaire, indépendamment des aumônes communes & particulieres qui viennent de France. Nous ſommes quatre dans cette partie de la Miſſion ; nous avons bien dépenſé chacun environ 1600 livres cette année, & nous ſommes encore dans le beſoin juſqu'au col, hors d'état de pouvoir envoyer perſonne nulle part pour annoncer l'Evangile. Il eſt vrai que ce n'en eſt gueres le tems ; chacun ſonge à ſe ſauver là où il peut, & à vivre ; nous nous trouvons

trouvons même endettés ici de 5 ou 600 livres, ſans ſçavoir quand nous les payerons : pour comble de malheur, quatre de nos diſciples, qui étoient allés accompagner le R. P. Martin à Pondichéry, ont été aſſaſſinés le 26 Septembre dernier, à 6 lieues de Ponganour. Cinq ou 600 livres qu'ils nous apportoient, avec des proviſions, nos lettres de France, venues par les derniers vaiſſeaux, & apparemment quelques boëtes de chapelets & autres choſes de dévotion qui nous venoient d'Europe, ont été perdus. Voilà en gros ce qui nous regarde dans ces quartiers. Ne vous imaginez pas, Madame, que tout ait été plus tranquille du côté de Ponganour & Vencatiguiri. Je penſe que les choſes y ont été encore plus mal ; vous en jugerez par l'expoſé, qui ne ſera pas à beaucoup près tel que vous le pourroit mander celui de nos peres qui en a été témoin en bonne partie aux environs de Vencatiguiri, ſept cents chevaux Marattes, qui venoient de Velour, pillerent & mirent ce pays en trouble en Février dernier. Deux de nos gens, qui alloient à Pondichéry furent arrêtés, puis relachés : voilà le premier fléau dans ces cantons là. Le Nabab de Co-

lola étant allé joindre Nisan avec ses troupes, les Capouvarons ou laboureurs du pays, ne pouvant plus supporter les avanies qu'on leur faisoit tous les jours, se révolterent, brulerent & pillerent le pays: deuxiéme fléau. Les Rois Avarons, caste de voleurs de profession, se mirent sur les rangs, & furent le troisiéme fleau, qui dura plus que le deuxiéme; car les Capouvarons, après avoir tout pillé, s'en allerent ailleurs. Le Prince de Vencatiguiri & les petits Seigneurs Maures, ayant pris les armes ensuite, pillerent chacun de leur côté, & s'emparerent de tout ce qu'ils purent: quatriéme fléau, encore plus grand que les autres. La garnison de Trichirapali a été le cinquiéme en passant par là. Le Pere Lavaur, venant de Pouganour à Ballapouram, au commencement de Mai, au milieu de tous ces troubles, risqua cinquante fois d'être pillé & massacré, ce n'a été que par une Providence spéciale & des plus marquées, qu'il a pu échapper à tant de dangers. Il est retourné dans ces quartiers. Il arriva sans accident de Ballapouram à Ponganour, le jour que nos gens furent égorgés à six lieues de là. Il est ensuite allé à Vencatiguiri, d'où il nous écrivoit le 29

Octobre dernier, qu'il ne voyoit aucun moyen d'en ſortir en ſûreté pour ſe retirer ailleurs, avant l'arrivée de l'armée de Niſan, qui n'étoit qu'à douze lieues, & que s'il ne pouvoit le faire, il prendroit le parti d'aller ſe jetter aux pieds de Niſan, pour lui demander ſa protection & juſtice de l'aſſaſſinat de nos gens; depuis ce temps nous n'en avons reçu aucunes nouvelles, non plus que des Peres Martin & Pons, qui ont dû partir de Pondichéry vers la fin d'Octobre, pour venir dans ces quartiers, ce qui ne laiſſe pas de nous inquiéter. Le pays Tamoul n'a pas été plus tranquille que celui-ci, c'eſt là où le mal a commencé. Nos Peres furent obligés de ſe ſauver à Pondichéry une ou deux fois avant l'arrivée de l'armée de Niſan; ils étoient alors dans leurs égliſes. Le Pere de Montjuſtin fut dépouillé & pillé par l'armée de Niſan, auſſi bien que ſon égliſe d'Atipacam: il ne put ſe ſauver avec ſon cheval, & autant d'habits qu'il lui en falloit pour n'être pas nud, que moyennant huit pagodes qu'il donna à un Officier Maure, qui le laiſſa évader. Le pillage de cette égliſe va bien à 800 livres. J'ai encore appris qu'un de nos gens, dans ces cantons, qui portoit vingt

pagodes, fut volé. Je n'ai pû en ſçavoir davantage, parce que les chemins ont été la plupart de l'année impraticables, & qu'en nous écrivant, on ne répondoit pas à nos lettres, qui n'annonçoient que peſte ſur peſte & miſere ſur miſere. Ce n'eſt que par ricochet que j'ai ſçu le peu que je vous en mande. Vous voyez bien, Madame, que j'ai eu raiſon de vous dire que j'ai apporté avec moi tous les fléaux de Dieu; ne me demandez pas les progrès qu'a fait la Religion cette année: vous devez bien penſer que le temps n'eſt gueres propre à rien faire ni à rien entreprendre; quand ſera-t-il plus favorable? hélas! je n'en ſçais rien, je n'y vois pas beaucoup de jour. Il n'y a eu cette année ici qu'environ trente-huit ou quarante baptêmes, cinquante ou cinquante-deux l'an paſſé, ſoixante-deux ou ſoixante-trois à Ballapouram. Le P. Lavaur a baptiſé ſoixante-dix ou quatre-vingt adultes à Vencatiguiri, depuis environ un an ou quinze mois. Il y avoit les plus grandes eſpérances d'une abondante récolte; les troubles ont diſperſé le troupeau & les cathécumenes. Le P. Coſtas m'a mandé cette année qu'il avoit bien baptiſé à Pouchepaguiri ſoixante-dix adultes en huit ou dix mois,

malgré les troubles ; je n'en ai rien appris depuis. Tout ce que je puis vous en dire de plus conſolant, Madame, eſt ce que me dit le R. P. Tremblay, à mon paſſage à Pondichéry ; il venoit d'Alipacam & Courtempetti, dont il a eu ſoin pendant l'eſpace d'environ ſept ans, où il me dit que chaque année, l'une portant l'autre, il avoit bien baptiſé deux cents cinquante ou deux cents ſoixante perſonnes. Que les deux années de famine, lui, ſes Catéchiſtes, & les Chrétiens & Chrétiennes avoient baptiſés plus de trois mille enfans des Gentils & d'adultes moribonds, mais ſuffiſamment inſtruits ; qu'il entendoit bien dix ou onze mille confeſſions par an, & baptiſoit chaque année quatre, cinq & quelquefois ſix cents enfans de Chrétiens. Comme il écrit une lettre cette année fort ample ſur tout cela, au R. P Duhalde, vous la verrez ſans doute dans le premier recueil qui paroîtra. Le R. P. Sagnes ne manquera pas non plus de vous inſtruire de tout ce qui ſera venu à ſa connoiſſance. Pour moi je me borne à ce petit détail, qui vous affligera ſans doute. Mais ſi vous êtes notre mere, Madame, n'eſt-il pas juſte que vos enfans vous mandent leur ſituation, pour

que vous compatiſſiez à leurs miſeres & que vous les partagiez avec eux. Il n'eſt pas néceſſaire de vous dire combien nous avons beſoin du ſecours de vos prieres & de celles de toutes les ſaintes ames de votre connoiſſance. Ce ſimple expoſé vous le fera aſſez connoître. Cependant je puis vous aſſurer, Madame, que voilà la moindre de mes peines, l'auſtérité de la vie, quelque dure quelle ſoit, tous ces malheurs, quelques grands qu'ils ſoient, ne ſont rien en comparaiſon d'autres croix que nous avons à porter ici. Daignez donc vous ſouvenir de nous bien ſpécialement devant le Seigneur, & de moi en particulier, qui ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

P. S. L'envie de vous dire les choſes comme elles ſont, me fait ajouter ces deux mots, qui ſeront comme le correctif à ce que je vous ai dit du pays Tamoul. Les vingt pagodes volées vers Carrepondy, ont été rendues, à la réſerve de cinq. L'Egliſe d'Atipacam & la maiſon du Miſſionnaire, ne furent point pillées par l'armée de Niſan, qui n'y entra point; mais un grand coffre rempli des ornemens & des meubles

les plus précieux de cette Egliſe, que le Pere Montjuſtin conduiſoit en lieu de ſûreté, fut enlevé, le Pere ne fut point dépouillé, mais reçut ſeulement un coup de ſabre ſur les reins ou le ventre, que la ceinture & ſes habits parerent. Ainſi moyennant huit pagodes & ſon coffre, on le laiſſa aller. Cette Miſſion a peu ſouffert de l'armée de Niſan, qui gardoit une exacte diſcipline & ne pilloit guere que ſur les pays ennemis.

C'eſt le Révérend Pere Martin, arrivé heureuſement le 13, qui a dit ceci.

LETTRE

Du Pere Trembloy, Miſſionnaire dans le Royaume de Carnate, à Monſieur ***.

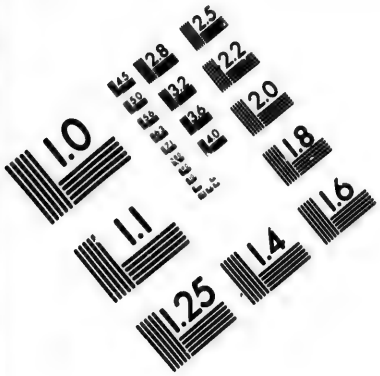
L'Intérêt, Monſieur, que vous daignez prendre à ce qui me regarde, me fait une loi de vous inſtruire de ce qui s'eſt paſſé dans l'Inde depuis que la Providence m'a conduit dans cette Miſſion.

Ce fut en 1734 que j'y arrivai. A la vue des travaux & du genre de vie des Miſſionnaires, je crus y terminer bientôt mes jours. Tout ce qu'on peut ſe

figurer de pénible n'eſt rien en comparaiſon des dangers, des fatigues, des chaleurs extrêmes & de mille incommodités ordinaires dans ces contrées. Mais la grace rend tout aiſé. D'ailleurs, quelle conſolation ne donne pas à un Ouvrier évangélique la ferveur de ſes nouveaux Chrétiens, & le plaiſir délicieux de voir dans cette région infidelle le vrai Dieu adoré, Jeſus-Chriſt reconnu pour le Sauveur de toutes les Nations, & la foi triomphante de l'idolâtrie! Car ces merveilles, quoi qu'en puiſſe dire la calomnie, ſe ſont opérées, & s'opérent encore tous les jours à mes yeux. Oui, les Chrétiens de l'Inde adorent notre Dieu en eſprit & en vérité; leur culte eſt pur & ſans mêlange. Leur averſion pour les idoles va juſqu'au ſcrupule; ſouvent ils refuſent de regarder les faux Dieux, de paſſer devant leurs Temples, & de rien toucher qui appartienne aux cérémonies des Gentils. La faim, la ſoif, les perſécutions, la privation des biens & les plus ſanglans outrages ne peuvent les ébranler; pour ſymbole de leur foi, ils portent ordinairement la croix gravée ſur leur front, & l'unique nom qu'ils donnent aux idoles, eſt celui de démon.

En cela les ſoldats chrétiens ſont ſur-

tout admirables. Jamais ils ne paroiſſent devant le Prince qu'avec quelque marque de chriſtianiſme. Un jour 400 de ces braves étant aſſemblés à la porte du Palais, le Roi leur dit en colere : *Pourquoi mépriſez-vous mes divinités, & l donnez-vous les noms les plus odi Seigneur*, répartit un des Capitaines *puis que nous ſommes Chrétiens, nous i rons le déguiſement ; & c'eſt la vérité que nous avons le bonheur de connoître, qui nous fait tenir ce langage.* Le Prince en ſouriant répondit : *Je vous ai toujours regardés comme fideles ſujets ; mais je vous défends d'approcher déſormais de mes temples. Par vos prieres vous pourriez bien faire mourir mes Dieux. Mes Dieux morts, ce ſeroit alors pour moi une néceſſité, ou d'adorer le Dieu des Chrétiens, ou de ne plus rien adorer.* Depuis ce temps, les ſoldats Chrétiens, quand on célebre au Palais une fête d'idoles, ſortent de ſon enceinte, & vont ſe promener dans la campagne. Ce Prince étoit autrefois le plus grand ennemi du Chriſtianiſme, il a paru dans la ſuite avoir des ſentimens plus humains ; pendant pluſieurs années je n'ai reçu de lui que des marques de bonté : ſouvent, en me faiſant ſaluer, il s'eſt recommandé à mes prieres.



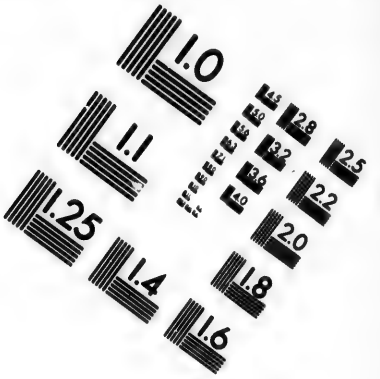
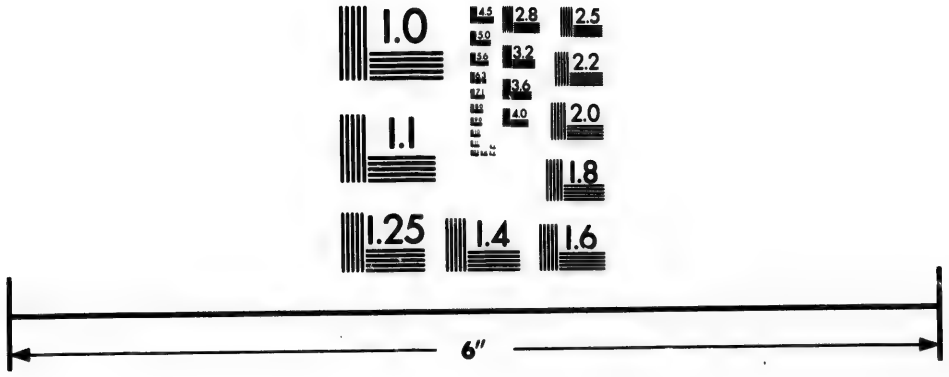
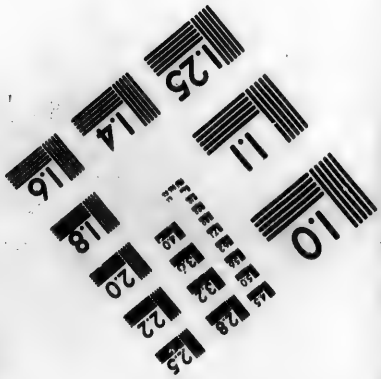


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Il faut avouer que les Chrétiens de l'Inde ont à ſoutenir de plus fréquentes & de plus rudes épreuves, que ceux des autres régions du monde. Je n'ai vu juſqu'ici parmi eux qu'une continuité de miſeres & d'afflictions. En 1737, le défaut de pluie empêcha la culture du riz, nourriture ordinaire des Indiens, & cauſa une famine générale qui dura plus de deux ans. Il eſt impoſſible de détailler les maux dont j'ai été témoin; il ſuffit de dire que j'ai vu renouveller ce que les Hiſtoires ſacrées rapportent des ſieges de Samarie & de Jéruſalem.

Au commencement de la diſette, les Princes, les Seigneurs & les Miniſtres ayant fait enlever le riz qui étoit en réſerve dans les villes & les bourgades, le peuple ſe trouva réduit à la derniere extrémité. Les Marchands mirent leurs grains à un ſi haut prix, que perſonne, excepté les riches, n'y pouvoit atteindre, & la meſure du riz ou de millet, qui eſt à peine ſuffiſante pour la nourriture d'un jour, ſe vendit un fanon d'or, c'eſt-à-dire dix-huit ſols de notre monnoie. On ſe trouva donc dans la ſituation la plus déſeſpérante. Toutes les campagnes deſſéchées n'offroient que des ſables brûlans. La terre ſans herbe, les

étangs ſans eau, bientôt les beſtiaux périrent. Si l'on creuſoit des puits pour ſe déſaltérer & pour cultiver quelques champs de riz, l'eau ſalée de ces puits faiſoit mourir plus de monde que le riz qu'elle produiſoit n'en pouvoit conſerver. Les infortunés Indiens, ſe voyant ſans reſſource, abandonnerent les peuplades; ils parcouroient les forêts & les montagnes, ſe nourriſſant de quelques mauvaiſes racines, de feuilles d'arbre & d'inſectes, nourriture qui ne ſervoit qu'à hâter leur mort. Les Gentils & les Chrétiens ſouffroient également; mais quelle différence entre les uns & les autres! Les Gentils ſouffroient en furieux & en déſeſpérés, ſe précipitant quelquefois du haut des rochers dans le fond des puits, au milieu des bûchers; les Chrétiens ſouffroient en ſaints, ils baiſoient la main du Seigneur qui ne les frappoit que parce qu'il les aimoit; ils ſe ſoumettoient à ſes ordres, & eſpéroient tout de ſa bonté.

Pendant les premiers mois de cette horrible famine, les Chrétiens ayant encore quelque nourriture, ſe rendirent de toute part à l'égliſe, & j'en réconciliai 4500. Mais bientôt ils ne purent plus y venir, & je commençai à par-

courir les bourgades pour adminiſtrer les Sacremens & donner aux membres ſouffrans de Jeſus-Chriſt les autres ſecours ſpirituels.

Je ne puis, Monſieur, me rappeller qu'avec douleur l'affreux état où furent alors réduits mes Néophytes; j'en ai vu mourir en ſe confeſſant, en aſſiſtant à la Meſſe, d'autres, en portant quelques grains de riz à la bouche. J'ai vu des meres mortes, ayant encore dans les bras leurs enfans vivans. Je n'entendois ſortir de la bouche d'une foule de moribonds, que les noms ſacrés de Jeſus & de Marie. Dans les campagnes, dans les bois, le long des chemins, dans les rues, on ne rencontroit que les plus triſtes objets. Je reconnoiſſois les Chrétiens à la croix imprimée ſur leur front, & à leurs chapelets. Dès qu'ils m'appercevoient ils ranimoient toute leur piété & tout ce qui leur reſtoit de force, & munis des Sacremens, ils mouroient avec joie. Il auroit fallu me multiplier, pour ainſi dire, & pouvoir être en mille endroits à la fois. Dans un ſeul jour, je viſitai onze villages, & trois jours après j'appris que, hommes, femmes, enfans, tout y étoit mort.

De retour à mes égliſes, à peine m'é-

toit-il permis d'y ſéjourner; le beſoin des moribonds me rappelloit auſſi-tôt ailleurs. A la vue de tant de maux, ſi la nature ſe trouble & fait couler des larmes, la foi conſole d'ailleurs & inſpire la plus grande joie ſur l'heureux ſort de ces fervens proſélytes, qui meurent dans la paix du Seigneur & dans l'exercice actuel des plus héroïques vertus.

L'inhumanité des infideles augmentoit encore la douleur des Chrétiens. Combien pourrois-je rapporter ici de traits qui déshonorent la nature humaine. A la vérité, la plûpart des Gentils, uniquement occupés du ſoin de leur corps, ne ſongeoient gueres à la religion. Leurs Temples étoient déſerts, les idoles ſans adorateurs & les fauſſes divinités ſans ſacrifices; quelques-uns même empruntant le langage des Chrétiens, invoquoient le vrai Dieu; mais il eſt des Idolâtres, dont la malice s'accroît au milieu des afflictions. Tels ſont les Chefs des peuplades & les Gouverneurs des Provinces. Pourvu qu'ils fourniſſent le tribut ordinaire, ils peuvent impunément tyranniſer. De-là un grand nombre de Chrétiens furent maltraités, dépouillés, dégradés, bannis & chaſſés des peuplades & des villes. Quel étoit leur

crime ? Adorateurs de Jesus-Christ, ils condamnoient par leur conduite & par leurs discours les infamies de la gentilité. C'en étoit assez; on les regarda comme la cause des maux publics & de toutes les calamités du pays; & sous ce prétexte on les contraignit d'aller mourir dans les forêts, ou dans les creux des rochers.

Il y avoit à trois lieues d'ici, un de ces hommes engraissés de la substance des malheureux, lequel semblable au mauvais riche, nageoit dans les plaisirs, tandis que tout le monde étoit plongé dans le deuil & dans l'indigence. Il s'avisa de célébrer une fête en l'honneur des idoles, & fit distribuer du riz à tous les habitans du lieu, mais il excepta les Chrétiens en leur déclarant néanmoins que, s'ils assistoient à la cérémonie, ils auroient comme les autres, part à ses bienfaits. Le Chef des Chrétiens, qui avoit été baptisé par le vénérable Pere Jean de Britto, répondit avec une fermeté digne de sa religion & de son grand âge. *Votre proposition*, lui dit-il, *est pour moi une injure atroce. Nous adorons le vrai Dieu, moi, mon épouse, mes enfans & tous mes parens; nous mourrons aujourd'hui, s'il le faut, plutôt que de recevoir un grain de riz dans votre temple, &*

de ſortir de notre maiſon, pour voir la ridicule cérémonie de vos prétendues divinités, qui ne ſont au fond que des démons. Le grand homme qui m'a baptiſé, a été martyriſé par le commandement d'un Prince Indien; heureux, ſi avec toute ma famille je pouvois avoir le ſort de mon Pere en Jeſus-Chriſt.

L'idolâtre, outré de ce diſcours, fit murer les portes de la maiſon de ce généreux vieillard; &, accompagné des idoles, des Prêtres, des Sacrificateurs, des Magiciens, des Danſeuſes, il environna le quartier des Néophytes. Tout fut employé, ſacrifices, malédictions, enchantemens, ſortileges, pour animer les Dieux à ſévir promptement contre les Chrétiens. On leur offroit du riz, du beurre, du lait, des fruits, des poules, des moutons, & on leur en promit encore davantage. On traça ſur la muraille des cercles & des lettres myſtérieuſes, & l'on perça des trous pour faire entrer des ſerpens.

Ce charivari ayant duré près de trois heures, l'aſſemblée ſe retira avec des cris & des hurlemens épouvantables, aſſurant que le lendemain la maiſon ſeroit renverſée & les Chrétiens écraſés. Jugez quelle fut, le matin, la ſurpriſe des gardes qu'on avoit placés dans tous

les environs, lorſqu'ils entendirent les Chrétiens chanter les Litanies de la ſainte Vierge & réciter d'autres prieres ; ils coururent auſſi-tôt en donner avis. On chercha des Dieux plus puiſſans : on appella des magiciens plus habiles, & le Chef ſe promettant une entiere victoire, revint à la charge, mais avec auſſi peu de ſuccès que le jour précédent ; alors il s'éleva parmi les Gentils une diſpute très-vive. L'Officier idolâtre accuſoit les Dieux d'impuiſſance, & les Prêtres, dont l'avidité n'étoit pas encore ſatisfaite, reprochoient à l'Officier ſon avarice. Il fallut que celui-ci donnât en abondance de l'argent & tout ce qui peut ſervir à la prétendue nourriture des Dieux ; alors les ſacrificateurs, chargés de préſens, ſe retirerent avec joie & annoncerent la réuſſite prompte & parfaite de leur entrepriſe. Le troiſieme jour, comme les cérémonies diaboliques alloient recommencer, mon Catéchiſte parut, & ſa ſeule arrivée diſperſa & les Prêtres, & les Sacrificateurs, & toute leur mépriſable ſuite. Les Chrétiens mis en liberté triompherent ainſi de leurs ennemis, le Catéchiſte ne s'en tint pas là ; il reprocha à l'officier Idolâtre ſon indigne conduite, & le menaça du Gouver-

heur Maure. A ces mots l'Officier fut ſaiſi de crainte, le pria de lui pardonner, me fit faire des excuſes, & promit d'en bien uſer déſormais à l'égard des Chrétiens. La menace devoit en effet l'intimider; les Seigneurs Maures ſont expéditifs; & un Officier Gentil, convaincu de vexation, eſt ordinairement un homme perdu. Dépouillé de tout; les oreilles & le nez coupés; il eſt contraint de courir le monde & de mendier ſa vie.

Cette fermeté des fideles dans des temps ſi malheureux combloit de joie les Miniſtres du Seigneur. Chaque jour, ſoit par eux mêmes, ſoit par leurs Catéchiſtes, ou par de zelés diſciples, ils envoyoient des ames au Ciel. Dans cette multitude de peuplades, combien d'enfans abandonnés & moribons ont reçu le ſaint baptême? on en a compté dans un même lieu juſqu'à cinq à ſix cens. Ces innocentes victimes, ſpirituellement régénérées, alloient par troupe groſſir la compagnie de l'agneau ſans tache. Selon le rapport des Miſſionnaires que j'ai vus & des Catéchiſtes que j'ai interrogés, le nombre de ces bienheureux prédeſtinés monta, pendant ces deux années de ſtérilité, juſqu'à douze mille quatre cens. Combien en-

core qui nous ſont inconnus? Deux de mes Catéchiſtes & ſix veuves Chretiennes ſont morts dans ce ſaint exercice; d'ailleurs il n'eſt aucun fidele qui ne ſçache parfaitement la formule pour baptiſer. Auſſi eſt-il rare que dans les lieux où il y a des Néophytes, un enfant Gentil meure ſans baptême.

A la fin de 1737, le ciel ceſſa d'être d'airain, il tomba quelque pluie, la terre pouſſa quelques racines, on commença à cultiver le riz & le millet, & la violence de la famine ſe rallentit un peu. Pour moi, épuiſé de forces, & ayant à peine la figure d'un homme vivant, je crus que Dieu me permettoit de m'arrêter dans une peuplade, pour y prendre quelque repos. J'y paſſai le carême de 1738. Mais ce repos fut un nouveau travail par la multitude de confeſſions que j'eus à entendre depuis le jour des Cendres juſques à Pâques. Le dimanche des Rameaux, je bénis une nouvelle Egliſe, qui ne s'étoit bâtie que par une providence ſpéciale, &, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, à l'aide de la famine. En effet, tant que dura ce fleau je faiſois diſtribuer tous les jours ce que je pouvois aux Chrétiens & même à quelques Gentils. *Mes enfans*,

leur diſois-je alors, *vous voyez que je n'ai point d'Egliſe : aidez-moi donc à en bâtir une, & je tâcherai de vous continuer l'aumône.* Les Chrétiens & les Gentils s'animant mutuellement, les uns apportoient des pierres; les autres faiſoient des briques; ceux-ci préparoient des bois; ceux-là de la chaux. Mes finances épuiſées faiſoient ceſſer le travail : les libéralités des gens de bien faiſoient recommencer l'ouvrage : de ſorte que, ſans la diſette, je ne ſerois jamais venu à bout de conſtruire cette Egliſe, la plus belle qui jamais ait été bâtie dans l'intérieur des terres Indiennes. Enfin, après avoir baptiſé 47 adultes & 54 enfans, le jour de Pâques je donnai la divine Euchariſtie à 536 perſonnes.

Pendant ces jours de bénédictions le Roi de *Trichirapali*, dont les Maures avoient envahi le royaume, fut fait priſonnier; on l'envoya à *Tirounamalei*, ville appartenante aux Maures, & on lui aſſigna pour priſon le magnifique temple qui fait le plus bel ornement de cette ville. Parmi les ſoldats & ſerviteurs de ce Prince il ſe trouvoit alors ſoixante chrétiens avec leur famille. Le jour de Pâques, les femmes & les enfans vinrent à l'Egliſe, & après avoir

ſatisfait leur dévotion s'en retournerent. Le Roi ayant appris qu'il y avoit dans le voiſinage une Egliſe de Chrétiens, fit à ſes ſoldats de vifs reproches, ſur ce qu'ils ne l'en avoient pas averti plutôt. *J'honore*, dit-il, *les Saniaſſis Romains, & ſi j'étois en liberté, je me ferois gloire de les protéger & de leur bâtir une Egliſe dans mes États.* Il m'envoya enſuite ſes ſoldats à diverſes repriſes, & me fit prier de me ſouvenir devant Dieu d'un Roi malheureux. On ignore quel a été le ſort de ce Prince; mais il eſt probable qu'il a péri dans ſa priſon.

Quoique la famine eût beaucoup diminué, on avoit bien de la peine à ſe remettre, & j'étois obligé ſans ceſſe d'aller au ſecours des malades. En parcourant une partie de ma Miſſion, j'arrivai dans un village, où les fideles ne veulent abſolument ſouffrir aucun Idolâtre; c'eſt un privilege qu'ils ont demandé au Gouverneur Maure, & qu'il leur a accordé de bonne grace. Après que j'y eus béni une petite Egliſe, le chef du lieu me dit ces paroles remarquables : *il y a peu d'années qu'il n'y avoit ici que cinq Chrétiens; aujourd'hui j'en compte dans ma ſeule famille environ deux cens. C'eſt une bénédiction ſen-*

ble du Seigneur : je mourrai donc content, ſur-tout depuis que vous avez bien voulu nous donner une Egliſe, où nous pourrons tous les jours adorer Dieu, chanter ſes louanges & celles de ſa très-ſainte Mere.

Je continuai ma route, & côtoyant les montagnes, qui ſéparent le Carnate du Maiſſour, je m'arrêtai dans une ville, nommée *Gingama*, où 65 perſonnes d'une même famille, au milieu de quatorze mille Idolâtres, faiſoient honneur à la foi Chrétienne par une vie pure & une conduite irréprochable. Une veuve, appellée Marguerite, vraie femme forte, avoit ſoutenu cette famille, malgré les violentes perſécutions des Païens. Son eſprit, ſa ſageſſe & ſa ferveur faiſoient reſpecter la Religion, & les Gentils ne ceſſoient d'admirer ſa régularité & ſon courage. Elle avoit pratiqué dans ſa maiſon une petite chapelle, où je dis pluſieurs fois la meſſe ; & je n'oublierai jamais les ſentimens de piété avec leſquels ces chers Néophytes approcherent des Sacremens. Le chef de la ville, dont le pere eſt mort en bon Chretien, me dit un jour en me rendant viſite : *au reſte, je déteſte les Dieux du pays, & je ne fréquente point*

leur temple. Pourquoi, lui demandai-je ? *c'eſt*, répondit-il, *que la vertueuſe Marguerite m'a ſouvent prouvé que la religion des Indiens n'étoit qu'un ramas de folies inventées par les Brames pour tromper le peuple & pour vivre : que toutes ces divinités n'étoient que des démons : qu'il ne falloit adorer qu'un Dieu, Seigneur, Souverain & Créateur de toutes choſes. Je trouve*, ajouta-t-il, *qu'elle a raiſon. Mais*, lui répondis-je, *puiſque vous avez tant de déférence pour les avis de cette femme reſpectable, que ne l'imitez-vous donc, en embraſſant ſincérement la Religion Chrétienne qu'elle profeſſe, & en rendant ouvertement vos hommages au vrai Dieu que vous reconnoiſſez ?* Sa réponſe fut qu'on ſe moqueroit de lui, & qu'il perdroit ſa charge. Trois jours ſe paſſerent en diſpute, & de plus de 400 Idolâtres qui vinrent me trouver, il n'y en eut pas un qui ne convînt de la vanité des Idoles, & de la néceſſité de ne reconnoître & de n'adorer qu'un Dieu. Mais ici, encore plus qu'ailleurs, le reſpect humain eſt le grand mobile. Je convertis cependant quatre veuves avec leurs enfans au nombre de neuf; & j'entendis des Gentils louer hautement ces nouvelles proſélytes, & les féliciter de ce

qu'en ſe faiſant Chrétiennes, elle s'aſſuroient la gloire du paradis. Mais hélas ! ce petit troupeau a été la victime des Marattes; & il ne reſte aujourdhui de Chrétiens dans cette ville que trois veuves & deux enfans : tous les autres ont péri ou par le fer ou par la miſere.

J'appris, en 1739, qu'un Miſſionnaire de notre Compagnie étoit à l'extrémité, dans une égliſe ſituée ſur les confins du Tanjaour, éloignée de moi de quatre journées de chemin. Je partis ſur le champ; je le trouvai épuiſé de travail, je lui procurai tous les ſecours que la charité me ſuggéra, & en peu de jours il fut rétabli. Pendant les deux mois que je reſtai pour lui dans le beau pays de Maduré, je vis des miracles éclatans de la grace de Jeſus-Chriſt. Le travail d'un Miſſionnaire y eſt à la vérité exceſſif: les confeſſions occupent ſouvent toute la nuit & une partie du jour : l'après-dînée s'emploie à inſtruire. J'ai vu, les jours ouvriers, juſqu'à trois mille ames entendre la meſſe, & les fêtes & dimanches, juſqu'à cinq & ſix mille.

On l'a déja dit dans les lettres précédentes, & je le répete : non, il n'eſt point dans le monde de Miſſion plus floriſſante que la Miſſion de l'Inde;

il n'en eſt point où les Fideles, dans tous les Etats, fourniſſent plus d'exemples de ces vertus qui firent l'admiration du Chriſtianiſme naiſſant. Par la Miſſion de l'Inde, j'entends celle qui eſt établie dans les Royaumes de Maduré & de Maiſſour, dans le Royaume de Carnate, ſur les côtes & dans quelques Provinces voiſines, comme le Travancor & le Commorin; Miſſion qui, malgré la famine & la guerre, compte encore plus de trois cent mille Chrétiens. Le bruit de mon prochain départ s'étant répandu, la conſternation fut générale; mais il fallut obéir à la néceſſité, & je me dérobai du milieu d'un troupeau ſi fervent & ſi zèlé. A mon retour, je viſitai trente-cinq bourgades ou villages de la Miſſion de Maduré & de Carnate, & par-tout j'eus lieu de bénir Dieu & de louer ſa miſéricorde.

Ce fut vers ce temps-là que *Baccalarikam*, Nabab & Gouverneur de la ville & fortereſſe de Velour, tomba malade ſans eſpérance de guériſon. Ses deux fils prétendant l'un & l'autre au Gouvernement, s'emparerent, l'aîné de la fortereſſe, & le cadet de la ville. J'appris alors qu'un Capitaine Maure s'étoit logé avec tout ſon monde dans notre

notre maiſon & dans notre égliſe. J'y allai, dans l'eſpérance de recouvrer au moins l'égliſe, & d'en empêcher la profanation. Je me préſentai à la porte de la citadelle; malgré toutes mes inſtances, je ne pus rien obtenir. Le frere aîné dit qu'il ne pouvoit rien dans la ville. Le cadet répondit que le Capitaine logé dans l'égliſe étoit un homme de diſtinction, qu'il ne convenoit point de chagriner dans les circonſtances où l'on ſe trouvoit. Le vieux Nabab envoya un Officier pour me ſaluer, & m'apporter les marques ordinaires de ſon amitié, ajoutant qu'il étoit au déſeſpoir de ne pouvoir plus me rendre ſervice. Je me vis donc obligé d'aller à une autre égliſe, éloignée d'une journée, où j'appris la mort du Nabab.

Baccalarikam avoit eu autrefois à ſa Cour, en qualité de Médecin, M. de Saint-Hilaire infiniment attaché aux Prédicateurs de l'Evangile. Depuis M. de Saint-Hilaire, ce Nabab avoit conſervé pour les Miſſionnaires une ſinguliere affection: il les avoit protégés par-tout, & leur avoit donné de magnifiques patentes, avec ordre aux Gouverneurs Maures & Gentils de les ſoutenir & de leur laiſſer bâtir des égliſes. Jamais, de

ſon vivant, une inſulte faite aux Chrétiens ne demeura impunie, ou bien il l'ignora. Il fit voir combien il eſtimoit notre ſainte Religion, en formant une compagnie de Chrétiens pour la garde de ſa perſonne. Au temps de la revue, il falloit que tous ces ſoldats euſſent un chapelet au col, ou le Nabab les faiſoit retirer, en diſant qu'il n'avoit aucune confiance en des hommes qui rougiſſoient des marques de leur Religion. Jugez, Monſieur, ſi la mort de *Baccalarikam* dut nous affliger. Mais, à ſon exemple, ſes fils, ſes parens & les autres Seigneurs Maures nous ont donné mille marques de bonté.

Un jour on m'avertit que des Brames demandoient à me parler. Je parus, & ces Brames me dirent qu'ils étoient envoyés par *Abuſaheb*, Gouverneur de *Tirounamalei*, pour s'informer de l'état de ma ſanté: puis ſe proſternant & frappant trois fois la terre de leur front, ils ajouterent que ſi je ne pouvois aller à *Tirounamalei*, *Abuſaheb* étoit déterminé à me venir voir. Je leur répondis d'une maniere qui les ſatisfit, & le ſoir même je me mis en route. Les Brames m'accompagnerent; mais comme je m'arrêtai dans un village pour confeſſer deux

malades, ils prirent les devants, & le matin je trouvai à une lieue de la ville le premier Officier d'*Abuſaheb*, accompagné de vingt cavaliers Maures & Gentils. Il me complimenta de la part de ſon maître, & m'engagea à monter ſur le cheval que le Gouverneur m'envoyoit. J'entrai donc dans la ville avec cette eſcorte. *Abuſaheb* vint me recevoir à la porte du palais, me ſalua trois fois à la Maure, en portant la main au front, m'embraſſa & me conduiſit dans une ſalle. Je lui préſentai quelques bagatelles qu'il reçut avec plaiſir, & inſenſiblement la converſation s'engagea.

Il commença par me demander pourquoi j'étois venu dans l'Inde. *Seigneur*, lui répondis-je, *je ne ſuis venu dans ces pays éloignés, que pour annoncer le vrai Dieu à des peuples qui ont le malheur de le méconnoître.* N'y a-t-il donc pas d'Idolâtres dans l'Europe, repliqua-t-il? Non, répartis-je. *La Religion de Jeſus eſt la Religion de preſque toute l'Europe.* Alors il leva les yeux au Ciel, pour marquer ſon admiration. Enſuite le jugement général, le paradis, l'enfer, le mariage, firent le ſujet de la converſation. A toutes ces interrogations, je répondis : *Seigneur, ce monde merveilleux qui fait les délices &*

l'admiration des hommes, doit un jour périr. Le ſoleil, la lune, les étoiles diſparoîtront. Un feu divinement enflammé conſumera toutes choſes. L'Ange du Seigneur fera entendre ſa voix formidable, & citera tous les hommes au jugement. Les ames, par la toute puiſſance de Dieu, s'étant réunies à leurs corps, tous les hommes reſſuſciteront; les gens de bïen environnés de gloire; les méchans couverts d'ignominie. Alors le Seigneur Jeſus, vrai fils de Dieu, Dieu lui-même, ce Sauveur des Nations paroîtra dans les airs, revêtu de tout l'éclat de ſa Majeſté, accompagné de Marie ſa ſainte Mere, des Anges & des Bienheureux; & dans ce redoutable appareil, il prononcera, à la face de tout l'univers, la derniere ſentence contre les impies. Alors les infideles & les ſectaires reconnoîtront Jeſus-Chriſt pour vrai Dieu & pour leur Sauveur; mais le temps de la miſéricorde ſera paſſé. Les gens de bien, c'eſt-à-dire, les Chrétiens qui auront vécu & qui ſeront morts dans la pratique des vertus & des préceptes évangéliques, s'en iront au Ciel. Les méchans, c'eſt-à-dire, les Idolâtres, les ſectaires & les pécheurs rebelles aux vérités chrétiennes ſeront précipités dans l'abyme.

Abuſaheb & les autres Maures parurent ſurpris, & comme ils ne répon-

doient rien, je continuai : *Les récompenſes du Paradis ſont éternelles : elles ne ſeront données qu'aux adorateurs du vrai Dieu, qu'aux Diſciples de Jeſus, vrai Dieu & Sauveur des hommes : encore faut-il qu'ils meurent dans l'amour de Dieu & ſans péché grief. Il n'y a dans le Ciel d'autre joie, ni d'autre félicité que celle qu'on trouve dans la poſſeſſion de Dieu... Les peines de l'enfer ſont pareillement éternelles, deſtinées à tous les infideles, à ceux qui n'adorent pas le Seigneur Jeſus ; & même aux Chrétiens, qui meurent avec un péché conſidérable.... Le mariage eſt une ſainte union d'un homme avec une ſeule femme. L'Egliſe réprouve tout autre commerce. L'homme cependant peut ſe remarier après la mort de ſa femme, & la femme après la mort de ſon mari.*

Le Gouverneur & les autres Seigneurs m'ayant écouté avec une attention infinie, s'écrierent : *Voilà la Religion la plus pure, & la plus belle morale : Mais*, me dit un *Molla* (1), *ne reconnoiſſez-vous donc pas Abraham & Moïſe ? Oui*, lui répondis-je, *nous les reconnoiſſons comme de grands ſaints, comme les amis particuliers de Dieu ;*

(1) Docteur Mahométan.

Abraham, comme Patriarche ; Moïse, comme Légiſlateur du peuple de Dieu : mais Jeſus-Chriſt a perfectionné la loi ancienne ; & depuis ce temps, la loi nouvelle, qui eſt l'Evangile, eſt l'unique chemin du Ciel. Jeſus-Chriſt eſt l'unique vrai Sauveur du monde, & hors de la Religion de Jeſus-Chriſt il n'y a que mort & damnation.

Abuſaheb, ſans rien objecter, impoſa ſilence à un autre *Molla*, qui paroiſſoit fort ému, & qui alloit ſans doute éclater en injures. Le diſcours tomba ſur mille choſes indifférentes. Enſuite le Gouverneur fit apporter une caſſette remplie de curioſités, de diamans & de pierreries. Après me les avoir fait conſidérer, il me pria de prendre celles qui me feroient plaiſir. Je le remerciai, & lui dis que des choſes ſi précieuſes ne convenoient pas à des Religieux. Alors, il me mit dans la main une bague d'or ornée d'un très-beau diamant ; mais je la lui rendis ſur le champ. Il en fut étonné, & s'écria : *Voilà un vrai diſciple de Jeſus, qui ne veut rien des choſes de ce monde. Les Maures ne ſont pas ſi rigides, & s'il leur étoit permis de prendre ce qui leur convient, bientôt ma caſſette ſeroit vuide.*

Cette conférence avoit duré près de

trois heures. On me conduiſit dans une maiſon ſéparée du palais, où je trouvai de quoi régaler plus de deux cens perſonnes; je ne voulus rien qui ne fût conforme à la vie pénitente que nous menons dans l'Inde. Tandis qu'on me préparoit un peu de riz, je récitai mon office, & je pris quelques momens de repos. Sur les trois heures après midi, la curioſité m'engagea à aller voir le temple, qui eſt un des plus beaux de l'Inde. Quelques Maures, des Brames, & d'autres Gentils m'ayant joint, on parla beaucoup de religion. Je reprochai aux Idolâtres mille extravagances, & mille infamies qu'on fait en plein jour dans ce temple, qui eſt un vrai lieu de proſtitution. Les Brames reſterent interdits, & ne purent répondre qu'en mettant la main devant la bouche, comme pour me faire entendre qu'il falloit garder ſur cela un profond ſilence. Les Maures ſe mirent de mon côté, & triomphoient de joie; enfin, les Gentils, couverts de confuſion, ſe retirerent.

J'allai prendre congé du Gouverneur. Il vouloit, ſous différens prétextes, me retenir; mais je le preſſai tant, qu'il conſentit à mon départ; il aſſura qu'il viendroit me voir, & m'ayant accom-

pagné juſqu'à un perron qui donne ſur la cour du palais, il dit à tous ſes miniſtres aſſemblés : *Je vous déclare que j'eſtime & que j'honore le Saniaſſi Romain, & que j'aime les Chrétiens ſes diſciples. Si quelqu'un manque à leur égard, il ſera plus ſévérement puni, que s'il m'avoit offenſé perſonnellement.* Cette déclaration étoit d'autant plus néceſſaire, que dans l'Inde on a beſoin d'une protection marquée, & qu'on eſt ſouvent obligé d'y avoir recours, parce que ſi on ne ſe plaint des moindres inſultes, le mal augmente toujours, & dégénere quelquefois en de ſi violentes perſécutions, qu'il faut quitter le pays. Le chef d'une ville ayant maltraité un de mes Catéchiſtes, je fus obligé de me plaindre. Auſſi-tôt il fut puni, condamné à cent pagodes (1) d'amende pour le Prince, & privé de ſon emploi. Comme je fis repréſenter que je ne demandois aucune punition; que je ſouhaitois ſeulement qu'on recommandât à cet Officier de ne point inſulter ceux que le Prince honoroit de ſon amitié; Abuſaheb répondit : *Si c'eſt une vertu dans le Saniaſſi Romain d'oublier & de pardonner les injures; c'eſt à*

(1) Piece d'or valant environ 8 liv. de France.

moi une obligation de punir les coupables. Je ſais la loi de Dieu.

Parmi les Maures diſtingués, il s'en trouve qui ont de grands ſentimens & de l'ardeur pour la vertu. Dans une peuplade voiſine, le Juge Maure fut averti qu'un ſoldat Gentil avoit voulu inſulter une jeune fille Chrétienne : il le fit venir, & lui parla en ces termes : *Tu mérites la mort pour avoir voulu déshonorer une fille qui adore le vrai Dieu. N'étant qu'un infâme Gentil, tu es indigne de l'épouſer. Choiſis donc ou la mort ou le Chriſtianiſme. Si tu te fais Chrétien, tu l'épouſeras, pour effacer ton crime : mais ſi tu demeures Idolâtre, il n'y a pour toi eſpérance ni de mariage, ni de vie.* Le ſoldat croyant déja voir le ſabre levé pour lui abattre la tête, promit, avec ſa famille, d'embraſſer le Chriſtianiſme. *Si cela eſt*, repartit le Juge, *allez-vous-en trouver le Saniaſſi Romain, directeur des Chrétiens, & je vais lui faire part de ce que je viens de faire.* En effet, ils parurent à l'égliſe avec une lettre du Juge. J'adorai la Providence, & en remerciant ce Magiſtrat équitable, je le priai de conſidérer que Dieu vouloit des adorateurs libres, & qu'il falloit donner du temps à ces Gentils pour s'inſtruire à fond des obli-

gations du Chriſtianiſme. Quoique la guerre eut fait diſparoître le Juge Maure, & que par conſéquent ſes menaces ne fuſſent plus à craindre, cette famille de Gentils a continué de venir à l'Egliſe, & après les plus rigoureuſes épreuves, ils ont tous reçu le baptême au nombre de quarante-ſept.

Quelques Maures même ont trouvé grace devant Dieu. Un ſoir, accablé de de fatigues, je m'arrêtai ſous un arbre au bord d'un étang. L'eau de cet étang fut toute ma nourriture, & je pris enſuite un peu de repos. Mon Catéchiſte étant allé viſiter les Chrétiens d'un village voiſin, me rapporta qu'il avoit trouvé un Maure parfaitement inſtruit de la Religion. C'étoit un vieux ſoldat, qui, n'ayant pu ſuivre l'armée, étoit reſté malade en chemin, & que les Chrétiens avoient recueilli & nourri. Il admira la charité de ſes hôtes, l'ardeur des peres & meres à inſtruire leurs enfans, & il comprit par-là qu'ils adoroient le vrai Dieu. A force d'entendre les prieres & le Catéchiſme, il les apprit, & les récitoit continuellement. Il anathématiſa de tout ſon cœur Mahomet & ſon Alcoran, reçut le ſaint baptême avec de grands ſentimens de Religion,

& mourut quelques jours après. Je baptiſai, dans le même temps, trois filles Maureſſes qui ſont devenues depuis des modeles d'une vie réguliere.

En général, les Maures ici, quoique Mahométans, ne paroiſſent pas avoir d'averſion pour le Chriſtianiſme ; ſouvent même ils lui donnent des marques d'un véritable reſpect. En voici quelques exemples.

Santaſaheb s'étant emparé de *Trichirapaly*, capitale du Maduré, excita l'envie des Seigneurs Maures. *Doſtalikam*, Nabab d'Arcar & de tout le pays, crut que *Santaſaheb*, ſon gendre, vouloit ſe rendre indépendant & uſurper l'autorité ſouveraine dans ſes nouvelles conquêtes. En conſéquence, il fit marcher ſon armée ſous la conduite de *Sabdalikam* ſon fils aîné. Le gros de l'armée eut ordre de camper ſur les confins du Maduré, & *Doſtalikam* s'avança avec douze mille hommes vers *Trichirapaly*. *Santaſaheb* vint à la rencontre du grand Nabab ſon beau-pere, & les affaires s'étant accommodées, *Doſtalikam* fut reçu à *Trichirapaly* avec les honneurs dus à ſa dignité, & y reſta pluſieurs mois. Comme le camp n'étoit qu'à une petite demi-lieue de mon égliſe, les Maures

me rendoient de fréquentes viſites. Un colonel, à la tête de cent cavaliers, qui alloit prendre l'air dans la campagne, ayant apperçu des arbres, s'avança; mais enſuite, connoiſſant que c'étoit une égliſe des Chrétiens, il mit pied à terre avec ſa troupe, entra pieds nuds dans l'égliſe, ſe proſterna trois fois devant la ſtatue de la ſainte Vierge, & ſortit ſans prononcer aucune parole. Je le trouvai ſur la porte de l'égliſe. Il me ſalua de la maniere la plus honnête, loua mon zèle d'avoir bâti une ſi belle égliſe au vrai Dieu, parla de Jeſus & de Marie avec le plus profond reſpect, & fit mettre ſur l'autel une roupie (1), pour faire brûler de l'encens en l'honneur de *Bibi-Maria*, ou de la grande Dame Marie, ainſi que les Maures l'appellent. Cet officier ne voulut jamais permettre que je l'accompagnaſſe, & pour ne point le gêner, j'entrai dans l'égliſe. Il dit alors, en préſence d'un grand nombre de Chrétiens, de Maures & de Gentils: *Ce que je ſçais des Saniaſſis Romains, & ce que je vois, me fait douter de la vérité de ma religion.*

Je viens encore d'apprendre qu'une

(1) Piece d'argent valant 50 ſols de France.

Maureſſe, ayant conçu une haute idée de notre Religion, ſe rendit à *Ballapouram*, où le Pere Pons, de notre Compagnie, après les inſtructions & les épreuves néceſſaires, lui conféra le baptême. Elle étoit veuve & avoit deux fils. Le cadet, tendrement attaché à ſa mere, approuva ſa conduite ; mais l'aîné, oubliant les loix de la nature, devint furieux, dit hautement que ſa mere étoit digne de mort, pour avoir renoncé à Mahomet & à ſon Alcoran, & dans le deſſein de la faire périr, la dénonça comme apoſtate. Cette femme généreuſe répondit ſans s'émouvoir, qu'elle étoit prête à donner ſa vie pour la Religion Chrétienne, & quand elle parut devant le tribunal du *Molla*, Prêtre Mahometan, & Juge Souverain en matiere de Religion, elle parla ſi dignement des grandeurs de Dieu & des vérités de la Religion de Jeſus-Chriſt, que le *Molla* tranſporté d'admiration, prit ſon parti, & défendit de la moleſter. Le fils aîné, outré de dépit, changea de pays, & le cadet ſe diſpoſe aujourd'hui à imiter ſa mere.

En 1739, je me rendis à la côte, malgré les torrens & les inondations. De-là j'allai à la rencontre d'un Miſſion-

naire nouvellement arrivé d'Europe. Avant que de le conduire au lieu où la Providence le deſtinoit, je lui fis parcourir toutes mes Egliſes; il fut témoin de la ferveur de cette nouvelle Chrétienté, & il remercia Dieu de l'avoir appellé dans une contrée, où la Foi s'établit de jour en jour ſur les ruines de l'idolâtrie. Après avoir paſſé près de deux mois dans les plus ſaintes occupations, nous franchîmes enſemble les affreuſes montagnes qui ſéparent le pays *Tamoul* d'avec le pays *Telougou*; & nous allâmes joindre le Pere Mozac à *Ponganour*.

Quelle joie, Monſieur; pour trois Miſſionnaires d'une même compagnie, ſéparés ordinairement les uns des autres par pluſieurs centaines de lieues, quelle joie, dis-je, de ſe trouver tout à coup réunis; de pouvoir louer enſemble le Dieu qu'ils ſont venus annoncer à ces régions éloignées; de conférer entr'eux ſur les moyens d'avancer de plus en plus l'œuvre ſainte; de s'exciter mutuellement à ſe perfectionner dans la vie apoſtolique à laquelle ils ont le bonheur d'être appellés, & de ſe communiquer pour cela leurs vues & leurs ſentimens!

Nous partîmes tous les trois pour *Ballapouram*, éloigné d'environ trente lieues de *Panganour*. Là nous arroſâmes de nos pleurs le tombeau du pere Calmete, Miſſionnaire accompli, mort depuis quelques mois & univerſellement regretté dans cette partie de l'Inde, par les Maures & par les Gentils. Nous nous ſéparâmes enſuite, & je partis pour *Criſnapouram*, où je trouvai une Chrétienté déſolée par la mort du Pere Le Gac, qui, après 36 ans de travaux, avoit terminé depuis peu par une ſainte mort cette longue & pénible carriere. Il me fallut peu de temps après reprendre le chemin de *Tamoul*, & de-là me faire conduire à la côte, où ſix mois de ſéjour ne me rendirent qu'avec peine la ſanté.

Au mois de Mai 1740, une armée de Marattes de plus de cent mille hommes, fit une ſoudaine irruption dans le Royaume de Carnatte. Vous avez pu voir dans des lettres une relation fidelle de ce funeſte événement. Ce fut dans de ſi triſtes circonſtances, que, ma ſanté étant un peu rétablie, je rentrai dans ma Miſſion à la fin de Septembre. La ferveur de nos Néophytes, augmentée par la crainte des Marattes, les en-

gagea à recourir au Seigneur & à purifier leurs conſciences : de ſorte que depuis mon arrivée juſqu'au 3 Décembre, j'adminiſtrai dans quatre Egliſes différentes les Sacremens de Pénitence & d'Euchariſtie à plus de trois mille perſonnes; le baptême à 105 enfans & à 83 Adultes.

Le lendemain de la ſaint Xavier, dont la fête s'étoit célébrée avec un concours extraordinaire, on vint m'avertir que l'armée des Marattes approchoit, qu'il falloit penſer promptement à ma ſûreté. Je ſortis, & je vis toute la campagne couverte d'hommes, de femmes, d'enfans qui gagnoient les montagnes. J'avertis les Chrétiens de s'enfuir au plutôt; je cachai le mieux qu'il me fut poſſible les meubles de mon égliſe, & je me retirai dans un bois voiſin, où je paſſai la nuit. Le matin, j'appris que l'armée Maratte n'étoit qu'à une demi-lieue, & que tout le pays étoit en combuſtion. J'avançai donc, & à travers les épines, les cailloux, les montagnes, je gagnai Pondicheri, où j'arrivai au bout de trois jours, ſans avoir pris aucune nouriture depuis mon départ.

Vers la mi-Juin 1741, je haſardai de rentrer dans les terres. Tout y étoit dans un état déplorable, & que je ne puis

exprimer. Une de mes égliſes avoit été brûlée, une autre pillée. Vingt-deux peuplades, où étoit la plus belle portion de la Chrétienté confiée à mes ſoins, avoient été ſaccagées : beaucoup de Chrétiens maſſacrés, d'autres faits eſclaves, le reſte étoit contraint d'errer dans les forêts & ſur les montagnes. A la vérité, l'armée ennemie avoit diſparu ; mais un ramas épouvantable de brigands, Marattes, Maures, ſoldats des Princes particuliers, rodoient ſans ceſſe, & cherchoient avec avidité ce qui avoit pu juſques-là échapper au pillage. Je fus réduit pendant trois mois à faire des excurſions extrêmement périlleuſes, toujours ſur le point de tomber entre les mains de ces malheureux. La foi, la patience, la réſignation des Chrétiens me ſoutenoient au milieu de tous ces dangers.

Un jour, à la faveur des montagnes & ſans qu'on s'en apperçût, une bande de ces vagabonds vint fondre ſur le village de *Courtempetty*, qui eſt tout Chrétien, & où j'ai une égliſe & une maiſon. Les hommes échapperent : les femmes & les filles n'eurent d'autre aſyle que l'égliſe où elles ſe recommanderent à Dieu & à la ſainte Vierge : mais enſuite perſuadées que les brigands n'épargne-

roient pas la maiſon du Seigneur, elles ſe retirerent au nombre de 52 dans un petit réduit à côté de ma chambre, & après avoir fermé la porte elles ſe mirent à réciter le chapelet, conjurant la Mere de Dieu d'avoir pitié d'elles & de veiller ſur leur honneur & ſur leur vie. Le village pillé, les Marattes entrerent dans l'Egliſe & dans ma chambre, en renverſerent le toit, & chercherent par-tout & long-temps, ſans appercevoir l'endroit où étoient ces Chrétiennes tremblantes, ou du moins ſans qu'il leur vînt en penſée d'y entrer. Je ne puis en cela méconnoître la providence ſpéciale de Dieu & la puiſſante protection de Marie ſur de nouvelles Chrétiennes, leſquelles lui demandoient avec larmes la conſervation d'une vertu, qui n'eſt connue dans l'Inde que des ſeuls diſciples de Jeſus-Chriſt.

Ce n'eſt pas là le ſeul exemple que je pourrois produire de l'aſſiſtance viſible de cette Reine du Ciel à l'égard des fideles qui reclament ſon ſecours. Une jeune Chrétienne enfoncée dans des broſſailles, & ſaiſie de frayeur, l'invoquoit en pleurant : un impudique Maratte qui la pourſuivoit fut mordu par un ſerpent, & mourut quelques inſtans après, laiſſant

à la vierge chrétienne la liberté de continuer ſa route en chantant les louanges de ſa bienfaitrice. Au reſte, la prompte mort du ſcélérat qui vouloit la déshonorer, ne doit pas être par elle-même regardée comme une merveille. Le poiſon des ſerpens de l'Inde eſt d'une ſubtilité infinie : ſouvent entre la morſure & la mort il n'y a pas l'intervalle d'une heure. C'eſt pourquoi les Miſſionnaires ont ſoin de ſe pourvoir d'un excellent contre-poiſon, dont ils font part aux Chrétiens, aux Maures, aux Gentils. J'en ai moi-même ſauvé pluſieurs par ce moyen; mais il faut être prompt à le donner. L'an paſſé, ayant entendu une Catéchumene jetter de grands cris aux environs de l'égliſe, j'y courus : un ſerpent venoit de la mordre. Mon premier ſoin fut de la baptiſer; j'allai enſuite chercher du contre-poiſon; mais à mon retour je la trouvai morte; & tout cela ſe fit en moins d'un quart d'heure.

Il faut dire pour la gloire de Dieu, que, par rapport aux ſerpens, il ſemble qu'il y ait ſur les Miſſionnaires une Providence particuliere. En effet il eſt inoui qu'aucun d'eux en ait jamais été mordu. J'en ai trouvé dans ma chambre,

ſur mon lit, ſur mes habits, ſous mes pieds, & je n'en ai reçu aucun mal. J'étois couché la nuit tout habillé ſur une natte dans une petite chambre où nous conſervions le ſaint Sacrement : à mon réveil, j'apperçus ſur moi, à la lueur d'une lampe, un gros ſerpent, dont la tête s'étendoit juſqu'à ma gorge, je fis le ſigne de la croix ; l'animal ſe gliſſa ſur le pavé, & fut tué par un Miſſionnaire qui ſurvint. Je ne puis omettre encore un trait favorable de la protection céleſte. Nous voyagions ſur les dix heures du ſoir, & nous étions occupés, ſelon la coutume de la Miſſion, à reciter le chapelet, lorſqu'un tigre de la grande eſpece parut au milieu du chemin, & ſi près de moi qu'avec mon bâton j'aurois pu l'atteindre. Quatre Chrétiens qui m'accompagnoient effrayés à la vue du danger, s'écrierent, *ſancta Maria*. Alors le terrible animal s'écarta un peu du chemin, & marqua pour ainſi dire, par ſa poſture & par ſes grincemens de dents le regret qu'il avoit de laiſſer échapper une ſi belle proie.

A l'invaſion & aux cruautés des Marattes ſuccéda une guerre civile entre les Seigneurs Maures. *Sabdalarikam*, dont le gouvernement déplaiſoit, fut aſſaſſiné

en 1742, & ſa mort ne fit qu'augmenter les troubles. Chacun voulut ſe ſaiſir d'une partie de l'autorité, & s'attribuer la ſouveraineté de ce qu'il poſſédoit. Le bruit de ces diviſions ayant pénétré juſqu'à la Cour de Dely, *Niſammoulou*, ſi connu & ſi fameux dans les dernieres révolutions de l'Empire, vint à la tête d'une armée * de cinq cens mille hommes, dégrada tous les Seigneurs Maures, & les obligea de l'accompagner comme des priſonniers. Tout le pays ne reconnut preſque plus d'autre maître que ce Viceroi, qui eſt reſté plus de ſept mois avec ſon effroyable armée dans le royaume de Maduré & aux environs de *Trichirapali*.

Au milieu des horreurs de la guerre, il s'éleva alors par ſurcroît de malheur, des perſécutions particulieres contre les

(1) De ces cinq cens mille hommes, il n'y avoit que cent mille cavaliers qui fuſſent proprement des gens de guerre; le reſte étoit pour le pillage, pour avoir ſoin des éléphans, des chameaux, des canons, &c. Ajoutez la canaille de tous les pays, qui ſe joint ordinairement à ces ſortes d'armées: tel eſt le goût des Princes Orientaux; ils font conſiſter leur grandeur à être ſuivi d'une multitude innombrable d'hommes, pauvres & riches, tout eſt bon, pourvu que le Prince ne voie autour de lui que des objets agréables.

diſciples de J. C.; mais Dieu en a tiré ſa gloire, & les égliſes du Pays *Telougou* comme celles du pays *Tamoul* ont eu lieu d'admirer plus d'une fois la fermeté & la conſtance des Néophytes.

Un jeune homme, proche parent du Prince de *Vencatiguiry*, s'étant converti, la Princeſſe en fut irritée, & fit empriſonner le Catéchiſte, qui ſouffrit avec un courage vraiment héroïque mille ſortes de tourmens. Les ſoldats lui arracherent la barbe, le renverſerent par terre & le traînerent de la maniere la plus inhumaine : d'autres l'élevant en l'air le laiſſoient retomber, & peu s'en fallut qu'il n'expirât ſous leurs coups. Informé de ces excès, le frere du Roi eut pitié de ce Confeſſeur de J. C., & lui donna la liberté de retourner à l'Egliſe. Mais les miniſtres du Prince, toujours inſatiables, empêcherent les autres fideles de fréquenter cette égliſe, à moins que, pour s'en faire ouvrir les portes, chacun ne donnât dix fanons d'or, ce qui fait environ ſept livres de notre monnoie. Quant au jeune proſélyte, il mépriſa les menaces, les promeſſes, les careſſes & les inhumanités de ſes parens. La tête raſée, & chargé de chaînes, il fut ignominieuſement conduit en pré-

ſence du Prince, qui, outré de l'audace de ſes miniſtres, en vouloit tirer vengeance ; mais à force de prieres on parvint à l'adoucir. Il donna même au jeune Chrétien un emploi honorable dans ſon palais, avec défenſe d'en ſortir ſans ſa permiſſion expreſſe.

Cependant le P. de la Cour, informé de tout, vint à *Vencatiguiry* & fit faire des remontrances au Prince, qui le lendemain, accompagné d'une nombreuſe ſuite, ſe rendit à l'égliſe. Le Pere lui témoigna ſa juſte reconnoiſſance des bontés qu'il avoit toujours eues pour les Miſſionnaires & pour leurs diſciples, & en même temps, il lui marqua ſa ſurpriſe ſur la ſituation préſente de leurs affaires. Le Prince répondit qu'il n'y avoit eu aucune part, & qu'il avoit même ſevi contre les auteurs. Alors un Brame demanda au Miſſionnaire, pourquoi il uſoit de violence, & donnoit le baptême à des enfans ſans le conſentement des parens. *On doit nous rendre juſtice*, répliqua le Pere ; *nous ne faiſons violence à perſonne : nous prêchons publiquement la vérité, & nous n'admettons au baptême que les perſonnes qui embraſſent librement le Chriſtianiſme, la ſeule vraie & ſainte religion. Dans une affaire d'une*

auſſi grande importance que l'eſt le ſalut éternel, chacun eſt ſon maître; & le jeune homme dont il s'agit, étant âgé de plus de vingt ans, peut & doit ſuivre la vérité ſans égard aux oppoſitions de ſes parens. Chacun eſt perſonnellement chargé du ſoin de ſon ame. Le Prince, ſatisfait de ces raiſons, promit de continuer ſon affection pour les Chrétiens, & défendit d'inquiéter perſonne au ſujet de la Religion. Quelque temps après, le jeune *Conſtantin* tomba malade & mourut dans les ſentimens du plus parfait Chrétien. Son pere & ſa mere ſe ſont fait baptiſer, & imitent aujourd'hui la ferveur de leur reſpectable fils. L'égliſe de *Vencatiguiry* ſemble avoir tiré de cette perſécution un heureux accroiſſement: pluſieurs Catéchumenes ont été régénérés; grand nombre d'Idolâtres ſe font inſtruire, & une nouvelle ferveur anime les anciens.

Voilà, Monſieur, un récit fidele des choſes principales qui ſe ſont paſſées ſous mes yeux juſqu'en 1743. Une autre lettre vous inſtruira de ce qui eſt arrivé depuis. Il ne me reſte qu'à vous aſſurer de ma parfaite reconnoiſſance & de celle de mes Néophytes: eux & moi nous offrirons ſans ceſſe au ciel des vœux pour un ſi généreux bienfaiteur. Je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE

Du Pere Cœurdoux, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere Patouillet, de la même Compagnie.

A Pondichery, le 13 Octobre 1748.

MON RÉVÉREND PERE,

La paix de Notre Seigneur.

Le mémoire que je vous envoye ſur les différentes façons de teindre en rouge les toiles dans les Indes, a éte compoſé par feu M. *Paradis*, qui me pria de le lire, & qui, ſur les réflexions que je fis & que je lui communiquai, le retoucha & le mit dans l'état où il eſt. J'y ajoute d'autres remarques que j'ai faites depuis ſur le même ſujet, & je vous adreſſe le tout; vous en ferez l'uſage que vous jugerez à propos. Je ſuis bien perſuadé que vous ne laiſſerez pas inutile & dans l'oubli ce que vous croyez capable de contribuer à la perfection des arts.

Mémoire sur les différentes façons de teindre en rouge les Toiles.

Les Teinturiers Indiens s'y prennent de trois façons pour teindre les toiles en rouge ; j'expliquerai chacune de ces façons en son rang, après avoir prévenu que la premiere maniere, bien plus composée que les deux autres, est aussi la meilleure, & donne un rouge plus adhérent, & que la derniere est la plus imparfaite.

Premiere façon.

Pour peindre un coupon de toile de coton (1) de cinq coudées de longueur, on fait ce qui suit. On prend d'abord la tige d'une plante nommée *nayourivi*, avec les branches & les feuilles que l'on fait bien sécher, puis brûler pour en avoir la cendre. On met cette cendre dans un vase de terre contenant environ neuf pintes d'eau de puits, & après l'avoir délayée on la laisse infuser pendant trois heures. Nos Indiens ont attention de choisir par préférence les

(1) Les Teinturiers veulent que la toile soit crue, blanchie elle ne prendroit pas si bien la teinture.

eaux les plus âpres, comme ils s'expliquent; mais il n'eſt pas aiſé de définir quelle eſt cette âpreté (1). Au reſte, l'on ſçait qu'en Europe, auſſi bien qu'ici, les Teinturiers préferent certaines eaux dans leſquelles ſe trouvent quelques qualités propres à leurs teintures, par exemple, l'eau du ruiſſeau des Gobelins à Paris, paſſe pour la meilleure en ce genre.

Après trois heures on paſſe dans un linge l'eau dont j'ai parlé, & l'on en prend une quantité ſuffiſante pour que les cinq coudées de toile en ſoient bien mouillées & impregnées. On y délaye des crottes de cabrits de la groſſeur d'un œuf, auxquelles on joint la valeur d'un verre ordinaire d'un levain dont j'expliquerai ci-après la compoſition.

(1) Ces puits dont l'eau eſt âpre, ne ſont pas fort communs dans les Indes; quelquefois il ne s'en trouve qu'un ſeul dans toute une ville. J'ai goûté de cette eau, je n'y ai pas trouvé le goût qu'on lui attribue, mais elle m'a paru moins bonne que l'eau ordinaire. On ſe ſert de cette eau préférablement à toute autre, afin que le rouge ſoit beau, diſent les uns, & ſuivant ce que diſent les autres plus communément, c'eſt une néceſſité de s'en ſervir, parce qu'autrement le rouge ne tiendroit pas.

Enfin on verſe ſur le tout une *ſerre* (1) d'huile de *gergelin* (2). Lorſque toutes ces drogues ont été bien délayées, ſi l'infuſion de cendres eſt bonne, l'huile rendra l'eau blanchâtre & ne ſurnagera pas. Le contraire arriveroit ſi les cendres étoient mêlées avec celles de quelqu'autre bois que le *nayourivi*. Cette préparation faite comme on vient de le dire, on y trempe la toile qu'on pétrit bien dans le fond du vaſe, & on la laiſſe enſuite ramaſſée pendant douze heures, c'eſt-à-dire, du matin au ſoir.

Alors on verſe deſſus un peu d'eau de cendre toute ſimple, afin d'y entretenir l'humidité néceſſaire pour pouvoir, en la paitriſſant encore, la pénétrer dans toutes ſes parties, après quoi on la laiſſe encore ramaſſée dans le fond du même vaſe juſqu'au lendemain. Ce ſecond jour on agite la toile & on la paitrit comme la veille, de façon qu'elle

(1) La ſere dont on parle ici eſt une meſure cylindrique de trois pouces de diametre, avec autant de profondeur. La ſere eſt auſſi un poids Indien, qui eſt de neuf onces.

(2) L'huile de gergelin, comme on l'appelle aux Indes du terme Portugais, n'eſt autre choſe que l'huile de ſeſame. A ſon défaut on peut ſe ſervir de ſain-doux liquefié.

ſe trouve humectée également ; enſuite l'ayant tordue à un certain point & ſecouée pluſieurs fois, on la met bien étendue au ſoleil le plus ardent, juſqu'au ſoir qu'on la replonge & qu'on l'agite dans la même préparation qu'on a eu ſoin de conſerver, & dans laquelle on l'a laiſſée pendant la nuit ; mais comme cette préparation ſe trouve diminuée, on remplace ce qu'elle a perdu par de l'eau de cendre ſimple qui en la rendant plus liquide, la rend auſſi plus propre à s'étendre & à ſe partager dans toutes les parties de la toile.

L'opération dont on vient de parler doit ſe répéter pendant huit jours & huit nuits. On va expliquer à préſent ce que c'eſt que le verre de levain qui doit entrer dans la préparation.

Ce levain n'eſt autre choſe que cette même préparation que les Peintres ont ſoin de conſerver dans des vaſes de terre pour s'en ſervir une autre fois ; mais s'ils avoient perdu leur levain, la façon d'en faire de nouveau, eſt de prendre de l'eau âpre dans laquelle on fait infuſer des cendres de *nayourivi*, d'y délayer de la fiente de cabrits & l'huile de gergelin, comme on l'a déjà dit, & de laiſſer le tout fermenter pendant deux

fois vingt-quatre heures, ce qui forme un nouveau levain.

La toile ayant été préparée pendant huit jours & huit nuits, on la lave dans de l'eau de cendre ſimple pour en tirer l'huile juſqu'à ce qu'elle blanchiſſe un peu, & de-là dans l'eau ordinaire, mais toujours âpre. Enſuite on la fait ſécher au ſoleil. Pendant les opérations dont je viens de parler, on aura préparé & fait ſécher & pulvériſer de la feuille de *cacha* (1); on en prend une *fere* qu'on détrempe dans de l'eau âpre toute ſimple & en quantité ſuffiſante, en bien imprégner la toile, que l'on y agite cinq ou ſix fois, & qu'on laiſſe paſſer la nuit dans cette eau. Ceci ne ſe fait qu'une fois. Le lendemain matin on tord la toile & l'on en exprime l'eau à un certain point; enſuite on la fait ſécher au ſoleil juſqu'au ſoir. Cette préparation qui lui donne un œil jaunâtre étant achevée, on paſſe à celle dont je vais parler. Après avoir fait ſécher & pulvériſer la peau ou l'écorce des racines d'un

(1) Le *cacha* eſt un grand arbre commun aux Indes, & dont la feuille eſt d'une conſiſtance aſſez ſemblable à celle du laurier, mais plus moëlleuſe, plus courte, & arrondie par le bout. Sa fleur eſt bleue.

arbre nommé *nouna* (1) par les Indiens, & *nancoul* par les Portugais de ce pays-ci, on prend une *ſere* de cette poudre, qu'on délaye, comme celle du *cacha*, dans l'eau ſimple. On y plonge & l'on y agite pareillement la toile, & on l'y laiſſe également paſſer la nuit, pour l'en retirer le lendemain, la tordre & la faire ſécher juſqu'au ſoir qu'on la replonge dans la même eau. Elle y paſſe une ſeconde nuit, & on la retire le troiſieme jour pour la faire ſécher. Cette derniere préparation lui communique une couleur rougeâtre, à laquelle le *chayaver* donne la force & l'adhérence.

Pendant qu'on prépare la toile comme je viens de le dire, on doit auſſi préparer les racines de *chayaver* (2), ce

(1) Le *nouna* eſt un grand arbre, dont les feuilles ſont longues d'environ trois pouces & demi, & larges de quinze lignes. Son fruit eſt à-peu-près de la groſſeur d'une petite noix, & couvert d'une peau verte contenant dans des cellules cinq à ſix pepins ou noyaux. Les Malabares mangent de ce fruit en *acharts*, c'eſt-à-dire préparé à la façon de nos cornichons.

(2) *Chaya* ou *chayaver* eſt une plante qui ne croît hors de terre que d'environ un demi-pied, ſa feuille eſt d'un verd clair, ſes racines ſont quelquefois de quatre pieds. Celles qui n'en ont

qui consiste à les émonder, à rejetter les extrémités du côté du gros bout, de la longueur d'un pouce, à hacher le reste de la longueur de cinq ou six lignes, pour le piler plus facilement dans un mortier de pierre, en quantité à-peu-près d'une *sere ;* enfin à l'humecter avec de l'eau simple, tant pour former une espece de pâte de cette racine, que pour empêcher que la poussiere ne s'éleve & ne se perde.

Ce *chayaver* ainsi préparé, on le délaye dans environ neuf pintes d'eau simple. On y plonge & agite la toile, qui y passe la nuit, pour en être retirée le lendemain matin. Alors on la tord fortement, & on la fait sécher au soleil pendant huit jours consécutifs. Chacun de ces huit jours charge de plus en plus cette toile de couleur, qui parvient enfin à un rouge foncé. Les huit jours expirés, on prend deux *seres* de la même poudre de *chayaver*, qu'on met dans un autre vase de terre, avec environ dix pintes d'eau, qu'on fait chauffer sur un feu modéré, jusqu'à ce que l'eau s'éleve un peu. C'est le moment où l'on y plonge

---

qu'un de longueur sont les meilleures pour la teinture.

la toile, après quoi on augmente le feu; & quand l'eau bout bienfort, on retire le bois qui reſtoit ſous le vaſe, qu'on laiſſe ſur la braiſe pendant dix-huit heures, ſans toucher, ni alimenter le feu par de nouveaux bois.

Pendant toute cette opération, on a grand ſoin d'agiter la toile avec le bout d'un bâton, afin que la teinture en pénetre mieux toutes les parties. Les dix-huit heures paſſées, on retire cette toile, on la lave dans l'eau ſimple & fraîche, & enſuite on la ſuſpend pour la faire ſécher, & de cette façon, la toile eſt teinte en rouge foncé, de la premiere façon.

Une remarque à faire, c'eſt que quand on a commencé une teinture avec une ſorte d'eau, il ne faut plus la changer, mais s'en ſervir dans toutes les opérations juſqu'à la fin. Les plus fraîches racines du chaya ou chayaver ſont les meilleures, fuſſent-elles tirées de la terre le jour même, pourvu qu'elles aient le temps de ſécher, ce qui ſe peut faire promptement, vu la fineſſe de cette racine. Cependant au bout d'un an elles ſont encore bonnes, & même elles peuvent ſervir juſqu'à trois ans de vieilleſſe, mais toujours en diminuant de bonté.

Deuxiéme façon de teindre les toiles en rouge.

Pour teindre un coupon de toile de cinq coudées de longueur, on commence par la faire blanchir, après quoi on prend des fruits de *cadou* ou *cadoucaye* (1), au nombre de deux pour chaque coudée de toile. On les caſſera pour en tirer le noyau, qui n'eſt bon à rien dans le cas préſent. On broyera le reſte, en roulant un cylindre de pierre plate & unie, ayant ſoin de l'humecter avec de l'eau, (j'entends toujours de l'eau âpre) de façon que le tout forme une eſpece de pâte plus ſéche que liquide, que l'on délaye en quantité ſuffiſante pour bien humecter les cinq coudées de toile à teindre, c'eſt-à-dire, un peu plus d'une pinte d'eau. Cette toile ainſi humectée, on la tord, ſans cependant la deſſecher trop. Puis après l'avoir trouſſée, on l'étend à l'ombre, où on la laiſſe ſécher.

(1) Le fruit *cadou* ſe trouve dans les bois ſur un arbre d'une médiocre grandeur. Ce fruit ſec, qui eſt de la groſſeur de la muſcade, a beaucoup d'âpreté & d'onctuoſité; c'eſt à ces deux qualités qu'on doit attribuer l'adhérence des couleurs dans les toiles indiennes, & ſur-tout à ſon âpreté.

Cette préparation, qui lui donne un œil jaunâtre, la diſpoſe à recevoir la couleur du *chayaver*, & l'y attache plus intimement.

La toile étant en l'état qu'on vient de dire, on prend un vaſe de terre, dans lequel on fait un peu chauffer environ une pinte d'eau. On y verſe un *palam* (1) d'alun pulvériſé, qui fond ſur le champ; & auſſi-tôt on retire de deſſus le feu le vaſe, dans lequel on verſe deux ou trois pintes d'eau fraîche; enſuite on étend la toile ſur l'herbe, au ſoleil, & on prend un chiffon de linge net, que l'on trempe dans cette eau, & que l'on paſſe ſur le côté apparent de cette toile, d'un bout à l'autre, en retrempant d'inſtant en inſtant le chiffon dans cette eau. Quand ce côté de la toile eſt bien humecté, on la retourne ſur l'autre, auquel on en fait autant, après quoi on la laiſſe ſécher. Enſuite on la porte à l'étang, dans lequel on l'agite trois ou quatre fois, pour enlever une partie de l'alun, & étendre plus également le reſte. Delà on l'étend encore ſur l'herbe, où on lui donne une ſeconde couche

(1) *Palam* eſt un poids indien qui équivaut à une once & un huitieme.

de la même eau d'alun, comme il vient d'être expliqué, & on la laisse sécher.

Observez que cette derniere fois, il ne faut pas attendre que la toile soit absolument séche, pour lui donner la seconde couche d'eau d'alun, sans doute afin que celle-ci s'étende plus facilement & plus également.

Cette double opération faite, & la toile étant bien seche, on la reporte à l'étang, où on la plonge une vingtaine de fois, en la frappant chaque fois d'une dixaine de coups, sur des pierres de taille placées exprès sur le bord de cet étang. Ce qui se fait en fronçant & ramassant cette toile, en la tenant par un côté de l'un de ses lés, & en reprenant ensuite à la main le côté de l'autre lé. Ceci fait, on réitérera l'opération en fronçant la toile, & en l'empoignant par un de ses bouts ainsi froncés, & on commence à en frapper la pierre par une de ses extrémités, en revenant peu-à-peu jusqu'à son milieu. On la retourne alors pour en faire autant, en commençant par l'autre extrémité. Les Teinturiers fixent aussi le nombre de ces derniers coups à deux cents. Je crois cependant que le plus ou le moins, ne peut gueres déranger l'opération. Cette

toile ainſi lavée, on l'étend au ſoleil, où on la laiſſe ſécher.

Alors on prend la quantité de cinq livres & demie de racine de *chayaver*, qu'on prépare ainſi qu'il eſt marqué dans la premiere façon, & qu'on verſe dans un grand vaſe de terre, contenant environ quinze pintes d'eau, plus que tiéde, mais qui ne bouillonne pas encore, & ayant bien remué cette eau pendant une demi-heure, on y plonge la toile, après quoi l'on augmente le feu, de façon à faire fortement bouillir pendant cinq heures le tout, qu'on laiſſe encore trois heures ſur le feu tel qu'il eſt, ſans y mettre d'autre bois pour l'entretenir. On obſervera pendant cette préparation, de ſoulever & de remuer la toile avec un bâton, au moins de demi-heure en demi-heure, afin qu'elle puiſſe être plus facilement & plus également pénétrée de la teinture.

Après les huit heures expirées, on retire la toile du *chayaver* pour la ſecouer, la tordre & la laiſſer ramaſſée ſur elle-même pendant une nuit. Le lendemain matin, l'ayant lavée à l'étang, pour en détacher les brins de *chayaver* & autres ordures qui auroient pu s'y attacher, on la fera ſécher au ſoleil,

en l'étendant bien, moyennant quoi cette toile ſe trouvera teinte en rouge.

Troiſiéme façon de teindre les toiles en rouge avec le bois de ſapan.

On prépare la même longueur de toile (1), avec le cadou broyé & détrempé comme dans la deuxieme maniere, & on la fait ſécher de même à l'ombre. Après que la toile eſt bien ſéchée, on la trempe dans l'eau, préparée comme on va le dire.

On prend du bois du *ſapan*, briſé en pluſieurs petits morceaux de la longueur du doigt, plus ou moins, qu'on laiſſe infuſer douze à quinze heures dans neuf à dix pintes d'eau fraîche, toujours âpre, que l'on fait chauffer juſqu'à ce qu'elle ait fait trois ou quatre bouillons. On la retire alors du feu pour la ſéparer de ſon ſédiment, on la verſe par inclination dans un autre vaſe de terre, où on la laiſſe réfroidir. Dans cet état, on en prend une partie, dans laquelle on plonge la toile, qu'on y agite un peu & qu'on retire auſſi-tôt.

(1) Il eſt indifférent que cette toile ſoit blanchie ou qu'elle ſoit crue.

On la tord juſqu'à un certain point, & on la fait ſécher à l'ombre. Quand cette toile eſt ſéche, on recommence cette opération, qu'on répete trois fois ou même quatre, ſi on remarque que la couleur ne ſoit pas aſſez foncée.

Cela fait, on met dans un vaſe de terre environ une demi-pinte d'eau dans laquelle on jette un demi-*palan* d'alun pulvériſé, & l'on fait chauffer le tout, juſqu'au point de voir frémir l'eau; on la verſe auſſi-tôt dans un autre vaſe, contenant une pinte d'eau fraîche. Ayant bien agité le tout, on y plonge la toile, & lorſqu'elle eſt bien imbibée de cette compoſition, on la tord légérement, de peur d'en détacher la couleur, après quoi on l'étend & on la fait ſécher, à l'ombre, ce qui acheve cette ſorte de teinture, à la vérité aſſez imparfaite, puiſqu'elle ſe détache à la leſſive, & s'évapore au ſoleil. J'ai remarqué que cette derniere préparation d'alun occaſionnoit un changement notable dans la couleur de cette toile, qui d'un rouge orangé paſſe auſſi-tôt à un rouge foncé, en tirant ſur la couleur de ſang de bœuf.

Remarques sur l'eau que les Peintres Indiens préfèrent pour leurs teintures.

Comme je crois que la qualité de l'eau qu'employent nos Peintres & nos Teinturiers, contribue effectivement à l'adhérence des couleurs, il me paroît à propos de la faire connoître plus particuliérement, pour aider aux recherches qu'on pourroit faire en France des eaux les plus propres aux teintures; car il n'eſt pas impoſſible qu'on y rencontre des qualités homogenes à celles dont je vais parler. Voici comme le ſieur *Cayerfourg*, Chirurgien Major de cette ville, s'explique à leur ſujet.

« Par l'analyſe que je viens de faire de » l'eau qui ſert à la teinture des toiles, » j'ai trouvé qu'elle étoit plus légere que » celle d'*oulgaret* (1), dont on boit » ici par préférence à toute autre, ſça- » voir de 28 grains un ſeizieme ſur une » livre de 14 onces poids de marc; & » ayant auſſi comparé l'eau d'*oulgaret* à » celle d'un des puits de la ville le plus » fréquenté par ceux qui n'ont pas la

(1) Puits ſitué hors de la ville de Pondichery à une lieue environ du bord de la mer.

» commodité de s'en faire apporter de » la premiere, j'ai trouvé que cette der- » niere (1) étoit, pour une livre de 16 » onces plus peſante de 48 grains que » celle d'*oulgaret*. Delà il réſulte, calcul » fait, que l'eau qu'adoptent vos Tein- » turiers, eſt de 60 grains & trois » ſoixantiemes plus légere que celle de » la ville, dont on uſe cependant plu- » tôt que de celle des Teinturiers, qu'il » ne ſeroit pas poſſible de boire, à cauſe » de ſon goût inſipide, mais point âpre, » tirant ſeulement un peu ſur le goût » minéral, quoique je n'y aie trouvé » aucun ſel de cette eſpece, après en » avoir fait évaporer 30 onces au bain » de ſable, leſquelles ne m'ont donné » que onze grains d'un *ſel gemme* très- » blanc ».

Tel eſt le mémoire de M. *Paradis*. Voici les remarques que j'ai f..tes à ſon occaſion.

1°. La premiere plante dont on fait uſage pour la teinture en rouge, eſt celle qu'on nomme en langue *Tamoul*, *nayourivi*. C'eſt une plante qui croît par-tout aux Indes ſans qu'on la ſeme. Quoi-

(1) Puits ſitué à environ cent toiſes du bord de la mer.

que les Indiens la faſſent entrer dans leurs remedes, ainſi que preſque toutes les autres plantes, on pourroit la mettre au nombre des mauvaiſes herbes, ſi elle n'étoit employée auſſi utilement qu'elle l'eſt pour teindre les toiles & le fil en rouge. Je joins ici la deſcription de cette plante telle qu'elle a été faite à ma priere par une perſonne intelligente; c'eſt M. *Binot*, Docteur en Médecine.

La racine du *nayourivi* eſt fort longue, fibreuſe, recouverte d'une écorce cendrée, ſe caſſant très-difficilement, & s'enfonçant en forme de pivot en terre. De la circonférence de cette racine principale naiſſent, de diſtance en diſtance, des filets fort longs qui en donnent d'autres plus petits. Il y a de ces filets qui ont plus d'un pied de longueur; du collet de cette racine, qui a quelquefois trois lignes de diametre, ſort une tige qui ſe diviſe ſouvent en pluſieurs autres dès ſon origine: chaque tige a des nœuds de diſtance en diſtance, & ordinairement de chaque nœud ſortent deux branches qui ont auſſi leurs nœuds, d'où ſortent d'autres branches plus petites; & à l'extrémité de chacune de ces branches naiſſent des fleurs, comme je dirai plus bas.

Les feuilles ſont oppoſées & naiſſent deux à deux, de maniere que les deux d'en bas forment une croix avec les deux autres qui ſont au-deſſus, & ainſi ſucceſſivement ces deux feuilles enveloppent toujours un des nœuds de la tige.

Ces feuilles ont environ quatre pouces de long ſur deux dans leur grande largeur. Elles ſont arrondies à leur extrémité, & ſe terminent en pointe à leur baſe. Elles portent ſur la tige par un pedicule fort grêle & long au plus d'une ligne. De la côte principale naiſſent pluſieurs nervures oppoſées. Ces feuilles ſont fort minces, d'un verd pâle en deſſus, & d'un verd plus pâle en deſſous. Elles ſont légérement velues en deſſus & en deſſous. Les tiges ſont verdâtres, & dans quelques endroits elles ſont rougeâtres. Elles contiennent dans leur intérieur une moëlle blanchâtre; les nœuds de cette plante ſont fort durs; la plante a un port déſagréable & croît à la hauteur de quatre pieds environ.

Les parties qui compoſent la fleur de cette plante ſont ſi petites, qu'on a beſoin d'une bonne loupe pour les diſtinguer. Cette fleur eſt à étamines diſpoſées au tour d'un embrion qui devient

dans la ſuite une ſemence. Cet embrion eſt terminé par un ſtilet très-fin, garni d'une petite tête à ſon extrêmité. Les étamines ont environ une demi ligne ou trois quarts de ligne de longueur, ſurmontées par de petites têtes rougeâtres. Chacune des parties qui compoſent le calice eſt coriace, très-dure, un peu velue en dehors, verdâtre en deſſus, terminée par une pointe fort aigue tirant ſur le rouge; le contour de chacune de ces feuilles tire un peu ſur le blanc : elles ont une ligne ou une ligne & un quart environ de longueur ſur un tiers de ligne de largeur au plus. La partie inférieure du calice eſt collée contre la tige, & l'on n'y remarque point de pellicule. De la baſe de ce calice naiſſent deux petites pellicules d'un rouge fort vif, de la même figure que les feuilles du calice, mais beaucoup plus petites, n'ayant au plus qu'une demi ligne de longueur. La diſpoſition de tous ces calices eſt ſinguliere en ce qu'ils ont tous la pointe tournée contre terre. Ces calices ſont diſpoſés en rond au tour des extrêmités de quelques branches, éloignées les uns des autres d'environ deux lignes, au nombre quelquefois de deux ou trois cens,

ce qui forme des eſpeces de queues hériſſées.

Chaque calice renferme un embrion de graine qui devient dans la ſuite une ſemence longuette, d'un brun foncé ou noirâtre, cylindrique, longue d'environ une demi ligne ſur un quart de ligne de diamètre.

2°. Le mémoire ne marque point comment on peut connoître ſi l'infuſion des cendres de *nayourivi* eſt trop ou trop peu chargée ; c'eſt ce qu'on connoîtra par les expériences ſuivantes. Sur une cuillerée ou environ de cette infuſion, on y laiſſe tomber quelques gouttes d'huile de *ſéſame* : mêlez-les enſemble avec le doigt ; ſi l'eau eſt trop chargée des ſels de la plante, elle prendra une couleur jaunâtre ; ſi elle l'eſt trop peu, l'huile ne ſe mêlera pas bien & ſurnagera en partie. Quand l'infuſion eſt telle qu'elle doit être, elle devient blanche comme du lait : d'où il s'enſuit que ſi l'infuſion eſt trop foible, il faut y ajouter des cendres ; ſi elle eſt trop forte, il faut y verſer de l'eau. C'eſt ainſi que je l'ai vu pratiquer par un peintre Indien. Il m'ajouta qu'il n'étoit pas néceſſaire de paſſer l'infuſion par un linge, ainſi que le marque le mémoire ; que le

meilleur & le plus facile pour avoir une eau plus nette, étoit de la verſer dans un autre vaſe par inclinaiſon. Il me dit encore que pluſieurs laiſſoient infuſer les cendres de *nayourivi* non-ſeulement trois heures, mais un jour & une nuit avant que de s'en ſervir. Il n'eſt pas au reſte indifférent de ſe ſervir d'une infuſion exacte ou non. Les Tiſſerands qui y auroient peu d'égard, rendroient leurs fils trop caſſants, & auroient de la peine à tiſtre leurs toiles.

3°. Non-ſeulement le ſain-doux peut ſuppléer à l'huile de *ſéſame*, il lui eſt même, dit-on, préférable; & c'eſt par épargne, à ce qu'on ajoute, qu'on ne ſe ſert ici que de l'huile de *ſéſame*, parce qu'elle coûte moins que le ſain-doux: l'inconvénient pour l'Europe ſeroit d'en avoir qui demeureroit toujours liquide. L'on ajoute encore que les crottes de brebis ſont meilleures que celles de chêvres, leſquelles étant plus chaudes de leur nature, peuvent brûler les toiles. L'on ne craint pas de rapporter ces minuties, qui ne paroîtront peut-être pas inutiles aux gens du métier. Faute de les ſçavoir, les eſſais réuſſiſſent mal; on ſe rebute & l'on abandonne les expériences qu'on avoit commencées.

4°. Le Teinturier que j'ai conſulté m'a aſſuré qu'il valoit mieux ſe contenter de ſecouer la toile, que de la tordre, comme le dit le mémoire, en parlant de la premiere opération, ſuivant laquelle on l'a laiſſée dans le fond du vaſe pendant la nuit. Il m'avertit encore qu'il pouvoit arriver que la toile que l'on prépare n'eût pas pu bien ſécher, ſoit à cauſe de la pluie, dont il faut au reſte préſerver les toiles qu'on prépare, ou pour quelqu'autre raiſon; & qu'en ce cas, au lieu de la remettre dans l'eau, ainſi qu'il eſt dit dans la premiere opération, il faudroit attendre juſqu'au lendemain pour la faire ſécher plus parfaitement, après quoi on la remettroit dans l'eau pour y paſſer la nuit, ainſi que le dit le mémoire.

5°. Il eſt aiſé de conclure de la derniere remarque qu'il peut arriver des circonſtances & des ſaiſons, où l'opération de faire ſécher & retremper la toile, doit ſe répéter non-ſeulement huit jours & huit nuits, mais encore davantage. La difficulté eſt de connoître combien de fois il faut encore la réitérer. Outre l'uſage & le coup d'œil de l'ouvrier, qui lui fait connoître ſi la toile a acquis le degré de préparation conve-

nable, il peut se servir du moyen suivant. Il faut user, sur une pierre humectée, un peu de safran bâtard ou *terra merida*, dont on fait grand usage aux Indes pour les ragoûts. On prend un peu de l'espece de pâte qui en résulte, & on la met sur un coin de la toile, laquelle prend une couleur rouge, si elle est suffisamment préparée; si elle ne l'étoit pas suffisamment, elle ne se teindroit pas de cette couleur. Mais c'est sur-tout au coup d'œil de l'ouvrier à juger si cette préparation, qui est une espece de blanchissage, est suffisante. Plus la toile est devenue blanche, mieux elle sera préparée. J'ai dit que cette préparation étoit une espece de blanchissage, parce qu'effectivement le coupon de toile crue que l'on prépare, devient blanc par ces opérations. Mais il ne faut pas oublier qu'elles devroient se faire également, quand même on voudroit teindre en rouge une toile déja blanche.

6°. Comme la chose la plus nécessaire, & en même-temps la plus utile à avoir en Europe pour teindre à la maniere Indienne, est la plante *nayourivi*; j'ai essayé, par plusieurs expériences, de découvrir la vertu & la qualité des cendres de cette plante, & d'y trouver, s'il

s'il étoit poſſible, un ſupplément. Je crois y avoir réuſſi. Voici les expériences. 1°. Je mêlai de l'huile de lin avec l'infuſion de *nayourivi*. Elle ſe mêla preſqu'auſſi bien que l'huile de *ſéſame*; mais il ſurnagea quelques parties jaunes & fort groſſieres de cette huile qui, d'ailleurs, étoit vieille & fort épaiſſe: 2°. l'huile d'amende douce, mêlée avec l'infuſion, fait auſſi à-peu-près le même effet que l'huile de *ſéſame*, & on peut en dire autant de la graiſſe fondue de poule: 3°. je tentai l'expérience avec l'huile d'olive. Je fus ſurpris de voir qu'elle ne ſe mêla point avec l'infuſion de *nayourivi*. Au lieu de ſurnager, elle ſe précipita & forma une eſpece de coagulation au fond du vaſe, & donna une couleur jaunâtre à l'infuſion du *nayourivi* qui ſurnageoit par-deſſus l'huile: 4°. malgré l'expérience, je crois voir des qualités analogues entre les ſels de *nayourivi* & ceux de la ſoude. J'en fis diſſoudre dans l'eau, & fis, avec cette diſſolution du ſel de ſoude, les mêmes expériences que j'avois faites avec celle de *nayourivi*, & elles me réuſſirent également. Il n'y a que celle que j'avois faite avec l'huile d'olive qui ſe trouva toute différente; car au lieu que cette

huile ne ſe mêla point avec l'infuſion de *nayourivi*, elle ſe mêla très-bien avec le ſel de ſoude, & donna une très-belle couleur de lait, à l'exception de quelques parties groſſieres de l'huile qui ſurnagerent. Au reſte, cela ne pouvoit manquer d'arriver, la ſoude & l'huile d'olive étant la baſe du ſavon. 5°. Je fis plus encore : je donnai à un Teinturier du ſel de ſoude & un morceau de toile d'Europe, lui recommandant de faire avec l'un & l'autre les mêmes opérations qu'il avoit coutume de faire avec ſon infuſion de *nayourivi*. Il le fit, & non-ſeulement cela produiſit le même effet ; mais il prétendit que l'effet de la diſſolution de la ſoude étoit préférable à celle de la plante Indienne ; d'où l'on peut conclure que l'un pourroit ſuppléer à l'autre, quoique la nature de l'un & de l'autre ne ſoit pas abſolument la même. 6°. Voici encore une obſervation qui confirme ce rapport de la ſoude & du *nayourivi* : c'eſt que le levain dont il eſt parlé dans le mémoire, qui n'eſt autre choſe que de l'huile de *ſéſame*, mêlée avec l'infuſion gardée quelque temps ; ce levain, dis-je, étant conſervé avec ſoin, ſe fige enfin, & devient dur ; & alors il eſt, dit-on,

excellent. Il eſt aiſé de voir par-là que l'huile de *ſéſame*, avec la plante *nayourivi*, forme un ſavon fort reſſemblant en tout à celui qui réſulte du mélange du ſel de ſoude & d'huile d'olive. Il n'eſt guere douteux, ce ſemble, que l'un ne puiſſe ſuppléer à l'autre ſans inconvénient, pour ne pas dire avec avantage. 7°. Les expériences qui ont été faites ſur l'eau qui ſert aux Teinturiers Indiens, ont donné occaſion au Frere *du Choiſel* d'en faire d'autre ſur le même ſujet. Je les rapporterai, dans la perſuaſion qu'elles pourront faire plaiſir & être utiles.

« Cette eau a un goût inſipide & dé-
» goûtant, qui m'a fait croire qu'elle
» étoit chargée de quelque partie de
» nitre. L'expérience m'en a convaincu:
» puiſqu'ayant fait diſſoudre, dans huit
» onces d'eau ordinaire, un demi-gros
» de nitre, je lui ai trouvé en partie le
» goût de celle-ci: ce qui n'eſt point
» arrivé à différens autres ſels minéraux
» que j'ai fait pareillement diſſoudre.
» Cette eau eſt un peu plus légere que
» celle qu'on boit à Pondichery. Elle
» peſe un gros de moins ſur le poids de
» vingt-neuf onces.

» J'ai diſtillé ſept livres quatre onces

» de la même eau dans un alambic de
» cuivre étamé. J'en ai tiré la moitié
» environ par la diſtillation. Cette eau
» diſtillée, qui eſt moins chargée de
» ſel, a un goût un peu moins déſa-
» gréable & moins dégoûtant. J'ai re-
» marqué qu'elle peſoit alors un peu
» moins qu'auparavant ; ſavoir, d'un
» gros & demi ſur la quantité de vingt-
» neuf onces ; & par conſéquent deux
» gros & demi de moins que l'eau or-
» dinaire de Pondichery.

» Cette eau diſtillée a dépoſé, au bout
» de quelques jours, quelques filamens,
» ainſi que l'eau ſimple diſtillée d'une
» plante, lorſqu'elle a repoſé quelque
» temps. J'ai fait évaporer, au feu nu,
» la moitié de l'eau qui reſtoit dans la
» cucurbite après la diſtillation. Je l'ai
» filtrée par le papier gris, qui s'eſt
» trouvé couvert d'une poudre blanche
» que j'ai regardée comme le *caput*
» *mortuum* de cette eau, parce qu'elle
» n'avoit aucune ſaveur, ni aucun
» goût.

» J'ai expoſé la liqueur filtrée à un lieu
» frais, pour voir ſi elle dépoſeroit
» quelque ſel au fond du vaſe ; parce
» qu'elle avoit un goût un peu ſalé.
» Trois jours après, voyant qu'elle

» n'avoit rien dépoſé, j'ai fait évaporer
» au bain marie la moitié de la liqueur
» que j'ai filtrée une ſeconde fois. Je
» l'ai encore expoſée à un lieu frais,
» ſans en tirer plus que la premiere fois.
» J'ai enfin fait évaporer le reſte de
» l'humidité, toujours au bain marie,
» & j'en ai retiré un gros & quarante
» deux grains de ſel ſalé, approchant du
» ſel marin. J'ai mis quelques grains de
» ce ſel dans une cuillerée de vinaigre;
» il s'y eſt diſſout, & le vinaigre y a
» perdu un peu de ſa force, ſans qu'il
» y ait eu de fermentation ſenſible. J'ai
» cherché pourquoi ce ſel avoit une
» qualité alkali, ayant cependant un
» goût acide. Pour cela, j'ai jetté ce
» ſel dans une quantité d'eau commune.
» J'en ai fait évaporer la moitié. Ce ſel
» a eu de la peine à ſe diſſoudre dans
» cette eau; & même il ne s'y eſt pas
» diſſous entiérement. J'ai filtré cette
» diſſolution à travers un papier blanc;
» le filtre eſt demeuré couvert d'une
» poudre groſſiere, qui n'avoit aucun
» goût ſalé, la liqueur n'a dépoſé aucun
» ſel dans le vaſe qui la contenoit. Après
» avoir repoſé vingt-quatre heures, j'ai
» fait évaporer toute l'humidité ſur un
» feu fort doux. Après cette évapora-

» tion, le sel étoit fort blanc à la su-
» perficie, & luisant. Je voulus retirer
» ce sel : mais je trouvai que le des-
» sous étoit fort gris, parce que cette
» partie de sel étoit apparemment en-
» core chargée de terre. Je n'ai pu faire
» cristalliser ce sel, parce que je n'en
» avois pas une assez grande quantité.
» D'ailleurs on sçait que le sel fixe alkali
» ne se cristallise pas aussi facilement
» que les autres sels.

» Ce sel étoit alkali apparemment, à
» cause de la quantité de terre qui y
» étoit unie : car il avoit un goût salé
» comme le sel marin, qui est un sel
» acide, chargé d'un peu de terre. J'ai
» remarqué que tout le sel que j'ai tiré,
» après en avoir séparé la terre, n'étoit
» pas plus salé ; d'où il s'ensuit qu'une
» partie de son acidité s'est perdue dans
» les différentes évaporations que j'en ai
» faites.

» J'ai fait évaporer trente onces de
» cette eau, sans aucune autre prépa-
» ration, & j'en ai tiré un demi-gros
» de sel fixe, plus blanc que celui que
» j'ai tiré au bain marie. Il avoit le
» même goût que l'autre ; & comme je
» n'en avois rien séparé par la filtration,
» j'en tirai trois grains de plus, à pro-

» portion que je n'en avois eu dans » l'autre opération. Tout ceci confirme » la premiere penſée que j'ai eue, que » cette eau étoit chargée de nitre. Le » nitre eſt un ſel foſſile ſalé, compoſé » d'un ſel acide, & d'une terre abſor- » bante. Un ſçavant Chimiſte (1) a fort » bien remarqué que lorſqu'on faiſoit » bouillonner, dans une très-grande » quantité d'eau, une petite quantité de » ſalpêtre, on n'en retire qu'un ſel ſalé, » ſemblable au ſel marin ou au ſel gomme; » c'eſt-à-dire, un ſel acide, chargé d'une » terre abſorbante. Voilà ce que m'ont » donné les opérations dont je viens de » parler.

» J'ai remarqué que cette eau, quoi- » qu'inſipide & dégoûtante, diſſout bien » le ſavon, ainſi que celle qui eſt bonne » à boire ; & elle differe en cela de » celle des puits de Paris, qui n'eſt pas » bonne à cet uſage. J'ai fait diſſoudre » un peu de nitre dans de l'eau com- » mune qu'on boit à Pondichery, & » enſuite j'y ai fait diſſoudre du ſavon. » Il s'y eſt diſſous comme dans l'eau que » les Peintres & les Teinturiers Indiens » employent dans leurs ouvrages ».

(1) M. Lemery.

8°. Je finis par les remarques auxquelles les Indiens prétendent diſtinguer les eaux propres à leurs teintures. Ils prétendent que l'eau âpre, ainſi qu'ils l'appellent, donne au riz une couleur rougeâtre, lorſqu'on s'en ſert pour le faire cuire; que la couleur de cette eau tire un peu ſur le brun; que ſon goût la fait aſſez connoître à ceux qui ſont accoutumés à s'en ſervir; mais que la meilleure marque eſt l'expérience: parce que ſi l'on ſe ſert d'une autre eau que celle-là, la préparation qui ſe fait pour les toiles peintes avec le lait du buffle & le *cadoucaye*, ou le mirobolam, dont il eſt parlé précédemment dans ces Lettres édifiantes, ne s'attache pas bien à la toile.

Voilà, mon Révérend Pere, les remarques que j'ai faites ſur la teinture en rouge, & ſur ce qui y a quelque rapport. Le défaut de temps m'a empêché de les mettre plutôt en ordre. Mais le ſiege de cette ville attaquée envain par les Anglois, pendant près de deux mois, m'a procuré pour cela plus de loiſir que je n'aurois voulu. Cependant, comme c'eſt au bruit du canon & au milieu des alarmes de la guerre que ces obſervations ont été raſſemblées, j'eſpére qu'on

aura pour elles quelque indulgence dans le jugement qu'on en portera. Je ſuis, dans l'union de vos ſaints ſacrifices, &c.

EXTRAIT

D'une Lettre du Pere Poſſevin au Pere d'Irlande.

A Chandernagor, dans le Bengale, le 11 Janvier 1749.

LA providence m'a envoyé à Bengale en 1747, remplacer le Pere Lalou, qui y mourut le 6 Septembre 1746. La vie y eſt à peu près comme en Europe. Il y a du travail & peu de fruit, le débordement des mœurs y étant conſidérable comme dans les autres colonies des côtes, plus même ici qu'à Pondichery, parce que le pays eſt bon, plus commerçant, qu'on y eſt moins maître qu'à Pondichery, & qu'il y a mêlange de toutes nations, & voiſinage d'Anglois & de Hollandois. Cependant, à la faveur d'un Hôpital de pauvres & d'orphelins, que le Pere Moſac, notre Supérieur, bâtit

en 1744 ou 1745, dans un temps de mortalité & de famine, pour y mettre des enfans moribonds que les parens lui apportoient & lui vendoient, on ne laisse pas de faire ici du bien. Nous les achetons deux roupies (1) chacun & un morceau de toile; cela va à près d'un écu de six liv. de notre monnoie, somme bien modique pour une ame rachetée du sang d'un Dieu. Cela occasionne d'autres conversions: les meres viennent quelquefois se faire Chrétiennes en apportant leurs enfans.

En général les adultes ici sont assez mauvais Chrétiens: ils ont peu de foi, sont fort superstitieux, vivent dans une grande ignorance & indifférence de leur salut, & dans un grand débordement de mœurs.

On m'a mandé que le Prince de Nolan vouloit nous donner un amplacement dans Nolan, pour y bâtir une Eglise. J'en bénis le Seigneur; mais à la moindre persécution l'Eglise sera détruite, parce que ce Prince est trop peu puissant & que les Brames ont trop d'empire sur l'esprit des petits Princes: il vaudroit mieux bâtir sur le terrein des Maures

(1) La roupie vaut 48 à 50 sols.

que les Brames craignent, & qui, en général, nous ſont favorables.

A Pondichery, en Mai 1747, la famine s'eſt fait ſentir dans ces temps à vingt ou trente lieues à la ronde. Cela a occaſionné bien des converſions de païens, & ſur-tout un grand nombre de baptêmes d'enfans moribonds.

J'ai été bien conſolé & édifié des aumônes de M. & de Madame Duplex, & du reſte de la Colonie Françoiſe de Pondichery. Je ne doute pas que ce ne ſoit cela qui ait attiré la protection viſible de Dieu ſur Pondichery & ſur tous les établiſſemens François dans l'Inde; car, juſqu'à préſent, malgré les forces formidables de nos ennemis, nous n'avons pas perdu un pouce de terre dans tous nos établiſſemens, quoique les Maures ſe ſoient joints aux Anglois contre nous. Nous avons eu même le bonheur de les battre par-tout. Après que nous eûmes pris Madras & manqué Goudelour, ils ont été obligés de reſter avec toutes leurs forces devant Goudelour pour le fortifier.

Enſuite l'Amiral Boſcaven arriva, avec ſon eſcadre de vingt-deux ou vingt-trois voiles, aux Iſles de France, où il n'eut aucun ſuccès; de-là il vint ſe joindre à Goiffin pour aſſiéger Pondichery par

terre & par mer. Ce ſiége commença le 18 ou 22 Août : il a duré juſqu'au 17 Octobre 1748. 6000 Européens, & autant de ſoldats du pays, tant Maures qu'autres, aſſiégeoient par terre, tandis que les vaiſſeaux Anglois attaquoient par mer.

Ils leverent le ſiége après avoir perdu environ 1400 hommes, tués ou morts de maladie, ou faits priſonniers. Ils ont tiré environ 4000 bombes, & 40 à 45 mille coups de canon.

Pendant le ſiége, on a raſé une Pagode qui étoit près de notre Egliſe, article que nous n'avions pu obtenir juſqu'à préſent, mais que M. Duplex a fait de la meilleure grace du monde, à la réquiſition des Miſſionnaires.

Les ennemis n'ont pu approcher plus près que de 350 toiſes des murs de Pondichery.

LETTRE

Du Pere Lavaur, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus aux Indes, à Monſieur de Lavaur ſon frere.

MON TRÈS-CHER FRERE,

Je ne vous ai pas écrit depuis le temps où la guerre fut déclarée en ce pays-ci, entre la France & l'Angleterre. Le départ de ma lettre précéda de peu cet événement, & ſuivit le ſort du vaiſſeau qui la portoit, lequel fut pris par les Anglois. Après la paix faite, il a dû vous ſembler que c'étoit ma pure faute ſi je ne vous donnois point de mes nouvelles; mais il s'en faut bien que la tranquillité rendue à l'Europe, & aux cantons de l'Inde ſoumis aux Européens, ſoit venue juſqu'à moi; j'ai été ſans intervalle juſqu'à préſent au milieu de la guerre & des alarmes qui la ſuivent, chaque jour, dans l'attente de quelque cataſtrophe, funeſte du moins à mes Egliſes, ſi ma vie n'y riſquoit pas. En cette ſituation, on n'eſt guere en humeur d'écrire, ni

même en commodité de le faire : tout au plus j'écrivois fort ſuccinctement à Pondichery, & il y a eu même des temps où j'oſois à peine le faire ; ſçavoir, lorſque les François ont été eux-mêmes mêlés dans cette ſuite de troubles dont j'ai été continuellement inveſti. Ceci s'eſt engagé de proche en proche, & a produit des événemens dont l'importance & la ſingularité méritent une hiſtoire particuliere. Pour vous mettre au fait, il faudroit non-ſeulement remonter à d'autres événemens qui ſe ſont paſſés avant mon arrivée dans l'Inde, mais encore vous donner une idée de la conſtitution du pays, de ſon gouvernement, des différens peuples qui l'habitent, des droits qu'y prétendent les Marattes & les Maures, dont les premiers l'ont autrefois gouverné, & les derniers le gouvernent actuellement. (Quand je dis gouverner, cela veut dire piller). Les Maures en ſont en poſſeſſion, & leurs exactions ſe font à plus petit bruit; les Marattes le parcourent à main armée, & portent plus loin leur cruauté, pillant, ſaccageant & brûlant tous les lieux où ils paſſent. On eſt principalement expoſé à ces ſortes d'incurſions dans les pays où ſont les Egliſes que j'ai deſſervies juſqu'ici, au-delà des

montagnes, ſituées à cinq ou ſix journées de Pondichery. Les Gouverneurs Maures les laiſſent faire, pour éviter les frais d'une guerre, & quelquefois ſont eux-mêmes pillés. Pour les Princes particuliers, originaires du pays, ils ſont hors d'état de réſiſter; outre la crainte que les Marattes leur ont imprimée, par la viteſſe avec laquelle ils ſe tranſportent d'un lieu à un autre, & qui fait qu'on ne peut ſe garantir de leurs ſurpriſes, fut-on plus fort qu'eux; de cette ſorte deux ou trois cens chevaux Marattes font la loi dans une grande étendue de pays; nos houzards ne feroient que blanchir auprès d'eux: on les croit à trente lieues, lorſqu'on les voit paroître tout-à-coup, à la faveur d'une marche cachée par des déſerts, ou des forêts, ou par l'obſcurité d'une nuit durant laquelle ils auront fait des quinze ou ſeize lieues; la Providence m'a garanti d'eux bien des fois, ou en me les faiſant éviter, ou en me conciliant l'amitié des Chefs, au moyen de quelque petit préſent de fruits que je leur envoyois, en prévenant leur arrivée dans les endroits où je me trouvois. C'eſt ainſi que j'ai habité parmi eux durant huit ou neuf mois, ſans en recevoir le moindre dommage, ſi je ne puis dire

la moindre inquiétude, ayant de pareils voiſins campés autour de mon logement. Les Chefs étoient preſque continuellement chez moi, & il falloit ſouffrir cette importunité pour ne pas s'expoſer à quelque choſe de pire ; cela m'attiroit de la part de leurs gens une conſidération qu'ils n'avoient pas pour le Prince même qui les avoit appellés à ſon ſecours, & qui les ſoudoyoit pour ſe défendre contre le Roi du Maiſſour, le plus puiſſant Prince Gentil qui ſoit dans la peninſule de l'Inde. Pendant que ces Marattes amis lui faiſoient bien plus de mal que les Maiſſouriens ſes ennemis, qu'ils brûloient tous ſes villages, & détruiſoient tous ſes jardins, ils n'oſoient entrer dans le mien & y prendre une feuille d'arbre, ſinon avec ma permiſſion. Malgré ces égards, je n'avois pourtant pas oſé entreprendre un voyage & m'éloigner de leur camp, la plupart des ſoldats d'une pareille troupe n'ayant d'autre paye que la permiſſion de piller impunément, à condition de partager le butin avec leurs Chefs, qui, ſuivant leur concordat, ne leur font jamais rendre ce qui eſt une fois pris. Je ſerois bien long ſi je voulois entrer dans le détail de bien d'autres traits de Providence dans le genre de celui que

je viens de rapporter; je vous ajouterai ſeulement qu'un Miſſionnaire qui eſt en pareille ſituation, & comme bloqué par une telle armée, n'eſt pas cependant oiſif pour les fonctions de ſon miniſtere. Il y a quantité de Chrétiens dans ces ſortes d'armées, où à la vérité ils ne ſont pas en grande conſidération, mais ils n'en méritent pas moins la nôtre; l'emploi de la plupart eſt d'y ſoigner les chevaux des cavaliers Marattes; d'autres y gagnent leur vie en vendant de l'herbe ou du bois. Comme ce ſont des gens qui n'ont rien en propre que leur perſonne, ils trouvent leur patrie par-tout où ils trouvent à vivre. Une multitude de ces Chrétiens ſuivit les Marattes il y a onze ou douze ans, après une incurſion de ceux-ci, ou plutôt une inondation qui embraſſa preſque toute la Péninſule, depuis leur pays ſitué au nord de Goa, & s'étendant vers l'eſt juſqu'à la mer, qui borne au ſud ce pays-ci: ils paſſerent les montagnes qui lui ſervent de barriere, & vinrent juſqu'auprès de Pondichery; après avoir tué dans un combat le Nabab ou Gouverneur d'Arcat (c'eſt le nom de la ville capitale de ce pays, & du pays même qui s'étend depuis la mer juſqu'aux montagnes dont j'ai déjà parlé, de l'eſt à

l'oueſt, & il a bien plus d'étendue encore nord & ſud) le gendre du Nabab nommé *Sanderſaheb*, étoit alors avec ſes principales forces dans le Royaume de *Trichirapaly*, qu'il avoit conquis ou uſurpé tout récemment ; les Marattes allerent l'attaquer, prirent la ville capitale, & l'emmenerent priſonnier dans leur pays. Ce fut alors qu'une multitude de Chrétiens, auparavant attachés au ſervice du Nabab, ſuivirent les vainqueurs, en continuant auprès de ceux-ci les emplois qu'ils avoient auparavant, comme de ſoigner les éléphans, les chameaux, les chevaux.

Quoique les Maures, Gouverneurs particuliers de quelque place, ou de quelque pays, aient des démêlés preſque continuels avec les différens Chefs des Marattes qui rodent de côté & d'autre, cependant tout ſe réunit, Maures & Marattes, ſous l'étendart du grand Nabab, ou Gouverneur de la Péninſule, qui réſide, ſoit à Aurengabad, ſitué dans le pays même des Marattes, ſoit à Golconde ; la puiſſance de celui-ci le rend formidable à ſon maître même, le grand Mogol, dont il dépend plus de nom que de fait. Il s'eſt attribué la nomination de tous les Nababs ſubalternes ; de ſorte

que le pays d'Arcat étoit paſſé, après pluſieurs événemens qu'il ſeroit long de déduire, à une de ſes créatures. L'avant dernier de ces Gouverneurs qui étoit en place, quand tout ce que je viens de dire eſt arrivé, étoit le fameux *Niſan*, le même qui appella *Thamas-Koulikan* à Dely pour en emporter les richeſſes immenſes dont celui-ci dépouilla le grand Mogol : Niſan étant mort, il y a trois ou quatre ans, *Nazerſing* lui ſuccéda. Dans cette circonſtance, *Sanderſael*, priſonnier des Marattes, en obtint ſa liberté ; il ne put également obtenir de *Nazerſing* la place de Gouverneur d'Arcat, mais il ſe propoſa de l'emporter de force. Soutenu & conduit par un neveu de *Nazerſing*, nommé *Idaielmodiskan*, mécontent de ſon oncle, il comptoit encore plus, pour réuſſir, ſur l'amitié des François qui avoient été toujours de bonne intelligence avec ſa famille, & qui avoient lieu de ſe plaindre de ſon compétiteur, dont les Anglois avoient reçu du ſecours dans la derniere guerre que nous avons eu avec eux ; ſa confiance n'a pas été trompée ; les François s'étant joint à lui, ont tué ſon rival dans un combat, & l'ont mis en poſſeſſion du pays. Ils travailloient

même à agrandir son Gouvernement; quand *Nazersing* est venu avec une armée formidable, il y avoit plus de cent mille chevaux, & dont le total montoit au nombre de quatre cent mille hommes. *Idacelmodiskan* est tombé entre les mains de son oncle, on n'a jamais bien pu éclaircir par quelle intrigue. Les François n'ont eu d'autre parti à prendre que la retraite devant une armée dont ils ne connoissoient encore que le nombre & non la foiblesse. Les Maures, en les attaquant, les ont instruits de ce dernier point. Les François, investis de tous côtés, & n'étant qu'un contre cinquante, ont fait un abbatis de Maures & Marattes, qui les a étonnés à tel point qu'à présent ils ne peuvent soutenir dans un combat un visage blanc. Il faut remarquer que les Anglois, presqu'en égal nombre que nous, étoient dans l'armée de *Nazersing*, mais ils s'amuserent avec leur canon qui ne put suivre nos gens : ceux-ci ayant mis au milieu d'eux *Sandersaeb* & son fils, firent une bonne journée de chemin ; en passant sur le ventre à des armées, dont chacune sembloit devoir les engloutir, & se rendirent à une lieue de Pondichery, ayant été obligés d'abandonner dans la

boue quelque piece de canon qu'ils ont repris dans les ſuites. Après avoir formé leur camp, ils ne furent pas long-temps ſans exercer à leur tour l'armée de *Nazerſing;* trois cens hommes fondirent deſſus la nuit ſuivante, taillerent en pieces un corps de douze mille chevaux plus avancés que le reſte, & déterminerent par-là *Nazerſing* à aller ſe loger plus loin. Ceci a été ſuivi de bien d'autres actions & priſes de villes, à peine vraiſemblables, mais cependant vraies. A tous ces échecs de *Nazerſing*, ſe joignit la diſette des vivres qui l'obligea de permettre à ſes gens de ſe débander pour aller chercher des fourrages & des vivres ailleurs. J'en ai vu des détachemens à plus d'une douzaine de journées du camp principal. Je fus averti pour-lors qu'on étoit allé me chercher dans une de mes égliſes, pour me prendre & m'emmener à *Nazerſing*, & qu'on devoit venir à celle où j'étois. Un Jéſuite d'Agen, nommé le Pere Coſtas, qui venoit d'une autre extrémité de nos Miſſions, ſe trouva dans cette conjoncture avec moi. Il n'y avoit que nous deux de Miſſionnaires dans ces terres : en pareille ſituation, ce n'étoit pas la mort qui nous alarmoit, mais nous crûmes cependant devoir

faire ce qui dépendoit de nous pour l'éviter. Nous nous éloignâmes donc encore d'environ trois journées dans le nord, en nous proposant de pousser jusqu'à Goa, si les recherches qu'on faisoit de nous, nous y obligeoient. Mais quinze jours ou trois semaines après, le bruit public nous apprit la mort de *Nazersing*, tué par ses gens même, dans une action vive, où les François jouerent à tout perdre, & firent une entreprise & des efforts, dont tout ce qu'on a écrit des combats d'Alexandre très-certainement n'approche pas. La scène changea, *Idail-modiskan*, qui étoit déja entre les mains des exécuteurs, pour perdre sa tête, fut déclaré grand Nabab, vint à Pondichery, & ne chercha qu'à témoigner sa reconnoissance aux François, par des dons en terres & d'autres présens considérables; il voulut en avoir un détachement avec lui pour s'aller saisir de Golconde où étoient les trésors immenses ramassés par Nisan. On lui donna donc environ deux cens blancs avec un nombre plus considérable d'Indiens aguerris à notre service. Dans la longue route qu'il falloit faire pour arriver au terme du voyage, autre révolution. Quelques Nababs particuliers ayant

conjuré contre *Idaielmodiskan*; il y a eu un combat funeſte aux conjurés; mais ſur la fin de l'action, une fleche tirée par je ne ſçais qui, atteignit l'œil du vainqueur, qui mourut preſqu'auſſitôt. Les François, malgré leur petit nombre, lui donnerent un ſucceſſeur, & déterminerent l'élection qu'ils firent tomber ſur un cadet même de *Nazerſing* qu'ils venoient de faire périr. Ils l'avoient eu priſonnier à Pondichery: il ſe nomme *Salaberſing*. Celui-ci confirma tout ce que ſon prédéceſſeur avoit fait en faveur de la Nation Françoiſe, & le détachement François s'attacha à lui pour le conduire & le mettre en poſſeſſion de Golconde. On y eſt heureuſement arrivé, & delà on eſt allé à Aurengabad. Les tréſors de ces deux villes, fruits des épargnes, des travaux & des infidélités des grands Nababs, qui depuis long-temps ne payoient rien à leur maître le grand Mogol, ſe trouvent à préſent entre les mains des François, dont le Commandant regne, pour ainſi dire, à la faveur d'un petit détachement, dans tout un pays bien plus conſidérable que la France. *Salaberſing* eſt ſous ſa tutelle.

Pendant que tout ceci s'eſt paſſé dans

le nord, bien loin d'ici, les Anglois ont voulu chaſſer le Nabab d'Arcat, placé par les François, & lui ſubſtituer un des enfans de l'ancien Nabab, mort dans le combat dont j'ai parlé ci-deſſus. Celui-ci s'eſt emparé de la ville & du Royaume de Trichirapali, dont il avoit eu l'adminiſtration du vivant de ſon pere. Il s'y eſt maintenu juſqu'aujourd'hui, mais on le ſerre à préſent dans ſa capitale, quoique le nombre des Anglois qui ſont avec lui, égale au moins celui des François qui l'attaquent. Les Anglois ont reçu bien plus de ſoldats d'Europe que nous; mais il paroît, par tous les événemens paſſés, & par le cours que les affaires prennent pour le préſent, que nous avons Dieu de notre côté. Si les Anglois prévaloient, on peut juger, par la conduite qu'ils tiennent à l'égard de la Religion Catholique, dans les lieux de leur dépendance, qu'ils acheveroient de la ruiner, au lieu que les ſuccès des François ſont ceux de la Religion même. *Sanderſaeb* nous a déja donné un beau terrein au milieu de la ville d'Arcat, où nous commencions à bâtir, quand les Anglois ſont venus pour faire une diverſion qui rompit l'entrepriſe de *Trichirapali*. Ils s'en ſont emparés ſans réſiſtance, & la quitteront

teront avec la même facilité, à l'arrivée des troupes qui ont été envoyées pour les en chaſſer. C'eſt une ville immenſe, qui a plus d'une mortelle lieue de long, ou, pour mieux dire, c'eſt un amas de différens villages qui environnent une ville, & ſont ſenſés faire un tout avec elle, à raiſon de leur proximité ou de l'union qu'ils ont avec elle ou entr'eux, par une rue par exemple, tandis que ce ne ſont, à droite & à gauche de cette rue, que des champs & des bois. Nous avions ci-devant une petite égliſe dans un fauxbourg. Nous venons auſſi de faire un nouvel établiſſement dans la ville de *Gingi*, autrefois capitale du Royaume de ce nom, & dont Pondichery dépendoit. Cette ville, fameuſe par ſes ſept fortereſſes, dont chacune eſt à la cîme d'une montagne, & qui ont communication entr'elles par des murs bâtis dans l'intervalle de ces ſept montagnes, pour les lier l'une avec l'autre, avoit coûté douze ans de ſiége aux Maures, encore ne la prirent-ils que par l'imprudence du Roi, qui ſe laiſſa faire priſonnier dans une ſortie mal concertée. Les François s'en ſont rendus les maîtres dans une nuit. Trois ſoldats ſeulement ont grimpé ſur l'une des montagnes, mal-

gré les corps-de-garde placés de distance en distance, & ont tellement étonné les Maures, que ceux-ci ont abandonné le reste avec bien du butin & des richesses. Les François sont encore nantis de cette place, & je ne sçais s'ils la rendront au Nabab. J'eus l'honneur d'y accompagner, sur la fin du carême passé, M. le Gouverneur de Pondichery & *Sandersaeb*. J'étois arrivé peu de temps auparavant dans cette ville, pour m'y reposer un peu, après trois ans d'absence : mais M. le Gouverneur me demanda pour être Aumônier de l'armée qu'il envoyoit à *Sandersaeb*, pour soumettre quelques places. Je quittai l'armée, excédé par les chaleurs, avant qu'elle prît la route de *Trichirapali*. Je ne m'arrêtai pas long-temps à Pondichery, attendu le besoin de nos Missions, pour lesquelles je partis presqu'aussi-tôt. Je repassai dans les montagnes, avec bonne envie de visiter toutes mes églises ; mais j'ai encore été traversé dans ce dessein ; une armée de Marattes m'a tenu bloqué pendant près de deux mois dans la premiere église de mon district. Graces à Dieu, ce n'a pas été sans fruit, puisque dans mon séjour j'y ai fait plus de trente baptêmes, dont il y en a huit d'adultes. Il

en reſtoit encore à faire de cette derniere eſpece, quand j'ai été rappellé à Pondichery, pour une raiſon à laquelle je n'avois guere ſujet de m'attendre; ſçavoir, pour y remplir le poſte de Supérieur général. C'eſt au milieu des occupations dont je ſuis inveſti, outre la néceſſité d'apprendre une nouvelle langue à l'âge de cinquante-ſept ans, que je vous écris ceci à bâtons rompus, pour vous apprendre en abrégé les événemens du pays, ma propre ſituation, & pour vous faire connoître combien je ſuis éloigné de vous oublier. Recommandez-moi au Seigneur. Faites-le prier pour moi, & ſoyez toujours perſuadé de la véritable tendreſſe avec laquelle je ne ceſſerai d'être, mon très-cher Frere, votre, &c.

EXTRAIT

*D'une lettre écrite de Chandernagor dans le Royaume de Bengale, au R. P. ***.*

Le 1er Janvier 1753.

JE ne vous entretiendrai pas long-temps, mon Révérend Pere, de ce qui m'eſt arrivé pendant mon voyage qui n'a pas été auſſi heureux qu'on me l'avoit fait eſpérer. Je me contenterai de vous en donner ici un précis.

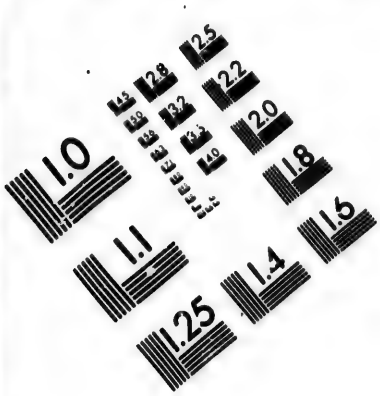
Je me ſuis embarqué, comme vous ſçavez, à l'Orient. D'abord la navigation a été aſſez favorable. Cependant je ne ſuis arrivé qu'au bout de cinq mois à l'Iſle de France, qu'on ne connoiſſoit autrefois que ſous le nom de l'Iſle Maurice. Le Capitaine du vaiſſeau ne voulut point relâcher à l'Iſle Grande, dans le Bréſil, comme on en étoit convenu; nous aurions pu y faire proviſion d'eau douce, de bœufs & de volailles dont nous avions grand beſoin; ſon deſſein étoit de relâcher au Cap de Bonne-Eſpérance, qui eſt ſitué aux extrémités de l'Afrique. C'eſt une Colo-

nie Hollandoiſe, qui ne cede, dit-on, en rien à celle que cette Nation entretient à Batavia; mais Dieu ne permit pas que nous y abordaſſions. Après huit jours d'efforts inutiles pour entrer dans la rade, nous fûmes obligés de faire encore neuf cens lieues pour aller chercher l'Iſle de France, où nous arrivâmes enfin très-fatigués de la traverſée, & d'où nous partîmes après ſix ſemaines de ſéjour. Le reſte de la route nous a beaucoup plus coûté. Deux fois le feu a pris à notre vaiſſeau; cinq fois nous avons failli à être ſubmergés; le navire a été pluſieurs jours ſur le point de ſe briſer, ou contre les rochers, ou ſur le ſable; mais enfin l'activité & la bonne manœuvre de nos matelots nous ont toujours ſauvé, graces à la Providence qui veilloit ſur nous. Nous avons vu de loin l'Iſle de Madagaſcar, qui a près de neuf cens lieues de circuit. On prétend que c'eſt la plus grande Iſle connue, quoiqu'beaucoup de voyageurs aſſurent que celle de Borneo, vers la Chine, eſt plus grande encore. Nous avions autrefois à Madagaſcar un établiſſement François, qui ne ſubſiſte plus depuis quelques années. Il y a quelques années qu'un des Rois de cette

Iſle mourut. Ses ſujets voulurent reconnoître le Roi de France pour leur Souverain, à condition que ce Monarque leur donneroit pour Vice-Roi un certain François qu'ils déſignerent; & qu'ils avoient vu dans leur pays. Ce François devoit épouſer la fille unique du Roi défunt, afin d'avoir des enfans de ſon ſang. Le François accepta la propoſition, quitta l'épouſe légitime qu'il avoit à l'Iſle de France où il étoit établi, & ſe rendit dans ſon Royaume, accompagné d'une vingtaine de ſes compatriotes dont il avoit formé ſa Cour. Mais ſon regne ne fut pas de longue durée. Les François ſe comporterent ſi mal à l'égard de leurs bienfaiteurs, que ces Inſulaires fatigués des inſultes qu'eux & leurs femmes en recevoient, les maſſacrerent tous en un jour.

Je ne m'arrêterai point à vous detailler les dangers que nous avons couru juſqu'à Chandernagor, je vous dirai ſeulement que nous ſommes arrivés dans cette ville, après avoir eſſuyé tous les caprices de l'air, & les fureurs d'une mer féconde en naufrages. Mais je ne vous laiſſerai pas ignorer un événement mémorable qui a jetté l'épouvante dans tout le Royaume de

Bengale. Je ne fus pas plutôt arrivé au lieu de ma deſtination, qu'on m'apprit qu'*Elcabat & Benurez*, deux villes conſidérables du pays, venoient d'être ſubmergées, & qu'il avoit péri dans ce déſaſtre plus de cent mille perſonnes, ſans compter une quantité prodigieuſe d'éléphans, de [illegible]ux, de chevaux, de bœufs, & [illegible] fleuve voiſin, enflé par les eaux du Gange débordé, rompit ſa digue & ſe répandit avec tant d'impétuoſité & de fureur, qu'il entraîna dans ſon cours tout ce qu'il y avoit d'aldées ou villages juſqu'à *Bar*. On prétend qu'il a péri dans cette malheureuſe occaſion environ trente ou quarante mille perſonnes, & que tout le Gange étoit couvert de cadavres, de beſtiaux & de débris de maiſons. Il ſemble que le Seigneur ait voulu punir ces villes des abominations qui s'y commettoient impunément depuis plus de trente ans. Nos Miſſionnaires les comparoient à Sodome & à Gomorrhe; mais ſi tout ce qu'ils m'en ont raconté eſt vrai, comme je n'en doute point, elles méritoient un châtiment ſemblable à celui qui a rendu ſi célebres, dans l'Ecriture, les deux villes que je viens de nommer.


1.0
1.1
1.25
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.0
25.0
28.0
32.0
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0
112.0
125.0
140.0
160.0
180.0
200.0
224.0
250.0
280.0
320.0
360.0
400.0
450.0
500.0
560.0
630.0
710.0
800.0
900.0
1000.0
1120.0
1250.0
1400.0
1600.0
1800.0
2000.0
2240.0
2500.0
2800.0
3200.0
3600.0
4000.0
4500.0
5000.0
5600.0
6300.0
7100.0
8000.0
9000.0
10000.0
11200.0
12500.0
14000.0
16000.0
18000.0
20000.0
22400.0
25000.0
28000.0
32000.0
36000.0
40000.0
45000.0
50000.0
56000.0
63000.0
71000.0
80000.0
90000.0
100000.0
112000.0
125000.0
140000.0
160000.0
180000.0
200000.0
224000.0
250000.0
280000.0
320000.0
360000.0
400000.0
450000.0
500000.0
560000.0
630000.0
710000.0
800000.0
900000.0
1000000.0
1120000.0
1250000.0
1400000.0
1600000.0
1800000.0
2000000.0
2240000.0
2500000.0
2800000.0
3200000.0
3600000.0
4000000.0
4500000.0
5000000.0
5600000.0
6300000.0
7100000.0
8000000.0
9000000.0
10000000.0
11200000.0
12500000.0
14000000.0
16000000.0
18000000.0
20000000.0
22400000.0
25000000.0
28000000.0
32000000.0
36000000.0
40000000.0
45000000.0
50000000.0
56000000.0
63000000.0
71000000.0
80000000.0
90000000.0
100000000.0
112000000.0
125000000.0
140000000.0
160000000.0
180000000.0
200000000.0
224000000.0
250000000.0
280000000.0
320000000.0
360000000.0
400000000.0
450000000.0
500000000.0
560000000.0
630000000.0
710000000.0
800000000.0
900000000.0
1000000000.0
1120000000.0
1250000000.0
1400000000.0
1600000000.0
1800000000.0
2000000000.0
2240000000.0
2500000000.0
2800000000.0
3200000000.0
3600000000.0
4000000000.0
4500000000.0
5000000000.0
5600000000.0
6300000000.0
7100000000.0
8000000000.0
9000000000.0
10000000000.0
11200000000.0
12500000000.0
14000000000.0
16000000000.0
18000000000.0
20000000000.0
22400000000.0
25000000000.0
28000000000.0
32000000000.0
36000000000.0
40000000000.0
45000000000.0
50000000000.0
56000000000.0
63000000000.0
71000000000.0
80000000000.0
90000000000.0
100000000000.0
112000000000.0
125000000000.0
140000000000.0
160000000000.0
180000000000.0
200000000000.0
224000000000.0
250000000000.0
280000000000.0
320000000000.0
360000000000.0
400000000000.0
450000000000.0
500000000000.0
560000000000.0
630000000000.0
710000000000.0
800000000000.0
900000000000.0
1000000000000.0
1120000000000.0
1250000000000.0
1400000000000.0
1600000000000.0
1800000000000.0
2000000000000.0
2240000000000.0
2500000000000.0
2800000000000.0
3200000000000.0
3600000000000.0
4000000000000.0
4500000000000.0
5000000000000.0
5600000000000.0
6300000000000.0
7100000000000.0
8000000000000.0
9000000000000.0
10000000000000.0
11200000000000.0
12500000000000.0
14000000000000.0
16000000000000.0
18000000000000.0
20000000000000.0
22400000000000.0
25000000000000.0
28000000000000.0
32000000000000.0
36000000000000.0
40000000000000.0
45000000000000.0
50000000000000.0
56000000000000.0
63000000000000.0
71000000000000.0
80000000000000.0
90000000000000.0
100000000000000.0
112000000000000.0
125000000000000.0
140000000000000.0
160000000000000.0
180000000000000.0
200000000000000.0
224000000000000.0
250000000000000.0
280000000000000.0
320000000000000.0
360000000000000.0
400000000000000.0
450000000000000.0
500000000000000.0
560000000000000.0
630000000000000.0
710000000000000.0
800000000000000.0
900000000000000.0
1000000000000000.0
1120000000000000.0
1250000000000000.0
1400000000000000.0
1600000000000000.0
1800000000000000.0
2000000000000000.0
2240000000000000.0
2500000000000000.0
2800000000000000.0
3200000000000000.0
3600000000000000.0
4000000000000000.0
4500000000000000.0
5000000000000000.0
5600000000000000.0
6300000000000000.0
7100000000000000.0
8000000000000000.0
9000000000000000.0
10000000000000000.0
11200000000000000.0
12500000000000000.0
14000000000000000.0
16000000000000000.0
18000000000000000.0
20000000000000000.0
22400000000000000.0
25000000000000000.0
28000000000000000.0
32000000000000000.0
36000000000000000.0
40000000000000000.0
45000000000000000.0
50000000000000000.0
56000000000000000.0
63000000000000000.0
71000000000000000.0
80000000000000000.0
90000000000000000.0
100000000000000000.0
112000000000000000.0
125000000000000000.0
140000000000000000.0
160000000000000000.0
180000000000000000.0
200000000000000000.0
224000000000000000.0
250000000000000000.0
280000000000000000.0
320000000000000000.0
360000000000000000.0
400000000000000000.0
450000000000000000.0
500000000000000000.0
560000000000000000.0
630000000000000000.0
710000000000000000.0
800000000000000000.0
900000000000000000.0
1000000000000000000.0
1120000000000000000.0
1250000000000000000.0
1400000000000000000.0
1600000000000000000.0
1800000000000000000.0
2000000000000000000.0
2240000000000000000.0
2500000000000000000.0
2800000000000000000.0
3200000000000000000.0
3600000000000000000.0
4000000000000000000.0
4500000000000000000.0
5000000000000000000.0
5600000000000000000.0
6300000000000000000.0
7100000000000000000.0
8000000000000000000.0
9000000000000000000.0
10000000000000000000.0
11200000000000000000.0
12500000000000000000.0
14000000000000000000.0
16000000000000000000.0
18000000000000000000.0
20000000000000000000.0
22400000000000000000.0
25000000000000000000.0
28000000000000000000.0
32000000000000000000.0
36000000000000000000.0
40000000000000000000.0
45000000000000000000.0
50000000000000000000.0
56000000000000000000.0
63000000000000000000.0
71000000000000000000.0
80000000000000000000.0
90000000000000000000.0
100000000000000000000.0
112000000000000000000.0
125000000000000000000.0
140000000000000000000.0
160000000000000000000.0
180000000000000000000.0
200000000000000000000.0
224000000000000000000.0
250000000000000000000.0
280000000000000000000.0
320000000000000000000.0
360000000000000000000.0
400000000000000000000.0
450000000000000000000.0
500000000000000000000.0
560000000000000000000.0
630000000000000000000.0
710000000000000000000.0
800000000000000000000.0
900000000000000000000.0
1000000000000000000000.0
1120000000000000000000.0
1250000000000000000000.0
1400000000000000000000.0
1600000000000000000000.0
1800000000000000000000.0
2000000000000000000000.0
2240000000000000000000.0
2500000000000000000000.0
2800000000000000000000.0
3200000000000000000000.0
3600000000000000000000.0
4000000000000000000000.0
4500000000000000000000.0
5000000000000000000000.0
5600000000000000000000.0
6300000000000000000000.0
7100000000000000000000.0
8000000000000000000000.0
9000000000000000000000.0
10000000000000000000000.0
11200000000000000000000.0
12500000000000000000000.0
14000000000000000000000.0
16000000000000000000000.0
18000000000000000000000.0
20000000000000000000000.0
22400000000000000000000.0
25000000000000000000000.0
28000000000000000000000.0
32000000000000000000000.0
36000000000000000000000.0
40000000000000000000000.0
45000000000000000000000.0
50000000000000000000000.0
56000000000000000000000.0
63000000000000000000000.0
71000000000000000000000.0
80000000000000000000000.0
90000000000000000000000.0
100000000000000000000000.0
112000000000000000000000.0
125000000000000000000000.0
140000000000000000000000.0
160000000000000000000000.0
180000000000000000000000.0
200000000000000000000000.0
224000000000000000000000.0
250000000000000000000000.0
280000000000000000000000.0
320000000000000000000000.0
360000000000000000000000.0
400000000000000000000000.0
450000000000000000000000.0
500000000000000000000000.0
560000000000000000000000.0
630000000000000000000000.0
710000000000000000000000.0
800000000000000000000000.0
900000000000000000000000.0
1000000000000000000000000.0
1120000000000000000000000.0
1250000000000000000000000.0
1400000000000000000000000.0
1600000000000000000000000.0
1800000000000000000000000.0
2000000000000000000000000.0
2240000000000000000000000.0
2500000000000000000000000.0
2800000000000000000000000.0
3200000000000000000000000.0
3600000000000000000000000.0
4000000000000000000000000.0
4500000000000000000000000.0
5000000000000000000000000.0
5600000000000000000000000.0
6300000000000000000000000.0
7100000000000000000000000.0
8000000000000000000000000.0
9000000000000000000000000.0
10000000000000000000000000.0
11200000000000000000000000.0
12500000000000000000000000.0
14000000000000000000000000.0
16000000000000000000000000.0
18000000000000000000000000.0
20000000000000000000000000.0
22400000000000000000000000.0
25000000000000000000000000.0
28000000000000000000000000.0
32000000000000000000000000.0
36000000000000000000000000.0
40000000000000000000000000.0
45000000000000000000000000.0
50000000000000000000000000.0
56000000000000000000000000.0
63000000000000000000000000.0
71000000000000000000000000.0
80000000000000000000000000.0
90000000000000000000000000.0
100000000000000000000000000.0
112000000000000000000000000.0
125000000000000000000000000.0
140000000000000000000000000.0
160000000000000000000000000.0
180000000000000000000000000.0
200000000000000000000000000.0
224000000000000000000000000.0
250000000000000000000000000.0
280000000000000000000000000.0
320000000000000000000000000.0
360000000000000000000000000.0
400000000000000000000000000.0
450000000000000000000000000.0
500000000000000000000000000.0
560000000000000000000000000.0
630000000000000000000000000.0
710000000000000000000000000.0
800000000000000000000000000.0
900000000000000000000000000.0
1000000000000000000000000000.0
1120000000000000000000000000.0
1250000000000000000000000000.0
1400000000000000000000000000.0
1600000000000000000000000000.0
1800000000000000000000000000.0
2000000000000000000000000000.0
2240000000000000000000000000.0
2500000000000000000000000000.0
2800000000000000000000000000.0
3200000000000000000000000000.0
3600000000000000000000000000.0
4000000000000000000000000000.0
4500000000000000000000000000.0
5000000000000000000000000000.0
5600000000000000000000000000.0
6300000000000000000000000000.0
7100000000000000000000000000.0
8000000000000000000000000000.0
9000000000000000000000000000.0
10000000000000000000000000000.0
11200000000000000000000000000.0
12500000000000000000000000000.0
14000000000000000000000000000.0
16000000000000000000000000000.0
18000000000000000000000000000.0
20000000000000000000000000000.0
22400000000000000000000000000.0
25000000000000000000000000000.0
28000000000000000000000000000.0
32000000000000000000000000000.0
36000000000000000000000000000.0
40000000000000000000000000000.0
45000000000000000000000000000.0
50000000000000000000000000000.0
56000000000000000000000000000.0
63000000000000000000000000000.0
71000000000000000000000000000.0
80000000000000000000000000000.0
90000000000000000000000000000.0
100000000000000000000000000000.0
112000000000000000000000000000.0
125000000000000000000000000000.0
140000000000000000000000000000.0
160000000000000000000000000000.0
180000000000000000000000000000.0
200000000000000000000000000000.0
224000000000000000000000000000.0
250000000000000000000000000000.0
280000000000000000000000000000.0
320000000000000000000000000000.0
360000000000000000000000000000.0
400000000000000000000000000000.0
450000000000000000000000000000.0
500000000000000000000000000000.0
560000000000000000000000000000.0
630000000000000000000000000000.0
710000000000000000000000000000.0
800000000000000000000000000000.0
900000000000000000000000000000.0
1000000000000000000000000000000.0
1120000000000000000000000000000.0
1250000000000000000000000000000.0
1400000000000000000000000000000.0
1600000000000000000000000000000.0
1800000000000000000000000000000.0
2000000000000000000000000000000.0
2240000000000000000000000000000.0
2500000000000000000000000000000.0
2800000000000000000000000000000.0
3200000000000000000000000000000.0
3600000000000000000000000000000.0
4000000000000000000000000000000.0
4500000000000000000000000000000.0
5000000000000000000000000000000.0
5600000000000000000000000000000.0
6300000000000000000000000000000.0
7100000000000000000000000000000.0
8000000000000000000000000000000.0
9000000000000000000000000000000.0
10000000000000000000000000000000.0
11200000000000000000000000000000.0
12500000000000000000000000000000.0
14000000000000000000000000000000.0
16000000000000000000000000000000.0
18000000000000000000000000000000.0
20000000000000000000000000000000.0
22400000000000000000000000000000.0
25000000000000000000000000000000.0
28000000000000000000000000000000.0
32000000000000000000000000000000.0
36000000000000000000000000000000.0
40000000000000000000000000000000.0
45000000000000000000000000000000.0
50000000000000000000000000000000.0
56000000000000000000000000000000.0
63000000000000000000000000000000.0
71000000000000000000000000000000.0
80000000000000000000000000000000.0
90000000000000000000000000000000.0
100000000000000000000000000000000.0
112000000000000000000000000000000.0
125000000000000000000000000000000.0
140000000000000000000000000000000.0
160000000000000000000000000000000.0
180000000000000000000000000000000.0
200000000000000000000000000000000.0
224000000000000000000000000000000.0
250000000000000000000000000000000.0
280000000000000000000000000000000.0
320000000000000000000000000000000.0
360000000000000000000000000000000.0
400000000000000000000000000000000.0
450000000000000000000000000000000.0
500000000000000000000000000000000.0
560000000000000000000000000000000.0
630000000000000000000000000000000.0
710000000000000000000000000000000.0
800000000000000000000000000000000.0
900000000000000000000000000000000.0
1000000000000000000000000000000000.0
1120000000000000000000000000000000.0
1250000000000000000000000000000000.0
1400000000000000000000000000000000.0
1600000000000000000000000000000000.0
1800000000000000000000000000000000.0
2000000000000000000000000000000000.0
2240000000000000000000000000000000.0
2500000000000000000000000000000000.0
2800000000000000000000000000000000.0
3200000000000000000000000000000000.0
3600000000000000000000000000000000.0
4000000000000000000000000000000000.0
4500000000000000000000000000000000.0
5000000000000000000000000000000000.0
5600000000000000000000000000000000.0
6300000000000000000000000000000000.0
7100000000000000000000000000000000.0
8000000000000000000000000000000000.0
9000000000000000000000000000000000.0
10000000000000000000000000000000000.0
11200000000000000000000000000000000.0
12500000000000000000000000000000000.0
14000000000000000000000000000000000.0
16000000000000000000000000000000000.0
18000000000000000000000000000000000.0
20000000000000000000000000000000000.0
22400000000000000000000000000000000.0
25000000000000000000000000000000000.0
28000000000000000000000000000000000.0
32000000000000000000000000000000000.0
36000000000000000000000000000000000.0
40000000000000000000000000000000000.0
45000000000000000000000000000000000.0
50000000000000000000000000000000000.0
56000000000000000000000000000000000.0
63000000000000000000000000000000000.0
71000000000000000000000000000000000.0
80000000000000000000000000000000000.0
90000000000000000000000000000000000.0
100000000000000000000000000000000000.0
112000000000000000000000000000000000.0
125000000000000000000000000000000000.0
140000000000000000000000000000000000.0
160000000000000000000000000000000000.0
180000000000000000000000000000000000.0
200000000000000000000000000000000000.0
224000000000000000000000000000000000.0
250000000000000000000000000000000000.0
280000000000000000000000000000000000.0
320000000000000000000000000000000000.0
360000000000000000000000000000000000.0
400000000000000000000000000000000000.0
450000000000000000000000000000000000.0
500000000000000000000000000000000000.0
560000000000000000000000000000000000.0
630000000000000000000000000000000000.0
710000000000000000000000000000000000.0
800000000000000000000000000000000000.0
900000000000000000000000000000000000.0
1000000000000000000000000000000000000.0
1120000000000000000000000000000000000.0
1250000000000000000000000000000000000.0
1400000000000000000000000000000000000.0
1600000000000000000000000000000000000.0
1800000000000000000000000000000000000.0
2000000000000000000000000000000000000.0
2240000000000000000000000000000000000.0
2500000000000000000000000000000000000.0
2800000000000000000000000000000000000.0
3200000000000000000000000000000000000.0
3600000000000000000000000000000000000.0
4000000000000000000000000000000000000.0
4500000000000000000000000000000000000.0
5000000000000000000000000000000000000.0
5600000000000000000000000000000000000.0
6300000000000000000000000000000000000.0
7100000000000000000000000000000000000.0
8000000000000000000000000000000000000.0
9000000000000000000000000000000000000.0
10000000000000000000000000000000000000.0
11200000000000000000000000000000000000.0
12500000000000000000000000000000000000.0
14000000000000000000000000000000000000.0
16000000000000000000000000000000000000.0
18000000000000000000000000000000000000.0
20000000000000000000000000000000000000.0
22400000000000000000000000000000000000.0
25000000000000000000000000000000000000.0
28000000000000000000000000000000000000.0
32000000000000000000000000000000000000.0
36000000000000000000000000000000000000.0
40000000000000000000000000000000000000.0
45000000000000000000000000000000000000.0
50000000000000000000000000000000000000.0
56000000000000000000000000000000000000.0
63000000000000000000000000000000000000.0
71000000000000000000000000000000000000.0
80000000000000000000000000000000000000.0
90000000000000000000000000000000000000.0
100000000000000000000000000000000000000.0
112000000000000000000000000000000000000.0
125000000000000000000000000000000000000.0
140000000000000000000000000000000000000.0
160000000000000000000000000000000000000.0
180000000000000000000000000000000000000.0
200000000000000000000000000000000000000.0
224000000000000000000000000000000000000.0
250000000000000000000000000000000000000.0
280000000000000000000000000000000000000.0
320000000000000000000000000000000000000.0
360000000000000000000000000000000000000.0
400000000000000000000000000000000000000.0
450000000000000000000000000000000000000.0
500000000000000000000000000000000000000.0
560000000000000000000000000000000000000.0
630000000000000000000000000000000000000.0
710000000000000000000000000000000000000.0
800000000000000000000000000000000000000.0
900000000000000000000000000000000000000.0
1000000000000000000000000000000000000000.0
1120000000000000000000000000000000000000.0
1250000000000000000000000000000000000000.0
1400000000000000000000000000000000000000.0
1600000000000000000000000000000000000000.0
1800000000000000000000000000000000000000.0
2000000000000000000000000000000000000000.0
2240000000000000000000000000000000000000.0
2500000000000000000000000000000000000000.0
2800000000000000000000000000000000000000.0
3200000000000000000000000000000000000000.0
3600000000000000000000000000000000000000.0
4000000000000000000000000000000000000000.0
4500000000000000000000000000000000000000.0
5000000000000000000000000000000000000000.0
5600000000000000000000000000000000000000.0
6300000000000000000000000000000000000000.0
7100000000000000000000000000000000000000.0
8000000000000000000000000000000000000000.0
9000000000000000000000000000000000000000.0
10000000000000000000000000000000000000000.0
11200000000000000000000000000000000000000.0
12500000000000000000000000000000000000000.0
14000000000000000000000000000000000000000.0
16000000000000000000000000000000000000000.0
18000000000000000000000000000000000000000.0
20000000000000000000000000000000000000000.0
22400000000000000000000000000000000000000.0
25000000000000000000000000000000000000000.0
28000000000000000000000000000000000000000.0
32000000000000000000000000000000000000000.0
36000000000000000000000000000000000000000.0
40000000000000000000000000000000000000000.0
45000000000000000000000000000000000000000.0
50000000000000000000000000000000000000000.0
56000000000000000000000000000000000000000.0
63000000000000000000000000000000000000000.0
71000000000000000000000000000000000000000.0
80000000000000000000000000000000000000000.0
90000000000000000000000000000000000000000.0
100000000000000000000000000000000000000000.0
112000000000000000000000000000000000000000.0
125000000000000000000000000000000000000000.0
140000000000000000000000000000000000000000.0
160000000000000000000000000000000000000000.0
180000000000000000000000000000000000000000.0
200000000000000000000000000000000000000000.0
224000000000000000000000000000000000000000.0
250000000000000000000000000000000000000000.0
280000000000000000000000000000000000000000.0
320000000000000000000000000000000000000000.0
360000000000000000000000000000000000000000.0
400000000000000000000000000000000000000000.0
450000000000000000000000000000000000000000.0
500000000000000000000000000000000000000000.0
560000000000000000000000000000000000000000.0
630000000000000000000000000000000000000000.0
710000000000000000000000000000000000000000.0
800000000000000000000000000000000000000000.0
900000000000000000000000000000000000000000.0
1000000000000000000000000000000000000000000.0
1120000000000000000000000000000000000000000.0
1250000000000000000000000000000000000000000.0
1400000000000000000000000000000000000000000.0
1600000000000000000000000000000000000000000.0
1800000000000000000000000000000000000000000.0
2000000000000000000000000000000000000000000.0
2240000000000000000000000000000000000000000.0
2500000000000000000000000000000000000000000.0
2800000000000000000000000000000000000000000.0
3200000000000000000000000000000000000000000.0
3600000000000000000000000000000000000000000.0
4000000000000000000000000000000000000000000.0
4500000000000000000000000000000000000000000.0
5000000000000000000000000000000000000000000.0
5600000000000000000000000000000000000000000.0
6300000000000000000000000000000000000000000.0
7100000000000000000000000000000000000000000.0
8000000000000000000000000000000000000000000.0
9000000000000000000000000000000000000000000.0
10000000000000000000000000000000000000000000.0
11200000000000000000000000000000000000000000.0
12500000000000000000000000000000000000000000.0
14000000000000000000000000000000000000000000.0
16000000000000000000000000000000000000000000.0
18000000000000000000000000000000000000000000.0
20000000000000000000000000000000000000000000.0
22400000000000000000000000000000000000000000.0
25000000000000000000000000000000000000000000.0
28000000000000000000000000000000000000000000.0
32000000000000000000000000000000000000000000.0
36000000000000000000000000000000000000000000.0
40000000000000000000000000000000000000000000.0
45000000000000000000000000000000000000000000.0
50000000000000000000000000000000000000000000.0
56000000000000000000000000000000000000000000.0
63000000000000000000000000000000000000000000.0
71000000000000000000000000000000000000000000.0
80000000000000000000000000000000000000000000.0
90000000000000000000000000000000000000000000.0
100000000000000000000000000000000000000000000.0
112000000000000000000000000000000000000000000.0
125000000000000000000000000000000000000000000.0
140000000000000000000000000000000000000000000.0
160000000000000000000000000000000000000000000.0
180000000000000000000000000000000000000000000.0
200000000000000000000000000000000000000000000.0
224000000000000000000000000000000000000000000.0
250000000000000000000000000000000000000000000.0
280000000000000000000000000000000000000000000.0
320000000000000000000000000000000000000000000.0
360000000000000000000000000000000000000000000.0
400000000000000000000000000000000000000000000.0
450000000000000000000000000000000000000000000.0
500000000000000000000000000000000000000000000.0
560000000000000000000000000000000000000000000.0
630000000000000000000000000000000000000000000.0
710000000000000000000000000000000000000000000.0
800000000000000000000000000000000000000000000.0
900000000000000000000000000000000000000000000.0
1000000000000000000000000000000000000000000000.0
1120000000000000000000000000000000000000000000.0
1250000000000000000000000000000000000000000000.0
1400000000000000000000000000000000000000000000.0
1600000000000000000000000000000000000000000000.0
1800000000000000000000000000000000000000000000.0
2000000000000000000000000000000000000000000000.0
2240000000000000000000000000000000000000000000.0
2500000000000000000000000000000000000000000000.0
2800000000000000000000000000000000000000000000.0
3200000000000000000000000000000000000000000000.0
3600000000000000000000000000000000000000000000.0
4000000000000000000000000000000000000000000000.0
4500000000000000000000000000000000000000000000.0
5000000000000000000000000000000000000000000000.0
5600000000000000000000000000000000000000000000.0
6300000000000000000000000000000000000000000000.0
7100000000000000000000000000000000000000000000.0
8000000000000000000000000000000000000000000000.0
9000000000000000000000000000000000000000000000.0
10000000000000000000000000000000000000000000000.0
11200000000000000000000000000000000000000000000.0
12500000000000000000000000000000000000000000000.0
14000000000000000000000000000000000000000000000.0
16000000000000000000000000000000000000000000000.0
18000000000000000000000000000000000000000000000.0
20000000000000000000000000000000000000000000000.0
22400000000000000000000000000000000000000000000.0
25000000000000000000000000000000000000000000000.0
28000000000000000000000000000000000000000000000.0
32000000000000000000000000000000000000000000000.0
36000000000000000000000000000000000000000000000.0
40000000000000000000000000000000000000000000000.0
45000000000000000000000000000000000000000000000.0
50000000000000000000000000000000000000000000000.0
56000000000000000000000000000000000000000000000.0
63000000000000000000000000000000000000000000000.0
71000000000000000000000000000000000000000000000.0
80000000000000000000000000000000000000000000000.0
90000000000000000000000000000000000000000000000.0
100000000000000000000000000000000000000000000000.0
112000000000000000000000000000000000000000000000.0
125000000000000000000000000000000000000000000000.0
140000000000000000000000000000000000000000000000.0
160000000000000000000000000000000000000000000000.0
180000000000000000000000000000000000000000000000.0
200000000000000000000000000000000000000000000000.0
224000000000000000000000000000000000000000000000.0
250000000000000000000000000000000000000000000000.0
280000000000000000000000000000000000000000000000.0
320000000000000000000000000000000000000000000000.0
360000000000000000000000000000000000000000000000.0
400000000000000000000000000000000000000000000000.0
450000000000000000000000000000000000000000000000.0
500000000000000000000000000000000000000000000000.0
560000000000000000000000000000000000000000000000.0
630000000000000000000000000000000000000000000000.0
710000000000000000000000000000000000000000000000.0
800000000000000000000000000000000000000000000000.0
900000000000000000000000000000000000000000000000.0
1000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1120000000000000000000000000000000000000000000000.0
1250000000000000000000000000000000000000000000000.0
1400000000000000000000000000000000000000000000000.0
1600000000000000000000000000000000000000000000000.0
1800000000000000000000000000000000000000000000000.0
2000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2240000000000000000000000000000000000000000000000.0
2500000000000000000000000000000000000000000000000.0
2800000000000000000000000000000000000000000000000.0
3200000000000000000000000000000000000000000000000.0
3600000000000000000000000000000000000000000000000.0
4000000000000000000000000000000000000000000000000.0
4500000000000000000000000000000000000000000000000.0
5000000000000000000000000000000000000000000000000.0
5600000000000000000000000000000000000000000000000.0
6300000000000000000000000000000000000000000000000.0
7100000000000000000000000000000000000000000000000.0
8000000000000000000000000000000000000000000000000.0
9000000000000000000000000000000000000000000000000.0
10000000000000000000000000000000000000000000000000.0
11200000000000000000000000000000000000000000000000.0
12500000000000000000000000000000000000000000000000.0
14000000000000000000000000000000000000000000000000.0
16000000000000000000000000000000000000000000000000.0
18000000000000000000000000000000000000000000000000.0
20000000000000000000000000000000000000000000000000.0
22400000000000000000000000000000000000000000000000.0
25000000000000000000000000000000000000000000000000.0
28000000000000000000000000000000000000000000000000.0
32000000000000000000000000000000000000000000000000.0
36000000000000000000000000000000000000000000000000.0
40000000000000000000000000000000000000000000000000.0
45000000000000000000000000000000000000000000000000.0
50000000000000000000000000000000000000000000000000.0
56000000000000000000000000000000000000000000000000.0
63000000000000000000000000000000000000000000000000.0
71000000000000000000000000000000000000000000000000.0
80000000000000000000000000000000000000000000000000.0
90000000000000000000000000000000000000000000000000.0
100000000000000000000000000000000000000000000000000.0
112000000000000000000000000000000000000000000000000.0
125000000000000000000000000000000000000000000000000.0
140000000000000000000000000000000000000000000000000.0
160000000000000000000000000000000000000000000000000.0
180000000000000000000000000000000000000000000000000.0
200000000000000000000000000000000000000000000000000.0
224000000000000000000000000000000000000000000000000.0
250000000000000000000000000000000000000000000000000.0
280000000000000000000000000000000000000000000000000.0
320000000000000000000000000000000000000000000000000.0
360000000000000000000000000000000000000000000000000.0
400000000000000000000000000000000000000000000000000.0
450000000000000000000000000000000000000000000000000.0
500000000000000000000000000000000000000000000000000.0
560000000000000000000000000000000000000000000000000.0
630000000000000000000000000000000000000000000000000.0
710000000000000000000000000000000000000000000000000.0
800000000000000000000000000000000000000000000000000.0
900000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1120000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1250000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1400000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1600000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1800000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2240000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2500000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2800000000000000000000000000000000000000000000000000.0
3200000000000000000000000000000000000000000000000000.0
3600000000000000000000000000000000000000000000000000.0
4000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
4500000000000000000000000000000000000000000000000000.0
5000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
5600000000000000000000000000000000000000000000000000.0
6300000000000000000000000000000000000000000000000000.0
7100000000000000000000000000000000000000000000000000.0
8000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
9000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
10000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
11200000000000000000000000000000000000000000000000000.0
12500000000000000000000000000000000000000000000000000.0
14000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
16000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
18000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
20000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
22400000000000000000000000000000000000000000000000000.0
25000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
28000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
32000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
36000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
40000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
45000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
50000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
56000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
63000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
71000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
80000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
90000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
100000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
112000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
125000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
140000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
160000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
180000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
200000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
224000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
250000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
280000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
320000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
360000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
400000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
450000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
500000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
560000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
630000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
710000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
800000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
900000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1120000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2240000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
11200000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
22400000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
112000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
224000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
280000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
320000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
360000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
400000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
450000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
500000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
560000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
630000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
710000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
800000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
900000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1120000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2240000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
11200000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
22400000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
112000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
224000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.

Benurez étoit le terme d'un pélerinage, où tous les ans il venoit des pays les plus reculés de l'Inde, des milliers d'Idolâtres, qui, autorisés par l'exemple de leurs Dieux, se livroient aux abominations les plus revoltantes & les plus monstrueuses. Assassinats, débauches, crimes de toute espece, rien ne leur étoit défendu pendant le voyage; dans le Temple même, qui en étoit le terme, la licence n'avoit plus de bornes. Ma plume se refuse à vous écrire les horreurs qui s'y passoient, & dont on se faisoit gloire, comme un point essentiel de Religion. Imaginez-vous tout ce que le cœur le plus corrompu, & l'esprit le plus déréglé peuvent inventer de plus brutal & de plus odieux, & vous aurez quelqu'idée des fêtes affreuses qui se célébroient au Temple de *Benurez*.

On compte dans Chandernagor environ cent deux ou trois mille habitans, comme à Pondicheri; & dans ce grand nombre nous n'avons gueres que quatre mille Chrétiens, en y comprenant les François, les Métis & les Topasses; tout le reste est Maure Mahométan ou Idolâtre. Si nous avions plus d'ouvriers Evangéliques, on pourroit, malgré les efforts & la rage des Brames, conver-

tir, ſans ſortir de la ville, un grand nombre de ces infortunés; mais malheureuſement nous ne ſommes que quatre actuellement; encore le plus zèlé & le mieux inſtruit de la conduite & des mœurs des Idolâtres, ſe trouve hors de combat à cauſe de ſon grand âge & de ſes infirmités; de ſorte que les détails de la paroiſſe, joints au ſoin d'un grand hôpital dont nous ſommes chargés, & où j'ai vu juſqu'à trois cens malades, demandent abſolument tout notre temps. Nous aurions beſoin de deux ou trois Miſſionnaires laborieux qui ſe conſacraſſent entiérement à l'inſtruction des Idolâtres. Le Révérend Pere Moſac, Supérieur de la Miſſion, & Curé de la Colonie, eſt le ſeul qui ſache leur langue. Comme ce double emploi excede les forces de ce Miſſionnaire, ſans cependant ralentir ſon zèle, j'ai commencé à étudier la langue du pays dans l'eſpérance de pouvoir partager ſes travaux qui ſont évidemment & trop multipliés & trop pénibles pour qu'il puiſſe les ſoutenir ſeul.

Juſqu'ici les malades & les mourans nous ont entiérement occupés. Il y a eu dans le mois d'Octobre paſſé quatre-vingt enterremens & ſoixante-quinze dans le mois de Novembre. Au com-

mencement du mois ſuivant on en a compté vingt-quatre ou trente, & ſur la fin du même mois j'ai enterré moi ſeul vingt-huit perſonnes. Jugez qu'elle prodigieuſe quantité de morts il doit y avoir eu, à proportion, parmi les Maures & les Gentils qui ſont en ſi grand nombre? Les premiers enterrent leurs morts, les ſeconds les jettent dans le Gange. Pour les Gentils des terres éloignées de ce fleuve, ils portent les leurs dans un champ où les corbeaux, les chiens-marrons, & mille autres animaux carnaciers viennent les dévorer.

La grande mortalité de cette année a fait renouveller la ſcene tragique & barbare des femmes nobles, qui ſe brûlent vivantes avec le corps de leurs époux décédés. L'uſage eſt qu'alors elles ſe parent de leurs plus riches vêtemens, & qu'elles chargent leur tête de tout ce qu'elles ont de plus précieux, comme de perles fines, de joyaux rares, &c. Enſuite elles font gravement le tour du bûcher, après quoi elles diſtribuent, à leurs parens & à leurs amis, les diamans & les bijoux dont elles étoient ornées. Quand cette cérémonie eſt finie, elles montent avec intrépidité ſur le bûcher, prennent ſur leurs genoux

le cadavre de leur mari, y mettent elles-mêmes le feu, & ſe laiſſent conſumer avec lui, ſans faire paroître le moindre ſentiment de douleur. Si, lorſqu'elles s'approchent du bûcher, il arrivoit qu'un Européen leur touchât ſeulement l'épaule ou la main, elles ſeroient déclarées infâmes, déchues de leur caſte, & indignes de l'honneur d'être brûlées. Jugez par-là de l'horreur que les Idolâtres de ce pays ont conçue pour nous. Cependant il eſt arrivé qu'on a ſauvé des flammes quelques unes de ces infortunées; mais il ſeroit téméraire de l'entreprendre encore. Les Brames ne manqueroient pas d'exciter contre les Européens une révolte générale, dont nous ſerions très-certainement les premieres victimes.

Nous voyons encore ici fort ſouvent des Idolâtres malades ſe vouer au Gange qu'ils regardent comme une divinité. Quelques jours avant mon arrivée, un homme riche, âgé de ſoixante ans, fut attaqué d'une maladie grave cauſée par ſes débauches en tout genre. Comme les Médecins déſeſpéroient de lui rendre la ſanté, le malade ſe voua au Gange, & ſe fit porter ſur le rivage. Là on le lava à pluſieurs repriſes, on lui

fit avaler beaucoup d'eau & enfin on le plongéa dans le fleuve. Cependant au lieu de diminuer, la maladie augmenta, & bientôt le malade fut à l'extrémité. Alors on lui mit de la boue du Gange dans la bouche, dans les narines & dans les oreilles; ce malheureux ſe débattoit & prioit qu'on le laiſſât mourir en paix, mais on ne fit aucun cas de ſa demande qui bleſſoit l'uſage, & ſes plus proches parens le tinrent étroitement ſerré juſqu'à ce qu'il eût expiré. Voilà ce qu'on appelle dans ce pays une mort précieuſe aux yeux des Dieux de la Nation, qui eſt perſuadée que l'eau & la boue du Gange ont la vertu d'effacer tous les péchés, les crimes même des plus grands ſcélérats. Auſſi voit-on les hommes, les femmes & les enfans, pêle-mele, aller pluſieurs fois par jour ſe laver dans les eaux de ce fleuve. Les Brames, hommes pervers & corrompus, leur font accroire qu'en étouffant leurs malades ſur les bords du Gange, ils tirent d'une eſpece d'enfer, qu'ils imaginent, tous leurs ancêtres depuis trente générations, & empêchent leurs deſcendans d'y tomber pendant trente autres générations. Les Brames connoiſſent le vrai

Dieu, mais ils n'en parlent point au peuple. Ils lui diſent au contraire qu'il y a trente millions de Dieux, & qu'ils peuvent ſucceſſivement ſe mettre ſous la protection de chacun d'eux. Ils enſeignent auſſi qu'ils ſont eux-mêmes des Dieux; que maîtres des ſaiſons ils font pleuvoir à leur gré; que ſi un Brame donnoit ſa malédiction à quelque Dieu, ce Dieu ne pourroit s'empêcher d'en reſſentir les funeſtes effets, & que le fameux Vichnou (1) ayant un jour été maudit par un Brame, ce Dieu fut obligé de venir prendre un corps ſur la terre, & d'y faire penitence. Les peuples ont tant d'eſtime & de vénération pour ces impoſteurs, qu'ils les croient aveuglément ſur leur parole. Ces Idolâtres portent ſur leur front des lignes horizontales ou perpendiculaires, de diverſes couleurs; ſouvent leur tête eſt chargée de cendre & même d'excrémens d'animaux; ils ont auſſi près des tempes pluſieurs cachets ronds, tantôt blancs, tantôt rouges, ſelon la divinité qu'ils adorent. Il me ſemble les voir marqués du ſceau de

(1) Nom d'un des principaux dieux de la Nation.

l'Antechiſt dont il eſt parlé dans l'Apocaliſpe. Les Chrétiens portent de leur côté une croix gravée ſur le front; mais ce n'eſt pas le grand nombre : la plupart ſe contente de la porter dans le cœur, ſans quoi toutes les marques extérieures ne ſont rien. On voit près de Chandernagor une grande pagode ou temple dédiée au Dieu Jagrenat. Cette Divinité eſt placée ſur une eſpece d'autel aſſez élevé. Elle avoit autrefois deux yeux d'un éclat ſi éblouiſſant qu'on n'oſoit l'enviſager. C'étoit deux pierres précieuſes, d'un prix ineſtimable. Un Anglois en arracha une il y a quelques années, & rendit le Dieu borgne; nos François ont tenté ſouvent de le rendre aveugle ; mais il eſt actuellement ſi bien gardé, qu'ils ont perdu l'eſpérance de réuſſir. Le bruit court ici que le profanateur Anglois à vendu l'œil du Dieu Jagrenat au Roi de France, qui le porte en certains jours de cérémonie.

Les places publiques, les campagnes & les grands chemins, ſont ſemés de petites pagodes ou chapelles. Ce ſont ordinairement de grandes poutres plantées bien avant dans la terre, & au haut deſquelles on voit des figures de vaches, & d'autres animaux. Ces

lieux ſon très-fréquentés par les voyageurs qui ne manquent jamais d'y faire leur priere en paſſant; car l'opinion commune eſt qu'on ſera éternellement heureux ſi l'on vient à mourir en chemin, après s'être acquitté de ce devoir. D'autres ſont perſuadés que ſi en expirant, ils ont le bonheur de tenir entre leurs mains la queue d'une vache blanche, leur ame ſortant de leur corps, entre dans celui de l'animal, & que s'échappant par ſa bouche pure & ſans tache, elle va droit dans un lieu de délices où les Dieux n'admettent que leurs favoris.

Ce ne ſont pas là les ſeules ſuperſtitions de ce peuple; il en eſt une infinité d'autres dont je ſupprime ici le détail pour éviter la longueur & l'ennui des longs récits. Vous me demanderez ſans doute, quels ſont les habillemens des habitans de ce pays? Je vous répondrai qu'en général depuis le Cap de Bonne-Eſpérance juſqu'à la Chine, tous les peuples, excepté les Maures, ſont, pour ainſi-dire, ſans vêtemens, car il ne portent qu'une pièce de toile qui leur couvre à peine la ceinture. Les Maures ont odinairement une veſte blanche couſue à une eſpece

de juppe de même couleur, qui deſcend juſqu'aux talons. Les femmes de ces derniers ne paroiſſent jamais en public. Le jour de leur mariage l'époux ſe promene à cheval dans tous les quartiers de la ville, accompagné de ſon épouſe, qui eſt portée dans un palanquin couvert où elle ne peut, ni voir, ni être vue. Suit une troupe de mauvais muſiciens qui ignorent, je vous aſſure, juſqu'aux premiers principes de leur art. J'ai été ſouvent témoin de cette cérémonie qui n'a rien de curieux, excepté les évolutions qui ſe font durant la marche, avec beaucoup d'adreſſe & d'agilité.

Vers le commencement du mois d'Octobre les Idolâtres célebrent la fête de la *Durga*. C'étoit, ſelon eux, une femme débauchée qui avoit triomphé, par ſes charmes, de pluſieurs Princes, Rois & Empereurs Mogols. Laſſée enfin de tant de victoires, elle alla ſe précipiter dans le Gange, en diſant que tous ceux qui voudroient être heureux n'avoient qu'à la ſuivre. Les Gentils ſolemniſent ſa fête pendant dix jours avec beaucoup d'appareil & de pompe. Ils promenent par la ville les ſtatues de la *Durga* magnifiquement parées. Chaque quartier porte la ſienne

au ſon des inſtrumens; & le dixieme jour ces différentes proceſſions ſe réuniſſent & vont jetter dans le Gange toutes les ſtatues de la *Durga*, en vomiſſant contre elles les injures les plus atroces; & ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'on regle l'eſtime qu'on doit faire de chacun, ſur l'énergie & la groſſiereté des expreſſions. Après cette fête biſarre vient la cérémonie des Maures Mahométans, qui pleurent neuf jours de ſuite la mort de leur Prophête *Aly*. Ceux-ci témoignent leur douleur par des cris & des hurlemens épouvantables, ſe promenent nuit & jour dans la ville, portant ſur leurs épaules des bannieres, des banderolles de diverſes couleurs, & des pavillons, où ſont repréſentés des fortereſſes & des maiſons. De temps en temps ils s'arrêtent & amuſent les ſpectateurs par des combats ſimulés qui ont quelque choſe d'aſſez agréable. Jai admiré ſur-tout la légereté & l'art de leurs mouvemens. Enſuite ils continuent leur marche en déſordre, ſautant, danſant & pouſſant des cris affreux.

La ſcene qui vient de ſe paſſer chez le Mogol, Souverain de tout ce pays, a été plus tragique. Ce Prince, naturellement efféminé, étoit plongé dans les délices d'une vie voluptueuſe & pai-

ſible. Un Eunuque ambitieux qui avoit eu le talent de s'emparer de ſon eſprit, gouvernoit ſeul tous ſes vaſtes Etats. Mais tandis qu'il exerçoit deſpotiquement un pouvoir dont il n'étoit que dépoſitaire, un Viſir, dont j'ignore le nom, leva une armée de cent mille hommes, ſous prétexte de ſe rendre maître du Royaume de Golconde, où les troupes Françoiſes ſoutiennent l'autorité du Roi légitime. A ſon arrivée ce Viſir invita l'Eunuque à un feſtin, & vers la fin du repas il le fit égorger. Auſſi-tôt après il s'achemina du côté de la ville où le Mogol avoit fixé ſa Cour. Il ne lui fut pas difficile de s'emparer de l'eſprit du Monarque : ce Prince qui aimoit la tranquillité, ne balança point à lui confier les rênes du Gouvernement; & cet uſurpateur jouit actuellement de toute l'autorité. J'ai dit que le Viſir avoit paru n'en vouloir qu'aux François; mais les François qui ne le craignoient pas & qu'il redoutoit, ne tarderent pas à s'appercevoir qu'il avoit jetté ſes vues ſur l'Empire du Mogol. Cependant il s'étoit avancé juſques ſur les frontieres du Royaume de Golconde, comme ſi en effet il eût voulu l'envahir; mais bientôt il rebrouſſa chemin, faiſant répan

dre le bruit que le tonnerre étant tombé ſur ſa tente, les Brames l'avoient aſſuré que cet accident étoit d'un funeſte augure, & qu'il préſageoit le mauvais ſuccès de ſon entrepriſe. Ce ne fut que par ce ſtratagême que le Viſir trompa la prudence de l'Eunuque, & que l'ayant fait maſſacrer, il ſe fit déclarer à ſa place premier Miniſtre de l'Empire. Vous me demanderez peut-être quelles ont été les ſuites d'un événement ſi peu attendu ? Il vous ſera facile de les deviner ſi vous faites attention & au regne tyrannique de l'Eunuque, & à l'ambition du Viſir.

Les Indiens (1) de ce pays n'ont ni la pénétration ni l'induſtrie que les voyageurs ont cru appercevoir en eux; je trouve même que les Malabares de Pondicheri, tout groſſiers, tout ſtupides qu'ils m'ont paru, ſont de ſublimes génies en comparaiſon des premiers, qu'il faut commencer par rendre raiſonnables avant de les rendre Chrétiens. Adonnés dès leur plus tendre enfance à

(1) Ce jugement eſt trop ſévere, & celui qui le porte eſt trop nouvellement arrivé dans l'Inde pour qu'on adopte ſon témoignage ſans reſtriction, & qu'on le préfere à celui que rendent des Indiens, tant de voyageurs & d'anciens Miſſionaires.

tous les vices qui dégradent la nature humaine, on diroit qu'ils ſont nés avec eux, ou qu'ils les ont ſucé avec le lait. En général ils ſont lâches, menteurs, opiniâtres, & ſur-tout voleurs ; la honte n'a aucun pouvoir ſur eux ; la crainte des châtimens les fait trembler ſans les retenir. Lorſque l'impunité leur eſt accordée, c'eſt pour eux un nouveau droit à de nouveaux crimes ; enfin ils portent leurs inclinations perverſes à un point que ſans un miracle frappant de la bonté céleſte, on ne parviendra jamais à leur inſpirer cette droiture, cette modération & cette probité qui caractériſent les ames honnêtes & bien nées.

Vous allez croire que de pareilles diſpoſitions nous découragent & nous déconcertent ; il eſt vrai que tout cela nous afflige beaucoup, mais cependant je crois devoir vous dire pour votre ſatisfaction & pour la nôtre, que nous ne manquons pas de ſujets de conſolation. Tous les ans nous ouvrons le Ciel à un millier d'enfans que nous régénérons dans les eaux ſacrées du baptême : quand leurs parens ne peuvent plus les nourrir, ou que ces enfans ſe trouvent dans un danger de mort, les meres, pour s'en débarraſſer, viennent nous les vendre ; auſſi-tôt nous les baptiſons & nous leur donnons une

nourrice. Quelques jours après mon arrivée, une femme chrétienne m'apporta un enfant qui étoit né le matin même: elle l'avoit trouvé ſur le bord du Gange, ayant une corde au cou; apparemment qu'on avoit cru l'avoir étranglé. Je le baptiſai ſur le champ, & il mourut deux heures après. Il ſeroit à ſouhaiter que les aumônes qu'on nous fait ici, & celles qui nous viennent de France fuſſent plus abondantes, nous pourrions acheter un plus grand nombre d'enfans, & ſeconder plus efficacement les ſoins & la généroſité du Révérend Pere Supérieur, qui vient de faire bâtir un petit hôpital, où il éleve cent cinquante filles dans la crainte du Seigneur.

Quoique je ne ſçache pas encore bien la langue des Bengalis, je ne laiſſe pas de leur faire le catéchiſme dans notre égliſe; mais j'ai choiſi un vieillard inſtruit pour répéter en particulier aux enfans ce que je leur enſeigne en public. Une femme dévote, appellée Sabine, s'eſt chargée du même emploi pour les filles. Vous ne ſerez peut-être pas fâché de ſçavoir l'hiſtoire de cette femme. Elle perdit il y a environ douze ans ſon mari; comme ils étoient tous deux d'une caſte riche & noble, la famille, ſelon l'uſage, voulut qu'elle ſe brûlât vivante

avec le corps de ſon époux. Après les cérémonies ordinaires, elle monta donc ſur le bûcher, où ſix hommes vigoureux & robuſtes eurent ordre de la lier ; mais ſoit que les cordes dont ils ſe ſervirent ne fuſſent point aſſez fortes, ſoit qu'ils l'euſſent mal attachée, auſſi-tôt qu'elle ſentit les premieres atteintes de la flamme, elle fit un ſi grand effort qu'elle rompit ſes liens, & ſe ſauva chez nos Néophytes, qui la cacherent pendant quelques jours, enſuite on lui adminiſtra le baptême. Elle eſt aux yeux des Gentils un objet d'exécration & l'opprobre de ſa caſte, mais nous la regardons comme le modele & l'exemple des perſonnes du ſexe qui embraſſent la loi de l'Evangile, & cette femme juſtifie parfaitement la haute idée que nous avons conçue de ſa vertu.

Ces petits ſuccès, quoique très-conſolans pour nous, ne nous dédommagent cependant point du revers que notre ſainte Religion vient d'eſſuyer dans le Royaume du Thibet. Nous avons appris qu'elle en étoit entiérement bannie ; que les Brames avoient allumé contre elle la plus vive perſécution ; que le Roi qui commençoit à favoriſer les Chrétiens, s'eſt laiſſé intimider par les menaces de leurs ennemis, & qu'il pourſuit actuel-

lement les premiers avec toute la fureur que peut inſpirer la haine unie à l'intérêt.

Je ne crois pas devoir finir cette lettre, qui n'eſt peut-être déja que trop longue, ſans vous dire un mot du pays où je ſuis. Chandernagor n'eſt point environné de murailles comme Pondichéry. Cette ville eſt ouverte de tous côtés, & expoſée aux incurſions des ennemis. Les Marattes vinrent il y a douze ans juſqu'aux environs de la place, avec une armée de près de cent mille hommes. A la verité, ils n'oſerent approcher à cauſe du canon de notre fort, qui n'a que de très-mauvaiſes murailles, flanquées de quatre baſtions ſans aucun ouvrage extérieur. Cependant il y eut quelques détachemens de ces barbares, qui, plus hardis que les autres, voulurent s'avancer pour piller; mais le feu continuel qu'on fit ſur eux, les épouvanta & ils retournerent ſur leurs pas.

En général les Bengalis, excepté ceux des grandes Villes qui paroiſſent aſſez policées, ſont ſauvages & peu propres à former des ſociétés. Leurs maiſons, qui ſont couvertes de paille, ne ſont compoſées que de nattes entrelacées, ou de quatre petites murailles de boue. Ils n'ont ni tables, ni lits, ni chaiſes; la

terre leur tient lieu de tout cela. Ces peuples ne vivent que de riz cuit à l'eau; mais ils y mêlent du piment ou du gingembre pour en relever le goût. Ils n'oseroient manger de la viande, dans la crainte de manger quelqu'un de leurs ancêtres. Toute liqueur enivrante leur eſt interdite. Leur habillement ne conſiſte qu'en un morceau de groſſe toile, encore ne leur eſt-il permis de s'en vétir qu'à un certain âge. Vous ne ſçauriez croire juſqu'à quel point ils portent le mépris qu'ils ont pour tous les étrangers, ce qui n'empêche pas qu'ils ne leur donnent, dans l'occaſion, de grandes marques de reſpect; mais nous ſçavons, à n'en pouvoir douter, que le dernier de ces barbares ſe croiroit déshonoré s'il mangeoit avec le plus puiſſant Monarque de l'Europe. Leurs mœurs ſont auſſi dépravées que leur eſprit eſt borné, & je crois qu'il n'eſt point de nation plus ſtupide & plus corrompue que la leur. Leur vénération pour le Gange eſt extrême; ce ſeroit un grand crime, ſelon eux, de manger ſur ces eaux lorſqu'on y navige. Ceux qui me conduiſirent ici (le trajet dura trois jours & trois nuits), paſſerent tout ce temps ſans rien prendre.

Leurs femmes aiment beaucoup à ſe parer

parer d'anneaux; leurs mains, leurs bras, leurs jambes, toujours nues, leurs pieds mêmes en ſont couverts. Et ce que j'aurois eu peine à croire ſi je ne l'avois vu, elles ſe percent les oreilles, le nez & les levres pour y attacher de grands cercles d'or, d'argent ou de cuivre, ſelon leurs facultés. Jugez quel ſpectacle ce doit être pour un étranger. Je vous avoue qu'on s'y fait difficilement, & que des uſages ſi éloignés des nôtres nous deviendroient fort onéreux ſi la Providence, qui nous ſoutient, n'adouciſſoit nos dégoûts.

Je ne vous dirai rien à préſent du Gouvernement du pays, qui eſt aujourd'hui ſous la puiſſance d'un uſurpateur. Ce Nabab (1) eſt fils d'un pion ou ſoldat. Etant jeune encore, il avoit été donné au fils du Roi légitime, & fut élevé avec lui. Ce traître s'inſinua ſi bien dans les bonnes graces du jeune Prince, que celui-ci devenu Nabab après la mort de ſon pere, en fit ſon premier miniſtre, & ſon homme de confiance; ce trait de bienfaiſance & d'amitié lui a coûté cher, car ce perfide Miniſtre l'a fait maſſacrer & s'eſt emparé du Royaume

(1) On appelle Nabab le Roi de Bengale.

qu'il gouverne deſpotiquement. Cela ſeul ſuffit pour vous donner une idée du gouvernement actuel du Bengale. Je crois avoir ſatisfait aux différentes queſtions que vous m'avez faites; peut-être un jour je vous inſtruirai plus amplement de l'état de nos Miſſions, que je recommande à vos prieres.

LETTRE

*D'un Miſſionnaire des Indes à Monſieur ***, ou Mémoire ſur les dernieres guerres des Maures aux Indes Orientales.*

PREMIERE PARTIE.

JE vous envoie, Monſieur, ſelon vos deſirs, le mémoire que j'ai entrepris pour vous mettre au fait des troubles qui, depuis quelques années, agitent les Indes Orientales. Les Maures s'étant engagés dans une guerre ſanglante les uns contre les autres, ravageoient toute cette contrée, & y répandoient la terreur. Les Miſſionnaires ne pouvoient s'en garantir. Dans ce tumulte général, ils étoient ſans ceſſe expoſés à toutes les calamités que produiſent des armées où regne la plus grande licence : leurs Egliſes pillées & renverſées, leurs habitations détruites ; leurs Néophytes diſperſés & errans, ſans ſavoir où ſe fixer. Ils furent donc obligés de fuir eux-mêmes & de ſe réfugier à Pondichery. J'y vins comme les autres chercher un aſyle ; & après avoir

passé dix ans dans les Missions pénibles du Maduré, où j'avois la consolation de travailler au salut des Indiens; je me suis trouvé, malgré moi, dans une position tranquille, où je ne suis occupé que de moi-même & de mon salut.

Ce loisir m'a mis à portée de suivre les événemens qui nous environnoient; & comme les François n'ont pu se dispenser de prendre part à cette guerre des Maures, pour secourir ceux des Nababs à qui ils avoient des obligations, & qu'ils l'ont fait avec toute la prudence qui convenoit à des étrangers, & en même-temps avec tout le succès possible, j'ai cru qu'un François devoit recueillir & transmettre à ses compatriotes des faits si honorables à la Nation, & qui font une portion remarquable du regne de Louis XV. Mais avant que d'entreprendre ce récit, il est à propos de donner une idée générale & abrégée des pays qui en ont été le théâtre.

L'Inde, un des plus grands & des plus riches Empires de l'Asie, tire son nom du fleuve *Indus* qui l'arrose vers l'Occident, & qui prenant sa source vers le mont Caucase, après l'avoir traversée du nord au midi, va se jetter dans la mer des Indes. Elle a pour bornes au nord

la grande Tartarie dont elle eſt ſéparée par le Caucaſe, la Chine à l'orient, au midi l'Océan oriental, & la Perſe à l'occident. On la diviſe en trois parties qui ſont l'Inde ſeptentrionale ou l'Empire du Mogol, appellé pour cette raiſon le Mogoliſtan, & plus communément l'Indouſtan; la Preſqu'iſle occidentale deçà le Gange; & la Preſqu'iſle orientale delà le Gange.

Delli ſitué vers le milieu de l'Indouſtan, eſt la capitale de ce vaſte Empire & la réſidence des Princes Mogols. Un peu vers le ſud eſt Agra la plus grande ville des Indes, autrefois le ſéjour des Empereurs. Au nord de Delli ſont Lahor, l'abord ordinaire des Caravanes; & Cabul ſituée dans les montagnes ſur les frontieres de la Perſe & de la Tartarie.

La Preſqu'iſle occidentale deçà le Gange eſt traverſée du midi au nord par les montagnes de Gatte qui commencent au cap de Comorin, & qui la diviſent en deux parties, l'une orientale, l'autre occidentale. La partie occidentale contient les Royaumes de Dekan ou Viſapour, de Baglana, de Cuncan & de Malabar. En allant du nord au ſud, on y trouve les villes de Viſapour, de Goa qui appartiennent aux Portugais;

de Bandel, de Calicut, de Canahor, de Cochin & de Travancor. Enſuite doublant le cap Comorin & retournant au nord par l'orient, on trouve ſur la côte de Coromandel, les Royaumes de Canora, de Maduré, de Tanjaour, de Mayſſour, de Marava, de Narzingue ou de Biſnagar, & au nord celui de Golconde. Les principales villes de cette partie orientale, ſont en allant du nord au ſud, Golconde, Trichirapali & Tanjaour dans les terres; ſur la côte, Mazulipatan, Paliacate, Madras, Meliapour ou Saint-Thomé, Sadras, Pondichery, Goudelour, Portenovo, Tringuebar & Negapatan.

C'eſt dans ces vaſtes pays que vers la fin du quatorzieme ſiecle le célebre Tymur-Bec, plus connu ſous le nom de Tamerlan, après avoir ſoumis preſque toute l'Aſie, maître de l'Indouſtan, établit un puiſſant Empire qui a toujours été poſſédé depuis par ſes deſcendans ſous le nom de Princes Mogols. Aurengzeb, un des plus fameux, en étendit de beaucoup les bornes du côté du midi, par la conquête des Royaumes de Golconde & de Viſapour. De-là les Mogols pénétrerent dans la preſqu'iſle en-deçà du Gange, porterent les armes juſques

dans le Carnate, dont le Vice-Roi ou Souba, qu'ils avoient établi à Golconde, acheva de ſe rendre maître par la priſe de Saint-Thomé dont il s'empara avec l'aide des Hollandois. Les Portugais qui poſſédoient cette place, après avoir inutilement ſoutenu toutes les fatigues d'un long ſiege, la perdirent faute de ſecours.

La ville, autrefois appellée Meliapour, a pris le nom de Saint-Thomé, parce que l'on prétend que l'Apôtre Saint Thomas y a fait un long ſéjour, qu'il y a prêché l'Evangile, & qu'il y a été enterré après avoir été maſſacré par les Brames du Malabar. Les Hiſtoriens Gentils & Portugais s'accordent tous à dire qu'elle a été une des plus riches & des plus peuplées de l'Inde. Sa chûte donna lieu en 1671 à l'établiſſement de Patna qui n'en eſt éloigné que de deux lieues. Les anciens Portugais le nommerent Madras; les Anglois l'ont appellé depuis le fort Saint-George.

Après la priſe de Saint-Thomé, le Souba de Golconde établit un Nabab ou Gouverneur Maure à Arcate, capitale de tout le Carnate. Il rendit enſuite la ville de Saint-Thomé aux Portugais. Le Nabab nouvellement établi à Arcate par le Vice-Roi de Golconde, fut confirmé en cette

qualité par le grand Mogol, avec le droit de ſucceſſion. C'eſt ce que nous apprenons d'un Hiſtorien Maure nommé Daſtagorſaeb qui a écrit en langue Perſane & qui s'accorde avec les anciens Hiſtoriens de Malabar qui ont parlé des guerres entre les Maures & les Portugais.

En étendant leurs conquêtes dans cette partie de l'Inde, les Mogols avoient laiſſé ſubſiſter les anciens Royaumes de Trichirapali, de Tanjaour, de Maduré, de Maiſſour & de Marava. Ces états continuoient d'être gouvernés par des Princes gentils, chargés ſeulement envers le Grand-Mogol, d'un tribut annuel qu'ils n'étoient pas toujours fort exacts à payer. L'Empereur étoit ſouvent obligé de faire marcher des armées contr'eux pour les contraindre d'y ſatisfaire. Depuis un certain temps ces petits Rois ou Rajas tributaires étoient redevables de ſommes conſidérables qu'on avoit laiſſé accumuler par la molleſſe du gouvernement de Mahomet-Schah, pere du Grand-Mogol aujourd'hui regnant, uniquement occupé de ſes plaiſirs & des délices de ſon ſerrail.

Daouſt-Alikan, un des deſcendans de ce premier Nabab d'Arcate dont on a parlé, ſaiſit cette occaſion pour porter la guerre

chez ces Princes gentils. Ses vues étoient de former un Royaume pour ſon fils aîné Sabder-Alikan, & un pour ſon gendre Chandaſaeb, jeunes gens tous deux ambitieux, & qui ne manquoient pas des talens néceſſaires pour réuſſir dans un pareil deſſein. Daouſt-Alikan crut l'occaſion favorable pour l'exécution de ſon projet. Il aſſembla en 1736 une armée de vingt-cinq à trente mille chevaux, dont il donna le commandement à Sabder-Alikan ſon fils & à ſon gendre Chandaſaeb. Ceux-ci commencerent par ſe rendre maîtres des terres de Trichirapali, après quoi ils mirent le ſiege devant cette ville.

Trichirapali, capitale du Maduré, grande ville bien peuplée, eſt ſituée à trente-cinq lieues au ſud-oueſt de Pondichery. Outre l'avantage de ſa ſituation, cette place eſt défendue par un foſſé plein d'eau, de dix à douze toiſes de large, & par un mur de trente pieds de haut, flanqué de groſſes tours de diſtance en diſtance. Elle fut inveſtie par l'armée Mogole le 6 Mars 1736, & emportée d'aſſaut le 26 du mois ſuivant. Sabder-Alikan y établit pour Gouverneur ſon beau-frere Chandaſaeb, qui prit le titre de Nabab. Ils s'emparerent enſuite de

tout le pays, entrerent dans le Royaume de Tanjaour, & mirent le siege devant la capitale du même nom, où le Roi Schagy s'étoit renfermé avec tout ce qu'il avoit pu rassembler de troupes. Comme cette place est trop bien fortifiée pour des peuples qui ignorent les moyens dont on se sert en Europe pour venir à bout des villes les plus fortes & les mieux défendues; après être restés six mois devant celle-ci, sans en être plus avancés, les deux Généraux Mogols convertirent le siége en blocus, & firent un détachement de douze à quinze mille chevaux, dont le commandement fut donné au frere de Chandasaeb. Celui-ci s'avança dans le sud, & se rendit maître de tout le pays de Travancor, d'où il remonta vers le nord le long de la côte Malabar.

Cette invasion des Mogols répandit l'allarme & l'effroi chez tous les Princes Gentils de cette partie de l'Inde : ils écrivirent lettres sur lettres au Roi des Marattes pour lui demander du secours, lui représentant que s'il n'arrêtoit les progrès de leurs ennemis, ç'en étoit fait non-seulement de leurs états, mais encore de leur Religion, qui alloit être entiérement détruite par les efforts des Mahométans.

Les Marattes ſont des peuples peu connus en Europe. Ils habitent à l'oueſt des montagnes qui ſont derriere Goa, à la côte Malabar. Sutura, capitale de leur pays, eſt une ville fort conſidérable. Le Roi des Marattes eſt très-puiſſant: on l'a vu ſouvent mettre ſur pied tout-à-la-fois 150000 hommes de cavalerie qui alloient ravager les Etats du Mogol, les mettoient à contribution. Les ſollicitations preſſantes des peuples de Trichirapali & de Tanjaour, jointes à l'envie de piller un pays enrichi depuis grand nombre d'années par l'or & l'argent que toutes les nations du monde ne ceſſent d'y apporter en échange des marchandiſes précieuſes qu'ils en tirent, déterminerent ce Prince à accorder le ſecours qu'on lui demandoit. Ses principaux Miniſtres, dont la plupart étoient Brames, lui en firent même un devoir de conſcience. Il leva une armée de 60000 chevaux & de 150000 hommes de pied, dont il confia la conduite à Ragogi Bouſſoula, un de ſes Généraux. Ces troupes partirent au mois d'Octobre 1739, & prirent la route du Carnate.

Au bruit de leur marche Daouſt-Alikan, Nabab d'Arcate, écrivit à ſon fils & à ſon gendre d'abandonner le

blocus de Tanjaour, & de revenir en toute diligence auprès de lui ; mais ſes ordres furent mal ſuivis. Sabder-Alikan & Chandaſaeb ayant peine à renoncer à une conquête qu'ils regardoient comme aſſurée, différerent de jour en jour de ſe rendre à ſes avis, & par-là donnerent le temps aux Marattes de s'approcher de la frontiere. Ils avançoient à grandes journées, pillant & ravageant tous les pays par où ils paſſoient. Dans cette néceſſité preſſante, réduit à ſes ſeules forces, Daouſt-Alikan raſſembla le plus de troupes qu'il lui fut poſſible, & alla ſe ſaiſir des défilés des montagnes du Canamay qui ſont à vingt lieus à l'oueſt d'Arcate, paſſage très-difficile, & qu'un très-petit nombre de troupes peut aiſément défendre contre l'armée la plus nombreuſe. Daouſt-Alikan diſtribua ſa petite armée dans tous les endroits par où il jugea que l'ennemi pourroit tenter de pénétrer dans ſes Etats, & après s'être aſſuré de toutes les gorges des montagnes, il attendit les Marattes de pied ferme.

Ils arriverent aux montagnes de Canamay au mois de Mai 1740, & ayant reconnu qu'il leur étoit impoſſible de forcer le Nabab dans ſon poſte, ſans

perdre beaucoup de monde & riſquer leurs meilleures troupes, ils camperent à l'entrée des défilés, réſolus d'attendre que le temps leur fournît une occaſion de s'en rendre maîtres. Elle ne tarda pas à ſe préſenter. Le Nabab avoit dans ſon armée un Prince Gentil qui commandoit un corps de cinq à ſix mille hommes. Daouſt-Alikan qui le croyoit fort attaché à ſes intérêts, lui avoit confié la garde d'un poſte un peu plus éloigné, ſi étroit & ſi eſcarpé, qu'il n'y avoit nulle apparence que l'ennemi pensât jamais à tenter par-là le paſſage. Les Marattes ſe flatterent de pouvoir le gagner; ils lui envoyerent des gens de leur part, & ne tarderent pas à le corrompre par leurs préſens & par leurs promeſſes. Les Brames eux-mêmes lui applanirent les difficultés, & lui firent ſurmonter la répugnance qu'il avoit à commettre une trahiſon, en lui faiſant entendre que le ſuccès qu'elle pouvoit avoir, étoit capable de détruire le Mahométiſme dans cette partie du monde, & d'y rétablir la Religion de leurs ancêtres. Le Prince Gentil, déjà ébranlé par l'argent, ſe laiſſa aiſément perſuader par ces raiſons, & promit de livrer le poſte qu'il gardoit aux Marattes. Ils firent auſſi-rôt défiler des troupes de

ce côté là ; & tandis qu'ils amuſoient les Mogols par des légeres eſcarmouches, & ſembloient ſe diſpoſer à les attaquer, ils ſe rendirent maîtres du paſſage le 19 Mai, & déboucherent par-là dans la plaine.

La trahiſon avoit été conduite avec tant de ſecret, que l'armée ennemie avoit franchi les défilés avant qu'on en eût reçu le moindre avis dans les troupes Mogoles. De-là, maîtres de la campagnes, les Marates marcherent tout de ſuite pour ſurprendre le Nabab, & à la faveur d'une groſſe pluie ils s'approcherent juſqu'à deux portées de canon de ſon arriere-garde, avant qu'ils euſſent été apperçus. Daouſt-Alikan qu'on informa alors qu'il paroiſſoit du côté d'Arcate un corps de cavalerie qui s'avançoit vers le camp, ſe flatta d'abord que c'étoient les troupes de Sabder-Alikan, auquel il avoit envoyé ordre de venir le joindre. Mais dans le moment même il fut détrompé par de furieuſes décharges de mouſqueterie, & les nouveaux avis qu'il reçut ne lui permirent plus de douter qu'il ne fût attaqué par les Marattes. Il monta auſſi-tôt ſur ſon éléphant & marcha à l'ennemi. La mêlée fut ſanglante pendant quelque temps. Plu-

ſieurs des Officiers généraux du Nabab qui l'accompagnoient, montés de même ſur leurs éléphans, ſe battirent d'abord en braves, & ſoutinrent le combat avec toute la valeur & toute l'intrépidité poſſible, mais ils furent obligés de ſuccomber au feu terrible que faiſoient les ennemis. Après les avoir tous vu périr l'un après l'autre, Daouſt-Alikan lui-même, bleſſé de pluſieurs coups de feu, tomba mort de deſſus ſon éléphant, & cette cataſtrophe n'eut pas plutôt été apperçue du reſte de l'armée, que ce ne fut plus qu'une déroute générale. Preſque tous les Officiers généraux qui accompagnoient le Nabab furent tués & foulés aux pieds des éléphans qui enfonçoient juſqu'à mi-jambe, la terre ayant été détrempée par la pluie de la nuit précédente qui avoit continué toute la matinée. Jamais champ de bataille n'offrit un ſpectacle plus affreux ni plus terrible. De quelque côté qu'on portât ſes regards, on n'appercevoit que des chevaux & des éléphans bleſſés & furieux, renverſés pêle-mêle avec les Officiers & les ſoldats, faiſant de vains efforts pour ſe tirer des bourbiers ſanglans où ils étoient enfoncés, & foulant aux pieds des monceaux de morts &

de blessés, qu'ils achevoient enfin d'écraser par leur chûte, ou de mettre en pieces avec leurs dents & avec leurs trompes. Tout ce qui résista fut passé au fil de l'épée ou fait prisonnier par les Marattes; le reste de l'armée vaincue trouva son salut dans la fuite. Quelque recherche que l'on fît, on ne put jamais trouver le corps du Nabab, non plus que ceux de plusieurs de ses Officiers généraux qui n'ont point reparu depuis, ayant été sans doute écrasés par les éléphans, ensevelis dans la boue, & confondus dans la multitude des morts, sans qu'il fût possible de les reconnoître. Cette sanglante bataille se donna le 20 Mai 1740, environ à quatre lieues à l'oueſt de la ville de Pondichery.

La nouvelle de cette défaite & de la mort du Nabab, s'étant répandue dans le pays, y causa une consternation qu'il est plus facile d'imaginer que de décrire. On vit bientôt arriver au pied des murs de Pondichery les débris de l'armée Mogole & une prodigieuse multitude de peuples Maures & Gentils, qui croyant déjà l'ennemi sur leurs traces, demandoient à grands cris qu'on leur accordât un asyle dans cette ville. C'étoit dans cette désolation générale,

le ſeul endroit de la côte où ils ſe cruſſent en ſureté, tant à cauſe de la forteresſe, des murs & des baſtions dont la ville eſt défendue, qui étoient en bon état & garnis d'une nombreuſe artillerie, qu'eu égard à la haute réputation que la Nation s'eſt faite dans ce pays. La foule des fuyards devint ſi grande, que l'on fut obligé de faire fermer les portes de la ville. On laiſſa ſeulement ouverte celle de Valdaour, dont on renforça la garde, afin d'empêcher le déſordre. Les gens de guerre eurent ordre de s'arrêter hors de la ville & de camper le long des murs. A l'égard des autres, il n'eſt pas concevable la quantité de grains & de bagages de toute eſpece, le nombre de marchands, de femmes & d'enfans qui entrerent dans Pondichery. Tout ce qui ne put trouver place dans les maiſons, fut obligé de reſter dans les rues, qui en peu de temps ſe trouverent ſi remplies, que le cinquieme jour après la bataille, c'eſt-à-dire, le 25 Mai, on pouvoit à peine y paſſer.

Ce ſpectacle fut ſuivi d'un autre qui n'étoit pas moins touchant. La Princeſſe, veuve du Nabab Daouſt-Alikan, qui avoit été tué dans le combat, ſe préſenta à la porte de Valdaour, ſuivie de

toute sa famille, implorant la protection du Roi de France, & demandant avec instance d'être reçue dans la ville, où elle apportoit tout ce qu'elle avoit pu ramasser d'or, de pierreries & d'autres effets précieux. La circonstance étoit délicate. La politique d'un chef de colonie doit être de ménager également tous les peuples qui l'ont reçu sur leurs terres, & qui veulent bien l'y souffrir. S'ils sont divisés, il ne peut se déclarer en faveur de l'un sans mécontenter & s'attirer le parti contraire. Dans les circonstances présentes, si l'on accordoit à la veuve du Nabab l'entrée de Pondichery, n'étoit-il pas à craindre qu'instruits du lieu de sa retraite, informés qu'elle y avoit transporté avec elle toutes ses richesses, les Marattes ne se déterminassent à venir faire le siege de cette place dans la vue de se rendre maîtres de tous ces trésors? D'un autre côté, comment refuser à une famille désolée un asyle auquel tous les malheureux ont droit d'aspirer? Et si, comme cela pouvoit arriver, la moindre révolution faisoit changer de face aux affaires, si Sabder-Alikan, fils & successeur du dernier Nabab, venoit à bout d'obliger les Marattes à se retirer & de les chas-

ſer du pays, pouvoit-on ſe flatter raiſonnablement que ce Prince & tous les Officiers Mogols, avec leſquels on avoit toujours vécu juſqu'alors dans une parfaite intelligence, pardonnaſſent jamais aux François de leur avoir refuſé l'entrée de leur ville dans une occaſion auſſi preſſante.

Enfin M. Dumas, Gouverneur de Pondichery, ſe détermina à accorder à la famille du Nabab une retraite dans la ville & la protection du pavillon François. Elle fut reçue avec tous les honneurs qui lui étoient dus. Les femmes, les filles & les neveux du Nabab étoient portés dans vingt palanquins, eſcortés d'un détachement de 1500 cavaliers, & accompagnés de 80 éléphans, de 300 chameaux & de plus de 200 carroſſes traînés par des bœufs, dans leſquels étoient tous leurs domeſtiques. Ils étoient ſuivis, outre cela, de plus de 2000 bêtes de charge. Le Gouverneur alla les recevoir à la porte de la ville; toute la garniſon étoit ſous les armes, bordant les remparts, qui les ſalûerent d'une triple décharge d'artillerie. De-là ils furent conduits dans les logemens qui leur avoient été deſtinés. Les Officiers Mogols paroiſſoient péné-

trés de l'accueil favorable qu'ils reçurent en cette occaſion. Le bon ordre qui regnoit dans la ville, les fortifications bien entretenues, la nombreuſe artillerie qui les défendoit, étoient pour eux autant de ſujets d'admiration. Ils ſe félicitoient les uns les autres d'avoir préféré la nation Françoiſe à toutes les autres nations Européennes établies dans le pays, pour venir chercher auprès d'elle un aſyle contre la fureur de leurs ennemis.

Deux jours après le combat de Canamaï, Sabder-Alikan arriva à deux journées d'Arcate, à la tête de 400 chevaux; mais ayant appris la mort de ſon pere & la défaite de ſon armée, il rebrouſſa auſſi-tôt chemin, & gagna en diligence la ville de Velour, qui paſſe pour une des mieux fortifiées du pays, où il s'enferma. Là, conſidérant qu'il lui étoit impoſſible de rétablir ſes affaires par la voie des armes, il prit le parti de tenter un accommodement, & députa aux Officiers Marattes qui étoient alors à Arcate, dont ils s'étoient rendus Maîtres, pour leur faire des propoſitions. Elles furent acceptées après quelques négociations, & la paix fut conclue entr'eux aux conditions ſuivantes.

« Que Sabder-Alikan, qui avoit ſuc-
» cédé à ſon pere dans le Gouverne-
» ment d'Arcate, rentreroit en poſſeſ-
» ſion de cette place ; qu'il payeroit
» aux Marattes cent laks de roupies ;
» qu'il évacueroit toutes les terres de
» Trichirapali & de Tanjaour ; qu'il
» joindroit ſes forces à celles des Ma-
» rattes pour en chaſſer ſon beau-frere
» Chandaſaeb ; qu'enfin les Princes Gen-
» tils de la côte de Coromandel ſeroient
» remis en poſſeſſion de toutes les ter-
» res dont ils étoient maîtres avant la
» guerre ». Ce traité fut ſigné à la fin du mois d'Août de l'année 1740.

Tandis qu'il ſe négocioit, la mere de Sabder-Alikan, ſa femme & toute ſa famille étoient à Pondichery, d'où elles l'informerent de l'accueil favorable qu'elles avoient reçu des François, & des honneurs qui leur avoient été rendus dans cette ville. Ces nouvelles engagerent le Nabab, auſſi-tôt qu'il eut fait ſa paix avec les Marattes, à ſe rendre à Pondichery pour voir & conſoler ſa mere, & pour la ramener avec lui à Arcate. Il y arriva à la fin du mois d'Août 1740, à la tête de quatre à cinq cens chevaux, & accompagné d'une ſuite fort nombreuſe, & y fut reçu avec

toute la diſtinction due à ſa perſonne & à ſon rang. Il y demeura dix-ſept jours (1), au bout deſquels il en partit fort ſatisfait de la Nation, ramenant avec lui ſa mere, ſa femme & ſes enfans. Il laiſſa ſeulement dans la ville, ſa ſœur, femme de *Chandaſaeb*, qui avoit refuſé d'accéder au traité fait avec les Marattes, & qui, loin d'évacuer la ville de Trichirapali, s'y étoit renfermé avec une nombreuſe garniſon, réſolu de la défendre juſqu'à la derniere extrémité. Pluſieurs Dames & Seigneurs Mogols de ſon parti, reſterent auſſi à Pondichery.

Cependant les Marattes, après avoir reçu de Sabder-Alikan une partie de la ſomme dont ils étoient convenus, s'étoient retirés à dix ou douze journées d'Arcate, attendant le reſte du paiement, & l'exécution des autres articles du traité. Les deux Seigneurs Mogols ſe mettoient peu en devoir d'y ſatisfaire. *Chandaſaeb* refuſoit conſtamment de rendre la ville & les terres de *Trichirapali*,

(1) Ce fut pendant ſon ſéjour qu'il fit dreſſer les Paravanas ou Patentes pour les Aldées d'Archiouac au nom de M. Dumas, dont ſa famille jouit encore, & de Tindouvanatam, en date du 28 Août & 12 Septembre 1740.

& *Sabder-Alikan* ſon beau-frere, dont le pays étoit ruiné & les finances épuiſées, étoit dans l'impuiſſance d'achever de remplir les engagemens qu'il avoit pris avec eux. En vain ils menaçoient de revenir à la charge, & de rentrer dans le Carnate. Le Nabab, hors d'état de les contenter, traînoit les choſes en longueur, eſpérant du temps quelque révolution qui le délivrât de leur pourſuite. Enfin, laſſés de ſes remiſes, après avoir paſſé deux mois dans les montagnes pour rafraîchir leurs troupes & pour laiſſer paſſer les grandes chaleurs des mois d'Août & de Septembre, ils ſe remirent en marche, & prirent le chemin d'Arcate.

Sabder-Alikan en fut effrayé; il fit vendre auſſi-tôt tout ce qu'il avoit de pierreries, & envoya aux Généraux Marattes tout l'argent qu'il put ramaſſer. En même-temps, à force de prieres & de promeſſes, il les engagea à le laiſſer tranquille & à tourner leurs forces contre *Trichirapali*. Ils arriverent devant cette ville au mois de Décembre; & après l'avoir inveſtie, ils ouvrirent le 15 la tranchée devant la place.

Suivant les lettres écrites de leur camp à Pondichery, au commencement du

mois de Janvier 1741, leur armée étoit alors composée de 70000 cavaliers & d'environ 55000 hommes d'infanterie, dont la plus grande partie leur avoit été fournie par les Princes Gentils du pays. On y comptoit outre cela cent éléphans, cinq à six cens chameaux, & plus de vingt mille bœufs. Toute cette armée étoit campée à une demi-lieue de la ville. A l'égard de *Chandasaeb*, il avoit dans la forteresse 2000 cavaliers & 5000 hommes de pied; mais les vivres & les provisions ne répondoient pas à une garnison aussi nombreuse. Il n'y avoit dans la ville du riz & de l'eau que pour un mois, & on y manquoit absolument de paille, d'huile, de beurre, & même de poudre. Les cavaliers demandoient même à sortir de la place, parce que tous leurs chevaux mouroient; ensorte que le 5 Janvier, on ne comptoit pas qu'elle pût encore tenir plus de dix jours.

Ce fut au commencement de ce siége, que les Marattes ayant appris que la femme & les enfans de *Chandasaeb* étoient à Pondichery, informés d'ailleurs que les François avoient donné retraite dans leur ville à tous les Officiers Mogols qui avoient échappé à la défaite du Canamaï, & que ceux-ci y avoient transporté de

de grandes richeſſes, formerent le deſſein de ſe rendre maîtres de cette place après la réduction de *Trichirapali*, qui ne leur paroiſſoit pas devoir être fort éloignée. Cette réſolution fut ſuivie de pluſieurs lettres pleines de reproches & de menaces, qu'ils envoyerent à M. Dumas, alors Gouverneur de Pondichery. Voici la premiere que Ragogi-Bouſſoula, leur Général, écrit à M. Dumas.

Ragogi-Bouſſoula-Senaſaeb-Souba, à M. le Gouverneur de Pondichery : Ram, Ram.

« Je ſuis en bonne ſanté, il faut m'écrire l'état de la vôtre. Depuis que » nous ſommes venus dans ce pays, nous » vous avons écrit pluſieurs lettres, ſans » que vous y ayiez fait aucune réponſe. » Ce procédé nous a fait penſer que » vous êtes ingrat envers nous, & que » vous êtes de nos ennemis; c'eſt ce qui » nous a déterminés à faire marcher notre » armée contre vous. Sur ces entrefaites » Apagi-Vitel, fils de Vitel-Naganada, » un de nos anciens ſerviteurs que notre » Roi avoit pris autrefois à ſon ſervice, » eſt venu me trouver, & m'a parlé » de vous en bons termes. Ce qu'il

» m'en a dit, m'a fait beaucoup de plaisir. Souvenez-vous que c'eſt nous qui » vous avons anciennement établis dans » le pays où vous êtes, & qui vous » avons donné Pondichery, parce qu'il » nous paroiſſoit que vous êtiez une » Nation juſte, & que vous ne manqueriez jamais à votre parole. Nous » avons auſſi penſé que vous agiriez » de votre part pour nous appaiſer, » conformément à ce que notre ancien » ſerviteur Vitel-Naganada réglera avec » vous. Ces conſidérations nous ont engagé à différer de quelques jours le » départ de notre armée, & à commander à tous nos Gimidars de ne » point vous attaquer juſqu'à nouvel » ordre. Il eſt néceſſaire que vous vous » faſſiez informer de tout ce que nous » vous avons écrit, & que vous nous » envoyiez au plutôt votre réponſe. Il » faut auſſi que, ſans délai & ſans le » moindre retardement, vous réfléchiſſiez ſur la façon dont il vous convient » d'en uſer pour faire amitié avec nous, » de façon que nous puiſſions vous regarder comme ſtables. J'ai dit à Apagi-» Vitel tout ce dont il eſt néceſſaire que » vous ſoyez informé à ce ſujet. Vous » en ſerez inſtruit par ſa lettre. J'ai auſſi » expliqué ſur cela mes intentions à

» Balogi-Naganada. Il faut que vous » envoyiez au plutôt votre Vaquil avec » lui, afin de finir inceſſamment ce qui » vous regarde, & de convenir de la » ſomme que vous nous payerez. Je » vous ordonne auſſi de lui compter » ſur le champ deux cens pagodes. Le » 12 du mois de Saval. Je n'ai autre » choſe à vous mander ».

Cette lettre du Général des Marattes arriva à Pondichéry le 20 Janvier 1741, & le lendemain le Gouverneur y fit la réponſe ſuivante.

Le Gouverneur général de Pondichéry, à Ragogi-Bouſſoula, *Général de l'armée des Marattes, Salam.*

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez » fait l'honneur de m'écrire, & m'en » ſuis fait expliquer le contenu. Votre » Seigneurie me marque qu'elle étoit » dans l'intention d'envoyer ſon armée » contre nous. Quel ſujet avez-vous » de vous plaindre des François, & en » quelle occaſion vous ont-ils offenſé ? » Ils ont au contraire conſervé juſqu'à » préſent une reconnoiſſance parfaite » des faveurs qu'ils ont reçues des » Princes vos ancêtres; & quoique vous

» fuſſiez très-éloigné de nous, nous
» n'avons jamais diſcontinué un ſeul
» inſtant d'exécuter tout ce que nous
» vous avions promis, ayant toujours
» protégé les Gentils & les gens de
» votre nation, qui ont ici leurs tem-
» ples & leur religion, qu'ils exercent
» avec liberté & avec tranquillité. Vo-
» tre Seigneurie doit auſſi ſçavoir que
» nous rendons à chacun la juſtice la
» plus exacte. On vit dans Pondichéry
» à l'abri de toute oppreſſion, & nous
» ſerions ſévérement punis du Roi de
» France notre maître, dont la juſtice
» & la puiſſance ſont connues par toute
» la terre, ſi nous étions capables de
» faire la moindre choſe contre ſes in-
» tentions & contre ſa gloire. Cela étant
» ainſi, quelle raiſon votre Seigneurie
» pourroit-elle avoir de nous faire la
» guerre? Que peut-elle attendre de
» nous? La France, notre patrie, n'a
» ni or, ni argent; celui que nous ap-
» portons dans ce pays pour acheter
» des marchandiſes, nous vient d'une
» terre étrangere; on ne tire de la nôtre
» que du fer & des ſoldats, que nous
» n'employons cependant que contre
» ceux qui nous attaquent injuſtement.
» Nous ſouhaitons de tout notre cœur

» de vivre en bonne amitié avec vous,
» & ſi nous pouvons vous ſervir à quel-
» que choſe, nous le ferons avec plaiſir.
» Vous devez donc regarder notre ville
» comme la vôtre. Si votre Seigneurie
» veut m'envoyer un paſſeport, j'en-
» verrai une perſonne de confiance pour
» vous ſaluer de ma part; mais diſpen-
» ſez-moi, je vous prie, de me ſervir
» de l'entremiſe d'Apagi Vitel-Naga-
» nada, qui ne cherche qu'à vous tra-
» hir, & à tromper votre Seigneurie.
» Je prie le Tout-Puiſſant de vous com-
» bler de ſes faveurs, & de vous don-
» ner la victoire ſur tous vos ennemis ».
A Pondichéry le 21 Janvier 1741.

Ces lettres furent ſuivies de quelques autres. Il y en eut une où le même Ragogi-Bouſſoula inſiſtoit beaucoup ſur ce que les François, diſoit-il, n'avoient été autrefois établis dans l'Inde par le grand Maharaja, Roi des Marattes, qu'à condition de lui payer chaque année un tribut, ce qu'ils n'avoient point encore exécuté. Il leur reprochoit auſſi l'aſyle qu'ils avoient donné à la veuve du Nabab d'Arcate, & à ſa famille, après la malheureuſe journée du Canamay, & demandoit qu'ils lui livraſſent la femme de Chandaſaeb, avec tous ſes tréſors,

ſes pierreries & ſes effets, menaçant, s'ils s'y refuſoient, de les en rendre reſponſables. Cette lettre fut reçue à Pondichéry le 13 Février, & le 27 du même mois le Gouverneur y répondit en repréſentant au Général Maratte qu'il étoit inoui que ſes prédéceſſeurs fuſſent convenus de payer le tribut dont il parloit; que jamais il n'en avoit été fait mention; qu'on ne l'avoit jamais demandé, qu'il étoit impoſſible d'en repréſenter aucuns titres, & qu'il étoit contre la juſtice de vouloir exiger de lui une choſe qui juſques-là n'avoit jamais été en uſage. A l'égard de l'afyle que la nation avoit accordé, après la bataille du Canamay, à la mere de Sabder-Alikan, à ſa femme & à ſes enfans, il diſoit que l'état déplorable où cette famille déſolée s'étoit trouvée réduite par la mort du Nabab Daouſt-Alikan, & l'amitié qui régnoit depuis long-temps entre ce Seigneur & les François, n'avoient pas permis à ceux-ci de refuſer une retraite à des perſonnes auſſi reſpectables, qui, dans leur malheur, venoient ſe réfugier dans leur ville; que non-ſeulement il y auroit eu de l'inhumanité à les refuſer, mais encore que ç'auroit été leur faire le plus grand af-

front, & que les François n'étoient pas venus aux Indes pour y donner des preuves d'inhumanité; qu'au reſte, dans les mêmes circonſtances, ſi quelques Seigneurs Marattes ou Gentils euſſent eu recours à leur portection, ils en auroient uſé envers eux avec la même généroſité. Il ajoutoit, au ſujet de la femme de Chandaſaeb, que cette Dame n'étant venue à Pondichéry que par occaſion, ſimplement pour y voir ſa mere, & ſans aucun deſſein de s'y fixer, puiſqu'il n'y avoit alors aucune apparence de mouvement du côté de Trichirapaly, elle n'y avoit par conſéquent apporté avec elle aucuns effets, ni or, ni argent, ni tréſor, ni pierreries; que quelque temps après, ſa mere étant retournée à Arcate, & elle ſe diſpoſant de ſon côté à aller rejoindre ſon mari, elle avoit appris qu'il y avoit des troubles dans ce pays-là, & qu'ils y avoient porté la guerre, ce qui lui avoit fait prendre la réſolution de reſter; qu'en conſéquence, la nation lui avoit accordé la protection du pavillon, & qu'après cette démarche, non-ſeulement il étoit contre la raiſon que les François la livraſſent à ſes ennemis, mais que s'ils le faiſoient, ce ſeroit violer les droits de l'hoſpitalité,

qui étoient reſpectés des peuples même les plus barbares.

Ces lettres ne produiſirent rien, les Marattes crurent que leurs menaces auroient plus d'effet s'ils les appuyoient de quelques troupes. Dans cette vue, ils firent un détachement de huit mille chevaux, qui, s'avançant du côté de la mer, ſe préſenterent le 25 Décembre à midi devant Portonovo, à ſept lieues au ſud de Pondichéry. Comme cette place eſt toute ouverte & ſans défenſe, ils s'en rendirent maîtres ſans oppoſition, & la mirent au pillage à pluſieurs repriſes. Les loges Hollandoiſes, Angloiſes & Françoiſes eurent le même ſort. Les Marattes enleverent tout ce qu'ils y trouverent de marchandiſes.

Après cette expédition, ils ſe replierent vers le nord, & ailerent attaquer Gondelour, établiſſement des Anglois, à quatre lieues au ſud de Pondichéry, qu'ils pillerent encore malgré le canon du fort Saint-David, qui ne put les en empêcher. Ils s'avancerent encore juſqu'au village d'Archiouve, à une lieue & demie de Pondichéry, ſans oſer avancer plus près de la ville. De-là, ils députerent au Gouverneur un de leurs principaux Officiers pour réitérer leurs

menaces & les mêmes demandes qu'ils avoient faites, proteſtant qu'en cas de refus, ils avoient ordre d'empêcher qu'il n'entrât aucuns vivres dans Pondichéry, & qu'auſſi-tôt après la réduction de Trichirapaly, qui ne pouvoit pas tenir, diſoit-il, encore plus de quinze jours, toute l'armée Maratte viendroit aſſiéger la place dans les formes. Le Gouverneur reçut poliment cet Officier, qui étoit un homme d'eſprit & de mérite; il lui fit voir l'état de la ville & de l'artillerie qui la défendoit, & le renvoya ſans paroître ému des menaces & ſans lui accorder aucune de ſes demandes.

On ne doit pas oublier à cette occaſion un trait dont l'invention fut due principalement à M. de Coſſigni, Capitaine des grenadiers, dans le Régiment de Bretagne, & Ingénieur en chef à Pondichéry, Officier diſtingué par ſes talens & par ſon mérite. Il contribua peut-être autant que toute autre choſe à faire perdre aux Marattes l'envie d'attaquer les François. Comme on promenoit leur envoyé autour de la place pour lui en faire mieux reconnoître les fortifications, pluſieurs fougaſſes, que cet Officier avoit fait creuſer au dehors de

distance en distance & qu'il avoit fait charger de caisses remplies de masses de pierres, allumées par quelques saucissons qui communiquoient à la ville, vinrent à jouer sur le passage de cet envoyé, emportant avec elles toutes les pierres & toutes les terres des environs. L'Officier Maratte fut si effrayé de l'effet de ces fougasses qu'il retourna joindre son détachement, très-persuadé que tous les dehors de Pondichéry étoient minés, & que s'ils entreprenoient de l'assiéger, ils ne pourroient en approcher sans voir sauter en l'air toute leur cavalerie. Cependant sur les avis que reçut le Gouverneur de l'arrivée de quelques partis ennemis qui pilloient Oulgaret & Arian-Coupan, villages appartenant à la compagnie, distant d'environ une demi-lieue de Pondichéry, il fit sortir pour les charger un détachement de deux cens grenadiers & de quelques volontaires, commandés par le même M. de Cossigni. Mais les Marattes les ayant apperçus, & le fort d'Arian-Coupan leur ayant tiré quelques volées de canon, ils se retirerent. En même temps leur détachement s'éloigna & alla camper à cinq lieues à l'oueſt de Pondichéry. Quelques jours après ils tomberent sur Conimer & Sadrast,

où les Hollandois ont des établiſſemens, qu'ils pillerent.

Cependant Trichirapali étoit réduit aux dernieres extrêmités. Les Marattes avoient formé devant cette ville quatre attaques qu'ils pouſſerent à la ſappe & avec des galeries parfaitement bien conſtruites, & quoique le ſiége fût plus long qu'ils ne l'avoient imaginé d'abord, on jugeoit à leurs mouvemens & à toutes leurs diſpoſitions, qu'ils étoient réſolus de ne point partir de là, qu'ils ne fuſſent maîtres de la place. Chandaſaeb, de ſon côté, étoit déterminé à la défendre tant qu'il lui reſteroit un ſouffle de vie. Les Marattes inſtruits de ſes diſpoſitions, avoient arboré le darmanchada ou pavillon de paix, pour faire connoître aux habitans qu'ils pouvoient ſortir de la ville, ſans crainte de recevoir aucune inſulte. En effet, ſur cette aſſurance tous les habitans ſortirent & ſe retirerent du côté de Chiranghan. Après leur départ, réduit à ſes ſeules troupes, Chandaſaeb voulut entamer une négociation avec les Marattes, qui ne lui réuſſit pas. Il députa pour cela à Ragogi-Bouſſoula un de ſes gens, qu'il chargea de lui offrir dix laks de roupies. Le Général Maratte accepta la

propoſition. » Qu'il paye dix laks de » roupies, répondit-il, & qu'il ſorte » de la place; mais s'il veut la con- » ſerver & en reſter le maître, nous » ne la lui laiſſerons qu'à condition qu'il » nous donnera trente laks de roupies «.

Cette réponſe apportée à Chande-ſaeb, ne ſervit qu'à le confirmer dans la réſolution où il étoit de faire la plus longue & la plus vigoureuſe réſiſtance qu'il ſeroit poſſible. Cependant la place ne pouvoit tenir plus long-temps ſans un prompt ſecours. Inſtruits de ces dures circonſtances, Baraſaeb, frere de Chandaſaeb, ne perdit point de tems: il aſſembla promptement une armée de vingt-cinq mille hommes, & une prodigieuſe quantité de vivres & de munitions, & ſe mit en marche pour ſe jetter dans Trichirapali. Mais les Marattes qui étoient inſtruits des beſoins de la place, la ſerroient de ſi près & en avoient ſi bien fermé toutes les avenues, que quand il parut, il lui fut impoſſible d'y pénétrer.

Déſeſpéré d'avoir manqué ſon coup, & prévoyant tous les malheurs dont ſa famille étoit menacée, s'il ne tentoit quelque grand deſſein, pour dégager ſon frere, Baraſaeb ſuivi de ſes vingt-

cinq mille hommes, oſa ſe préſenter devant l'armée formidable des Marattes. Ragogi-Bouſſoula, quoique frappé de la témérité & touché en même tems de la grandeur d'ame de ce Seigneur, qui venoit ſe livrer à lui en déſeſpéré, ſortit cependant de ſes lignes, & accepta la bataille, après avoir donné par-tout des ordres exprès de ménager les jours de Baraſaeb & de le lui amener priſonnier. Les deux armées ſe choquerent. Les Mogols fondirent comme des furieux ſur les Marattes; mais ils furent bientôt accablés par le grand nombre de ces derniers. Ce ne fut proprement qu'une déroute. Chandaſaeb, qui étoit ſorti de Trichirapali avec l'élite de ſa garniſon, voyant l'armée de ſon frere en fuite, & conſidérant qu'avec ſa petite troupe, il ne pouvoit ſe flatter de faire pancher la victoire de ſon côté, ſe retira en bon ordre dans ſa place, réſolu plus que jamais de s'y défendre juſqu'au bout & de s'enterrer ſous ſes ruines.

Baraſaeb au déſeſpoir de ces contretemps, mais toujours animé du déſir de ſecourir ſon frere, traînant après lui les débris de ſa petite armée, fit auſſi ſa retraite, la rage dans le cœur, ſans que les Marattes, qui connoiſſoient ſa

valeur, euſſent la hardieſſe de le pourſuivre. Ils rentrerent dans leurs lignes. Pour lui, après avoir raſſemblé autour de lui la plus grande partie des fuyards, il harangua cette troupe conſternée ; &, ce qu'on aura peine à croire, il entreprit de perſuader à ces hommes échappés à peine à l'épée du vainqueur, la néceſſité de mourir avec honneur en ſe ſacrifiant pour leur patrie, ou de mettre par leur valeur leurs femmes & leurs enfans, leurs Princes & leurs fortunes à couvert des inſultes de leurs ennemis.

La langue Indouſtane eſt forte & mâle ; & les Mogols ſont naturellement éloquens ; Baraſaeb réuſſit auprès de ſes ſoldats au de-là de ſes eſpérances. De ſept mille hommes qui lui étoient demeurés fidèles & qui l'écoutoient, quatre mille s'écrierent tous d'une voix qu'ils vouloient mourir avec leur brave Général, ou pénétrer dans Trichirapali. Baraſaeb n'eut garde de laiſſer réfroidir le zèle de ſa petite troupe ; il crut même pouvoir, dans l'ardeur qui l'animoit, la porter juſqu'à la férocité. Non content d'avoir convaincu ces hommes auparavant ſi foibles, de la néceſſité de mourir, il entreprit de leur prouver que

pour aller plus courageuſement à la mort, ils devoient eux-mêmes ſacrifier leurs femmes, afin de les ſouſtraire aux inſultes des Marattes, qui les couvriroient d'infamie.

Que ne peut ſur les eſprits la force du diſcours, lorſqu'il eſt manié par un homme adroit, aimé, qui parle au nom de la patrie & qui a affaire à des peuples eſclaves de leurs préjugés! Pour perſuader ſes ſoldats par ſon propre exemple, plus encore que par ſes paroles, Baraſaeb fit venir ſa femme, & à la vue de toute ſa troupe, ſaiſi d'une fureur aveugle, il lui plongea un poignard dans le ſein. Tous les aſſiſtans furent frappés d'horreur à la vue de ce cruel ſpectacle, tous détournerent leurs regards, mais tous ſuivirent l'exemple de leur Chef, & ſacrifierent leurs femmes.

Après cette exécution barbare, Baraſaeb fit diſtribuer du bangue à toute ſa troupe, & ſe mit en marche, traînant après lui une certaine quantité de ſacs de riz. Il ne tarda pas à joindre les Marattes, ſur leſquels il fondit comme un furieux. Le carnage fut d'abord terrible: ſemblable à des lions en fureur, les Mogols donnoient mille morts avant que d'en recevoir une. Ils euſſent été

vainqueurs, ſi le courage ſeul étoit ſuffiſant pour détruire un ennemi de beaucoup ſupérieur en forces. Mais les Marattes étoient en ſi grand nombre, que les Mogols, malgré leurs efforts étonnants, victimes de leur propre bravoure, & laſſés à force de vaincre, furent bientôt immolés au reſſentiment de leurs ennemis. Tous furent égorgés & paſſés au fil de l'épée. Baraſaeb lui-même, après avoir fait des prodiges de valeur, refuſa la vie qu'on lui offrit vingt fois, & ne ceſſa de tuer que quand les forces lui manquerent. Ragogi-Bouſſoula avoit donné des ordres précis de l'épagner. Mais les ſoldats furieux de ſe voir maſſacrer par un Prince qui refuſoit de céder au plus grand nombre, pour mettre leur propre vie à couvert, furent obligés de tirer ſur lui, & ne ceſſerent que lorſqu'ils le virent tomber percé de vingt-deux bleſſures.

Après le combat, Ragogi-Bouſſoula fit chercher le corps de Baraſaeb qu'il croyoit mort. On le trouva qui reſpiroit encore, mais qui ne pouvoit ſe ſoutenir. On l'apporta avec les plus grandes précautions au Général Maratte, qui, le voyant en cet état, ne put s'empêcher de verſer des larmes, & lui adreſ-

ſant la parole d'un ton plein d'affection & de bonté : » Ah ! Baraſaeb, lui dit-il, » pourquoi t'es-tu ainſi immolé toi-» même à ta propre fureur ? Pourquoi » n'as-tu pas aſſez bien préſumé de » ton ennemi pour le croire auſſi gé-» néreux que toi ? Il vouloit être ton » ami, & connoiſſant ta bravoure & » les vertus de ton frere, il pouvoit » te le rendre, & lui rendre en même » temps ſes états. Toi-même tu l'as perdu, » & tu as forcé mes gens à te ſacrifier » à leur ſûreté. Vis du moins ac-» tuellement pour éprouver ſi les Ma-» rattes ſont capables d'être vertueux ».

Baraſaeb avoit encore aſſez de force pour répondre, mais il étoit trop fier pour le faire. Il auroit cru demander grace s'il eût daigné parler à ſon ennemi, & il ne vouloit que mourir. Il ne chercha qu'à précipiter ſa mort. Voyant qu'on lui avoit ôté toutes ſes armes, il arracha lui-même une flêche qu'il avoit dans la tête, & le fit avec tant de violence, que dans le moment même il expira. Ragogi pleura ſincérement ſa perte, il avoit moins compté en faire un priſonnier qu'un ami. Il fit couvrir ſon corps des plus riches étoffes, & l'ayant fait mettre dans un palanquin, il le renvoya à ſon frere.

Chandasaeb frappé de la mort d'un frere qu'il aimoit tendrement & qui venoit de perdre la vie pour le secourir, tomba dans le découragement & dans une espéce d'insensibilité, qui lui fit prendre deux jours après le parti de rendre sa place aux Marattes & de se rendre prisonnier de guerre. Le Général Maratte entra dans Trichirapali d'où il enleva toutes les richesses. Il proposa aussi au Prince Mogol de lui rendre la liberté, moyennant une grosse rançon. Mais il demandoit des sommes si exorbitantes, que Chandasaeb, qui se sentoit hors d'état d'y satisfaire, préféra de le suivre, dans l'espérance qu'avec le tems il rabattroit de ses prétentions. Après avoir mis garnison dans Trichirapali, Ragogi-Boussoula sortit des provinces de Chandasaeb, traînant après lui son prisonnier, & se retira dans le Malabar. Avant son départ, ce Général avoit tenu un grand conseil pour délibérer de quel côté il marcheroit. Plusieurs opinerent pour aller attaquer les établissemens que les Européens ont le long de la côte de Coromandel. Ragogi fut d'un avis contraire ; mais parce qu'il avoit publié fort haut qu'après la prise de Trichirapali, ils iroient assiéger Pon-

dichéry, ils crurent, pour garder les bienſéances, devoir obſerver quelques formalités, avant que de paroître vouloir ſe déſiſter de cette entrepriſe. Dans cette vue, ils firent entrer dans leur aſſemblée les deux Députés que le Gouverneur de Pondichéry avoit envoyés vers eux, & qui y étoient toujours demeurés depuis; & ceux-ci leur ayant repréſenté en plein conſeil, ce qu'ils avoient déja dit à chacun d'eux en particulier, pour les détourner de ce deſſein, ils parurent ſe rendre à leurs raiſons. Il fut décidé que non ſeulement les Marattes renonceroient à leurs prétentions à cet égard, mais même qu'ils enverroient un homme de conſidération à Pondichéri, porter un riche ſerpeau au Gouverneur & lui demander ſon amitié. Ce Député partit deux jours après accompagné de trois cents cavaliers, & ſe rendit à Pondichéry où il fut parfaitement bien reçu. Il y ſéjourna quelques jours, après quoi il en partit pour aller joindre l'armée des Marattes, qui, ſur le bruit d'une révolution arrivée dans le Carnate, regagnoient leur pays à grandes journées.

Cette révolution fut cauſée par la

mort tragique de Sabder-Alikan, Nabab d'Arcate. Ce Seigneur fut maſſacré dans une viſite qu'il alla rendre à une de ſes ſœurs mariée au Nabab de Velour. On dit que ce fut cette ſœur même qui excita ſon mari à le faire aſſaſſiner, dans l'eſpérance de pouvoir par ſa mort monter ſur le trône du Carnate. Cet horrible attentat engagea Immaſaeb, Seigneur Maure, parent de Chandaſaeb, à partir ſur le champ pour ſe rendre à la cour de Niſam-Moulouk. Il lui repréſenta ſi vivement les avantages qu'il pouvoit tirer en ſe préſentant avec ſon armée dans le Royaume du Carnate, que ce Général ne balança point à faire marcher ſes troupes de ce côté-là.

Nizam-Moulouk, dont on aura encore occaſion de parler dans la ſuite, eſt plus connu dans quelques Auteurs ſous le nom d'Azézia. C'étoit ſans contredit le Seigneur le plus puiſſant de tout l'Empire. Il étoit Généraliſſime des armées du Grand-Mogol, dans tous les pays de la partie du ſud. Mahamet Schah, pere de l'Empereur régnant, lui avoit donné ſa niece en mariage, l'avoit fait Vice-Roi des deux Royaumes de Golconde & d'Aureng-Abad, & lui

avoit ſoumis tous les Nababs de la preſqu'iſle occidentale, depuis Surate, juſqu'au Cap de Camorin.

Suivant les obſervations faites à ſon armée, lorſqu'elle entra dans le Carnate, elle étoit compoſée de 70,000 cavaliers bien montés, de 200,000 hommes d'infanterie, & de 15,000 Marattes. Elle avoit avec elle deux mortiers, 500 pieces de canon, dont les grandes étoient traînées par des éléphans, & les petites par des bœufs. Toute cette artillerie étoit diſtribuée à la tête, au centre & ſur les aîles du camp. Trente petites pieces accompagnoient la tente du Général. On comptoit, dans cette armée, 1200 éléphans, dont mille ſervoient à l'artillerie & au bagage; le reſte étoit deſtiné au ſervice de Niſam, de ſon fils & de leurs femmes. Il y avoit auſſi cinquante chameaux chargés de gargouſſes & de cartouches, & un nombre preſque infini de bœufs, de vaches, de bufles, de chameaux & de moutons, avec une quantité prodigieuſe de charettes à quatre roues, qu'on avoit amenées d'Aureng-Abad. Les Bazards étoient toujours bien fournis de toute ſorte de légumes.

Niſam dépenſoit 100,000 roupies par jour. Il étoit ſuivi de quarante Gémi-

dars ; & lorſqu'il marchoit, il étoit précédé d'un éléphant portant une eſpece de bâton, au bout duquel paroiſſoit une tête de crocodille ou cayman, dorée, & la gueule ouverte. C'étoit une marque de dignité que l'Empereur lui avoit accordée. Un autre éléphant portoit un étendart garni au bout d'une queue de cheval blanc, & qui repréſentoit un croiſſant, avec une main armée d'un ſabre. Il avoit auſſi à ſa ſuite cinq cens Chopdars ou porteurs d'ordre. Tous les Seigneurs du pays qui vouloient lui rendre viſite, ſe faiſoient d'abord annoncer par leur titre de Nabab. Niſam en fut choqué. « Quoi, dit-il, il y a dix-huit » Nababs dans cette Province, & je » n'en ſçais rien ! Certes, les titres ſe » multiplient bien vîte ! Pour moi, je » croyois qu'il n'y en avoit qu'un ». Il parloit ainſi, parce qu'il croyoit être le ſeul qui eût droit de porter ce nom. Auſſi tous ces titres furent-ils bientôt ſupprimés ; & deux Nababs s'étant encore fait annoncer ſous ce nom, furent baſtonnés par les Chopdars. Quand quelque Seigneur ſe préſentoit, ceux-ci, pour l'introduire, ne ſe ſervoient plus que de ces termes : « Votre eſclave un » tel demande à vous parler ». Le Sei-

gneur admis auprès de Nizam, ſe tenoit éloigné & debout en ſa préſence, à moins que voulant le favoriſer, celui-ci ne lui fît ſigne de s'aſſeoir. Tous ſes Gémidars & autres Officiers étoient auſſi débout derriere lui dans le reſpect & dans le ſilence. Il ne leur parloit qu'en peu de mots, & ils lui répondoient toujours humblement & en s'inclinant. Il aimoit fort les Européens auxquels il parloit avec amitié, & avoit ſur-tout une affection particuliere pour la Nation Françoiſe.

Il y avoit dans les marches d'armée une diſtance de près de cent pas entre Niſam & Nazerzingue ſon fils, qui portoit une chaîne de fer en ſigne de ſa captivité; car il s'étoit révolté contre ſon pere, qui l'avoit fait priſonnier dans une bataille. Les femmes étoient tout-à-fait derriere, eſcortées d'un détachement conſidérable de cavalerie, & chantoient les louanges de Niſam.

Son arrivée rétablit la tranquillité dans le Carnate. Il avoit commencé par le ſiege de Trichirapali, qu'il avoit inveſtie le 2 Août 1743, & qui lui fut rendue le 25 du même mois. Coja Abdoulakan, ami intime de ce Général, fut chargé de la conduite de ce ſiege,

auquel on n'employa que des troupes de la Province. Après avoir retiré cette place des mains des Marattes, & en avoir ainſi purgé le pays, Nizam ne penſa plus qu'au retour. Avant ſon départ, il confirma le gouvernement d'Arcate & du Madure au fils du Nabab Sabder-Alikan, neveu de Chandaſaeb. Mais comme il n'étoit alors âgé que de huit à neuf ans, il nomma pour régent pendant la minorité du jeune Prince, un Soubdar de ſa ſuite, appellé Anaverdikan, qui avoit été gouverneur de ſon fils Nazerzingue. Nizam lui recommanda fortement l'éducation du jeune Nabab, qu'il abandonna à ſes ſoins & à ceux du Nabab de Carapen.

Auſſi-tôt qu'Anaverdikan ſe vit en poſſeſſion des Etats qui venoient de lui être confiés, il penſa moins à les gouverner avec équité, qu'à les piller & à s'enrichir; ſon avarice étoit inſatiable. Il paroiſſoit d'ailleurs en uſer fort bien avec le jeune Nabab, qu'il traitoit avec tout le reſpect poſſible. Sur ces entrefaites ce jeune Prince ayant été prié aux nôces d'un Seigneur Maure de ſes parens, s'y rendit accompagné de ſes deux gouverneurs, & du fils du Nabab de Carapen, qui étoit à-peu-près du même âge.

âge. Le Nabab de Velour qui, après avoir fait aſſaſſiner ſon beau-frere, ne cherchoit qu'une occaſion favorable pour achever d'éteindre cette famille, qui, par l'abſence de Chandaſaeb, étoit réduite à ce jeune Prince, & envahir ſa ſucceſſion, crut pouvoir profiter de celle-ci. A force de promeſſes & de préſens, il gagna douze ſoldats Patanes, qui, après avoir pris du bangue, entrerent dans l'appartement où étoient les Nababs, tuerent les deux jeunes Princes, de peur de ſe tromper, & bleſſerent à mort le Nabab de Carapen. Nizam-Moulouk, inſtruit de la mort de ce dernier, donna, de ſa propre autorité, le gouvernement d'Arcate & de Maduré à Anaverdikam, nomma Mafouskam ſon fils aîné Nabab, avec droit de ſurvivance, & fit Soubdar le cadet Mahmet-Alikan. Anaverdikam retint l'aîné auprès de lui, pour l'aider dans le gouvernement des affaires du Carnate & de Tanjaour, & donna au cadet le commandement de Trichirapali & du Maduré. Pluſieurs des Gouverneurs des meilleures places du pays, indignés de ſe voir commandés par ce nouveau Nabab, refuſerent de le reconnoître, ſecouerent le joug, & s'établirent en petits Souverains chacun dans leur Gou-

vernement. En même temps, pour ne pas attirer sur eux la colere de Nizam-Moulouk, ils lui envoyerent directement les sommes qu'ils devoient payer au Nabab. Du nombre de ces Gouverneurs rebelles furent celui de Velour, à six lieues d'Arcate; celui de Valdaour, à trois lieues de Pondichéry; & celui de Sermoukoul, à sept lieues de la même ville. Anaverdikam mit tout en œuvre pour les ramener à lui; mais lorsqu'il vit que Nizam ne leur faisoit point un crime de leur révolte, comme lui-même n'étoit pas en état de les réduire par la force, il prit le parti de les laisser tranquilles.

Il étoit de l'intérêt du nouveau Nabab de ménager les Nations Européennes établies à la côte de Coromandel, surtout les François, qui ayant donné retraite & accordé leur protection à la famille de Chandasaeb, pouvoient par la suite lui donner de l'embarras, & susciter des affaires assez fâcheuses. Pénétré de ces raisons, dont il connoissoit toute la solidité, Anaverdikam envoya d'abord une magnifique Ambassade à Pondichery, avec de grands présens pour le Gouverneur (1); & peu de temps après

(1) Alors M. Dupleix, qui avoit remplacé M. Dumas, au commencement de 1741.

Il vint lui-même lui rendre ſa viſite en qualité de Nabab. M. Dupleix, comme on le dira plus bas, venoit d'être honoré du même titre, que le Grand Mogol, en conſidération des ſervices qu'il avoit rendus à la nation Mogole dans le Gange, pendant qu'il étoit Gouverneur de Chandernagor; & cette dignité lui venant de l'Empereur lui-même, lui donnoit le pas ſur le Nabab, qui ne la tenoit que de Nizam. Cependant comme ces Seigneurs Mogols ſont en état de faire beaucoup de mal, les Gouverneurs Européens ſont forcés de les ménager, de ſe relâcher un peu de leurs droits en leur faveur, & de les attacher à eux par des préſens & par les grands honneurs qu'ils leur font rendre. Ce fut-là préciſément la conduite que tint M. Dupleix à l'égard d'Anaverdikam. Ce Nabab parut extrêmement ſatisfait de la maniere dont il avoit été reçu à Pondichéry. Il jura une amitié conſtante & ſolide pour la nation Françoiſe, demanda qu'elle tînt toujours auprès de lui un Agent, & refuſa de ſe prêter aux empreſſemens des Anglois qui le ſollicitoient vivement de les honorer de ſa viſite. La ſuite démentit bien de ſi beaux ſentimens. Une liaiſon intime avec les François, n'offroit à l'inſa-

tiable avidité du Nabab que de légers préſens, beaucoup d'honneurs, & plus d'amitié. Les Anglois au contraire lui donnerent beaucoup d'argent, & lui en promettoient encore davantage ; rien ne leur coûtoit pour l'attirer à leur parti. La nation Françoiſe a tenu dans ces circonſtances une conduite toute différente.

Tel étoit l'état des affaires de ce côté-là, lorſque la guerre s'allumant en Europe entre les François & les Anglois, les deux nations ſemblerent cependant vouloir établir une neutralité dans les Indes. Quels que ſoient les motifs qui empêcherent de ſuivre ce ſyſtême également avantageux à l'une & à l'autre nation, la neutralité n'eut point lieu. Les Anglois qui avoient commencé les premieres hoſtilités ſur mer, firent auſſi les premieres inſultes ſur terre. Le Gouverneur de Pondichéry s'adreſſa alors au Nabab d'Arcate pour ſe plaindre de ces hoſtilités & l'engager à interpoſer ſon autorité pour les arrêter dans l'étendue de ſon domaine. Mais Anaverdikam fit peu d'attention à ces repréſentations, n'y eut aucun égard, & montra bientôt que l'argent des Anglois avoit plus d'empire ſur lui que la foi due aux traités les plus ſolennels. En effet, auſſi-tôt que

M. de la Bourdonnais, qui s'étoit emparé de Madras le 21 Septembre 1746, l'eut abandonné le 21 Octobre ſuivant, après y avoir laiſſé une modique garniſon, pour raſſembler les débris de ſon eſcadre diſperſée par un horrible coup de vent, ce Nabab attendant qu'il eût raſſemblé ſon armée, écrivit au Gouverneur François de Madras, deslettres pleines de rodomontades, le menaçant de toute ſon indignation, s'il ne rendoit au plutôt cette place. Ces lettres furent envoyées à M. Dupleix, ſur lequel elles ne produiſirent d'autre effet que de l'engager à ſe tenir ſur ſes gardes, & à envoyer ordre à Madras de ſe préparer à une vigoureuſe défenſe.

M. de Kerjean ſon neveu fut la premiere victime de l'avarice & de la mauvaiſe humeur d'Anaverdikam. Le Gouverneur François de Madras l'ayant envoyé pour répéter le fils du Major Général, qu'un petit Gouverneur Maure avoit arrêté priſonnier ſur la route de Pondichéry; il eut le malheur d'être rencontré par un détachement de l'armée du Nabab, qui, après mille mauvais traitemens, lui annonça qu'il étoit ſon priſonnier, ainſi qu'un Conſeiller (1) du Conſeil ſouve-

(1) M. Goſſe.

rain, qu'on lui avoit donné pour collégue. Quelques jours après Mafouskan, fils aîné du Nabab, parut à la tête de huit à dix mille hommes, dont quatre mille étoient de cavalerie. M. de Kerjean fut d'abord préſenté à ce Seigneur, qui, l'ayant reconnu pour l'avoir vu auprès de M. Dupleix, lui fit beaucoup d'amitiés, ſans cependant vouloir jamais entendre à lui rendre la liberté. Il propoſa à ſes deux priſonniers de traiter avec lui de la reddition de Madras; mais ſur ce qu'ils lui repréſenterent qu'il falloit pour cela s'adreſſer au Gouverneur de Pondichéry, il réſolut de continuer ſa route, marchant vers Madras, dont il entreprit de faire le ſiége.

M. Dupleix voyant l'obſtination des Maures à ne point rendre les deux priſonniers, envoya ordre au Gouverneur de Madras de faire ſortir de ſa place un fort détachement pour tenter de les enlever s'il étoit poſſible. Ils étoient logés dans une maiſon de campagne des Capucins à la tête de l'armée du Nabab. Mais au lieu de marcher droit vers cet endroit, M. de la Tour, qui commandoit ce détachement, peu au fait du local de Madras, & trompé par ſes guides, donna préciſément au corps d'armée. Les Maures qui

ne s'attendoient point à une pareille ſortie, prirent l'épouvante & ſe mirent en déſordre au premier coup de canon qu'ils entendirent tirer. Maſouskan lui-même voyant qu'il ne pouvoit réſiſter au feu ſupérieur qui partoit de la petite troupe après avoir ordonné de mettre les priſonniers en ſûreté & de les conduire à Arcate, ſe mit à la tête de ſa cavalerie, & s'enfuit à toute bride; le reſte de l'armée ſuivit ſon Général, abandonnant bagage, artillerie & munitions. Les François, dont le détachement n'étoit que de 300 hommes ne jugerent pas à propos de pourſuivre l'ennemi au-delà de ſon camp, qu'ils pillerent. Ils rentrerent enſuite dans Madras, emmenant avec eux grand nombre de chevaux, de bœufs & de chameaux qu'ils avoient pris. M. de la Tour enleva aux Maures deux drapeaux & quelques pieces de canon qu'il fit enclouer & jetter dans des puits, parce qu'elles ne méritoient pas d'être traînées dans la ville.

Malgré cet échec, le fils du Nabab ne ſe rebuta pas, & pour ne plus être ſurpris, il ſe jetta dans Saint-Thomé, qui n'eſt éloigné de Madras que de trois quarts de lieue. De-là, la cavalerie faiſoit des courſes juſques ſous les murs de

cette ville, & les partis détachés de ſon armée couroient la campagne, maltraitoient tout ce qu'ils rencontroient de Malabares au ſervice des François. Ils ne traitoient pas mieux les habitans Portugais de la ville de Saint-Thomé ni même les Miſſionnaires. Pluſieurs d'entr'eux moururent en priſon. Le Capitaine-Commandant eut le même ſort.

M. Dupleix jugea qu'il étoit à propos d'arrêter ces courſes & ces entrepriſes des Maures. Pour cela il tira de la garniſon de Pondichéry 350 hommes de troupes réglées, 100 matelots & 200 Cipayes, troupes du pays, dont il donna le commandement à M. Paradis, Ingénieur en chef de cette ville, pour aller relever la garniſon de Madras, dont il n'étoit pas content. Cette petite troupe marchoit vers le lieu de ſa deſtination, lorſque M. Paradis apprit que les Maures, qui s'étoient ſaiſis de la ville de Saint-Thomé, travailloient à la fermer d'une forte paliſſade. Sur cette nouvelle, il écrivit à M. Barthelemi, Gouverneur de Madras, pour lui donner avis de l'heure à laquelle il arriveroit en préſence des Maures, le priant de faire ſortir de ſa place un fort détachement, afin de prendre l'ennemi en queue, en

même temps qu'il l'attaqueroit de front; & parce qu'il craignoit que ſa lettre ne fût interceptée, il lui manda la même choſe par pluſieurs courriers qu'il fit partir ſucceſſivement. En conſéquence de cet avis, M. Barthelemi commanda d'abord le détachement; mais ſoit qu'il ne crût pas qu'avec ſa petite troupe, M. Paradis oſât haſarder d'attaquer ſept à huit mille hommes, ſoit qu'il imaginât qu'il n'étoit pas poſſible qu'il arrivât à Saint-Thomé à l'heure qu'il marquoit, il ne donna point d'ordre de ſortir de la place.

Cependant M. Paradis avançoit toujours du côté de Saint-Thomé. Sur les huit heures du ſoir, il arriva à deux lieues des Maures. Là, il fit prendre un peu de repos à ſa troupe, afin qu'elle fût en état de combattre le lendemain, & ſur les trois heures du matin il ſe remit en marche. Ses eſpions vinrent l'avertir que les Maures étoient informés de ſon arrivée, & qu'ils l'attendoient en bataille dans les rues de la ville. Sur cet avis il fit faire halte à ſa troupe, afin d'encourager ſes ſoldats par un petit diſcours qu'il leur fit. Après quoi il continua ſa marche. Les François arriverent à Saint-Thomé le lendemain à

la pointe du jour. M. Paradis s'étant apperçu, malgré le peu de clarté qu'il faiſoit alors, que l'enceinte de la paliſſade n'étoit point achevée, & qu'il reſtoit une breche de près de vingt toiſes, il ne balança point à faire ſon attaque de ce côté-là. Il forma ſa troupe ſur la largeur de la breche, & fondit par-là ſur les Maures. Ceux-ci firent ferme d'abord, & ſoutinrent bravement les trois premieres décharges ; mais à la quatrieme, les ſoldats François ayant mis la bayonnette au bout du fuſil, l'épouvante ſe répandit dans les bataillons & les eſcadrons ennemis. Ils s'ébranlent, ils plient, ils ſe rompent enfin & fuient en déſordre. Animés par la lâcheté des Maures, les François pourſuivent les fuyards l'épée dans les reins, taillent en piece tout ce qui ſe préſente, & ſe rendent maîtres de trois pieces de canon qu'ils abandonnerent, parce qu'ils ne pouvoient s'en ſervir. Comme les rues de Saint-Thomé ſont fort étroites, les chevaux & les hommes s'embarraſſoient dans leur fuite. Il s'en fit un carnage affreux. Enfin, les ennemis gagnerent la plaine, & appréhendant encore quelque ſortie du côté de Madras, rien ne put les arrêter. Ils coururent pendant

douze lieues, abandonnant à la diſcrétion du vainqueur bagages, munitions, & généralement tout ce qu'ils avoient dans Saint-Thomé. Le butin fut conſidérable. On prit grand nombre de bêtes de charge, ſoixante chameaux, ſix cens bœufs, près de cent chevaux, tous les drapeaux des Maures & une grande quantité de marchandiſes. Après avoir fait inutilement pendant quelque temps tous les efforts poſſibles pour rallier ſes troupes, emporté par les fuyards, Mafouskan lui-même fut obligé de céder au torrent; & comme il couroit trop de riſques ſur ſon éléphant, il monta à cheval, & s'enfuit encore une fois à toutes jambes. Il ne ſe crut en ſûreté que quand il eut mis entre lui & les François une diſtance de douze lieues. Il vomit, en fuyant, mille imprécations contre ſon armée, déchira ſes vêtemens, & prit pour quelque temps l'habit de Faquir.

Le bruit de l'arrivée de M. Paradis étant parvenu juſqu'à Madras, M. Barthélemi connut la faute qu'il avoit faite & le danger que couroient les troupes qui venoient de Pondichéri. Auſſitôt il fit ſortir le détachement qu'il avoit commandé pour les ſoutenir. Il arriva à

Saint-Thomé au moment que les François, ſûrs de leurs victoires, ſe préparoient à marcher vers Madras. M. Paradis fit entrer ce détachement dans S. Thomé, & lui donna ordre d'en enlever le butin que ſes ſoldats étoient obligés d'abandonner.

La troupe victorieuſe ne pourſuivit point l'ennemi au-delà de la Ville. Elle entra dans Madras en triomphe. Ceux des ſoldats qui n'avoient pu enlever des chevaux, étoient montés ſur des chameaux ou ſur des bœufs, & preſque tous étoient revêtus des habits qu'ils avoient enlevés ſur les Maures. Ceux-ci perdirent à cette action près de 500 hommes & eurent preſqu'autant de bleſſés. Les François n'y eurent que deux ſoldats bleſſés légérement.

Malgré ſes pertes réitérées, Mafouskan ne laiſſa pas d'aller au ſecours des Anglois à Goudelour, lorſque les François firent le ſiége de cette place. Il y fut encore battu en pluſieurs rencontres. Enfin M. Dupleix ayant trouvé moyen de mettre dans ſes intérêts ſon frere Mahmet-Alikan en ſemant la diſcorde entre les deux freres, obligea l'aîné à lui demander la paix. Mafouskan ſe rendit pour cela à Pondichéri

au commencement de l'année 1747 ; il y ſigna le traité, & jura une union conſtante avec la Nation françoiſe. Il en partit le troiſieme jour de ſon arrivée très-ſatisfait des honneurs qu'il y avoit reçus du Gouverneur, & ſe rendit à ſon camp où il licentia ſon armée. De-là, au lieu d'aller joindre ſon pere à Arcate, comme le vieux Anaverdikan l'en ſollicitoit vivement ; il quitta ſes vêtemens, ſa robe, ſes armes & ſon turban, reprenant l'habit de Faquir qu'il avoit abandonné ; il courut ſe cacher dans Trichirapali, honteux d'avoir toujours été battu par les François, & de s'être vu obligé de faire une paix qui ne lui étoit pas honorable. Mahmet-Alikan licentia pareillement les troupes qu'il avoit levées, & ſe rendit auprès de ſon pere, qui parut oublier la trahiſon qu'il avoit faite à ſon frere.

Les Anglois étoient au déſeſpoir de voir cette guerre ſi heureuſement terminée pour les François. La gloire qu'ils avoient acquiſe leur faiſoit ombrage. Il n'y eut rien qu'ils ne miſſent en œuvre pour attirer les Mogols à leur parti. Mais ceux-ci n'eurent garde d'être les dupes de leurs ſuggeſtions, ni de ſe laiſſer ſéduire par leurs vaines promeſ-

ſes. Ils leur répondirent nettement qu'ils pouvoient ſe tirer d'affaire comme ils l'entendroient, & qu'ils étoient très-réſolus de ne plus rien faire pour eux. La nouvelle de la priſe de Madras & des victoires remportées par les François ſur le Nabab d'Arcate, s'étoit répandue dans tout l'Indouſtan. Elle avoit pénétré non-ſeulement chez les Marattes, mais encore à la Cour de Nizam Moulouk qui en avoit informé le Grand-Mogol, & elle avoit attiré à M. Dupleix des lettres de compliment & de félicitation de la part de preſque tous les Princes & Seigneurs de l'Inde. Voici celle que Ragogi-Bouſſoula lui écrivit à cette occaſion.

Ragogi-Bouſſoula, Général de l'armée des Marattes, à M. Dupleix, Gouverneur de Pondichéri.

» Je ne puis vous exprimer la joie » que j'ai reſſentie, lorſque j'ai appris » la nouvelle de la priſe de Madras, » & que les François s'en étoient ren- » dus maîtres. Agréez donc le compli- » ment que je vous en fais en mon » particulier, & qui part de l'endroit » le plus ſenſible de mon cœur.

» J'ai appris en même-temps que les » Soubdars du Carnate s'étoient joints » enſemble, & ayant raſſemblé leurs ar- » mées comme des troupeaux de mou- » tons, avoient eu l'audace de vous dé- » clarer la guerre ; mais qu'une poi- » gnée de vos valeureux François, bra- » ves comme des lions, leur ont livré » bataille aux environs de Méliapour, » les ont battus, leur ont pris leurs » drapeaux, beaucoup de leurs che- » vaux & autres inſtrumens de guerre, » les ont fait fuir juſqu'à Angyvarem, » l'épouvante s'étant miſe dans leur ar- » mée, ainſi qu'elle ſe met dans un trou- » peau de moutons, lorſque quelque » loup entre dans une bergerie. Je vous » aſſure que cette nouvelle m'a fait » un plaiſir des plus grands que j'aie » reſſenti de mes jours. Je ne puis aſſez » vous marquer la joie que cela m'a » cauſé ; je vous en fais mille & mille » fois mon compliment.

» Le ſoleil éclaire le monde depuis » ſon lever juſqu'à ſon coucher, & » lorſqu'une fois ſa clarté eſt paſſée, » on n'y penſe & l'on n'en parle plus. » Il n'en eſt pas de même de la lumiere » que répand dans le monde votre bra- » voure & le renom que vous vous

» êtes acquis par tant d'exploits : on
» ne ceſſe jamais d'en parler ; nuit &
» jour ils ſont préſens à l'eſprit. Le bruit
» de vos victoires eſt tellement répandu
» dans toutes ces côtes & ailleurs, que
» tous vos ennemis, de quelque Na-
» tion qu'ils puiſſent être, en ſont conſ-
» ternés. C'eſt de quoi vous pouvez
» être aſſuré. Tout l'Indouſtan retentit
» de ce bruit. Notre Roi Savon-Raja
» ayant appris toutes ces nouvelles,
» vous a donné des louanges inexpri-
» mables, & ne parle qu'avec admira-
» tion de votre Nation. Chandaſaeb m'a
» toujours parlé très-avantageuſement
» de vous ; mais vos derniers exploits
» ont fait plus d'impreſſion ſur moi que
» tout ce qu'il m'en avoit dit ; c'eſt
» pourquoi je vous demande votre ami-
» tié, & vous fais ſçavoir en même-
» temps que notre puiſſant Monarque
» voulant que ſon pavillon ſoit replanté
» dans tous les endroits où il battoit ci-
» devant, & que les Maures nos enne-
» mis nous ont enlevé, m'a ordonné de
» me tranſporter de vos côtés. Dans
» peu je compte mettre ſes ordres à
» exécution. Auſſitôt que je ſerai arrivé,
» je ne manquerai pas de vous en don-
» ner avis & de m'aboucher avec vous,

» car je vous dirai que j'ai bien des
» choſes à vous communiquer touchant
» les intentions de mon puiſſant Roi.
» Si vous voulez vous joindre à moi,
» c'eſt-à-dire, vos forces aux miennes,
» nous ferons des choſes dont on ne
» pourra s'empêcher de parler éternelle-
» ment. Geréran-Pandet, mon Procu-
» reur, qui eſt auprès de vous, vous
» dira le reſte. Il eſt inſtruit de mes
» intentions. Je vous ſouhaite toujours
» beaucoup de réuſſite dans toutes vos
» entrepriſes, & un enchaînement de
» victoires qui ne puiſſe jamais finir, &c ».

L'infortuné Chandaſaeb ne fut pas des derniers à apprendre les heureux ſuccès des François ſes bons amis, & il ne manqua pas d'en féliciter M. Dupleix, le priant de continuer d'honorer de ſa protection (ce ſont ſes termes) ſa femme & ſa famille retirées à Pondichéry. On ne rapporte point ici ſa lettre non plus que toutes celles que M. Dupleix reçut de divers endroits au même ſujet, pour ne pas ennuyer par une répétition de complimens qui diſent tous à peu près la même choſe. Il ſuffit de ſçavoir que dans ces lettres, on voit par-tout des preuves non équivoques de l'eſtime, de l'admiration & du reſ-

pect que les derniers ſuccès des François leur avoient attirés de la part de tous les Seigneurs, tant Maures que Gentils, qui tous recherchoient avec empreſſement leur alliance & leur amitié. Par-là il eſt aiſé de juger combien cette guerre des François contre les Maures, néceſſaire dans ſon principe, a été non-ſeulement glorieuſe, mais même avantageuſe à la Nation, & quel crédit & quelle autorité elle lui a concilié dans l'Inde.

La réputation des François étoit montée à ſon plus haut point; la terreur de leur nom, pour me ſervir des propres termes dont uſoit dans ſa lettre un des principaux Officiers de l'armée de Nazerzingue, s'étoit répandue dans tout l'Indouſtan, & il étoit à préſumer que la paix qu'ils venoient de faire avec les Maures, ſeroit de durée. Mais Mafouskan, fils du Nabab d'Arcate, auſſi peu jaloux de ſes ſermens que de ſa gloire, ne ſe piquoit pas d'obſerver ſes engagemens les plus ſolemnels. En ſe dépouillant des marques de ſa dignité pour prendre l'habit de Faquir, il ne s'étoit point défait de la haine qu'il portoit à la nation; auſſi ne cherchoit-il que l'occaſion de lui en donner des marques &

de l'humilier. Elle parut ſe préſenter ſous un point de vue très-propre à flatter ſon animoſité.

Au mois d'Août 1748, les Anglois vinrent aſſiéger Pondichéry avec toutes les forces qu'ils purent raſſembler dans les Indes ; & pour aſſurer d'autant mieux la conquête qu'ils avoient méditée de cette place, ils entreprirent d'intéreſſer le Nabab, & de lui perſuader qu'elle ne pouvoit leur réſiſter. Mafouskan, que ſes pertes & ſa honte n'avoient pu rendre ſage, aveuglé par ſa haine, ſe laiſſa aiſément perſuader. Il leva 6000 hommes, & pour ne pas paroître être le premier à rompre la paix, il confia le commandement de ce corps à ſon beau-frere, qui, pour colorer ſa perfidie, publia qu'ayant une vengeance particuliere à tirer de la nation, il venoit ſe joindre aux Anglois pour la châtier. D'un autre côté, le vieux Nabab Anaverdikam ſe tenoit avec un corps de huit à dix mille hommes à 10 ou 12 lieues de Pondichéry, ſous le prétexte de contenir quelques rebelles. Ce nouveau renfort étonna peu les François. Ils connoiſſoient l'ennemi qui les attaquoit, & ils étoient bien ſûrs qu'il ſeroit plus à charge aux Anglois, qu'utile pour avancer le ſuc-

cès du ſiege, comme la ſuite l'a bien prouvé.

Le grand Mogol, charmé de la fermeté & de la ſageſſe du gouvernement de M. Dupleix, voulut lui donner des marques particulieres de ſon eſtime. Pour cela il augmenta ſes titres du nom de Dupleix-Kan-Manſoubdar-Nabab-Muzafergeng-Badaour (1), & du ſceau attaché à cette dignité. En augmentant ſon crédit & ſon autorité dans l'Indouſtan, elle lui concilia en même-temps l'amitié de tous les Princes & Seigneurs Maures & Gentils; en particulier celle de Savon-Raja, Roi des Marattes, qui l'en fit féliciter par Ragogi-Bouſſoula ſon Général. M. Dupleix crut pouvoir profiter de cette occaſion & de la correſpondance qu'il entretenoit avec Ragogi, pour procurer la liberté de Chandaſaeb. Ce malheureux Prince étoit toujours priſonnier chez les Marattes, qui, à l'inſtigation de Nizam-Moulouk, intéreſſé à ſoutenir Anaverdikam dans le gouverne-

(1) Celui qui poſſéde ces titres dans l'Indouſtan, a autant de pouvoir que l'Empereur même, il peut lever des troupes & faire des Nababs, & a droit de vie & mort ſur tous les ſujets de l'Empire.

ment d'Arcate qu'il lui avoit donné, perſiſtoient à lui demander des ſommes conſidérables pour ſa rançon. Il couroit de temps en temps des bruits ſourds que ce Seigneur revenoit à la tête d'une armée de Marattes pour rentrer dans ſes états ; mais il ne ſembloit pas qu'on dût penſer à ſa liberté pendant la vie de Nizam. Ses enfans, ainſi que ceux de Baraſaeb ſon frere, étoient toujours à Pondichéry, où l'on avoit pour eux toutes ſortes d'égards. Ils y répondoient de bonne grace par l'affection qu'ils faiſoient paroître pour les François, & par leur attention à témoigner leur reconnoiſſance au Gouverneur. Celui-ci connoiſſoit l'attachement de Chandaſaeb pour la Nation. Il ſçavoit les ſervices qu'il avoit rendus à la Compagnie, & il étoit perſuadé qu'il en reviendroit un grand bien, s'il pouvoit rentrer dans ſon gouvernement. Dans cette vue & en répondant à Ragogi-Bouſſoula, pour le remercier de ſon compliment, il pria ce Général de lui accorder la liberté de ce Prince. On demandoit auparavant pour la rançon de Chandaſaeb ſeize laks de roupies, qui font environ quatre millions monnoie de France. Cependant, ſur la ſimple recommandation de M. Dupleix,

on le mit auſſi-tôt en liberté avec ſon fils. On n'exigea de lui d'autre condition, ſinon qu'auſſi-tôt qu'il ſeroit maître d'Arcate, il payât deux laks & demi de roupies pour la dépenſe qu'il avoit faite pendant le temps de ſa priſon, & on voulut que cette ſomme fût remiſe alors entre les mains de M. Dupleix.

En accordant la liberté à Chandaſaeb, le Roi des Marattes lui donna une eſcorte pour le conduire dans ſes états, avec ordre à tous ſes Généraux de lui prêter main-forte, au cas qu'il en eût beſoin. Ce Prince partit de Sutara, Capitale du Roy[illegible]me des Marattes, accompagné de ſon fils. Il étoit déja ſur les terres du Ra[illegible] de Canara, lorſqu'il apprit la nouvelle du ſiége de Pondichéry, ce qui l'engagea à ſuſpendre ſa marche, juſqu'à ce qu'il eût reçu des lettres de M. Dupleix. Dans cet intervalle, deux Rajas du pays qui étoient en guerre, s'étant adreſſés à lui pour lui demander du ſecours, le plus foible engagea Chandaſaeb à l'aider de ſes forces, moyennant une ſomme d'argent dont ils convinrent. Les deux armées en étant venues aux mains, Chandaſaeb perdit la bataille par la trahiſon d'un des Généraux de ſon parti. Son fils fut tué avec

quelques-uns de ſes gens ; lui-même fut fait priſonnier : mais le vainqueur le relâcha, dès qu'il eut vu l'ordre du Roi des Marattes, & le mit en liberté avec toute ſa ſuite.

Cependant le ſiége de Pondichéry continuoit, ſans que depuis plus de trente jours de tranchée ouverte, les ennemis paruſſent être plus avancés que le premier. On n'entrera point dans le détail de ce fameux événement, dont on a vu ſans doute pluſieurs relations en Europe. Il ſuffit de dire que les Maures, qui s'étoient joints aux Anglois, voyant la belle défenſe des François, & ne pouvant plus ſe promettre que la place fût emportée, comme ils l'avoient eſpéré d'abord, commencerent à penſer à la retraite. Pour achever de les y déterminer, M. Dupleix ſema adroitement la diſcorde entre les deux partis alliés, & cette méſintelligence obligea enfin les Maures à décamper. Les Anglois ſe retirerent eux-mêmes quelques jours après, ayant perdu devant cette place plus de 1500 hommes, ſans compter les priſonniers, qui étoient en grand nombre, & parmi leſquels on comptoit le Major de Goudelour, un Capitaine & pluſieurs Officiers. Au contraire, la perte des Fran-

çois fut très-peu considérable, malgré le feu de plus de 40000 coups de canons qui furent tirés contre la ville, & près de 5000 bombes qui y furent jettées. On admira la conduite prudente & ferme du Gouverneur pendant toute la durée du siége.

Lorsque la nouvelle de cet événement se répandit dans l'Inde, tous les Princes & Gouverneurs Maures & Gentils qui en furent instruits, s'empressèrent d'écrire à M. Dupleix pour le féliciter de ce succès, & pour lui en marquer leur satisfaction. Elle lui attira de grands complimens, non-seulement de la part de Ragogi-Boussoula, avec lequel il entretenoit toujours une grande correspondance, mais même de celle de Feteissingue, fils de Savon-Raja, Roi des Marattes, & de Nazerzingue, fils de Nizam-Moulouk. Le vieux Nabab d'Arcate Anaverdikam, à qui M. Dupleix avoit écrit très-fortement après la levée du siége, & qu'il avoit menacé de toute l'indignation des François, se crut obligé de justifier sa conduite auprès de lui. Il désavoua hautement tout ce que son gendre avoit fait, témoignant que s'il le tenoit, il le puniroit griévement, & promit à M. Dupleix d'en tirer telle vengeance

geante qu'il jugeroit à propos. Celui-ci, bien inſtruit de la mauvaiſe foi du Nabab & de ſon peu d'affection pour la Nation Françoiſe, crut ce qu'il voulut de ſes excuſes. Il diſſimula cependant ſa façon de penſer, attendant que le temps lui fournît quelque occaſion favorable de lui marquer ſon reſſentiment.

Une grande révolution arrivée alors dans les Indes, la lui offrit telle qu'il pouvoit la ſouhaiter (1). Perſonne n'ignore les malheurs de Mahamet-Schah, pere du Grand-Mogol aujourd'hui regnant, qui en 1739 fut détrôné par Nadir-Schah, autrement nommé Thamas-Kouli-Kan, Roi de Perſe. On ne peut nier que le Mogol ne ſe fût attiré cette diſgrace par ſa molleſſe & par ſon mauvais gouvernement. Mais auſſi n'y a-t-il gueres lieu de douter que les Perſans n'euſſent été attirés dans les Indes par ce fameux Azefia, ou Nizâm-Moulouk, dont on a déja parlé. Cette conjecture eſt d'autant mieux fondée, que Thamas-Kouli-Kan ne marqua pour perſonne tant d'eſtime & tant de confiance que pour ce Seigneur, & que par un des articles du

(1) Voyez le tome IV de cette édition, Mémoires du Levant.

traité qu'il fit avec Mahamet-Schah, il ne le rétablit sur son trône qu'à condition que le gouvernement de l'Empire resteroit entre les mains de Nizam. Ce qu'il y a de certain, c'est que celui-ci fut violemment soupçonné d'avoir tramé ce projet, dans la vue, disoit-on, de s'emparer du trône après la mort de l'Empereur, & de faire entrer la succession dans sa famille. Ces soupçons étoient encore fondés sur ce que Nizam avoit épousé la niece de Mahamet-Schah, & qu'il étoit Persan d'origine. Car on voit assez de Persans aller s'établir dans l'Indoustan ; & comme la langue des Mogols, par conséquent la langue dominante, est le Persan, que les Indiens ne parlent & n'entendent point, il arrive que ces Persans deviennent nécessaires dans le pays, & assez souvent y font fortune.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'après être remonté sur le trône, Mahamet-Schah demeura fort affoibli, & que son autorité ne fut plus suffisante pour contenir les Généraux & les Gouverneurs de l'Empire. Les Patanes, profitant de cette foiblesse, formerent le projet d'attaquer Delhy ; ils leverent une armée de 80000 chevaux & de 190000

hommes de pied, & marcherent vers cette capitale.

Le Grand Mogol a auprès de lui vingt-quatre Omrhas ou Miniſtres qui compoſent ſes différens Conſeils. Deux d'entr'eux ſont Généraliſſimes de ſes armées. L'un commande dans la partie du nord, l'autre dans celle du ſud. Leur devoir eſt de prévenir les rébellions & de calmer les troubles de l'Empire. Tel étoit Nizam-Moulouk. La politique de ces Généraux, lorſqu'ils ſont appellés en Cour pour rendre compte de leur conduite, eſt de faire agir quelques corps de Marattes, qu'ils engagent à ſe jetter ſur quelque Province, & à la piller. Ils s'excuſent alors d'aller en Cour, ſur la néceſſité de repouſſer les ennemis, & ſe diſpenſent par-là d'obéir aux ordres qu'on leur envoie. Nizam, dont les intrigues avoient tellement éclaté, qu'il craignoit de tomber entre les mains de l'Empereur, s'étoit ſouvent ſervi de cette ruſe pour s'exempter de ſe rendre à Delhy.

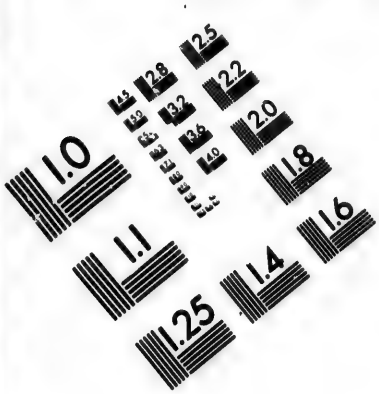
Auſſi-tôt que l'on eut appris dans cette capitale la nouvelle de la marche des Patanes, Mahamet-Schah aſſembla tous ſes Conſeillers, Miniſtres & Généraux, s'aſſit ſur ſon trône, & préſentant

du bétel de ſa main, invita celui d'entre eux qui avoit aſſez de courage pour aller attaquer le camp des ennemis, à venir prendre le bétel qui lui étoit deſtiné. Aucun d'eux n'oſa ou bien ne voulut y toucher. Il n'y eut que le fils unique de l'Empereur, jeune Prince d'environ dix-huit ans, qui, voyant avec douleur le morne ſilence qui régnoit dans l'aſſemblée, ſe leva pour prendre le bétel; mais ſon pere l'en empêcha, & repréſenta qu'il n'étoit pas convenable que l'héritier préſomptif de l'Empire fût expoſé dans une occaſion auſſi périlleuſe, tandis qu'il y avoit tant de Généraux expérimentés, plus propres que lui à repouſſer les ennemis. Cependant tous les Grands s'opiniâtrerent à ſoutenir que puiſque ſon fils s'étoit préſenté pour prendre le bétel, c'étoit par conſéquent à lui de marcher. Le jeune Prince en preſſa lui-même ſon pere avec larmes. L'Empereur ſe rendit enfin. Mais, comme ſon fils n'avoit point de troupes, il ordonna que, ſuivant la loi & la conſtitution de l'Etat, ſes Miniſtres lui fourniroient 300000 hommes. Ils obéirent: mais ils gagnerent ſous main les Commandans & autres Officiers Généraux de ces différens corps, & les engagerent

à faire en ſorte que le Prince tombât entre les mains des Patanes, & périt dans le combat. Le haſard voulut que leur trahiſon ne réuſsît point. Le jeune Prince en ayant été inſtruit lorſqu'il étoit ſur le point de livrer la ville, fit arrêter & punir tous les complices; après quoi il lui fut facile de battre & mettre les Patanes, & de les mettre en fuite.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient à l'armée, les vingt-deux Omrhas qui étoient reſtés auprès de l'Empereur, ne doutant point de la réuſſite de leur trahiſon contre le Prince qu'ils tenoient déja pour mort, commencerent par en faire courir ſourdement le bruit dans la capitale, enſuite ils entrerent un jour dans l'appartement de l'Empereur, s'en défirent, & jetterent ſon corps par les fenêtres. Après quoi ils publierent dans la ville, que ſur la nouvelle de la perte de la bataille, & de la mort de ſon fils, il s'étoit lui-même précipité. Telle fut la fin malheureuſe de Mahamet-Schah, Empereur des Mogols, aſſaſſiné par ſes propres Miniſtres en 1748.

Cet horrible attentat ne put pourtant être tenu ſi ſecret qu'il ne tranſpirât. Le jeune Prince qu'on nommera déſormais Amet-Schah, étoit en marche pour


1.0
1.1
1.25
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.0
25.0
28.0
32.0
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0
112.0
125.0
140.0
160.0
180.0
200.0
224.0
250.0
280.0
320.0
360.0
400.0
450.0
500.0
560.0
630.0
710.0
800.0
900.0
1000.0
1120.0
1250.0
1400.0
1600.0
1800.0
2000.0
2240.0
2500.0
2800.0
3200.0
3600.0
4000.0
4500.0
5000.0
5600.0
6300.0
7100.0
8000.0
9000.0
10000.0
11200.0
12500.0
14000.0
16000.0
18000.0
20000.0
22400.0
25000.0
28000.0
32000.0
36000.0
40000.0
45000.0
50000.0
56000.0
63000.0
71000.0
80000.0
90000.0
100000.0
112000.0
125000.0
140000.0
160000.0
180000.0
200000.0
224000.0
250000.0
280000.0
320000.0
360000.0
400000.0
450000.0
500000.0
560000.0
630000.0
710000.0
800000.0
900000.0
1000000.0
1120000.0
1250000.0
1400000.0
1600000.0
1800000.0
2000000.0
2240000.0
2500000.0
2800000.0
3200000.0
3600000.0
4000000.0
4500000.0
5000000.0
5600000.0
6300000.0
7100000.0
8000000.0
9000000.0
10000000.0
11200000.0
12500000.0
14000000.0
16000000.0
18000000.0
20000000.0
22400000.0
25000000.0
28000000.0
32000000.0
36000000.0
40000000.0
45000000.0
50000000.0
56000000.0
63000000.0
71000000.0
80000000.0
90000000.0
100000000.0
112000000.0
125000000.0
140000000.0
160000000.0
180000000.0
200000000.0
224000000.0
250000000.0
280000000.0
320000000.0
360000000.0
400000000.0
450000000.0
500000000.0
560000000.0
630000000.0
710000000.0
800000000.0
900000000.0
1000000000.0
1120000000.0
1250000000.0
1400000000.0
1600000000.0
1800000000.0
2000000000.0
2240000000.0
2500000000.0
2800000000.0
3200000000.0
3600000000.0
4000000000.0
4500000000.0
5000000000.0
5600000000.0
6300000000.0
7100000000.0
8000000000.0
9000000000.0
10000000000.0
11200000000.0
12500000000.0
14000000000.0
16000000000.0
18000000000.0
20000000000.0
22400000000.0
25000000000.0
28000000000.0
32000000000.0
36000000000.0
40000000000.0
45000000000.0
50000000000.0
56000000000.0
63000000000.0
71000000000.0
80000000000.0
90000000000.0
100000000000.0
112000000000.0
125000000000.0
140000000000.0
160000000000.0
180000000000.0
200000000000.0
224000000000.0
250000000000.0
280000000000.0
320000000000.0
360000000000.0
400000000000.0
450000000000.0
500000000000.0
560000000000.0
630000000000.0
710000000000.0
800000000000.0
900000000000.0
1000000000000.0
1120000000000.0
1250000000000.0
1400000000000.0
1600000000000.0
1800000000000.0
2000000000000.0
2240000000000.0
2500000000000.0
2800000000000.0
3200000000000.0
3600000000000.0
4000000000000.0
4500000000000.0
5000000000000.0
5600000000000.0
6300000000000.0
7100000000000.0
8000000000000.0
9000000000000.0
10000000000000.0
11200000000000.0
12500000000000.0
14000000000000.0
16000000000000.0
18000000000000.0
20000000000000.0
22400000000000.0
25000000000000.0
28000000000000.0
32000000000000.0
36000000000000.0
40000000000000.0
45000000000000.0
50000000000000.0
56000000000000.0
63000000000000.0
71000000000000.0
80000000000000.0
90000000000000.0
100000000000000.0
112000000000000.0
125000000000000.0
140000000000000.0
160000000000000.0
180000000000000.0
200000000000000.0
224000000000000.0
250000000000000.0
280000000000000.0
320000000000000.0
360000000000000.0
400000000000000.0
450000000000000.0
500000000000000.0
560000000000000.0
630000000000000.0
710000000000000.0
800000000000000.0
900000000000000.0
1000000000000000.0
1120000000000000.0
1250000000000000.0
1400000000000000.0
1600000000000000.0
1800000000000000.0
2000000000000000.0
2240000000000000.0
2500000000000000.0
2800000000000000.0
3200000000000000.0
3600000000000000.0
4000000000000000.0
4500000000000000.0
5000000000000000.0
5600000000000000.0
6300000000000000.0
7100000000000000.0
8000000000000000.0
9000000000000000.0
10000000000000000.0
11200000000000000.0
12500000000000000.0
14000000000000000.0
16000000000000000.0
18000000000000000.0
20000000000000000.0
22400000000000000.0
25000000000000000.0
28000000000000000.0
32000000000000000.0
36000000000000000.0
40000000000000000.0
45000000000000000.0
50000000000000000.0
56000000000000000.0
63000000000000000.0
71000000000000000.0
80000000000000000.0
90000000000000000.0
100000000000000000.0
112000000000000000.0
125000000000000000.0
140000000000000000.0
160000000000000000.0
180000000000000000.0
200000000000000000.0
224000000000000000.0
250000000000000000.0
280000000000000000.0
320000000000000000.0
360000000000000000.0
400000000000000000.0
450000000000000000.0
500000000000000000.0
560000000000000000.0
630000000000000000.0
710000000000000000.0
800000000000000000.0
900000000000000000.0
1000000000000000000.0
1120000000000000000.0
1250000000000000000.0
1400000000000000000.0
1600000000000000000.0
1800000000000000000.0
2000000000000000000.0
2240000000000000000.0
2500000000000000000.0
2800000000000000000.0
3200000000000000000.0
3600000000000000000.0
4000000000000000000.0
4500000000000000000.0
5000000000000000000.0
5600000000000000000.0
6300000000000000000.0
7100000000000000000.0
8000000000000000000.0
9000000000000000000.0
10000000000000000000.0
11200000000000000000.0
12500000000000000000.0
14000000000000000000.0
16000000000000000000.0
18000000000000000000.0
20000000000000000000.0
22400000000000000000.0
25000000000000000000.0
28000000000000000000.0
32000000000000000000.0
36000000000000000000.0
40000000000000000000.0
45000000000000000000.0
50000000000000000000.0
56000000000000000000.0
63000000000000000000.0
71000000000000000000.0
80000000000000000000.0
90000000000000000000.0
100000000000000000000.0
112000000000000000000.0
125000000000000000000.0
140000000000000000000.0
160000000000000000000.0
180000000000000000000.0
200000000000000000000.0
224000000000000000000.0
250000000000000000000.0
280000000000000000000.0
320000000000000000000.0
360000000000000000000.0
400000000000000000000.0
450000000000000000000.0
500000000000000000000.0
560000000000000000000.0
630000000000000000000.0
710000000000000000000.0
800000000000000000000.0
900000000000000000000.0
1000000000000000000000.0
1120000000000000000000.0
1250000000000000000000.0
1400000000000000000000.0
1600000000000000000000.0
1800000000000000000000.0
2000000000000000000000.0
2240000000000000000000.0
2500000000000000000000.0
2800000000000000000000.0
3200000000000000000000.0
3600000000000000000000.0
4000000000000000000000.0
4500000000000000000000.0
5000000000000000000000.0
5600000000000000000000.0
6300000000000000000000.0
7100000000000000000000.0
8000000000000000000000.0
9000000000000000000000.0
10000000000000000000000.0
11200000000000000000000.0
12500000000000000000000.0
14000000000000000000000.0
16000000000000000000000.0
18000000000000000000000.0
20000000000000000000000.0
22400000000000000000000.0
25000000000000000000000.0
28000000000000000000000.0
32000000000000000000000.0
36000000000000000000000.0
40000000000000000000000.0
45000000000000000000000.0
50000000000000000000000.0
56000000000000000000000.0
63000000000000000000000.0
71000000000000000000000.0
80000000000000000000000.0
90000000000000000000000.0
100000000000000000000000.0
112000000000000000000000.0
125000000000000000000000.0
140000000000000000000000.0
160000000000000000000000.0
180000000000000000000000.0
200000000000000000000000.0
224000000000000000000000.0
250000000000000000000000.0
280000000000000000000000.0
320000000000000000000000.0
360000000000000000000000.0
400000000000000000000000.0
450000000000000000000000.0
500000000000000000000000.0
560000000000000000000000.0
630000000000000000000000.0
710000000000000000000000.0
800000000000000000000000.0
900000000000000000000000.0
1000000000000000000000000.0
1120000000000000000000000.0
1250000000000000000000000.0
1400000000000000000000000.0
1600000000000000000000000.0
1800000000000000000000000.0
2000000000000000000000000.0
2240000000000000000000000.0
2500000000000000000000000.0
2800000000000000000000000.0
3200000000000000000000000.0
3600000000000000000000000.0
4000000000000000000000000.0
4500000000000000000000000.0
5000000000000000000000000.0
5600000000000000000000000.0
6300000000000000000000000.0
7100000000000000000000000.0
8000000000000000000000000.0
9000000000000000000000000.0
10000000000000000000000000.0
11200000000000000000000000.0
12500000000000000000000000.0
14000000000000000000000000.0
16000000000000000000000000.0
18000000000000000000000000.0
20000000000000000000000000.0
22400000000000000000000000.0
25000000000000000000000000.0
28000000000000000000000000.0
32000000000000000000000000.0
36000000000000000000000000.0
40000000000000000000000000.0
45000000000000000000000000.0
50000000000000000000000000.0
56000000000000000000000000.0
63000000000000000000000000.0
71000000000000000000000000.0
80000000000000000000000000.0
90000000000000000000000000.0
100000000000000000000000000.0
112000000000000000000000000.0
125000000000000000000000000.0
140000000000000000000000000.0
160000000000000000000000000.0
180000000000000000000000000.0
200000000000000000000000000.0
224000000000000000000000000.0
250000000000000000000000000.0
280000000000000000000000000.0
320000000000000000000000000.0
360000000000000000000000000.0
400000000000000000000000000.0
450000000000000000000000000.0
500000000000000000000000000.0
560000000000000000000000000.0
630000000000000000000000000.0
710000000000000000000000000.0
800000000000000000000000000.0
900000000000000000000000000.0
1000000000000000000000000000.0
1120000000000000000000000000.0
1250000000000000000000000000.0
1400000000000000000000000000.0
1600000000000000000000000000.0
1800000000000000000000000000.0
2000000000000000000000000000.0
2240000000000000000000000000.0
2500000000000000000000000000.0
2800000000000000000000000000.0
3200000000000000000000000000.0
3600000000000000000000000000.0
4000000000000000000000000000.0
4500000000000000000000000000.0
5000000000000000000000000000.0
5600000000000000000000000000.0
6300000000000000000000000000.0
7100000000000000000000000000.0
8000000000000000000000000000.0
9000000000000000000000000000.0
10000000000000000000000000000.0
11200000000000000000000000000.0
12500000000000000000000000000.0
14000000000000000000000000000.0
16000000000000000000000000000.0
18000000000000000000000000000.0
20000000000000000000000000000.0
22400000000000000000000000000.0
25000000000000000000000000000.0
28000000000000000000000000000.0
32000000000000000000000000000.0
36000000000000000000000000000.0
40000000000000000000000000000.0
45000000000000000000000000000.0
50000000000000000000000000000.0
56000000000000000000000000000.0
63000000000000000000000000000.0
71000000000000000000000000000.0
80000000000000000000000000000.0
90000000000000000000000000000.0
100000000000000000000000000000.0
112000000000000000000000000000.0
125000000000000000000000000000.0
140000000000000000000000000000.0
160000000000000000000000000000.0
180000000000000000000000000000.0
200000000000000000000000000000.0
224000000000000000000000000000.0
250000000000000000000000000000.0
280000000000000000000000000000.0
320000000000000000000000000000.0
360000000000000000000000000000.0
400000000000000000000000000000.0
450000000000000000000000000000.0
500000000000000000000000000000.0
560000000000000000000000000000.0
630000000000000000000000000000.0
710000000000000000000000000000.0
800000000000000000000000000000.0
900000000000000000000000000000.0
1000000000000000000000000000000.0
1120000000000000000000000000000.0
1250000000000000000000000000000.0
1400000000000000000000000000000.0
1600000000000000000000000000000.0
1800000000000000000000000000000.0
2000000000000000000000000000000.0
2240000000000000000000000000000.0
2500000000000000000000000000000.0
2800000000000000000000000000000.0
3200000000000000000000000000000.0
3600000000000000000000000000000.0
4000000000000000000000000000000.0
4500000000000000000000000000000.0
5000000000000000000000000000000.0
5600000000000000000000000000000.0
6300000000000000000000000000000.0
7100000000000000000000000000000.0
8000000000000000000000000000000.0
9000000000000000000000000000000.0
10000000000000000000000000000000.0
11200000000000000000000000000000.0
12500000000000000000000000000000.0
14000000000000000000000000000000.0
16000000000000000000000000000000.0
18000000000000000000000000000000.0
20000000000000000000000000000000.0
22400000000000000000000000000000.0
25000000000000000000000000000000.0
28000000000000000000000000000000.0
32000000000000000000000000000000.0
36000000000000000000000000000000.0
40000000000000000000000000000000.0
45000000000000000000000000000000.0
50000000000000000000000000000000.0
56000000000000000000000000000000.0
63000000000000000000000000000000.0
71000000000000000000000000000000.0
80000000000000000000000000000000.0
90000000000000000000000000000000.0
100000000000000000000000000000000.0
112000000000000000000000000000000.0
125000000000000000000000000000000.0
140000000000000000000000000000000.0
160000000000000000000000000000000.0
180000000000000000000000000000000.0
200000000000000000000000000000000.0
224000000000000000000000000000000.0
250000000000000000000000000000000.0
280000000000000000000000000000000.0
320000000000000000000000000000000.0
360000000000000000000000000000000.0
400000000000000000000000000000000.0
450000000000000000000000000000000.0
500000000000000000000000000000000.0
560000000000000000000000000000000.0
630000000000000000000000000000000.0
710000000000000000000000000000000.0
800000000000000000000000000000000.0
900000000000000000000000000000000.0
1000000000000000000000000000000000.0
1120000000000000000000000000000000.0
1250000000000000000000000000000000.0
1400000000000000000000000000000000.0
1600000000000000000000000000000000.0
1800000000000000000000000000000000.0
2000000000000000000000000000000000.0
2240000000000000000000000000000000.0
2500000000000000000000000000000000.0
2800000000000000000000000000000000.0
3200000000000000000000000000000000.0
3600000000000000000000000000000000.0
4000000000000000000000000000000000.0
4500000000000000000000000000000000.0
5000000000000000000000000000000000.0
5600000000000000000000000000000000.0
6300000000000000000000000000000000.0
7100000000000000000000000000000000.0
8000000000000000000000000000000000.0
9000000000000000000000000000000000.0
10000000000000000000000000000000000.0
11200000000000000000000000000000000.0
12500000000000000000000000000000000.0
14000000000000000000000000000000000.0
16000000000000000000000000000000000.0
18000000000000000000000000000000000.0
20000000000000000000000000000000000.0
22400000000000000000000000000000000.0
25000000000000000000000000000000000.0
28000000000000000000000000000000000.0
32000000000000000000000000000000000.0
36000000000000000000000000000000000.0
40000000000000000000000000000000000.0
45000000000000000000000000000000000.0
50000000000000000000000000000000000.0
56000000000000000000000000000000000.0
63000000000000000000000000000000000.0
71000000000000000000000000000000000.0
80000000000000000000000000000000000.0
90000000000000000000000000000000000.0
100000000000000000000000000000000000.0
112000000000000000000000000000000000.0
125000000000000000000000000000000000.0
140000000000000000000000000000000000.0
160000000000000000000000000000000000.0
180000000000000000000000000000000000.0
200000000000000000000000000000000000.0
224000000000000000000000000000000000.0
250000000000000000000000000000000000.0
280000000000000000000000000000000000.0
320000000000000000000000000000000000.0
360000000000000000000000000000000000.0
400000000000000000000000000000000000.0
450000000000000000000000000000000000.0
500000000000000000000000000000000000.0
560000000000000000000000000000000000.0
630000000000000000000000000000000000.0
710000000000000000000000000000000000.0
800000000000000000000000000000000000.0
900000000000000000000000000000000000.0
1000000000000000000000000000000000000.0
1120000000000000000000000000000000000.0
1250000000000000000000000000000000000.0
1400000000000000000000000000000000000.0
1600000000000000000000000000000000000.0
1800000000000000000000000000000000000.0
2000000000000000000000000000000000000.0
2240000000000000000000000000000000000.0
2500000000000000000000000000000000000.0
2800000000000000000000000000000000000.0
3200000000000000000000000000000000000.0
3600000000000000000000000000000000000.0
4000000000000000000000000000000000000.0
4500000000000000000000000000000000000.0
5000000000000000000000000000000000000.0
5600000000000000000000000000000000000.0
6300000000000000000000000000000000000.0
7100000000000000000000000000000000000.0
8000000000000000000000000000000000000.0
9000000000000000000000000000000000000.0
10000000000000000000000000000000000000.0
11200000000000000000000000000000000000.0
12500000000000000000000000000000000000.0
14000000000000000000000000000000000000.0
16000000000000000000000000000000000000.0
18000000000000000000000000000000000000.0
20000000000000000000000000000000000000.0
22400000000000000000000000000000000000.0
25000000000000000000000000000000000000.0
28000000000000000000000000000000000000.0
32000000000000000000000000000000000000.0
36000000000000000000000000000000000000.0
40000000000000000000000000000000000000.0
45000000000000000000000000000000000000.0
50000000000000000000000000000000000000.0
56000000000000000000000000000000000000.0
63000000000000000000000000000000000000.0
71000000000000000000000000000000000000.0
80000000000000000000000000000000000000.0
90000000000000000000000000000000000000.0
100000000000000000000000000000000000000.0
112000000000000000000000000000000000000.0
125000000000000000000000000000000000000.0
140000000000000000000000000000000000000.0
160000000000000000000000000000000000000.0
180000000000000000000000000000000000000.0
200000000000000000000000000000000000000.0
224000000000000000000000000000000000000.0
250000000000000000000000000000000000000.0
280000000000000000000000000000000000000.0
320000000000000000000000000000000000000.0
360000000000000000000000000000000000000.0
400000000000000000000000000000000000000.0
450000000000000000000000000000000000000.0
500000000000000000000000000000000000000.0
560000000000000000000000000000000000000.0
630000000000000000000000000000000000000.0
710000000000000000000000000000000000000.0
800000000000000000000000000000000000000.0
900000000000000000000000000000000000000.0
1000000000000000000000000000000000000000.0
1120000000000000000000000000000000000000.0
1250000000000000000000000000000000000000.0
1400000000000000000000000000000000000000.0
1600000000000000000000000000000000000000.0
1800000000000000000000000000000000000000.0
2000000000000000000000000000000000000000.0
2240000000000000000000000000000000000000.0
2500000000000000000000000000000000000000.0
2800000000000000000000000000000000000000.0
3200000000000000000000000000000000000000.0
3600000000000000000000000000000000000000.0
4000000000000000000000000000000000000000.0
4500000000000000000000000000000000000000.0
5000000000000000000000000000000000000000.0
5600000000000000000000000000000000000000.0
6300000000000000000000000000000000000000.0
7100000000000000000000000000000000000000.0
8000000000000000000000000000000000000000.0
9000000000000000000000000000000000000000.0
10000000000000000000000000000000000000000.0
11200000000000000000000000000000000000000.0
12500000000000000000000000000000000000000.0
14000000000000000000000000000000000000000.0
16000000000000000000000000000000000000000.0
18000000000000000000000000000000000000000.0
20000000000000000000000000000000000000000.0
22400000000000000000000000000000000000000.0
25000000000000000000000000000000000000000.0
28000000000000000000000000000000000000000.0
32000000000000000000000000000000000000000.0
36000000000000000000000000000000000000000.0
40000000000000000000000000000000000000000.0
45000000000000000000000000000000000000000.0
50000000000000000000000000000000000000000.0
56000000000000000000000000000000000000000.0
63000000000000000000000000000000000000000.0
71000000000000000000000000000000000000000.0
80000000000000000000000000000000000000000.0
90000000000000000000000000000000000000000.0
100000000000000000000000000000000000000000.0
112000000000000000000000000000000000000000.0
125000000000000000000000000000000000000000.0
140000000000000000000000000000000000000000.0
160000000000000000000000000000000000000000.0
180000000000000000000000000000000000000000.0
200000000000000000000000000000000000000000.0
224000000000000000000000000000000000000000.0
250000000000000000000000000000000000000000.0
280000000000000000000000000000000000000000.0
320000000000000000000000000000000000000000.0
360000000000000000000000000000000000000000.0
400000000000000000000000000000000000000000.0
450000000000000000000000000000000000000000.0
500000000000000000000000000000000000000000.0
560000000000000000000000000000000000000000.0
630000000000000000000000000000000000000000.0
710000000000000000000000000000000000000000.0
800000000000000000000000000000000000000000.0
900000000000000000000000000000000000000000.0
1000000000000000000000000000000000000000000.0
1120000000000000000000000000000000000000000.0
1250000000000000000000000000000000000000000.0
1400000000000000000000000000000000000000000.0
1600000000000000000000000000000000000000000.0
1800000000000000000000000000000000000000000.0
2000000000000000000000000000000000000000000.0
2240000000000000000000000000000000000000000.0
2500000000000000000000000000000000000000000.0
2800000000000000000000000000000000000000000.0
3200000000000000000000000000000000000000000.0
3600000000000000000000000000000000000000000.0
4000000000000000000000000000000000000000000.0
4500000000000000000000000000000000000000000.0
5000000000000000000000000000000000000000000.0
5600000000000000000000000000000000000000000.0
6300000000000000000000000000000000000000000.0
7100000000000000000000000000000000000000000.0
8000000000000000000000000000000000000000000.0
9000000000000000000000000000000000000000000.0
10000000000000000000000000000000000000000000.0
11200000000000000000000000000000000000000000.0
12500000000000000000000000000000000000000000.0
14000000000000000000000000000000000000000000.0
16000000000000000000000000000000000000000000.0
18000000000000000000000000000000000000000000.0
20000000000000000000000000000000000000000000.0
22400000000000000000000000000000000000000000.0
25000000000000000000000000000000000000000000.0
28000000000000000000000000000000000000000000.0
32000000000000000000000000000000000000000000.0
36000000000000000000000000000000000000000000.0
40000000000000000000000000000000000000000000.0
45000000000000000000000000000000000000000000.0
50000000000000000000000000000000000000000000.0
56000000000000000000000000000000000000000000.0
63000000000000000000000000000000000000000000.0
71000000000000000000000000000000000000000000.0
80000000000000000000000000000000000000000000.0
90000000000000000000000000000000000000000000.0
100000000000000000000000000000000000000000000.0
112000000000000000000000000000000000000000000.0
125000000000000000000000000000000000000000000.0
140000000000000000000000000000000000000000000.0
160000000000000000000000000000000000000000000.0
180000000000000000000000000000000000000000000.0
200000000000000000000000000000000000000000000.0
224000000000000000000000000000000000000000000.0
250000000000000000000000000000000000000000000.0
280000000000000000000000000000000000000000000.0
320000000000000000000000000000000000000000000.0
360000000000000000000000000000000000000000000.0
400000000000000000000000000000000000000000000.0
450000000000000000000000000000000000000000000.0
500000000000000000000000000000000000000000000.0
560000000000000000000000000000000000000000000.0
630000000000000000000000000000000000000000000.0
710000000000000000000000000000000000000000000.0
800000000000000000000000000000000000000000000.0
900000000000000000000000000000000000000000000.0
1000000000000000000000000000000000000000000000.0
1120000000000000000000000000000000000000000000.0
1250000000000000000000000000000000000000000000.0
1400000000000000000000000000000000000000000000.0
1600000000000000000000000000000000000000000000.0
1800000000000000000000000000000000000000000000.0
2000000000000000000000000000000000000000000000.0
2240000000000000000000000000000000000000000000.0
2500000000000000000000000000000000000000000000.0
2800000000000000000000000000000000000000000000.0
3200000000000000000000000000000000000000000000.0
3600000000000000000000000000000000000000000000.0
4000000000000000000000000000000000000000000000.0
4500000000000000000000000000000000000000000000.0
5000000000000000000000000000000000000000000000.0
5600000000000000000000000000000000000000000000.0
6300000000000000000000000000000000000000000000.0
7100000000000000000000000000000000000000000000.0
8000000000000000000000000000000000000000000000.0
9000000000000000000000000000000000000000000000.0
10000000000000000000000000000000000000000000000.0
11200000000000000000000000000000000000000000000.0
12500000000000000000000000000000000000000000000.0
14000000000000000000000000000000000000000000000.0
16000000000000000000000000000000000000000000000.0
18000000000000000000000000000000000000000000000.0
20000000000000000000000000000000000000000000000.0
22400000000000000000000000000000000000000000000.0
25000000000000000000000000000000000000000000000.0
28000000000000000000000000000000000000000000000.0
32000000000000000000000000000000000000000000000.0
36000000000000000000000000000000000000000000000.0
40000000000000000000000000000000000000000000000.0
45000000000000000000000000000000000000000000000.0
50000000000000000000000000000000000000000000000.0
56000000000000000000000000000000000000000000000.0
63000000000000000000000000000000000000000000000.0
71000000000000000000000000000000000000000000000.0
80000000000000000000000000000000000000000000000.0
90000000000000000000000000000000000000000000000.0
100000000000000000000000000000000000000000000000.0
112000000000000000000000000000000000000000000000.0
125000000000000000000000000000000000000000000000.0
140000000000000000000000000000000000000000000000.0
160000000000000000000000000000000000000000000000.0
180000000000000000000000000000000000000000000000.0
200000000000000000000000000000000000000000000000.0
224000000000000000000000000000000000000000000000.0
250000000000000000000000000000000000000000000000.0
280000000000000000000000000000000000000000000000.0
320000000000000000000000000000000000000000000000.0
360000000000000000000000000000000000000000000000.0
400000000000000000000000000000000000000000000000.0
450000000000000000000000000000000000000000000000.0
500000000000000000000000000000000000000000000000.0
560000000000000000000000000000000000000000000000.0
630000000000000000000000000000000000000000000000.0
710000000000000000000000000000000000000000000000.0
800000000000000000000000000000000000000000000000.0
900000000000000000000000000000000000000000000000.0
1000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1120000000000000000000000000000000000000000000000.0
1250000000000000000000000000000000000000000000000.0
1400000000000000000000000000000000000000000000000.0
1600000000000000000000000000000000000000000000000.0
1800000000000000000000000000000000000000000000000.0
2000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2240000000000000000000000000000000000000000000000.0
2500000000000000000000000000000000000000000000000.0
2800000000000000000000000000000000000000000000000.0
3200000000000000000000000000000000000000000000000.0
3600000000000000000000000000000000000000000000000.0
4000000000000000000000000000000000000000000000000.0
4500000000000000000000000000000000000000000000000.0
5000000000000000000000000000000000000000000000000.0
5600000000000000000000000000000000000000000000000.0
6300000000000000000000000000000000000000000000000.0
7100000000000000000000000000000000000000000000000.0
8000000000000000000000000000000000000000000000000.0
9000000000000000000000000000000000000000000000000.0
10000000000000000000000000000000000000000000000000.0
11200000000000000000000000000000000000000000000000.0
12500000000000000000000000000000000000000000000000.0
14000000000000000000000000000000000000000000000000.0
16000000000000000000000000000000000000000000000000.0
18000000000000000000000000000000000000000000000000.0
20000000000000000000000000000000000000000000000000.0
22400000000000000000000000000000000000000000000000.0
25000000000000000000000000000000000000000000000000.0
28000000000000000000000000000000000000000000000000.0
32000000000000000000000000000000000000000000000000.0
36000000000000000000000000000000000000000000000000.0
40000000000000000000000000000000000000000000000000.0
45000000000000000000000000000000000000000000000000.0
50000000000000000000000000000000000000000000000000.0
56000000000000000000000000000000000000000000000000.0
63000000000000000000000000000000000000000000000000.0
71000000000000000000000000000000000000000000000000.0
80000000000000000000000000000000000000000000000000.0
90000000000000000000000000000000000000000000000000.0
100000000000000000000000000000000000000000000000000.0
112000000000000000000000000000000000000000000000000.0
125000000000000000000000000000000000000000000000000.0
140000000000000000000000000000000000000000000000000.0
160000000000000000000000000000000000000000000000000.0
180000000000000000000000000000000000000000000000000.0
200000000000000000000000000000000000000000000000000.0
224000000000000000000000000000000000000000000000000.0
250000000000000000000000000000000000000000000000000.0
280000000000000000000000000000000000000000000000000.0
320000000000000000000000000000000000000000000000000.0
360000000000000000000000000000000000000000000000000.0
400000000000000000000000000000000000000000000000000.0
450000000000000000000000000000000000000000000000000.0
500000000000000000000000000000000000000000000000000.0
560000000000000000000000000000000000000000000000000.0
630000000000000000000000000000000000000000000000000.0
710000000000000000000000000000000000000000000000000.0
800000000000000000000000000000000000000000000000000.0
900000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1120000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1250000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1400000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1600000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1800000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2240000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2500000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2800000000000000000000000000000000000000000000000000.0
3200000000000000000000000000000000000000000000000000.0
3600000000000000000000000000000000000000000000000000.0
4000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
4500000000000000000000000000000000000000000000000000.0
5000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
5600000000000000000000000000000000000000000000000000.0
6300000000000000000000000000000000000000000000000000.0
7100000000000000000000000000000000000000000000000000.0
8000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
9000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
10000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
11200000000000000000000000000000000000000000000000000.0
12500000000000000000000000000000000000000000000000000.0
14000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
16000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
18000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
20000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
22400000000000000000000000000000000000000000000000000.0
25000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
28000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
32000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
36000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
40000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
45000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
50000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
56000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
63000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
71000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
80000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
90000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
100000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
112000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
125000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
140000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
160000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
180000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
200000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
224000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
250000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
280000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
320000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
360000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
400000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
450000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
500000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
560000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
630000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
710000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
800000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
900000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1120000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2240000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
11200000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
22400000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
112000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
224000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
280000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
320000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
360000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
400000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
450000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
500000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
560000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
630000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
710000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
800000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
900000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1120000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2240000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
11200000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
22400000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
112000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
224000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.0
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000.

rentrer dans Delhy, lorſqu'il en apprit la nouvelle. Auſſi-tôt il comprit tout le danger qui le menaçoit. Pour l'éviter, il diſſimula, & mit en uſage le même ſtratagême dont le fameux Aureng Zeb s'étoit ſervi dans une occaſion différente. Il parut déſolé de la mort de ſon pere, qu'il feignit de croire être arrivée naturellement, déchira ſes vêtemens, & prit l'habit de Faquir, déclarant hautement qu'il renonçoit au monde, & qu'il ne vouloit point entendre parler du Gouvernement de l'Empire. Il eut même l'adreſſe de contrefaire le fol. Les traîtres informés de ce qui ſe paſſoit, allerent à ſa rencontre, & l'aſſurerent qu'ils le reconnoiſſoient pour leur Empereur; mais le Prince rejetta leurs offres. « Non, je ne monterai point ſur » le trône, leur dit-il, d'un air affligé, » un de vous ſera Empereur, je renon- » cerai à ma couronne en ſa faveur, en » préſence de tout le peuple : c'eſt-là ma » derniere réſolution. Je me rendrai au- » jourd'hui au palais pour prendre congé » de ma mere. Que chacun de vous ſe » retire chez ſoi. Celui de vous que » j'enverrai chercher cette nuit, & à » qui je remettrai le ſceau de l'Empire, » régnera & prendra mon nom. Je ſou-

» haite qu'il gouverne en paix. Du » reſte le monde eſt fini pour moi ».

Ce diſcours du Prince intrigua tous ces Grands, & commença à mettre parmi eux une eſpece de diviſion. Chacun d'eux en particulier oſa ſe flatter d'un choix qui alloit faire un Empereur. Ils ſe retirerent chez eux ſans prendre aucune nouvelle réſolution.

Auſſi-tôt qu'Amet-Schah fut entré au palais, il fit préparer vingt-deux chambres pour l'exécution du deſſein qu'il méditoit, & ordonna que la porte en fût fort baſſe. Enſuite il plaça à l'entrée de chaque appartement deux perſonnes armées de lacs de rottin fin, avec ordre de les paſſer au col de tous les Miniſtres qu'il feroit appeller. Il commença par le plus conſidérable, qui, croyant déja avoir la couronne ſur ſa tête, & ſe baiſſant pour entrer dans l'appartement où étoit le Prince, fut ſaiſi par les deux ſoldats apoſtés, & étranglé. Ses complices eurent ſucceſſivement le même ſort. En moins de deux heures, la trahiſon fut punie, & les vingt-deux traîtres ſacrifiés à la juſte vengeance du Prince. Il fit expoſer leurs corps au milieu de la place, & ſur le champ nomma d'autres Miniſtres ſur la fidélité deſquels

il pouvoit compter. Après cette exécution sanglante, mais nécessaire, Amet-Schah se fit voir sur son trône dans tout l'appareil de la majesté, & fut salué Empereur par tous ses sujets.

Cet acte d'une justice sévère fit trembler tous ceux qui étoient en charge; quoiqu'ils fussent presque tous dans les intérêts des coupables, aucun ne branla. Tout plia sous l'autorité des nouveaux Ministres. Le lendemain l'Empereur fit trancher la tête à quelques Généraux & Officiers principaux qui avoient trempé dans la conspiration. Il en exila aussi quelques-uns, & en condamna d'autres à une prison perpétuelle. Du nombre de ces derniers fut un fils de Nizam-Moulouk, aîné de Nazerzingue. A l'égard de celui-ci, son pere le retenoit auprès de lui pour veiller sur ses actions, parce que, comme on l'a dit, il s'étoit révolté contre . Nizam avoit aussi une fille mariée à Satodoloskan, & mere de Mouzaferzingue.

Après avoir rétabli le calme dans Delhy, il ne restoit plus à Amet-Schah que de tirer une juste vengeance du chef même des conjurés. C'étoit ce même Nizam-Moulouk si justement soupçonné d'avoir donné entrée aux Persans dans l'Empire.

L'Empereur n'ignoroit pas toutes ſes intrigues, & il étoit bien informé qu'il avoit été le principal moteur de la derniere conſpiration. Il lui envoya ordre de ſe rendre à la Cour pour rendre compte des revenus des Royaumes de Golconde & d'Areng-Abad, ainſi que de ſes autres Gouvernemens, dont il n'avoit encore rien remis au tréſor impérial. Nizam mit en pratique, pour s'excuſer de paroître à la Cour, ce qui juſques-là lui avoit réuſſi. Il diſpoſoit à ſon gré des Généraux Marattes, qui ſe prêtoient d'autant plus volontiers à ſes intentions, qu'ils profitoient du pillage qu'il leur occaſionnoit. Mais ce nouvel Empereur étoit au fait de toutes ſes ruſes; & pour cette fois, les ordres furent ſi exprès & ſi précis, que Nizam ne crut pouvoir différer à obéir ſous quelque prétexte que ce fût. Ce vieux Général, qui, au rapport des gens de ſa Nation, étoit alors âgé de cent ſept ans, pénétré du mauvais ſuccès de ſes intrigues, & craignant de finir des jours pleins de gloire, par une mort ignominieuſe; pour ſortir d'embarras, prit, dit-on, le parti d'avaler du poiſon. D'autres prétendent qu'il mourut du chagrin que lui cauſerent les ordres qu'il avoit reçus de

Delhy. Quelques-uns même le ſoupçonnerent d'avoir été empoiſonné par Nazerzingue. Après ſa mort, celui-ci qui, du vivant de ſon pere, n'avoit jamais eu beaucoup de crédit, s'empara du Gouvernement & de ſes tréſors, fit mourir quelques-uns des vieux Conſeillers de Nizam, chaſſa les autres, & donna leurs places à des perſonnes qui lui étoient affidées. Enſuite, ſans attendre l'agrément & les diſpoſitions de la Cour, il ſe rendit maître de l'adminiſtration de tous les Gouvernemens de ſon pere, diſpoſa de toutes les charges, & nomma à tous les offices militaires.

Amet-Schah ne fut pas plutôt inſtruit de la mort de Nizam & de la révolte de Nazerzingue, qu'il penſa à punir la témérité du rebelle, & à rendre à l'héritier légitime la juſtice qui lui étoit due. C'étoit le fils de Satodoloskam petit-fils de Nizam par ſa fille, & à qui ſa ſucceſſion appartenoit, ſuivant même les dernieres diſpoſitions de ce vieux Général. Auſſi-tôt l'Empereur appella à la Cour ce jeune Seigneur qui avoit l'honneur d'être ſon couſin, lui changea ſon nom en celui de Mouzaferzingue, le déclara Souba & Généraliſſime de ſes Armées, & l'inveſtit du Gouvernement des Royaumes de

Golconde & d'Aureng-Abad & de toutes leurs dépendances. En même-temps il lui donna ordre de marcher ſur le champ contre Nazerzingue & de le lui envoyer priſonnier, après lui avoir fait rendre compte des ſommes conſidérables que ſon pere devoit à l'Empire, & il lui promit qu'auſſitôt qu'il ſeroit maître de Golconde, il lui donneroit le titre de Nizam-Moulouk que portoit ſon aïeul. Il n'eſt point d'uſage que l'Empereur accorde ce nom, excepté à ceux qui ſe ſont emparés de quelques Royaumes, & qui ont remporté pluſieurs victoires.

Le Grand Mogol eſt une belle Idole parée, qu'on encenſe, qu'on honore par des reſpects & que l'on cultive par des préſens; mais ſourde dans le fond, muette & inſenſible, & dont tout le pouvoir n'a de fondement que dans la vénération des peuples & l'attachement que ſes adorateurs ont pour elle.

Le Gouvernement eſt abſolu dans les Indes, comme dans tout l'Orient. Là le Monarque eſt auſſi deſpotique & auſſi indépendant qu'en Turquie. Il y a ſeulement une différence bien conſidérable. Les Turcs uniquement attachés

à la maiſon Ottomane iroient plutôt ſe chercher un Souverain parmi les Tartares de Crimée, que de conſentir jamais à ſe ſoumettre à une autre famille quelque conſidérable qu'elle fût. Là, jamais Viſir ni Bacha n'oſa ſe flatter de monter ſur le trône; & la vénération des peuples pour le ſang Ottoman eſt telle, qu'à la ſeule lecture des ordres du Prince qui en eſt iſſu & qui gouverne, le Seigneur le plus puiſſant de l'Empire ſe fait un devoir de Religion de ſoumettre ſa tête au coup mortel & de préſenter ſon cou aux bourreaux.

La vénération des Mogols n'eſt pas moins grande pour leur Empereur. Ils ſe regardent tous moins comme ſes ſujets que comme ſes eſclaves. Mais leur ſoumiſſion & leur attachement ſe bornent uniquement au trône de Tamerlan, ſans qu'ils ſe mettent beaucoup en peine de quel nom ou de quelle famille eſt celui par qui il eſt occupé. Tout homme qui chez eux eſt maître du ſceau de l'Empire, eſt en même temps leur maître & leur Empereur. Ils le reſpectent, lui obéiſſent & lui payent tribut. Il n'appartient qu'à lui de diſtribuer les charges, les titres & les honneurs; lui ſeul peut nommer aux Gouvernemens. Mais ce Prince ſi grand &

si puissant, n'a pas un seul homme de troupes à ses ordres. Toutes les forces de l'Empire sont entre les mains des Ministres, des Omrhas, & des autres grands de l'Empire; & en donnant un Gouvernement à quelqu'un, le grand Mogol n'a pas le pouvoir de l'en mettre en possession malgré un Seigneur rebelle qui s'en sera emparé. C'est au nouveau Gouverneur à lever une armée, à marcher contre l'usurpateur & à tâcher de le chasser de la province qu'il occupe injustement & sans titre. S'il réussit, à la bonne heure. Au contraire, s'il est battu, l'Empereur n'en est pas moins reconnu & respecté. Le vainqueur ne manque jamais d'écrire à la Cour des lettres pleines de soumission par lesquelles il demande le titre nécessaire pour commander dans la province qui avoit été destinée à son rival, & à la faveur des présens dont il fait appuyer sa demande, elle ne manque point d'être écoutée. L'autorité du Prince intervenant à une possession qui originairement n'étoit fondée sur aucun droit, fait d'un révolté ou d'un usurpateur, un maître juste & légitime. Tous les peuples du Gouvernement le reconnoissent & lui obéissent. Telle est la poli-

tique obſervée dans le Mogol; mauvaiſe politique qui rend cet état ſujet à des guerres & à des révolutions continuelles. On a fait cette remarque ſur le Gouvernement de l'Empire des Mogols, parce qu'on l'a cru néceſſaire : elle ſervira à donner une idée juſte de ce qui a été dit juſqu'ici & de ce qui reſte à dire.

Mouzaferzingue partit de Delhy à la tête de 8000 chevaux & de 13 à 14 mille hommes d'infanterie. Son armée groſſiſſoit à meſure qu'il avançoit, par les nouvelles lévées qu'il faiſoit faire ſur ſa route. Il traverſoit le Royaume de Canora, lorſque Chandaſaeb qui, comme on l'a dit, y étoit alors, crut pouvoir profiter de cette occaſion pour faire valoir ſes droits ſur la Nababie d'Arcate. Il ſe rendit auprès de ce Seigneur, lui repréſenta la juſtice de ſes prétentions, & lui communiqua les lettres de M. Dupleix, qui lui promettoit ſon ſecours pour le rétablir dans ſon gouvernement. Mouzaferzingue, déja inſtruit de la valeur de la Nation Françoiſe, voyant les droits de Chandaſaeb ſi bien appuyés, ne balança point à lui confirmer le titre de Nabab d'Arcate & de Maduré au nom du Grand-Mogol qu'il informa auſſi-tôt de ce qu'il

venoit de faire, ainſi que du deſſein qu'il avoit formé de marcher lui-même en perſonne vers le Carnate.

Il y avoit alors à la Cour de Delhy pluſieurs François que la curioſité y avoit attirés. Ils avoient fait valoir auprès de l'Empereur la belle défenſe de Pondichéry contre toutes les forces réunis des Anglois. Ils lui avoient vanté la valeur des ſoldats François, la capacité de leurs Officiers, & la conduite ferme & prudente de leur Chef.

Amet-Schah, déja informé de ces particularités par le bruit public & par quelques Seigneurs Mogols qui lui en avoient parlé, approuva tout ce que ſon Général avoit fait, confirma à Chandaſaeb le Gouvernement d'Arcate & de Maduré, l'honora du nom d'Uzendoskan-Badour, & écrivit à Mouzaferzingue de lui donner le nouveau titre d'Umbrazingue, dès qu'il ſeroit rentré dans ſes états. En même-temps il lui donna ordre qu'auſſi-tôt qu'il auroit fait reconnoître ſon autorité dans les Royaumes du Maduré & du Carnate, il ſe tranſporta à Pondichéry pour y viſiter de ſa part le Gouverneur de cette ville & lui faire ſes complimens, & qu'il lui déclarât que pour gage aſſuré de l'eſtime qu'il faiſoit de lui & de la

Nation Françoiſe, il lui demandoit ſa belle-fille en mariage, en faveur duquel il promettoit pluſieurs grands privileges, tant pour la Nation, que pour la Religion Catholique. Cette démarche toute extraordinaire qu'elle pourroit nous paroître, en ſuivant nos idées & nos coutumes, ne l'eſt pas autant pour ceux qui ſont inſtruits des uſages de ce pays.

A la réception de ces ordres du Prince, le Souba Mouzaferzingue ſe mit en marche, accompagné de Chandaſaeb, & prit la route du Carnate. Il n'étoit pas aiſé d'y pénétrer. Anaverdikan & Maſouskam ſon fils s'étoient emparés d'un défilé par où il falloit néceſſairement que l'armée paſſât. Ils s'y étoient retranchés, & y attendoient fiérement leurs ennemis. Les troupes de Chandaſaeb n'étoient pas nombreuſes, & Mouzaferzingue ne vouloit pas expoſer les ſiennes aux riſques de l'événement. Dans cet embarras, ils camperent au pied des montagnes & dépêcherent un exprès à M. Dupleix pour l'informer de leur ſituation.

Il n'y avoit pas beaucoup à balancer ſur le parti que l'on pouvoit prendre dans ces circonſtances. Tout parloit en

faveur de Chandaſaeb, ancien ami de la Nation Françoiſe, légitime héritier des Royaumes du Carnate & du Maduré, qui apportoit encore avec lui la confirmation du Grand-Mogol, dont le propre couſin, Généraliſſime de ſes armées, écrivoit à M. Dupleix qu'il étoit de la derniere importance qu'il s'abouchât avec lui à Pondichery, pour lui communiquer les ordres de l'Empereur. Que pouvoit-on attendre au contraire d'Anaverdikan & de ſon fils, uſurpateurs d'un Etat qui ne leur appartenoit point, & dont la mauvaiſe volonté & le peu de bonne foi étoient connues? Ne les avoit-on pas vus contre la foi des traités par leſquels ils s'engageoient à ne jamais porter les armes contre la Nation Françoiſe, donner du ſecours aux Anglois à Goudelour; & tout récemment encore ſe joindre à eux pour faire le ſiege de Pondichery?

Après avoir peſé & examiné mûrement toutes ces raiſons, après avoir balancé les avantages que la compagnie pouvoit retirer de la viſite du Souba & de l'amitié de Chandaſaeb, M. Dupleix ſe détermina à mettre en campagne 2000 Cipayes, 60 Caffres & 420 ſoldats François dont il confia la

conduite au fils même de Chandasaeb: M. d'Auteuil, qu'il lui avoit donné pour adjoint, se mit a la tête de ces troupes, & marcha vers Arcate, éloigné de Pondichery d'environ trente lieues. Il apprit sur sa route qu'Anaverdikan s'étoit avancé quinze lieues dans les terres. Il n'hésita point à l'aller chercher. Il le trouva campé au pied des montagnes, ayant avec lui 10 à 12 mille cavaliers, 6000 hommes d'infanterie & 220 éléphans. Il avoit aussi vingt pieces de canon gardées & servies par soixante-six Européens ramassés de toutes les Nations. La montagne couvroit son camp d'un côté : de l'autre se présentoit un grand lac dont les bords étoient escarpés : le reste étoit défendu par un large fossé dans lequel on avoit fait entrer les eaux du lac. Elles avoient débordé, de façon que tous les environs du camp étoient inondés & si glissans, qu'à peine les chevaux pouvoient s'y soutenir.

Aussi-tôt que Mouzaferzingue eut reçu avis de l'arrivée de M. d'Auteuil, il prit le parti de déboucher par un autre défilé voisin, bien sûr qu'Anaverdikan ne risqueroit pas de sortir de son camp pour marcher à lui, en présence des Fran-

çois. Leur réſolution avoit en effet troublé le vieux Nabab. Il n'avoit jamais imaginé qu'ils oſaſſent s'avancer à une ſi grande diſtance de Pondichery, ſans pouvoir eſpérer d'autre ſecours que celui qu'ils avoient à attendre de leur propre valeur. Ce vieux Général, qui juſqu'alors s'étoit toujours vu victorieux, commença à douter de l'événement ; & après avoir ſi ſouvent éprouvé le courage des François, Mafouskan, ſon fils, ſentit redoubler ſes craintes. Leurs ſoldats ne faiſoient pas une meilleure contenance. Anaverdikan voyant ce découragement preſque général, tâcha de ranimer ſes troupes abattues, monta ſur ſon éléphant, & donna lui-même à ſon armée l'exemple d'une généreuſe défenſe.

Le premier Août 1749, on en vint aux mains. Les François attaquerent le camp ennemi avec la plus grande vivacité, mais ils furent repouſſés avec la même vigueur. Ils retournerent à la charge, & après plus d'une heure d'un combat très-vif, ils furent encore obligés de ſe retirer. Enfin, M. d'Auteuil, conſidérant que ſes troupes étoient fort incommodées du feu de l'artillerie & de la mouſqueterie, & plus encore par les fleches des ennemis, & que ſi on don-

noit à Anaverdikan le temps de se reconnoître & de se fortifier davantage, il seroit impossible de le forcer ; tout blessé qu'il étoit d'un coup de feu à la cuisse, il ranima sa petite armée & commanda une troisieme attaque.

Elle se fit avec tant de bravoure & de vigueur, que les François forcerent les retranchemens ennemis, & y arborerent leurs drapeaux. Alors ce ne fut plus qu'une déroute générale. Mouzaferzingue & Chandasaeb, qui virent de loin avec étonnement ces prodiges de valeur, se mirent à la poursuite des fuyards, & profiterent de tout le pillage, tandis que les François restoient sous les armes. Ceux-ci ne perdirent dans cette occasion qu'un Officier Irlandois & dix dragons, ils eurent aussi soixante soldats de blessés. Du côté des ennemis on trouva parmi les morts Anaverdikan, qui fut renversé de dessus son éléphant de deux coups de feu qu'il reçut, l'un dans la tête, l'autre dans la poitrine. Il y eut aussi neuf de leurs principaux Chefs qui resterent sur la place avec plus de mille soldats. Le nombre des blessés fut très-grand. On fit prisonnier Mafouskan, fils aîné du Nabab, son oncle Mounourou-Dekan & dix de leurs principaux Officiers

de cavalerie. Mouzaferzingue & Chandaſaeb ne perdirent pas un ſeul homme, & en eurent très-peu de bleſſés dans la pourſuite & dans le pillage. Le premier eut, pour ſa part du butin, quarante-trois éléphans; le ſecond, dix-neuf. On tua tous les autres que l'on ne put prendre. On prit auſſi pluſieurs chevaux, que l'on partagea. La plus grande partie de la cavalerie ennemie paſſa au ſervice de Mouzaferzingue & de Chandaſaeb. Les François ne ſe réſerverent, pour tout avantage, que l'honneur du combat, ce qui donna aux Maures la plus grande idée de la diſcipline & du déſintéreſſement des troupes Françoiſes dont ils venoient d'admirer la valeur.

Après la victoire, Mouzaferzingue honora le fils de Chandaſaeb du titre de Nabab de Trichirapali & de Maduré, & confirma, au nom de l'Empereur, la donation de quarante-cinq Aldées ou villages de Villenour, voiſins de Pondichery, du revenu d'environ ſoixante à quatre-vingt mille roupies, que Chandaſaeb venoit de faire au nom de M. Dupleix, qui, ſur le champ, en fit une ceſſion authentique à la compagnie. Enſuite, tout étant diſpoſé pour la marche de l'armée, les troupes Françoiſes,

jointes à celles des Mogols, prirent la route d'Arcate, d'où l'on dépêcha un exprès à M. Dupleix, pour lui faire part de tout ce qui s'étoit passé. Suivant le rapport des principaux Chefs Maures, le pillage passoit la valeur de deux millions de pagodes, qui font près de dix-sept millions monnoie de France.

Pendant le séjour que les armées combinées firent à Arcate, Chandasaeb y nomma un Gouverneur pour y commander en son nom. On mit à contribution les Nababs de Velour & de Chétipel. Le premier fut obligé de payer sept laks de roupies, qui font près de deux millions. Le second en fut quitte pour quatre laks & demi. Après cela, on se remit en marche pour se rendre à Pondichery. L'armée de Mouzaferzingue & de Chandasaeb étoit fort grossie depuis le dernier combat. Elle étoit alors composée de vingt-trois mille hommes d'infanterie, & quatorze mille chevaux, & deux cens seize éléphans & de six mille arquebusiers & arbalêtriers. Ces troupes étoient suivies d'une multitude infinie de gens qui accompagnoient les bagages. Ils firent leur entrée dans la ville, qui les salua de toute son artillerie. Le Gouverneur, qui vint les recevoir

aux limites, étoit accompagné dans sa marche de toutes les marques de distinction attachées à ses dignités. En tête paroissoit un éléphant, portant un drapeau blanc dans lequel on remarquoit cinq soleils (1). Ensuite venoient deux autres éléphans portant les Nabates, espece de timbales qui n'est affectée qu'aux Nababs dans leur Gouvernement. Après cela marchoit un autre éléphant, portant aussi un drapeau blanc, avec un soleil brodé d'or. A ses côtés deux chameaux portoient deux autres timbales. Ils étoient suivis d'un Officier à cheval, portant un étendart à fond blanc, brodé en rouge & en verd, & chargé d'une main d'or, armée d'une épée. Cinq cens cavaliers marchoient ensuite l'épée à la main, suivis de soixante dragons François, qui accompagnoient le palanquin de M. Dupleix. On portoit à sa droite douze petits étendarts blancs, ornés au milieu d'un soleil d'or. A sa gauche paroissoit le palanquin de Chandasaeb, ayant à ses côtés huit étendarts verds, chargés d'un soleil d'or. Sa suite étoit composée d'un éléphant qui mar-

(1) Il n'appartient qu'aux Mansoubdars d'avoir un étendart chargé de cinq soleils.

choit en tête, sur lequel étoit son drapeau verd, orné d'un soleil d'or ; de trois mille cavaliers ; de deux cens gardes de sa personne, marchant l'épée nue ; de quatre cens lanciers & arbalêtriers. Son palanquin étoit entouré de douze chopdars ou porteurs d'ordres, armés de leurs longues cannes, & de six autres portant des masses d'argent. Ce cortége se rendit à la fortereſſe, où Chandasaeb fit à M. Dupleix son présent, composé d'une magnifique toque, ornée d'un bouquet en forme d'aigrette d'or, garnie de diamants, d'une cabaye ou robe tissue d'or & de soie & d'une ceinture brodée en or. Chandasaeb mit lui-même la toque sur la tête de M. Dupleix, & cette cérémonie fut accompagnée du bruit de l'artillerie de la fortereſſe. Le Nabab demeura trois jours à Pondichery, après lesquels il fut reconduit jusqu'à la porte de la ville, avec les mêmes cérémonies qui avoient été observées à sa réception.

Deux jours après, le Gouverneur de Pondichery sortit au-devant de Mouzaferzingue, qui avoit différé jusqu'alors de faire son entrée. M. Dupleix étoit accompagné de tout le Conseil Souverain, & avec la même suite dont on

donné la description. Les deux premiers Conseillers de Pondichery, avec M. Albert, qui parle la langue Indostane, furent députés pour complimenter Mouzaferzingue sur sa route, & aussi-tôt que M. Dupleix eut avis que ce Prince approchoit des limites, il s'avança pour le recevoir.

Le Souba avoit à sa suite cinq mille cavaliers, tous le sabre à la main. Son drapeau étoit blanc, chargé au milieu d'un côté de la moitié d'un soleil, de l'autre, d'un croissant de couleur d'or. Il étoit porté par un éléphant; mille lanciers marchoient ensuite; accompagnés de deux éléphans, qui portoient chacun deux petits canons de deux livres de balle. Ils étoient suivis de huit cens chameaux chargés de fusées armées, dont les Maures se servent dans le combat au lieu de grenades. Suivoit un nombre infini de drapeaux & d'étendards, qui étoient les marques des dignités de tous les grands Officiers dont la suite du Souba étoit composée. On en compta plus de deux mille sept cens. Après cela, paroissoit un éléphant portant un étendard noir, orné d'un côté d'une main armée d'un sabre d'argent (1), & de

(1) L'étendard d'un Grand Mogol est blanc,

l'autre d'un croiſſant & de la moitié d'un ſoleil. Cet éléphant étoit entouré de vingt-quatre autres chargés de leurs petites tours ſur le dos, où étoient aſſis les principaux Généraux qui accompagnoient Mouzaferzingue. Après quoi marchoient 500 cavaliers armés de fleches. Mouzaferzingue lui-même paroiſſoit enfin ſur ſon éléphant prodigieuſement grand, ayant à ſes pieds ſon fils âgé d'environ huit ans, & celui de Chandaſaeb. On conduiſoit à ſa droite un éléphant qui portoit l'étendard nommé maimnavatte, & tous les petits étendards qui étoient la marque des dignités dont Nizam-Moulouk, ſon grand-pere, étoit revêtu. Sa garde étoit compoſée de dix mille Cavaliers ſuperbement vêtus, marchant l'épée nue. Il étoit environné de vingt-quatre Soubdars à maſſes d'argent, & de cent Chopdars armés de longues cannes. On portoit devant lui

---

il a d'un côté un ſoleil d'or, de l'autre une lune d'argent. Les Généraliſſimes, Princes du ſang, portent le même étendard avec un croiſſant. Les autres n'ont qu'un étendard rouge. Cet étendard noir étoit celui de Niſam-Moulouk, depuis qu'il avoit vaincu le Vice-Roi de Golconde. Sa deviſe eſt une main armée d'un ſabre. Niſam ſignifie bras fort.

un étendard à fond blanc, orné d'un croiſſant & d'un ſoleil. Douze éléphans fermoient la marche, & portoient la mere, la femme & le reſte de la famille du Souba dans leurs ckeiroſes ou petites tours couvertes. Elles étoient gardées par cinq mille arquebuſiers, mille lanciers & arbalêtriers, & mille cavaliers. Le reſte de l'armée campa dans les aldées de Villenour avec tous les priſonniers.

Ce cortege étant arrivé à la tente de M. Dupleix, précédé du détachement victorieux des troupes françoiſes, Mouzaferzingue mit pied à terre, entra dans la tente avec ſon fils, & complimenta M. Dupleix de la façon la plus polie & la plus honnête. Delà ils ſe mirent en marche avec toute leur ſuite, & furent ſalués à leur entrée à Pondichery de toute l'artillerie de la fortereſſe & des remparts. Les Maures peu accoutumés à ce bruit en furent épouvantés; & comme la plûpart n'avoient jamais vu la mer, ils coururent avec empreſſement vers le port pour ſatisfaire leur curioſité. Il y eut le ſoir un grand ſoupé au Gouvernement. La moitié de la table étoit ſervie dans le goût des Maures, pour Mouzaferzingue & ſa ſuite; l'autre à l'Européenne pour les François. C'eſt

l'uſage qu'avant que de ſervir les mets préparés pour Mouzaferzingue, ſon Major-dome en faſſe l'épreuve, qu'il les mette enſuite dans une boëte qu'il ſcelle de ſon cachet. C'eſt en cet état qu'ils ſont préſentés ſur la table. Le Souba ayant reconnu le ſceau de ſon Officier, fait ouvrir la boëte, & mange ſans crainte. C'eſt un uſage établi parmi les Maures pour éviter le poiſon. Mais tant qu'il demeura à Pondichery, Mouzaferzingue n'uſa de cette eſpece de cérémonie que pendant les deux premiers jours ; le reſte du temps il voulut témoigner aux François qu'il ſe croyoit plus en ſûreté chez eux qu'il n'eût pu l'être chez ſon propre frere. Cette marque de confiance frappa tous les Seigneurs Maures qui étoient à la ſuite du Souba. Elle leur parut d'autant plus extraordinaire, que Mouzaferzingue avoit alors tout à craindre de Nazerzingue & de pluſieurs autres ennemis. Ils avoient peine à comprendre comment, dans des circonſtances ſi délicates, ce Prince pouvoit abandonner ſa vie à la diſcrétion d'un étranger, non-ſeulement en faiſant uſage des mets qui étoient préparés chez lui, mais même en repoſant la nuit en toute ſécurité avec toute ſa famille dans la forteresſe.

Mouzaferzingue eſt un jeune Prince de vingt-cinq ans, d'une taille moyenne, auſſi blanc qu'un Européen, d'une figure prévenante & d'une politeſſe infinie. Quelques jours après ſon arrivée à Pondichery, le Gouverneur le régala d'un très-beau feu d'artifice qu'il fit tirer, & dont le Souba qui n'en avoit jamais vu de pareil, parut fort ſatisfait. Il marqua auſſi avoir quelque envie de voir un combat entre deux corps de troupes Européennes, & on lui en donna le plaiſir. Les troupes commandées étoient accompagnées de quelques petites pieces de campagne, de celles qui tirent pluſieurs coups dans la minute. Après pluſieurs évolutions, elles marcherent à l'attaque de la fortereſſe, ſelon l'ordre qu'on leur en avoit donné. En même-temps deux vaiſſeaux d'Europe qui étoient en rade, imiterent entr'eux un combat naval. Les Maures étoient dans l'admiration; on entendit dire à cette occaſion à Mouzaferzingue lui-même en langue Indoſtane, que s'il avoit à ſes ordres 1000 Dragons françois, il ne balanceroit pas un inſtant à aller attaquer Nazerzingue dans Golconde & Aureng-Abad, ſans avoir beſoin de ſes propres troupes. Un autre

jour on fit jetter en ſa préſence quelques bombes, dont les Maures ont une très-grande frayeur. Ils ont bien quelques fuſées qu'ils lancent dans le combat contre la cavalerie, pour y mettre le déſordre; mais elles ne crêvent point, & ne s'élevent pas aſſez pour pouvoir être jettées dans une place ennemie.

Après s'être délaſſé pendant quelques jours à Pondichery, & s'être fait réciproquement des préſens, Mouzaferzingue s'acquitta auprès du Gouverneur, de la commiſſion dont l'Empereur l'avoit chargé, de demander ſa belle-fille en mariage. M. Dupleix s'excuſa de répondre ſur le champ ſur une affaire auſſi ſérieuſe: il dit ſeulement au Souba qu'il ſe tenoit fort honoré de la demande de l'Empereur, mais que la différence de religion ſembloit rendre cette union impraticable.

Permettez, Monſieur, que j'interrompe ici la relation que j'ai commencée. Un de nos Miſſionnaires s'approchant de Pondichery, je ne puis me diſpenſer d'aller à ſa rencontre pour m'entretenir avec lui ſur l'état de nos Miſſions. Ainſi trouvez bon que je ſuſpende pour quelque temps la ſatisfaction que vous auriez à ſuivre le fil de cette cu-

rieuſe hiſtoire. Je vous promets qu'au retour de mon petit voyage, je reprendrai ma narration au même point où je l'ai laiſſée. En attendant, j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

Sur les Miſſionnaires des Indes, écrites par un homme du monde au Pere Patouillet.

Vous m'avez ſouvent prié, Monſieur, de vous donner quelques connoiſſances de l'Inde ſur ce qui a rapport aux Miſſions, mes occupations m'en ont juſqu'à préſent empêché, & débarraſſé déſormais de toute affaire, je profite avec plaiſir des premiers momens de mon temps pour vous ſatisfaire; je vous parle en homme déſintéreſſé, & vous préviens d'avance que la vérité ſeule me dictera le petit détail dans lequel je vais entrer.

J'ai paſſé huit années dans l'Inde, tant à Pondichery qu'à Madras, laſſé d'entendre tenir des propos ſur la conduite de vos Miſſionnaires, tenté même d'y ajouter foi, je voulus m'éclaircir du vrai; j'eus pour cet effet pluſieurs confé-

rences avec vos Miſſionnaires & ceux d'un autre Ordre. Je ne m'en tins pas-là, je queſtionnai les Brames, qui ſont, comme vous le ſçavez, les Prêtres des Gentils. Voici mot pour mot la converſation d'un de ces Brames. Afin de tirer plus de lumieres de lui, je feignis de blâmer la conduite de vos Miſſionnaires dans les terres, diſant qu'ils ne s'occupoient qu'au commerce, & que le bénéfice qu'ils tiroient de ce même commerce les affectoit beaucoup plus que la converſion des Gentils. Vous vous trompez groſſiérement, me répondit le Brame, ſi vous penſez ainſi; quoique mon état & ma religion exigent de moi de vous laiſſer dans l'erreur, les obligations que je vous ai m'engagent à vous tirer de celle où vous êtes, non que je croie votre religion meilleure que la mienne, mais je veux qu'il ſoit dit parmi votre Nation qu'un Prêtre Gentil n'eſt pas homme à en impoſer: mais revenons à la choſe.

Les Brames du Nord (1) ſont d'honnêtes gens, & je ne leur connois d'autre défaut que celui d'être dans une mauvaiſe religion; ils quittent leur pays

(1) Nom que les Gentils donnent aux Miſſionnaires.

d'Europe où ils ont leurs parens, leurs amis, & où, dit-on, ils ſont aſſez généralement eſtimés; ceux que j'ai connus ſont gens d'eſprit. Voici la vie qu'ils menent dans les terres; ils ſont habillés fort modeſtement, font la plus mauvaiſe chere du monde, & je ſuis toujours étonné comment ils y réſiſtent, ils ne mangent rien de ce qui a vie, ce n'eſt point, comme ſe l'imaginent leurs ennemis, pour ſe conformer à la façon de vivre des Brames Gentils, c'eſt par pure mortification, ils paſſent une partie du jour à la priere, ſouvent ſe levent pendant la nuit pour le même exercice. Leur plus grande occupation eſt d'élever les jeunes gens dans la religion qu'ils profeſſent, ils donnent tout ce qu'ils ont aux pauvres, jugent des différens qui s'élevent entre leurs Chrétiens qu'ils regardent tous comme leurs freres, ils les accordent enſemble, leur prêchent l'union; s'ils ont quelque crédit auprès des Gouverneurs des fortereſſes, ou des Nababs, ils l'emploient pour empêcher les perſécutions que ceux de notre religion feroient aux Chrétiens; ſi quelqu'un les inſulte, ils lui font des politeſſes; ils menent enfin la vie du monde la plus exemplaire, & ſi je n'étois pas Brame de l'Inde, je voudrois l'être du Nord: quant

au commerce que vous dites qu'ils ſont dans les terres, je n'en ai jamais eu la moindre connoiſſance, & ſi cela étoit je le ſçaurois certainement, & je vous le dirois de bonne foi. Si vous n'étiez pas un Brame, lui répondis-je, je croirois votre témoignage ſuſpect; mais comment répondrez-vous à la queſtion que je m'en vais vous faire? Pourquoi les Brames du Nord qui regardent, dites-vous, tous les Chrétiens comme leurs freres, ont-ils un ſi grand mépris pour les gens que vous appellez *Parias* (1)? car enfin, ſelon notre religion, ces mêmes *Parias* ſont auſſi chers à Dieu que les autres hommes d'un état plus diſtingué. Arrêtez, Monſieur, me dit le Brame, ne confondez pas le mépris avec la diſtinction des états. Les Brames du nord n'ont point de mépris pour les *Parias* par principe de religion, mais vous-même & les autres François tenez la même conduite dans vos Colonies; chaque état eſt diſtingué chez vous, le ſoldat n'ira pas manger à votre table; un ſimple habitant, quoique blanc, n'ira pas chez le Gouverneur comme vous y allez; il en eſt de même chez nous, ces gens qu'on appelle *Parias* ſont deſtinés aux plus vils

(1) Gens de la plus baſſe extraction.

emplois. Pluſieurs s'adonnent à la débauche, ils boivent beaucoup de cette liqueur qu'on appelle *raque*, & perdent par-là l'uſage de la raiſon : a-t-on tort de les regarder différemment de ceux qui tiennent une conduite réguliere, qui ont des mœurs & une façon de penſer plus relevée ? Bien loin d'approuver les Brames du nord, je les blâme fort de regarder ces gens-là comme leurs freres, de les nourrir, de les faire travailler à la culture des terres, & de leur donner généralement tous les ſecours dont ils ont beſoin ; vous êtes à même de le voir dans cette ville, leur maiſon eſt pleine de ces gens-là ; ſont-ils malades, ils ont des remedes gratis, & ſont mieux traités que nous qui ſommes Brames, nous ne traiterions peut-être nos Confreres. Mais, lui répondis-je, à quoi bon cette diſtinction qu'ils ont dans leurs égliſes, en faiſant mettre les *Parias* dans une chapelle ou endroit ſéparé ? Si vous n'étiez pas un homme de bon ſens, me répartit le Brame, je vous pardonnerois de donner dans des petiteſſes pareilles. Je fonde mon raiſonnement ſur une petite comparaiſon que je vais vous faire. Pourquoi dans vos égliſes le Gouverneur & les premiers de la ville ſont-ils ſéparés des derniers ; voici le même cas des

Parias, & qu'importe en quel endroit du temple on ſoit placé, s'il eſt vrai, comme vous le dites, qu'il n'y ait qu'un Dieu dans votre religion, & que ce même Dieu ſoit par tout. Vous croiriez, à m'entendre, que je ſuis prêt à me convertir, je vous avouerai de bonne foi que ſi mon intérêt, mon rang & ma famille ne m'obligeoient pas à un certain extérieur, que nous ne tenons cependant que des préjugés de l'enfance, je me ferois Brame du nord dès demain, tant j'admire la conduite de ces hommes-là. Avez-vous encore quelques queſtions à me faire, me dit-il ? Non, lui répondis-je, & nous nous quittâmes.

J'avouerai de bonne foi, mon Révérend Pere, qu'on ſe laiſſe ſouvent prévenir aiſément faute d'éclairciſſemens, je me ſuis trouvé dans le cas plus que tout autre. Mais ſi nous cherchions la ſource de tous les bruits qui courent ſur le compte de vos Miſſionnaires, nous la trouverions peut-être chez ceux qu'une même Religion & un même état devroit engager à cacher plutôt que de mettre au jour le défaut de ſes compatriotes ; oui, mon Révérend Pere, tous ces bruits ſont aſſurément dépourvus de toute vraiſemblance.

A l'égard des cérémonies qui ont rap-

port à celles de la gentilité, & qu'on reproche comme telles à vos Miſſionnaires, rien de plus mal fondé. Premiérement, la cendre de bois de ſandale dont ils ſe frottent le corps & les cheveux, ne tient non plus de la gentilité, que la poudre & la pommade en France. C'eſt une cendre odoriférente fort ſaine, même au corps. L'autre cérémonie eſt celle de la bouſe de vache détrempée dans de l'eau dont ils frottent le pavé de leurs maiſons : quoi, ne ſeroit-il permis qu'aux ſeuls Indiens Gentils de ſe préſerver des inſectes dont la plupart des maiſons ſont remplies ? Pour moi, mon Révérend Pere, qui ne ſuis ni Miſſionnaire ni idolâtre, je me ſuis ſouvent ſervi de ce moyen, qui eſt le ſeul pour faire mourir les fourmis rouges & les punaiſes, qui incommodent beaucoup dans l'Inde. Vous voyez, quand on veut ſe donner la peine d'éclaircir les choſes, ſouvent ce qui nous paroît un fantôme, n'eſt rien.

Un autre cérémonie que vos Miſſionnaires permettent, ſuivant vos ennemis, eſt un *thaly*, ou eſpece de médaille que les Indiens idolâtres attachent au col des filles lorſqu'elles ſe marient; il eſt vrai que ſur ces médailles les Gentils gravent des figures qui ſont honte à la

pudeur. Mais n'y a-t-il pas de la noirceur d'oſer dire que les Jéſuites ſe ſervent de ces médailles gravées comme celles des Gentils, pour les mariages qu'ils font, & n'y a-t-il pas encore plus d'abſurdité au public à le croire ? Le thaly ou la médaille dont ſe ſervent vos Miſſionnaires pour la célébration des mariages, eſt la même choſe qu'un anneau conjugal qu'on donne en France ; cette médaille a différentes formes, tantôt c'eſt l'image de la ſainte Vierge, tantôt un cœur ſur lequel eſt gravé le ſaint nom de Jeſus, ou même quelquefois une croix ; voilà, mon Pere, le vrai, je l'ai vu moi-même cent fois pendant mon ſéjour aux Indes. Mais toutes ces calomnies doivent-elles nous étonner, la vertu & le mérite ont été perſécutés de tout temps. Si vos Miſſionnaires, indifférens ſur le ſalut des Indiens, menoient une vie tranquille & douce, comme la dureté du climat ſembleroit le demander, peut-être n'auroient-ils pas tant d'ennemis. Je ſouhaiterois, mon Révérend Pere, avoir une plume aſſez bonne pour diſſuader ceux qui jugent d'un pays éloigné de ſix mille lieues avec tant de partialité. Qu'a-t-on au ſurplus à craindre lorſqu'on n'a rien à ſe reprocher. Si vos Miſſionnaires ſont

calomniés & perſécutés en ce monde, la récompenſe de l'autre vie qui ſera le fruit de leurs travaux, les indemniſera de ce qu'ils auront ſouffert en celle-ci. Je ſuis avec reſpect, &c.

Fin du quatorzieme Volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

EXTRAIT d'une lettre du Pere Calmette au Pere de Tournemine. Page 5
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 24. p. 437.
LETTRE du Pere Saignes, à Madame Sainte-Hyacinthe. 11
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 26. p. 185.
LETTRE du P. Pons au P. Du Halde. 65
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 26. p. 218.
LETTRE du Pere Saignes, à Madame Sainte-Hyacinthe. 91
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 26. p. 257.
EXTRAIT de quelques Lettres du P. Calmette 107
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 26. p. 399.
LETTRE du Pere Cœurdoux, Miſſionnaire aux Indes, au Pere Du Halde. 116
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 26. p. 17.

LETTRE de M. Poivre au P. Cœurdoux. 146
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 27. p. 416.
LETTRE du Pere Cœurdoux. 153
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 27. p. 428.
LETTRE du Pere Posſevin à Madame Sainte-Hyacinthe. 164
Elle n'avoit point encore été imprimée.
LETTRE du Pere du Trembloy à Monſieur ***. 175
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 34. p. 182.
LETTRE du Pere Cœurdoux au Pere Patouillet. 217
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 28. p. 284.
EXTRAIT d'une Lettre du Pere Posſevin au Pere d'Irlande. 249
Cette lettre n'avoit point été imprimée.
LETTRE du Pere de Lavaur à Monſieur de Lavaur ſon frere. 253
Cette Lettre n'avoit point été imprimée.
EXTRAIT d'une lettre écrite de Chandernagor. 268
Et dans l'anc. édit. Let. édif. tom. 32. p. 81.
LETTRE d'un Miſſionnaire des Indes, ou Mémoires ſur les dernieres guerres des Maures aux Indes Orientales. 291
Et dans l'anc. édit. Let. édif. tom. 34. p. 1.
LETTRE d'un homme du monde qui a demeuré huit ans aux Indes. 391
Et dans l'anc. édit. Let. édif. to. 34. p. 308.

Fin de la table du quatorzieme volume.

26 5396 4

ux. 146
p. 416.
153
p. 428.
Madame
164
mée.
à Mon-
175
p. 182.
Pere Pa-
217
p. 284.
Poſſevin
249
ée.
onſieur de
253
rimée.
Chander-
268
32. p. 81.
Indes, ou
uerres des
291
34. p. 1.
nde qui a
391
4. p. 308.

volume.